This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Defective : Leaves map.

SOULÈVEMENT NATIONAL

DE

L'ARMÉNIE CHRÉTIENNE.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
rue Garancière, n. 5.

SOULÈVEMENT NATIONAL

DE

L'ARMÉNIE CHRÉTIENNE

Au Ve siècle,

CONTRE LA LOI DE ZOROASTRE,

SOUS LE COMMANDEMENT

DU PRINCE VARTAN LE MAMIGONIEN.

Ouvrage écrit par **ÉLISÉE VARTABED**, contemporain, sur la demande de **DAVID** le Mamigonien, son collègue;

traduit en français

Par M. l'abbé GRÉGOIRE KABARAGY GARABED,

DE L'ACADÉMIE ARMÉNIENNE DE VENISE.

Membre correspondant de la Société Orientale de Paris.

Dédié à la Société Orientale de Paris.

BODLEIANA BIBLIOTHECA

PARIS.

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,

QUAI MALAQUAIS, N° 15.

1844.

221. e. 60.

PRÉFACE.

Certes, s'il fut jamais dans l'histoire une époque digne de fixer l'attention des hommes qui se préoccupent des luttes et des progrès de l'humanité, c'est bien assurément le ve siècle, siècle autour duquel se groupent les grandes figures de Julien, de Théodose, d'Hazguerd II, et d'Attila surtout, ce féroce chef des Huns, le ravageur des nations par excellence, qui mérita le nom de fléau de Dieu, comme la guerre et la faim qu'il traînait à sa suite; siècle où l'ancienne et la nouvelle civilisation se ruèrent l'une sur l'autre, ardentes et échevelées, à la lueur des mêmes torches qui, tout en incendiant les dieux et les monumens de la vieille Rome, éclairè-

rent, aussi la défaite de ces barbares, qui, vainqueurs des idoles, fléchissaient le genou devant Jéhovah! Partis, comme à un signal donné, les uns des steppes de la Tatarie, et les autres des bords du désert salé de la Carmanie, tous s'avancèrent se donnant la main, comme un immense réseau, pour étouffer les maîtres du monde, à Rome et à Constantinople, là où ils avaient, avec tant de peine, élevé le théâtre de leurs impiétés et de leur fol orgueil. Tous ils avaient à venger leur commune oppression, et à prouver aux tyrans que le jour des peuples, pour s'être fait attendre, n'en devait être ni moins certain ni moins terrible. Sanglante mêlée, affreux cataclysme, où la pensée humaine, après une fermentation de plusieurs siècles, s'arrachant à la foule des préjugés et aux haillons d'une vaine philosophie, s'éleva radieuse à l'horizon pour éclairer et vainqueurs et vaincus, et leur apprendre qu'il ne devait plus y avoir que des hommes et des frères, là où naguère se maudissaient encore et le maître et l'esclave.

En présence donc de tous les faits religieux et politiques, qui se déroulent alors dans l'histoire, qui ne serait mille fois émerveillé? De toutes parts c'est une transformation qui n'a ni ses raisons, ni ses

antécédens; de sorte que l'esprit le plus prévenu, comme le plus sensé, est forcé d'avouer qu'au niveau de la sagesse humaine aussi bien que du christianisme, c'est le phénomène le plus étonnant qui se soit jamais passé dans le monde ; époque héroïque où la foule des jouteurs est si nombreuse et si bruyante, que loin de compter ceux qui tombent, à peine si l'on s'arrête à se souvenir des seules mêlées! Semblables à ces héritiers, pleins de jeunesse et d'insouciance, qui s'endorment au milieu du luxe et des richesses, sans même se douter des sueurs et des soucis de ceux qui les leur ont amassés, nous jouissons des bienfaits de la civilisation moderne comme s'ils étaient notre ouvrage, et sans penser que nous les devons à des générations tout entières, qui nous les ont acquis au prix de leur sang et de leurs plus chères affections.

De ce point de vue il n'était donc pas sans intérêt pour nous de porter nos regards en arrière, et de connaître non-seulement quels sont les peuples qui ont pris part à l'action, mais encore quels sont les chefs et les héros qui s'y sont le plus distingués, chefs et héros qui, après tout, ne sont eux-mêmes que la personnification la plus vraie de leur époque.

Dans l'Occident, avec la prétention de beaucoup savoir et d'avoir beaucoup fait, on va jusqu'à s'imaginer que les autres peuples n'ont pour ainsi dire rien à enseigner qui mérite l'attention; jugement qui ne se comprendrait pas si la vanité ne se chargeait de tout expliquer, et dont il faudra bien revenir quand aura sonné l'heure où, de tous les points de la terre, réunis dans un solennel congrès, les représentans des peuples viendront revendiquer en leur nom, leur portion de travail et de gloire!

En attendant ce grand jour, que nous présagent toutes les merveilles qui remplissent aujourd'hui le monde, il était du devoir de l'auteur de cette traduction de réclamer, pour sa nation en particulier, la large part qu'elle a prise dans les événemens de ces premiers siècles de l'ère chrétienne; et pour cela, Arménien d'origine, et Français de cœur, il a pensé ne pouvoir mieux payer sa double dette envers sa double patrie, qu'en publiant en français les documens les plus précieux, qui existent sur l'Arménie, c'est-à-dire la belle Histoire d'Elisée, l'élégant écrivain autant que le penseur profond, et de plus son compatriote.

« Donnez-nous quelque chose sur l'Arménie, me disait toujours le marquis de Fortia, de l'amitié duquel je m'honore; et ce sera bien reçu; car il est pour nous une grande lacune dans cette partie de l'Histoire Asiatique. » Encouragé par quelques essais heureux, et surtout par une immense bienveillance, j'ai donc entrepris la traduction d'une Histoire, dans laquelle se trouvent peintes les grandes commotions religieuses et politiques, qui ont agité l'Arménie au cinquième siècle; convaincu, d'ailleurs, que l'entraînement du récit, le pathétique des faits, et l'intérêt des notions qu'Elisée nous donne sur les mœurs des Perses et des Arméniens, seraient pour tout lecteur intelligent pleins de charmes et d'attraits, à la distance surtout où nous sommes de l'historien et de ces temps antiques. Par cette dernière raison, j'ai pensé aussi que le livre d'Elisée, généralement inconnu à l'Europe savante, aurait pour elle tout le piquant d'un ouvrage nouveau. Fasse le ciel que j'aie réussi à faire quelque chose d'utile pour ma nouvelle patrie, et quelque chose de glorieux pour mes compatriotes; et je ne me plaindrai point des difficultés sans nombre qu'il m'a fallu aborder pour mener à bien une pareille entreprise; et j'en serai d'autant

plus heureux, que jusqu'à ce jour l'état d'abaissement et d'oppression dans lequel a gémi la malheureuse Arménie, a fait oublier tous les héros dont elle a le droit d'être si fière!

Mais avant de passer outre, qu'il me soit permis de donner quelques détails sur la personne et les écrits d'Elisée, dont j'entreprends ici de livrer l'Histoire au public.

Né en Arménie, au commencement du ve siècle, il dut à la protection de deux illustres personnages, aussi renommés par leur sainteté que par leur science, saint Jahag, patriarche, et saint Mesrob, Vartabed, auxquels mes compatriotes doivent l'invention des chiffres en caractères arméniens et l'initiation aux sciences et belles-lettres, d'être envoyé dans son enfance à Alexandrie, Athènes et Constantinople, pour y étudier dans ces écoles à jamais fameuses, qui auraient suffi à elles seules pour les immortaliser. De retour dans sa patrie, le jeune Elisée put convaincre ses généreux protecteurs qu'il n'avait point trompé leur attente; et dans le but de se livrer entièrement à l'étude, et de propager l'instruction parmi ses concitoyens, il se décida à embrasser l'état ecclésiastique. Mais bientôt sa vaste érudition et la pureté de ses

mœurs le firent nommer Vartabed et Evêque du pays d'Amadounik, comme on le présume, sans en être trop certain. Plus tard, il devint aumônier et premier secrétaire de son parent le prince Vartan, le Mamigonien, le héros de l'Histoire d'Elisée; qui, dans cette haute situation, fut plus à même que personne de suivre les événemens et d'en offrir le récit à ses compatriotes.

Elisée fut non-seulement l'historien le plus remarquable de son pays; mais encore il en fut comme un des apôtres de la civilisation. Il fonda un grand nombre d'écoles, à la tête desquelles il prit soin de mettre des professeurs aussi éclairés que pleins de zèle, s'efforçant par tous les moyens possibles d'inspirer aux Arméniens ce goût des sciences et de la sagesse dont lui-même, tout le premier, donnait l'exemple. Nous lui devons aussi plusieurs traductions, homélies et commentaires sur des points de morale de l'Ecriture sainte, commentaires où l'érudition la plus profonde le dispute à la plus haute moralité. Malheureusement tous ces écrits ne sont pas venus jusqu'à nous !

Elisée en était là de son œuvre, lorsque survinrent les événemens politiques, qui brisèrent ses pro-

l'administration de leur pays ; aussi ne tarderent-ils pas à être fatigués des vexations et des sourdes intrigues des rois perses, qui ne supportaient qu'avec peine le reste du pouvoir qu'ils avaient encore, et formèrent-ils le dessein de se soustraire à une oppression si avilissante, et de rétablir la monarchie arménienne avec l'aide et sous le patronage des Romains. De leur côté, les rois perses, qui furent prévenus à temps de leur projet, comprirent que la principale raison qui les décidait à se porter vers Constantinople était leur commune croyance : aussi résolurent-ils d'étouffer le christianisme parmi eux, et de le remplacer par le culte de Zoroastre, que l'on imposerait aux habitans ; résolution aussi tyrannique qu'infâme, et bien digne des oppresseurs de tous les temps. Mais si le même désir de vengeance place au cœur des despotes les mêmes moyens de persécution, combien, l'histoire ne nous apprend-elle pas, ils sont tombés dans le même abîme où ils voulaient précipiter les nations. On ne comprime point impunément le libre arbitre de la pensée humaine, et malheur à ceux qui osent s'exposer à de pareils écueils ! Que de fois aussi, par une contradiction dont l'esprit humain se montre si prodigue, n'a-t-on

pas vu le persécuteur le plus acharné d'un dogme finir par s'en montrer le défenseur le plus zélé; et même au besoin, tandis qu'il cherche à imposer le sien, subir lui-même les envahissemens d'un dogme encore plus odieux. C'est ce qui arriva aux Perses, lorsque, quelques siècles plus tard, ils embrassèrent la secte d'*Ali*, et s'en firent les plus fanatiques partisans.

Tel est le vaste champ qui s'offrait aux regards de notre historien, champ rempli d'événemens de toute sorte, et dont il a su nous donner l'enchaînement avec une précision admirable. Elisée n'est pas seulement un narrateur, c'est encore un juge à l'œil perçant, qui approfondit les choses et pénètre jusqu'au fond des cœurs pour y sonder les pensées les plus intimes et les plus secrètes. Jamais il ne dit rien sans motif; et, nouveau Polybe, en nous décrivant les effets, il nous en indique les causes. Tour-à-tour il possède le sublime de Salluste, la lucidité de César, et le pathétique de Plutarque; en un mot, c'est un livre écrit tout entier selon le goût sévère des anciens. On y trouve cette éloquence que Cicéron déclare convenir le mieux au genre historique. Tous ses récits sont entremê-

lês de réflexions aussi justes que douées d'à-propos, et les harangues de ses personnages sont toujours conformes à leur caractère et à leur situation.

Dans cette mémorable Histoire, Elisée s'est proposé de célébrer le courage patient et énergique de nos pères dans leurs croyances religieuses, et d'immortaliser leur triomphe sur leurs agresseurs. Cette lutte était la première que soutenait l'Arménie contre les Perses, ses implacables voisins, et elle en sortit victorieuse. Aussi le monument d'Elisée est-il élevé à la gloire éternelle de nos aïeux, et il faut savoir qu'il a beaucoup contribué à donner à leurs descendans la résignation et les croyances qui les soutinrent au milieu des mauvais traitemens que leur firent tour-à-tour supporter et les Tatares, et les Sarrasins et les Arabes mahométans, qui semblaient avoir mis leur cruauté en commun pour dépasser envers eux celle des Perses mêmes; de sorte que les Arméniens n'ont eu guère à choisir qu'entre la mort ou l'abjuration de leur antique foi ; triste alternative à laquelle leur patience inébranlable, qui est devenue pour ainsi dire proverbiale, s'est chargée de répondre ; patience que l'Histoire d'Elisée a servi à développer, en apprenant aux fils, la fermeté et les

espérances de leurs pères dans les luttes inégales qu'ils eurent à soutenir si long-temps.

L'Histoire d'Elisée est autant politique que religieuse, et surtout elle est, comme je l'ai dit, éminemment nationale. Le style en est brillant et harmonieux; aussi, dès que l'art typographique eut pénétré chez les Arméniens, le premier usage qu'ils en firent fut pour cet ouvrage. Par la suite on en a tiré plusieurs milliers d'exemplaires, qui purent satisfaire à peine l'avidité des lecteurs. Mais, comme il a été imprimé, cet ouvrage se ressent de la barbarie de l'époque et du peu d'habileté des gens de l'art; car il fourmille de fautes graves qui en rendent souvent le texte aussi obscur qu'inintelligible. Cependant, tel qu'il est, comme il n'en existe pas d'exemplaire plus correct, il fait le sujet de la lecture la plus ordinaire de tous les Arméniens, et dès-lors chacun, selon ses lumières, s'efforce de le comprendre, sinon dans ses détails, du moins dans son ensemble. Tel est en somme le livre que j'entreprends de donner au public, traduit en français; et tels sont aussi les avantages et les difficultés que j'ai rencontrés sur ma route.

M. Saint-Martin, orientaliste distingué, a lu cette Histoire célèbre, et grâce à l'assistance du vénérable

abbé M. Zorhab, membre de l'Académie de Venise, est parvenu à en traduire quelques fragmens curieux. Nous ignorons ce qui l'aura empêché de traduire l'ouvrage dans son entier, ce qui ne lui aurait pas fait moins d'honneur; mais peut-être que, chemin faisant, les difficultés qu'il aura rencontrées, lui auront paru insurmontables.

De nos jours, M. Neumann, professeur à Munich, a traduit en anglais l'Histoire d'Elisée; mais, d'après l'explication que je m'en suis fait donner en français, j'ai vu qu'il ne s'était pas donné la peine d'éclaircir les passages obscurs; et de plus, elle est incomplète; car, des trois parties dont se compose cet ouvrage, il n'en a donné que deux. M. Neumann, que j'ai eu l'honneur de voir, m'a dit que son intention n'avait été que de donner une traduction libre de la partie historique.

M. l'abbé Cappelletti, prêtre à Venise, qui a publié en italien la traduction de l'Histoire de Moïse Koren, a également publié celle d'Elisée. J'ai lu sa première traduction, mais je ne connais pas sa seconde. Ce savant traducteur a consulté pour son travail, un des membres de l'Académie arménienne de sa ville, ou plutôt la version latine, des frères

Vhiston, qu'il imite souvent jusque dans ses erreurs: voici ce que je puis affirmer de celle de ses traductions que je connais. Quant à celle d'Elisée, je dirai, sans vouloir rien préjuger, que l'on trouve dans cet historien tant de passages difficiles et inintelligibles, et tant de subtilités inabordables pour un étranger, quelle que soit sa vaste érudition, que je pourrais affirmer, sans trop offenser M. Cappelletti, que l'interprétation qu'il en a donnée, différera en bien des endroits de la mienne. Du reste, c'est là un point de comparaison que je laisserai à décider à mes savans lecteurs.

Pour entreprendre un tel travail avec quelques chances de succès, je ne me suis pas dissimulé qu'il fallait pouvoir satisfaire à deux conditions non moins essentielles l'une que l'autre. Premièrement, bien posséder la langue arménienne, et avoir fait une étude toute particulière d'un auteur classique comme Élisée, qui le plus ordinairement enveloppe sa pensée sous les formes les plus abstraites comme les plus brillantes; secondement, bien connaître toutes les ressources de la langue dans laquelle on se propose de faire passer son auteur, sous peine de livrer au public une histoire incomplète, et au besoin

nouvelle en quelque sorte; ou, dans le cas contraire, une histoire écrite en style tellement barbare, que peu de gens se sentiraient le courage d'en poursuivre la lecture jusqu'au bout. Or, s'il est si rare de rencontrer même une personne qui sache à fond *une seule langue*, combien ne sera-t-il pas plus difficile d'en rencontrer une qui en sache deux parfaitement, surtout deux langues hérissées de difficultés? Telle est cependant la condition nécessaire pour oser entreprendre la traduction d'Élisée.

Exercé dès mon enfance à la lecture et à l'étude de tous les ouvrages écrits dans l'idiome arménien, qui est ma propre langue, je me trouve remplir suffisamment, je crois, la première condition : aussi, dans le travail que je me suis imposé, ni les erreurs, ni les passages tronqués et défigurés par la plume inintelligente des copistes, ne m'ont-ils arrêté pour ce qu'il en est du sens véritable. Mais il n'en a point été de même pour la version française que j'ai entreprise, car je n'ai commencé l'étude de cette dernière langue que dans un âge déjà avancé, et j'avouerai qu'elle m'est peu familière. Je comprends parfaitement les ouvrages écrits en français et je puis très bien distinguer le bon du mauvais style;

mais je n'y arrive qu'avec peine; et si je veux écrire dans cette langue, on comprendra sans aucune difficulté que je ne puis le faire très correctement, surtout lorsqu'il s'agit de traduire un ouvrage d'un idiome asiatique ancien, dans une langue raffinée, pour ainsi dire, par une excessive civilisation.

Avec de tels obstacles à surmonter, j'avais besoin de tout mon amour pour la science et du désir où je suis d'être utile à ma première et à ma nouvelle patrie, pour entreprendre une pareille tâche. Il est vrai que les traducteurs qui m'ont précédé m'ont donné l'exemple; et puis je me suis souvenu des paroles de ce savant illustre, qui dit: « que pour faire un bon ouvrage un auteur a besoin non-seulement de tout son esprit, mais encore de celui de tous ses amis. »

A ce titre, je dois trop à plusieurs hommes de lettres de mes amis, pour ne pas m'empresser de saisir cette occasion de leur témoigner ma vive reconnaissance de ce qu'ils ont bien voulu corriger ce que j'avais écrit, et m'éclairer souvent de leurs observations. Je nommerai particulièrement M. l'abbé Orsini, M. le marquis de Fortia, M. Eyriès, M. le

docteur Desrivières, et plusieurs autres, qui ne m'ont pas été moins utiles ni moins obligeans.

Tout en avouant de pareils secours, qu'il me soit cependant permis de dire toute la fatigue que cette traduction m'a donnée, attendu que de mes amis et de moi j'étais le seul qui connusse l'arménien. Aussi combien de fois, en corrigeant ma version, ne leur est-il pas arrivé de dénaturer le sens de l'original. Il me fallait alors batailler avec eux pour leur expliquer ce que je croyais être la pensée de l'auteur. — « Mais ce que vous avez écrit n'est pas français, me disait-on. » — D'accord, répondais-je; mais le sens est rendu dans toute son intégrité, et c'est avant tout ce que je veux, sauf à ce que les reproches d'incorrection retombent sur moi seul.

J'ai joint à ma traduction un assez bon nombre de notes. Peut-être paraîtront-elles le plus souvent prolixes ou même inutiles; mais je réponds à cela qu'elles y ont été mises à l'intention de mes compatriotes, et dans le but seulement d'éclaircir quelques points embrouillés de notre histoire.

Tout cela étant ainsi, puis-je, en bonne conscience, m'attribuer la traduction d'Élisée; et, au contraire, la meilleure part n'en revient-elle point à toutes les

personnes bienveillantes qui ont voulu m'aider si volontiers? Pour moi, j'aime à le reconnaître, et ce sera là une des plus douces jouissances que m'aura procuré ce travail. Quoi qu'il en soit, je déclare à l'avance que si la critique y trouve quelques fautes, ou quelques erreurs, presque toujours inévitables en pareil cas, je suis tout disposé à me soumettre à ses décisions, et à corriger ce qui m'aurait échappé, tout en la remerciant de ses utiles conseils, et en lui en sachant un gré infini, d'autant que je ne me suis proposé qu'une seule et unique chose, comme je l'ai annoncé en commençant, l'occasion d'offrir à ma patrie adoptive un ouvrage qui ne fût pas indigne d'elle, et à mes anciens et chers compatriotes, une consolation et une espérance pour l'avenir !!!

ÉLISÉE VARTABÈD[1].

A L'ARCHIPRÊTRE

DAVID LE MAMIGONIEN.

AVANT-PROPOS.

Vous m'avez commandé, excellent ami, d'écrire l'histoire de la guerre d'Arménie; je l'ai terminée. J'ai raconté, suivant vos désirs, les batailles des Arméniens, où tant de braves se sont signalés, et où bien peu se sont déshonorés.

J'ai divisé l'ouvrage en onze chapitres.

1° Epoque des événemens.

2° Causes des événemens fâcheux qui arrivèrent dans le royaume de l'Orient.

3° Assemblée des membres du Saint Clergé.

4° Défection du prince de Sunik et de ses impies compagnons.

5° Invasion des Orientaux.

6° Les Arméniens résistent une seconde fois au roi de Perse.

7° Héroïsme et vertu des Arméniens; l'impiété de Vasag éclate de plus en plus.

8° Continuation du même sujet de la guerre. Mort des saints prêtres.

9° Des disciples de ces saints martyrs qui confessèrent J.-C.

10° Noms des princes qui subirent volontairement la captivité à la cour de Perse pour l'amour de J.-C.

11° Coup-d'œil rétrospectif sur les femmes des prisonniers et des guerriers qui succombèrent dans la grande bataille.

J'ai consigné dans ces chapitres, avec une extrême exactitude le commencement, le milieu et la fin des événemens, afin que vous puissiez les lire à loisir, et noter les vaillans exploits des braves, et la honte de ceux qui se sont écartés de l'union. Ce n'est pas que vous ayez besoin de satisfaire votre vaste savoir temporel; mais vous admirerez la direction de la divine Providence, qui distribue, dès ce monde, aux partis opposés la récompense que chacun mérite. Enfin, d'après celle qui est visible, nous serons instruits de celle qui est invisible.

Mais vous, ô très savant dans la science divine, quel travail utile pourriez-vous m'ordonner, que

je ne fusse pas empressé à vous obéir? Il est évident pour vous, pour tous ceux qui s'adonnent à l'étude, et pour moi, que c'est comme un type d'union de l'amour céleste, et non un effet du désir de la gloire terrestre. Suivant de très savans historiens de l'antiquité, l'union est la mère des biens; la division, la source des malheurs.

Ainsi, j'ai vu ce saint amour dans votre ordre, et, malgré ma faiblesse, je n'ai pas hésité à me mettre à l'œuvre; car je suis sûr que votre sainteté peut suppléer à mon insuffisance, de même que vos prières peuvent être utiles au bien public. Dès que j'eus entendu votre ordre, je me hâtai d'écrire cette histoire pour la consolation d'amis chéris, de ceux qui ont versé leur sang pour la défense de la religion. Ancre d'espérance pour quiconque persévère dans la voie de la vertu, encouragement des guerriers pour affronter volontiers la mort pour se ranger sous la bannière de Jésus-Christ, toujours victorieux, qui ne repousse ni n'abandonne personne par mépris; mais qui, par un effet de sa grâce, investit d'une force invincible ceux qui ont recours à lui. Il admet indistinctement tout homme qui consent à se ranger sous la bannière des vertus héroïques. Toutefois, comme ces vertus sont sans nombre et diffèrent par leurs noms, ainsi les récompenses qu'il accorde à chacune

par sa grâce sont infinies. La plus grande et la plus précieuse est l'amour saint dégagé de toute pensée terrestre. Cet amour pur, qui est un don céleste, je l'ai aperçu en vous; alors l'idée de ma faiblesse naturelle s'est effacée entièrement de mon esprit. Nous nous élevons ensemble dans la haute région, et nous volons au-dessus de tous les orages mondains, pour respirer suffisamment l'air divin et incorruptible, pour arriver à la science du salut pour nous-mêmes et pour la gloire de l'Eglise triomphante, afin que ses saints ministres s'acquittent avec vigilance et exactitude de leurs devoirs, à l'honneur du père commun, et qu'ainsi la Sainte Trinité se réjouisse dans sa gloire immuable et éternelle.

SOULÈVEMENT NATIONAL

DE

L'ARMÉNIE CHRÉTIENNE,

SOUS

LE PRINCE VARTAN LE MAMIGONIEN.

CHAPITRE I.

ÉPOQUE DES ÉVÉNEMENS.

Puisque j'ai accepté la triste tâche que votre bonté m'a imposée, je vais commencer à me mettre à l'œuvre et marquer mon point de départ. C'est assurément pour moi une chose affligeante que de raconter les malheurs de notre nation; mais pour vous obéir, et les yeux pleins de larmes, je vais prendre sur moi de faire le récit des vexations inouïes dont j'ai subi ma part, et des désastres dont j'ai été témoin.

A dater de l'extinction de la race des Arsacides au trône de Perse, l'an 225 (3), la famille de Sassan, qui gouvernait tous ses états d'après les principes du magisme, a régné sur les Arméniens. Ils combattaient sans cesse pour ranger les peuples voisins sous les lois des mages, et cette politique belliqueuse qui commença précisément du temps du roi Archag (363),

fils de Diran, petit-fils de Dirtad, se prolongea jusqu'à la sixième année du règne du roi d'Arménie Ardachesse ou Ardachir (428), fils de Vramchabouch, que les dominateurs persans bannirent pour toujours de son royaume héréditaire. Alors, quoique le tribut de la servitude allât grossir les trésors de la cour de Perse, c'étaient néanmoins les princes Arméniens qui guidaient les troupes nationales au combat.

Or, la religion chrétienne a été toujours très florissante en Arménie depuis le commencement du règne de Chabouh II (319), roi des rois, jusqu'à la deuxième année du règne de ce Hazguerd ou Jezdguerd II, fils de Wram (439), dont le démon s'est servi d'instrument comme d'un carquois pour remplir des flèches trempées dans un venin subtil. Ce prince commença par s'enivrer d'orgueil et se gonfler d'insolence, comme si, par son rugissement, il eût pu soulever des tourbillons dans les quatre parties du monde, et finit par se déclarer ennemi mortel de tous ceux qui croyaient au Christ. Sanguinaire et turbulent de sa nature, il détestait le repos, et cherchait sans cesse l'occasion de vomir le venin et de décocher les flèches sans nombre qui s'étaient entassées déjà dans son carquois.

Excité par la rage qui le consumait, il fondit sur l'empire grec, à la manière d'une bête féroce; saccagea les provinces, brûla les églises, jusqu'à Nisebin, grande ville, d'où il emporta un immense butin et fit une multitude de prisonniers. La consternation régna bientôt parmi les phalanges grecques.

L'empereur Théodose-le-Jeune, prince d'humeur pacifique (4), ne voulant pas entrer lui-même en campagne, et préférant la paix à la guerre, envoya au roi de Perse, Anadol, général en chef des troupes d'Orient, en qualité d'ambassadeur, pour obtenir une trève à tout prix. Anadol apportait de l'or et des présens : il fit plus; sur sa demande, il eut la lâcheté de remettre entre les mains de Hazguerd tous les sujets persans, qui s'étaient réfugiés à Constantinople pour y professer paisiblement le christianisme. Tout ce que Hazguerd demanda, il l'obtint. Sa colère s'étant apaisée par la soumission des Grecs, il reprit sa route vers la ville de Ctésiphon.

Lorsque cet inique et ambitieux monarque vit qu'il avait réussi dans son injuste entreprise, il roula dans son esprit une pensée plus mauvaise encore, et jeta de nouveaux alimens dans le feu déjà allumé de sa colère. N'ayant plus de craintes du côté des Grecs, les seuls qui lui en causassent, il persécuta les chrétiens à outrance. Il cherchait à intimider les uns par des menaces, jetait les autres en prison, leur infligeait divers supplices; il en fit même périr plusieurs d'une mort cruelle, et confisqua ensuite leurs biens de toute nature. Il affligeait ainsi tous les fidèles par ses cruautés affreuses.

Lorsqu'il vit que cette persécution odieuse ne servait qu'à disperser les chrétiens qui désertaient le voisinage de la cour pour se réfugier dans les provinces étrangères les plus lointaines, il appela de

nouveau en conseil les satellites de la gauche, milice farouche que des nœuds indissolubles attachaient au culte païen, et qui, semblables à une fournaise ardente, s'apprêtaient à consumer les membres de la sainte Eglise. Car, tout est ténèbres chez ces sombres enthousiastes dont les âmes, complétement enveloppées par le corps, sont semblables à un être vivant logé dans un tombeau, où ne pénètre pas un seul rayon divin.

Ces hommes pareils aux ours réduits aux abois (5), qu'évite prudemment le sage, se battent avec acharnement sans s'inquiéter si leur glaive atteint un ami ou un ennemi, quand la fin d'une dynastie plonge le royaume dans les guerres intestines. A défaut d'ennemis de dehors, ils se déchirent eux-mêmes, justifiant ainsi cette maxime du prophète : « L'homme affamé se traîne et dévore la moitié de lui-même, » et cette parole de Notre-Seigneur : « toute maison et tout royaume divisés contre eux-mêmes ne peuvent subsister. »

O roi! pourquoi prenez-vous tant de peine? pourquoi vous emporter? pourquoi ces flammes de courroux qui peuvent s'éteindre? pourquoi rappeler au conseil des hommes fanatiques, furieux, qui n'ont que trop égaré votre esprit, et qui traînent votre âme immortelle comme un cadavre hideux et corrompu qui n'a point de force? Mais vous voulez qu'il en soit ainsi pour voiler votre scélératesse, vous verrez quelle sera la fin de cette mesure impolitique.

Les conseillers mages dirent donc à Hazguerd (6) :

« Héros roi ! les dieux t'ont donné le royaume et la « victoire, ils ne te demandent pas en retour des hom- « mages terrestres, ils n'en ont pas besoin. Ils veulent « seulement que tu travailles à ranger sous une seule « loi et religion les peuples soumis à ton sceptre, et « tu peux être assuré alors que les Grecs eux-mêmes « ne tarderont pas à devenir tes co-religionnaires. « Lève des troupes sans nul retard, assemble des ar- « mées nombreuses, marche contre le pays du Cou- « chuns (7), fais passer tes guerriers au-delà de la porte « de Dafilé (8) de Balkh, et séjournes toi-même sur la « frontière. Quand tu auras enfermé toutes les trou- « pes chrétiennes avec leurs chefs dans ces royaumes « lointains et inhospitaliers, ta volonté sera faite. « Nous avons découvert dans les mystères de la « magie que tu reviendras vainqueur du pays du « Couchuns, et que les Grecs alors ne pourront « échapper au joug de la Perse. Mais la chose la plus « importante, ô roi, c'est de détruire à jamais la « secte chrétienne ! »

Ce conseil fut approuvé du roi et de tous les ministres, et bientôt on expédia dans toutes les provinces du royaume et dans les états tributaires, un édit ainsi conçu :

« A toutes les nations qui composent mon royaume, « aux arik et aux anarik (aux libres et aux sujets) (9), « salut et bienveillance. Que l'abondance et la santé « règnent parmi vous; nous nous portons bien nous- « même avec l'aide des dieux. Sans vous donner la « moindre peine, nous sommes entrés en armes dans

« le pays des Grecs, et là, sans même en venir aux « mains, nous avons, par la douceur et l'amitié, « soumis toute la terre au joug de notre empire. « Soyez heureux et que votre joie soit sans terme. « Mais au reçu de ce présent édit, rassemblez sur-« le-champ la cavalerie, et allez m'attendre au pays « d'Abar où j'irai vous rejoindre; car nous avons « résolu de marcher au pays de l'Orient, avec l'aide « des dieux, et de conquérir le royaume du Cou-« chuns. »

Cet édit fut publié en Arménie, en Géorgie, en Albanie, en Lepnik, en Zotek, en Carduques et en Agznik (10), sans parler de plusieurs contrées éloignées qui n'avaient pas coutume de fournir leur contingent de soldats aux armées persanes pour ce pays lointain. On se mit aussitôt en devoir d'obéir chez les Arméniens, et on leva des troupes nombreuses composées d'hommes libres, de jeunes nobles du sang royal des anciens rois. Cela s'exécuta en Géorgie, en Albanie, dans le pays de Lepnik et dans différentes contrées au midi d'Arménie, qui confinaient à la Grèce, à la Syrie et à l'Arabie, etc., tels que Carduques et Goths, Zoteks et Arznarzun. Tous ces pays qui étaient chrétiens, croyaient à une catholique et apostolique Église.

Les chefs et les soldats de ces différens peuples, ignorant les intentions perfides de Hazguerd, se mirent en marche de bonne volonté, avec des pensées d'amitié et de soumission pour leur maître. Dans l'intention de s'acquitter de leur service militaire,

ils apportaient avec eux à la guerre leurs livres saints, et des prêtres les accompagnaient. Avant de quitter leur pays, ces élites des milices chrétiennes prirent soin de régler leurs affaires particulières et celles de leur nation, recommandant à Dieu leur corps et leur âme comme si la mort eût été proche. Car, bien que les intentions cachées du roi leur fussent inconnues, un soupçon involontaire germait comme de lui-même dans leur esprit, surtout lorsqu'ils réfléchissaient que la force de l'empire grec s'était éclipsée devant le roi Hazguerd ; car l'abaissement des chrétiens leur navrait le cœur. Toutefois, comme ils étaient exacts observateurs de la loi sainte, ils rappelaient à leur mémoire ce précepte de l'apôtre saint Paul : « Serviteurs, obéissez à vos maîtres temporels, ne les servez pas faussement et en apparence, mais de bon cœur comme si vous serviez Dieu et non pas un homme ; car c'est Dieu qui vous récompensera de votre travail. » C'est avec cette simplicité de cœur qu'ils prirent congé de leurs familles en les recommandant au Saint-Esprit et qu'ils abandonnèrent leur patrie, conformément à l'ordre de la cour de Perse.

A la vue de cette immense milice de barbares (11) qui avait obéi comme un seul homme à ses ordres, le roi, suivant le conseil de ses iniques ministres, fit éclater sa joie devant l'armée et devant sa cour. Cachant soigneusement au fond de son cœur ses noires pensées, il distribua avec profusion aux militaires des présens qu'il regrettait peut-être en secret.

Quoi qu'il en soit, il porta la guerre au pays des

Huns qu'on appelle aussi pays du Couchuns (12) et il y combattit deux ans sans rien faire de remarquable. Il renvoya toute sa cavalerie dans les divers pays d'où elle était venue, et il rappela d'autres troupes équipées de même. Il en usa ainsi depuis la quatrième année de son règne jusqu'à la onzième, et fit bâtir au pays des Couchuns une ville où il établit provisoirement sa résidence.

Voyant que les Grecs étaient fidèles aux traités, et que les Kaïlentourks (13) qui débordaient comme des torrens par les défilés de Dgor, n'osaient plus paraître; qu'il avait enfin triomphé du roi de Couchuns dont il avait dévasté plusieurs provinces, et que toute la Perse jouissait d'une profonde paix, Hazguerd, satisfait de voir son royaume florissant, fit proclamer ces nouvelles dans tous ses états et ordonna de grands sacrifices dans les pyrées ou temples du feu. On immola un grand nombre de taureaux blancs et de boucs velus, et sur toute la terre on n'apercevait que la fumée de ces sacrifices païens. Plusieurs mages zélés obtinrent des dignités et des couronnes, et il leur fut permis en outre de confisquer et de piller les biens des chrétiens qui habitaient les provinces de la Perse.

Cependant Hazguerd enflé de ses triomphes ne s'enorgueillissait pas seulement d'avoir réussi dans toutes ses entreprises guerrières, il en était venu à se figurer qu'il était un être au-dessus de la nature humaine, quelque chose d'infiniment plus grand que ses ancêtres, et il se dérobait quelquefois par

supercherie aux yeux de tous, afin que les mages publiassent qu'il était en visite au séjour des dieux.

Le seul nom de Jésus-Christ le mettait en fureur, et il ne pouvait comprendre qu'un Dieu se fût laissé maltraiter, crucifier, mourir et ensevelir ; il revenait sans cesse à ces points de notre foi qui lui fournissaient un continuel sujet de moquerie. « Mais, lui dit un jour un très jeune prince arménien (14), d'où savez-vous, mon roi, toutes ces choses touchant Notre-Seigneur ? — D'où je les sais ? répondit Hazguerd ; ne me suis-je pas fait lire le livre de votre croyance erronée ? — Et pourquoi, répondit le jeune prince, n'avez-vous fait lire que jusque-là ; si vous aviez été plus avant, vous auriez vu la résurrection, l'apparition de Jésus ressuscité à ses disciples, son ascension au ciel où il est assis à la droite de Dieu ; la promesse de son second avénement, la résurrection merveilleuse du genre humain, le jugement dernier et la récompense équitable ! » Le roi se prit à rire et dit, d'un ton dédaigneux: « Mensonge que tout cela, mensonge. » Mais le héros chrétien lui repartit sans s'émouvoir : « Si vous regardez comme croyable son supplice dans le temps, vous pouvez croire avec plus de certitude encore à sa gloire immortelle et à son terrible avénement dernier. »

Alors la colère du roi s'enflammant comme une fournaise de Babylone, tous ses courtisans effrayés craignirent d'en être consumés, comme les Chaldéens; mais Hazguerd fit tomber toute sa rage sur ce bien-

heureux jeune prince qui se nommait Karékin ; il lui fit mettre les fers aux pieds et aux mains, et après l'avoir fait languir deux ans au fond d'un cachot, il confisqua ses domaines et fit prononcer contre lui une sentence de mort.

CHAPITRE II.

CAUSES DES ÉVÉNEMENS FACHEUX QUI ARRIVÈRENT DANS LE ROYAUME DE L'ORIENT.

Lorsque l'homme est dénué des vertus célestes, son corps s'en ressent de la manière la plus déplorable: le moindre souffle l'agite, le moindre accident le trouble; tout le fait trembler, sa vie se passe comme dans un rêve, et il tombe et se perd en désespéré dans la mort. « La mort qui n'est pas connue est la vraie mort (15), a dit un sage des temps anciens; et la mort est l'immortalité, pour celui qui l'a connue. Celui qui ne connaît pas la mort la redoute, et celui qui la connaît ne la craint point. »

Tous les maux qui affligent le genre humain ont leur source dans l'ignorance. L'aveugle est privé des rayons du soleil, et l'ignorant de la vie parfaite. Il vaut mieux être aveugle de corps que d'esprit. Comme l'âme est meilleure que le corps, ainsi la vue de l'esprit est bien au-dessus de la vue du corps. Si l'homme opulent manque d'esprit, son sort est à plaindre malgré ses richesses; ce malheur est assez commun non-seulement dans les classes ordinaires de la société, mais chez les princes qui la gouvernent. Lorsqu'un roi ne fait pas asseoir la sagesse à côté de lui sur son trône, il n'est pas digne du rang élevé qu'il occupe.

S'il en est ainsi dans l'ordre temporel, c'est bien autre chose encore dans le spirituel. L'âme est la vie du corps, et c'est la raison qui doit les guider tous les deux. Ce rapport qui existe entre l'homme et son âme, existe pareillement entre le roi et son royaume; le roi n'est pas seulement obligé de s'acquitter des devoirs qui ne se rapportent qu'à lui, mais encore de ceux qui existent entre lui et ses sujets.

Quoique l'Écriture nous défende de parler mal des princes, nous ne pouvons pas cependant applaudir celui qui déclare la guerre au ciel. Je ne puis taire les persécutions qu'Hazguerd a fait souffrir à l'Église chrétienne, mais je vais les décrire sans exagération, sans esprit de dénigrement, sans me permettre de conjectures, sans emprunter les récits des conteurs: je dirai ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu moi-même lorsque j'étais sur les lieux. Il me semble encore entendre résonner à mes oreilles le son de sa voix menaçante. De même qu'une tempête violente fond sur la vaste mer, ainsi ce roi impie remuait et ébranlait les milices innombrables qui s'étaient rangées sous ses ordres. Il faisait examiner toutes les religions et toutes les doctrines qu'il confrontait avec la magie et l'astrologie chaldéennes, sans en excepter même le culte chrétien. Puis il disait avec emportement : « Cherchez, examinez, nous adopterons la meilleure »; mais c'était pure hypocrisie, car il voulait qu'on ne suivît que celle qu'il avait dans la tête.

Les chrétiens de vingt pays divers, qui étaient dans

l'armée, connurent bientôt les intentions secrètes du roi; ils aperçurent le feu qui brûlait sourdement, et qui allait bientôt s'étendre de manière à ravager les montagnes et les plaines : c'est pourquoi ils s'enflammèrent de leur côté du feu divin, et se tinrent en garde contre les machinations occultes de l'ennemi caché de leur foi Dès-lors, foulant aux pieds tous les ménagemens timides, ils célébrèrent leur office divin au milieu du camp, entonnant à haute voix les Psaumes et les autres chants religieux, et faisant leurs sermons publiquement aux yeux de toute l'armée sans la moindre crainte; ils instruisaient ceux qui venaient à eux, et guérissaient, par leur prière, et avec l'aide de Dieu beaucoup de païens malades.

Le roi impie, ayant vu qu'il était deviné et que le feu caché de ses mauvais desseins s'était manifesté sans que personne l'eût soufflé, se tourmenta cruellement dans ses malicieuses pensées qui lui transperçaient l'âme comme des flèches invisibles. Tantôt il se tordait et se repliait sur lui-même comme un serpent venimeux; tantôt il se déployait et s'étendait comme un lion en colère; il se blotissait, se roulait, se terrassait dans les combats avec lui-même, et ne voyait pas jour à sortir de ce trouble d'esprit; car pour le moment il ne pouvait appesantir sa main sur nos frères, puisque toutes les troupes soit chrétiennes, soit persanes, n'étaient pas campées en un même lieu près de lui. Voyant cela, il eut recours à une autre ruse : il combla de dignités et éleva aux

honneurs les petits de préférence aux grands, les indignes de préférence aux honnêtes, les ignorans de préférence aux savans, et les lâches de préférence aux braves; en un mot il combla de ses grâces tous les vicieux, et repoussa tous les hommes de conscience et de vertu, ce qui jeta la division entre le père et le fils, les amis et les parens.

Quoique tous les peuples soumis à son sceptre eussent à se plaindre de ces iniques préférences, nul ne fut plus maltraité que les peuples arméniens. C'était à eux surtout qu'Hazguerd en voulait, parce qu'il les voyait plus étroitement attachés que les autres à la religion chrétienne, suivant en cela l'exemple de leurs princes qui mettaient leur gloire à suivre les préceptes des prophètes et des apôtres. Par malheur, tous ceux qui avaient résisté à la violence, ne se tinrent pas également bien contre la séduction; quelques-uns furent entraînés par l'appât de l'or, d'autres par de riches présens; les uns par la concession de belles métairies et de grands villages, et un petit nombre par les honneurs et les hautes dignités. Il prodiguait à tous des promesses d'avancement qu'il mesurait à leur vanité. C'est ainsi qu'il les encourageait à la défection : « Si vous embrassez la foi des mages, leur disait-il, si vous reconnaissez nos dieux pour les dieux véritables, et que vous abjuriez vos erreurs, je vous promets de faire de vous d'aussi grands personnages que mes ministres, et même de vous élever plus haut qu'eux. » Et ce qu'il y avait de plus étonnant, c'est que ce prince hypocrite, négligeant

le soin de sa dignité, se rabaissait au niveau de tous, et entretenait familièrement ceux qu'il voulait séduire avec l'air affectueux d'un ami.

Cependant, cette astucieuse politique qu'il mit en usage depuis la quatrième jusqu'à la onzième année de son règne (16) ne produisit ni les résultats attendus, ni l'effet désiré : loin de reculer devant lui, le christianisme s'étendait de plus en plus dans les contrées lointaines, et lui-même voyait la chose de ses yeux lorsqu'il parcourait ses provinces, ce qui le jetait dans les accès d'une rage qu'il avait peine à comprimer. Enfin, ne pouvant plus se contenir, il dévoila malgré lui sa pensée secrète, et fit proclamer dans tous ses états un édit de la teneur suivante :

« Que toutes les nations et tous les peuples soumis à mes ordres cessent sur-le-champ de suivre leurs fausses religions, qu'ils reviennent à l'adoration unique du soleil, et le confessent dieu, en lui offrant des sacrifices ; qu'ils soient toujours prêts à se rendre où les appellera le service du feu, et qu'ils observent strictement la loi des mages. »

Après avoir fait publier dans les camps cet ordre, accompagné de menaces terribles, le roi de Perse l'envoya par des courriers chez toutes les nations qui relevaient de son sceptre ; il n'en excepta même pas les contrées les plus éloignées.

Vers le commencement de la douzième année de son règne, Hazguerd fit de nouveau une immense levée d'hommes dans ses états, et avec cette armée

innombrable, il arriva dans la province d'Idalagan (17). Le roi du Couchuns s'effraya à l'aspect de ces troupes nombreuses, et comme il ne pouvait que combattre avec désavantage, il s'enfuit dans des déserts vastes et inaccessibles avec ses troupes, et refusa de livrer bataille. Hazguerd, après avoir ravagé et saccagé ses provinces, pris beaucoup de ses forteresses et fait un grand nombre de prisonniers, rentra dans son royaume avec un riche butin. Dès-lors, il crut faire acte de piété envers le soleil, en revenant à ses iniques projets. « Quelle reconnaissance ne devons-nous pas, disait-il, aux dieux de la Perse, pour cette éclatante victoire? Tout le monde a fui devant moi, et personne n'a osé se montrer en armes sur mon passage! » Alors les mages et les devins élevèrent la voix et dirent: « Les dieux qui vous ont donné l'empire et la victoire ne vous demandent rien des choses précieuses de la terre, ils veulent seulement que votre zèle religieux anéantisse dans vos royaumes tout culte qui n'est pas celui de Zoroastre. » Ce discours, approuvé du roi, fut applaudi des grands et surtout des mages et des docteurs. Il fut décidé, séance tenante, qu'on enfermerait toute la cavalerie d'Arménie, de Géorgie, d'Allaink et tous ceux qui faisaient dans le camp profession de christianisme sous la porte du défilé de Bahlawe ou de Balkh. Les gardiens de ce passage reçurent l'ordre d'en garder soigneusement l'entrée. « Que ceux qui viennent à nous de l'occident aient un libre accès dit Hazguerd, mais que de l'orient à l'occident le passage

soit impraticable. » C'est ainsi que l'astucieux Hazguerd parqua les troupes chrétiennes, comme dans une cage, dans une affreuse gorge sans issue. Sans issue, dis-je, et je puis bien m'exprimer ainsi, puisque, de toutes parts, elles étaient cernées par des peuples farouches chez qui tout refuge était impossible.

Le roi, ayant alors les chrétiens sous sa main, les livra à divers supplices, et les fit mettre à la torture, afin de les contraindre à abjurer le Christ et à adorer le feu. Mais cette vaillante milice ne se laissa ni intimider ni abattre. « Le ciel et la terre nous sont témoins, s'écriaient tout d'une voix les troupes chrétiennes, que nous avons fidèlement rempli les obligations du service royal, et que nous n'avons pas confondu la faiblesse avec la vaillance; vos châtimens sont donc injustes, ô roi, et vous vous montrez cruel envers nous. » Les reproches partaient de tous les points du camp et venaient souvent frapper les oreilles d'Hazguerd, mais il n'en devenait que plus inexorable, et il assurait avec serment qu'il ne laisserait point aller les chrétiens qu'ils n'eussent obéi à ses ordres.

A quelque temps de là, il fit arrêter quatre chefs des plus braves et des plus distingués, et après leur avoir fait subir la torture, il les fit battre de verges au milieu du camp; ensuite ils furent chargés de chaînes et jetés au fond d'un cachot. Cette exécution achevée, il fit semblant de pardonner aux autres, rejetant tout sur les quatre condamnés qu'il

affectait de regarder comme les auteurs du trouble et les meneurs de la sédition : cette idée lui vint de Satan, qui seul peut donner des conseils de cette nature.

Douze jours après, il donna un festin magnifique où furent conviés plusieurs chefs des troupes chrétiennes. Au moment de se mettre à table, le roi daigna désigner lui-même à chaque invité sa place respective, et il parlait à tous d'un air si affable et si familier, qu'on aurait cru qu'il ne gardait contre eux aucun mauvais vouloir. Mais il n'agissait ainsi que pour les engager à manger des viandes immolées au soleil. Les chrétiens, qui s'aperçurent du piége, refusèrent de manger de ces viandes, et le roi sans y mettre trop d'insistance commanda alors qu'on servît les mets ordinaires. Mais après avoir mangé et bu dans ce repas joyeux, plusieurs des convives du roi, en se rendant de la salle du banquet à la salle dite impériale, furent arrêtés dans une galerie; on leur lia les mains derrière le dos, on serra autour de leurs reins les cordons ou bretelles de leurs pantalons, et on les jeta en prison. Ils y jeûnèrent deux ou trois jours, sans parler d'autres indignités et des tortures infâmes que j'ai horreur de dire. Quelques-uns furent envoyés au loin en exil, après avoir été dépouillés de leurs dignités. On partagea ensuite les troupes chrétiennes en plusieurs petits corps séparés, on les envoya dans des provinces d'affreux déserts pour y combattre les ennemis du roi, où plusieurs y périrent bientôt de fatigue ou par le glaive de l'en-

nemi. On diminua les rations de toutes ces milices ; elles subirent tour-à-tour l'agonie de la faim et de la soif, et on leur assigna pour quartiers d'hiver les lieux les plus malsains et les plus affreux. Enfin, on les fit passer auprès des autres nations pour les êtres les plus vils et les plus abominables.

Mais ceux-ci, au nom de J.-C. et pour son amour, subissaient avec beaucoup de résignation ces traitemens indignes, et s'encourageaient à souffrir par l'espérance du bonheur préparé à ceux qui observent les commandemens de Dieu avec persévérance. Plus le roi les tourmentait et les chargeait d'opprobre, plus ils redoublaient de ferveur et d'amour envers J.-C. Plusieurs d'entre eux étaient versés dès l'enfance dans l'étude des Livres Saints et faisaient tourner cette science sacrée, non-seulement à leur consolation propre, mais à celle des autres. Inaccessibles à la crainte, ils professaient ouvertement le christianisme, célébraient en public l'office divin, et redoublaient encore de prières, en sorte que des païens d'un bon naturel, qui les voyaient et les entendaient, attendris par leurs voix pieuses et douces les encourageaient et les consolaient en disant : il vaux mieux résister jusqu'à la mort que de renier une telle religion.

Cependant, quoique les chrétiens supportassent tout avec courage et résignation pour l'amour de J.-C., selon l'homme intérieur, leur position était trop déplorable dans le pays où on les avait relégués. Ces brillantes milices chrétiennes étaient avilies.

et appauvries à l'excès; leur liberté, héritage de leurs familles et de leurs pères, était tombée sous le joug d'un tyran qui dévorait les hommes et qui allait même au-delà de la loi sanguinaire des païens, sans réfléchir qu'il existe dans le ciel un vengeur de l'injustice et des mauvaises actions. Le roi était aussi oublieux des services des hommes qui l'entouraient que peu soucieux des liens de parenté; car il y avait plusieurs princes arméniens dont les mères avaient allaité ses frères, ce qui ne l'empêchait pas de les maltraiter plus encore que les autres.

Après toutes ces vexations, Hazguerd ourdit une trame plus dangereuse encore. Il envoya pour gouverneur en Arménie un de ses fidèles serviteurs, nommé Tenchabouh, qui y pénétra avec le décret royal, contenant le salut et la paix simulée du grand roi. Sous prétexte de diminuer les impôts et les charges du service des cavaliers, il fit une description exacte du pays et un dénombrement général de tous ses habitans. Quoiqu'il colorât ses secrètes intentions de fausses apparences, bientôt sa malice éclata, car 1° la liberté de l'Église fut assujettie à l'impôt; 2° tous les religieux qui vivaient dans le célibat, au fond des cloîtres, furent comptés dans le dénombrement; 3° les tributs déjà fort élevés devinrent exorbitans; 4° Tenchabouh intrigua si bien, qu'il jeta des fermens de discorde dans la maison des princes arméniens, et sema la désunion dans toutes les familles. Le but du gouverneur persan était de désunir les fidèles, de disséminer les

ecclésiastiques, de mettre en fuite les religieux, et de ruiner les classes inférieures que la pauvreté devait contraindre, selon lui, à embrasser la religion des mages. Le dernier abus de pouvoir que se permit le favori d'Hazguerd fut le pire de tous : il destitua l'intendant général ou gouverneur d'Arménie (Vahan l'Amadouni) qu'on regardait comme le père et le chef de tous les chrétiens, en l'accusant calomnieusement de négligence dans l'exercice de ses hautes fonctions, et lui substitua un Persan (Mouchgan), auquel il adjoignit un mage, dont il fit le juge suprême du pays, afin d'éclipser la splendeur de notre Église et de donner au magisme de nouvelles occasions de s'étendre.

Quoique cette oppression pesât lourdement sur toutes les classes, comme on n'avait pas directement attaqué l'Eglise, les peuples subissaient sans se révolter les charges exorbitantes des impôts ; je dis exorbitantes, car, où le gouvernement pouvait équitablement exiger cent piastres, Tenchabouh trouvait moyen d'en arracher deux cents. Les évêques, les prêtres, les curés, furent soumis à de fortes taxes, et les contributions ne se prélevaient pas seulement sur les terres bâties ou labourées; elles s'étendaient jusque sur les ruines et les terrains incultes. Et l'avidité du fisc ne s'arrêtait pas là encore ; elle soumettait à l'impôt le plus onéreux les denrées, les outils, les revenus, les pensions, les produits des montagnes, des plaines et des forêts. C'était un vrai pillage de brigands, plutôt qu'une mesure administrative. Aussi

les Persans se demandaient-ils eux-mêmes avec étonnement d'où pouvaient sortir tant de trésors, et comment un pays pressuré de la sorte pouvait subsister.

Lorsque la cour de Perse se fut aperçue que, malgré toutes ces exactions, elle était inhabile à dompter le courage des Arméniens, elle prit la résolution de jeter le masque et de donner ouvertement à l'assemblée des mages l'ordre d'écrire, au nom des ministres d'Hazguerd, un manifeste qui contient les principes de leur fausse doctrine. Ce manifeste était ainsi conçu :

« Mihr-Nerseh, visir et grand ordonnateur de Je-
« ran et Danieran (de la nation persane et des peu-
« ples tributaires), aux grands Arméniens, salut
« très cordial.

« Vous saurez que tout homme qui habite sous le
« ciel et qui ne suit pas la religion de Mazdiezn (du
« roi, l'adorateur de Dieu d'Ormizt), est sourd,
« aveugle, et trompé par les dews (démons) de l'Ah-
« riman (18).

« Lorsque le ciel et la terre n'existaient point
« encore, Zervan, le grand dieu, offrit des sacri-
« fices pendant l'espace de mille années, en disant :
« Peut-être qu'il me naîtra un fils, du nom d'Or-
« mizt, qui fera le ciel et la terre. Son ventre conçut
« alors deux enfans, l'un pour les *sacrifices*, et
« l'autre pour dire : *peut-être*. Lorsqu'il sentit les
« deux jumeaux remuer dans son ventre, il dit : Ce-
« lui qui viendra au monde le premier aura mon

« empire. Celui qui avait été conçu pour l'incrédu-
« lité lui fendit le ventre et sortit dehors. Qui es-tu?
« lui demanda Zervan. — Ton fils, Ormizt, répon-
« dit-il. — Mon fils est éclatant de lumière et ré-
« pand une douce odeur, répliqua Zervan, tandis
« que tu es noir comme les ténèbres, et que tu as la
« mine d'un mauvais sujet. — Et comme il pleurait
« amèrement, son père, touché de ses larmes, lui
« donna l'empire pour mille ans, et le nomma Arh-
« men. Il engendra ensuite l'autre fils, qu'il nomma
« Ormizt, et il ôta l'empire à Arhmen pour en in-
« vestir Ormizt, en lui disant : Jusqu'ici je vous ai
« fait des sacrifices, c'est maintenant à votre tour
« de m'en offrir. Alors Ormizt créa les cieux et la
« terre; mais Arhmen, au contraire, créa le mal.
« Toutes les créatures furent partagées entre les
« deux frères et divisées ainsi : les anges appartinrent
« à Ormizt, et Arhmen eut pour son lot les dews.
« Tous les biens qui descendent d'en haut sur la
« terre depuis le temps de la création jusqu'à nous,
« sont l'ouvrage d'Ormizt, et tous les maux qui ac-
« cablent les hommes sont l'œuvre d'Arhmen. Aussi
« tout ce qu'il y a de bon en ce monde vient d'Or-
« mizt, et tout ce qu'il y a de mal, de son frère Arh-
« men. Ormizt a créé l'homme; mais les peines, les
« maladies et la mort remontent à Arhmen. Les
« malheurs publics et particuliers, les guerres et
« les entreprises désastreuses émanent du mauvais
« principe; mais le bonheur, la royauté, la gloire,
« les honneurs, la santé du corps, la beauté du vi-

« sage, l'éloquence, les longs jours de la vie découlent du bon principe. Tout ce qui n'est pas pur et « parfait découvre le mélange des deux principes.

« Tout homme qui avance que Dieu a créé la mort, « et que le bien et le mal découlent de la même « source, est dans l'erreur. Les chrétiens y sont surtout, lorsqu'ils disent que Dieu est susceptible de « jalousie, et qu'il créa la mort pour punir l'homme « d'avoir mangé une figue cueillie sur l'arbre défendu. Une pareille jalousie qui serait absurde « d'homme à homme peut-elle exister dans un Dieu? « Celui qui parle ainsi est sourd, aveugle et trompé « par les dews. Mais les chrétiens donnent dans « une erreur bien plus grande encore. Ils disent « que Dieu, qui a fait le ciel et la terre, est venu « parmi nous, et qu'il est né d'une certaine femme « nommée Marie, dont le mari s'appelait Joseph; « beaucoup de gens ont été trompés par cet homme « qui se disait Dieu. Si les Grecs, par un effet de « leur profonde ignorance et d'une manie, suivent « cette doctrine erronée et se privent des lumières de notre religion parfaite, ils en porteront le « dommage. Mais vous qui êtes sujets de la Perse « pourquoi tombez-vous dans le même délire? « pourquoi suivez-vous ces erreurs? Embrassez la « religion de votre maître, de votre maître qui doit « répondre de vous devant Dieu.

« N'ayez pas foi à vos chefs que vous nommez « Nazaréens, parce qu'ils sont très menteurs et très « fourbes. Ce qu'ils vous enseignent par leurs pa-

« roles ils le démentent par leurs œuvres. Manger « de la viande, disent-ils, n'est pas péché, et pour- « tant ils n'en mangent pas! Prendre femme est, « disent-ils, une chose convenable, et cependant « ils ne veulent pas seulement regarder les person- « nes de l'autre sexe! Ce n'est pas commettre un « péché que d'amasser honorablement des riches- « ses, disent ces hommes, et ils ne cessent de prê- « cher et de vanter la pauvreté. Ils préconisent le « malheur et décrient la prospérité; ils se moquent « du nom de la bonne fortune, et tiennent à mépris « toute espèce de gloire; ils aiment à se vêtir d'ha- « bits grossiers et préfèrent les choses viles à celles « qui sont précieuses; ils louent la mort et méprisent « la vie; ils ne font pas de cas de la fécondité de « l'homme, et vantent au contraire la stérilité: en « sorte que si leurs disciples les écoutaient, ils n'au- « raient plus aucun commerce avec les femmes, ce « qui amènerait bientôt la fin du monde.

« Mais je ne prétends pas dans cet écrit vous dé- « tailler toutes leurs doctrines, car ils disent une « foule de choses bien autrement absurdes que cel- « les que je viens de vous rapporter. Ils prêchent, « par exemple, que Dieu a été mis en croix par les « hommes, qu'il est mort, qu'il a été enseveli et « qu'ensuite il est ressuscité et monté aux cieux. « Or vous devez déjà être en position de juger la « valeur de cette indigne doctrine. Les démons qui « sont méchans ne peuvent être ni pris ni tour- « mentés par les hommes; comment donc cela est-

« il supposable lorsqu'il s'agit du souverain Créa-
« teur de toutes les créatures? Cette chose, pour
« vous autres chrétiens, est fort honteuse à dire, et,
« pour nous, cette doctrine est aussi absurde qu'elle
« est incroyable.

« Il ne vous reste plus, ô Arméniens, que deux
« choses à faire; l'une de répondre à cette lettre ar-
« ticle par article, l'autre de venir en toute dili-
« gence à notre sublime Porte, et de vous présen-
« ter à notre grand tribunal. »

Voici les noms des évêques qui firent réponse à cette lettre : Joseph, évêque d'Ararad, Sahag de Daron, Melide de Manazguerd, Eznige de Pagrévant, Sourmag des Peznunik; Dadjad des Daïk, Tatgie de Passen, Kasson du Daroupéran, Jérémie de Martasdan, Evghagh de Martagh, Ananias des Siounik, Moucha des Arzirounik, Sahag des Richedounik, Basile des Moges, Kat de Vanant, Elisée des Amadounik, Frère des Antzvatzik, Jérémie des Abahounik.

Tous ces archevêques, beaucoup d'évêques et chorévêques et un grand nombre d'ecclésiastiques d'un rang distingué s'étant réunis dans la capitale *Ardachade*, du consentement des princes et du peuple, écrivirent au roi une réponse ainsi conçue :

« Joseph, évêque, du consentement de toute
« l'assemblée depuis les plus grands jusqu'aux plus
« petits, à Mihr-Nerseh, le grand ministre des Per-
« ses, et de ceux qui ne le sont point. Salut respec-
« tueux et pacifique, ainsi qu'à tous les grands

« officiers de l'armée du héros. Depuis le temps de « nos ancêtres nous avons coutume, conformément « au précepte divin, de prier sans cesse pour le roi « et de demander à Dieu qu'il lui accorde de longs « jours, et un règne prospère, afin que, jouissant des « bienfaits de cette longue tranquillité, nous puis- « sions servir Dieu en repos et en sécurité pendant « tout le cours de notre vie présente.

« Quant au contenu de la lettre que vous nous avez « envoyée, voici notre réponse : Il y a déjà quelque « temps qu'un certain chef de vos mages, parfaite- « ment instruit de votre doctrine religieuse, et que « vous estimez vous-mêmes au-dessus de l'humaine « nature, se convertit au Dieu vivant, créateur du « ciel et de la terre; il discuta votre religion article « par article, et vous en démontra l'erreur. Comme « on manquait de bonnes raisons à lui opposer, on « le lapida par ordre du roi Ormizt. S'il vous est « agréable d'entendre notre réponse, donnez-vous « la peine de lire ce livre qui n'est pas difficile à « trouver chez vous, et vous serez parfaitement in- « struit.

« Notre religion n'est pas une petite secte imper- « ceptible prêchée dans quelque couvent ignoré, « elle est répandue par toute la terre, à l'Occident, « à l'Orient, au Midi, au Nord, dans les îles et dans « les pays du milieu, tout est plein de chrétiens. Ce « n'est pas par l'appui des hommes qu'elle s'est « ainsi étendue par tout l'univers, elle porte en « elle-même la cause de son solide établissement.

« Ce n'est pas en la comparant aux autres cultes « méprisables qu'on en reconnaît la sublimité, « c'est en l'étudiant avec attention; alors on voit « qu'elle a reçu du ciel sa constitution immuable « sans intermédiaire humain.

« Dieu est seul et unique, il n'y en a pas d'autre « ni au-dessus ni au-dessous de lui. Il n'a reçu de « personne son principe divin; il existe éternelle- « ment par lui-même, non pas dans un lieu, parce « qu'il est seul lieu en lui-même, non pas dans une « période, parce que les temps et les périodes n'ont « d'existence que par lui. Non-seulement il est anté- « rieur aux cieux, mais son antiquité infinie passe « l'imagination des hommes et des anges. Il ne se re- « vêt point d'une forme empruntée aux élémens; nul « regard ne l'a vu, nulle main ne l'a touché, et nul « esprit, et je n'entends pas seulement celui des hom- « mes corporels, mais de même des anges, ne l'a pu « comprendre; il se communique seulement à l'âme « de ceux qui l'adorent et qui sont dignes de cette fa- « veur par la pureté de leur foi; jamais il ne peut « tomber sous nos sens, ni être perceptible à l'esprit « des êtres terrestres.

« Son nom est le Créateur du ciel et de la terre, « même avant que le ciel et la terre existassent; « comme il existait de soi-même, ainsi son nom est « de soi-même. Il est en dehors du temps et sans « période, et quand il lui a plu il a donné le prin- « cipe de l'existence à tous les êtres qu'il a créés, « non de quelque chose, mais de rien; car lui seul

« est la chose, et toutes choses existent en lui et par « lui. La création de l'univers n'a pas même été pour « lui une idée venue après; avant de le créer, il « voyait comme dans un miroir tous les êtres dans son « éternelle connaissance, comme maintenant il voit « par avance toute action bonne ou mauvaise que « peut faire l'homme. Ainsi, lorsqu'il n'existait en- « core rien, Dieu connaissait déjà les êtres incréés « qui se présentaient à son esprit divin, non pas « confusément, mais avec ordre et symétrie, soit « homme, soit ange, mais parfaitement distinct, les « espèces et les individus, qui allaient naître dans son « espèce.

« Comme il est essentiellement un pouvoir actif, « notre méchanceté même ne pouvait arrêter ses « bienfaits. Il en a été réellement ainsi, et nous « avons eu le bras de notre créateur pour juge.

« Les mêmes mains, qui ont créé le monde, ont « gravé sur la table de pierre la loi pacifique et « sainte qui contient toute notre doctrine sublime. « Cette loi nous oblige avant tout de reconnaître « qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur de tous les « êtres visibles et invisibles; ce Dieu ne se compose « pas comme le vôtre de deux principes, l'un bon et « l'autre mauvais, il est un et purement bon.

« Mais s'il vous semble qu'il y a des êtres mauvais « parmi les créatures de Dieu, ayez la complaisance « d'entendre notre réponse sincère. Les démons ou « dews sont mauvais; vous dites: il y a aussi des « dews bons que vous et nous appelons anges.

« Si les dews l'avaient voulu, ils auraient été bons,
« et si les anges l'avaient voulu, ils eussent été mau-
« vais; car les uns et les autres ont été créés libres.
« Il en est ainsi parmi les hommes, et souvent même
« parmi les enfans du même père : les uns sont
« d'une humeur soumise et docile; les autres sont
« pires que des démons. Bien plus, ce mélange de
« bien et de mal se rencontre chez le même homme,
« et l'on dirait deux êtres distincts, dont l'un est bon
« et l'autre mauvais. Un homme bon peut devenir
« mauvais en certaine circonstance, et retourner en-
« suite au bien; il n'a pas pourtant en lui deux
« natures, mais une.

« A ce que vous dites que pour une figue Dieu a
« fait la mort, je réponds : un petit morceau de
« parchemin vaut moins qu'une figue; mais si l'on
« écrit une ordonnance du roi sur ce parchemin et
« qu'un audacieux ose le déchirer, ce crime emporte
« la peine capitale. S'ensuit-il que le prince soit à
« blâmer pour cela, et pourrai-je le taxer d'injustice?
« Nullement, et bien loin d'avancer une telle chose,
« j'expliquerai aux autres la raison pour laquelle ce
« châtiment est convenable et mérité. En défendant
« à sa créature de toucher au fruit de l'arbre de
« science, Dieu ne fit point preuve de jalousie; au
« contraire, il prévint l'homme des suites fatales
« qu'aurait sa désobéissance, et en le prévenant
« ainsi, il lui manifesta son amour. Quand l'homme
« viola le précepte divin, il encourut naturellement
« la peine de mort.

« Mais, dites-vous, comment Dieu peut-il naître
« d'une femme ?

« Cet article de notre foi ne devrait pas vous éton-
« ner si fort, car votre Ahrimen et votre Ormizt sont
« nés du père et non pas de la mère, chose bien autre-
« ment en contradiction avec les lois de la nature; et
« comme si cette croyance n'était pas déjà assez ab-
« surde, votre dieu Miher est non-seulement né
« d'une femme, mais, ce qui est bien autrement ri-
« dicule, il est né du commerce incestueux (18)
« avec sa propre mère. Si vous eussiez un peu mis
« de côté la prééminence dont vous vous enorgueil-
« lissez et que vous fussiez entré avec nous dans une
« discussion amicale (je sais que sur tout autre ob-
« jet que celui de notre culte vous êtes réellement
« savant), vous n'eussiez pas traité de fable l'origine
« de Notre-Seigneur, né de la Sainte-Vierge, mais
« vous eussiez confessé qu'un mystère plus grand
« que l'univers créé de rien, est cette merveilleuse
« rédemption, qui nous a sauvés de l'esclavage du
« péché par une inexplicable bonté divine.

« Quand nous disons que Dieu a créé l'univers,
« comprenez bien que nous voulons dire, qu'il a
« donné l'être, au moyen de sa seule parole, à toutes
« les créatures qu'il renferme. Dieu qui a fait ce
« grand corps de l'univers sans la moindre peine,
« en a également un soin continuel comme un ten-
« dre père. Il a créé l'homme ; incorruptible de sa
« nature, il a fait son ouvrage à son image, pur et
« sans corruption ; mais l'homme pécha et se corrom-

« put volontairement, et ensuite il ne put remonter « à son premier état; car il était fait de terre, il ren- « tra dans sa propre nature. Ce ne fut pas par l'effet « d'une force étrangère ou d'un mauvais principe, « ou d'Ahrimen, qu'il fut poussé à mal agir et qu'il « en reçut le châtiment, mais à cause de sa propre « faiblesse, qui le porta à enfreindre l'ordre de « Dieu. C'est ainsi que la partie servile fut punie « par la peine de mort dont elle avait le germe.

« Or, si un Dieu mauvais a fait la mort et détruit « les créatures du Dieu bon, je vous demande quelle « est la substance de la mort, et si elle est perceptible « à la vue? Certainement elle ne l'est pas. Si le mau- « vais Dieu était ce que vous dites, on ne pourrait à « d'autre appliquer l'épithète de bon; mais plutôt un « créateur à demi dans chaque chose créée, et partant « corruptible; car il n'y a que l'ouvrage d'un Dieu « corruptible qui puisse être défait et détruit par un « autre, et il serait impossible alors de lui donner « la qualité d'incorruptible et de parfait. Dieu nous « préserve d'accepter une telle doctrine, et de croire « avec vous qu'un Dieu méchant ait gâté l'œuvre « du Dieu bon. Comment pouvez-vous admettre ce « principe absurde? Un même état ne peut avoir « deux maîtres, vous le savez; et, à plus forte rai- « son une simple créature ne peut être dépendante « de deux dieux. Si deux rois venaient par malheur « à régner sur le même état, cet état serait bientôt « sur le penchant de sa ruine et se dissoudrait de lui- « même.

« Ce monde que nous habitons est matériel. Ses « élémens, pris séparément, sont distincts et doués « de qualités contraires; le créateur de ces matières « hostiles est le seul qui puisse les mettre en har- « monie. Ainsi la chaleur est tempérée par le moyen « de l'air, et l'air glacé est à son tour adouci par le « feu. Ainsi la poudre fine de la terre est délayée et « pétrie par l'humidité de l'eau, et l'eau, qui est « fluide, est arrêtée par le limon durci de la terre. « Si les élémens n'étaient pas de nature opposée et « s'ils étaient d'accord ensemble, il aurait pu arri- « ver, que quelque pauvre esprit faible les aurait « pris pour des dieux et adorés de préférence au « Créateur; mais celui qui a créé toutes choses avait « pris d'avance ses mesures pour prévenir un tel « abus, il a mis les élémens en opposition, afin que « l'homme pût reconnaître qu'ils avaient un modé- « rateur, et que ce modérateur était *un*, et non pas « deux. D'après l'ordre de leur créateur, ces quatre « élémens, qui composent tout sur la terre, cau- « sent tour-à-tour l'influence des quatre saisons, et « font leur service annuel, comme des créatures in- « intelligentes nécessairement attelées à un joug « commun. Ils obéissent à la volonté de leur créa- « teur sans murmurer et sans se disputer les hon- « neurs de la préséance.

« Telle est notre explication, et nous la croyons « assez claire pour que tout le monde puisse la com- « prendre. Parce que le feu s'unit substantiellement « aux trois autres élémens. On trouve du feu en

« abondance dans les pierres et dans le fer, mais très « peu dans l'air et dans l'eau. Il n'existe nulle part « à l'état séparé, et n'est point comme les autres, « qui existent en masse. L'eau, qui forme un corps « séparé, se mêle, à doses plus ou moins fortes, avec « les trois autres élémens. Il en entre beaucoup dans « la terre et dans ses diverses productions; très peu « dans l'air et dans le feu. L'air pénètre le feu, et « dans l'eau et dans la terre; avec la coopération « de l'eau et du feu, l'air est la grande puissance « végétative qui nourrit toutes les productions « terrestres.

« Ainsi, les élémens se mêlent et ils sont comme « un corps, sans se confondre et sans altérer leur « nature individuelle; aucun d'eux ne s'arrête au « milieu de sa tâche, ni ne s'écarte des autres dans « un esprit d'opposition; ils subsistent ensemble par « l'ordre de Dieu, qui préside à tous ces mélanges, « et les dispose de manière à peupler par une foule « d'êtres vivans et à continuer d'une manière inaltérable et uniforme le système de l'univers.

« Si Dieu prend tant de soin du monde, qui n'est « qu'une matière inintelligente, sa sollicitude est « bien plus grande encore pour ce monde raisonnable et pensant, qui est l'homme.

« Un de vos plus anciens sages a dit que « le dieu « Miher naquit d'une mère, laquelle était de race « humaine; il n'en est pas moins roi, fils Dieu et allié vaillant des septièmes dieux. » S'il vous convient « de croire une fable aussi absurde qui s'accorde

« avec vos mœurs et les autorise à certains égards,
« vous en êtes les maîtres; quant à nous, il nous est
« impossible d'ajouter la moindre croyance à de
« pareils contes. Nous sommes disciples du grand
« prophète Moïse, à qui Dieu parla dans le buisson
« d'Horeb et dans Sinaï, et devant lequel il écrivit
« la loi à la vue de tous, et la lui donna. Dans cette
« loi donnée à Moïse, il est dit que le monde est ma-
« tériel et créé, tandis que Dieu est immatériel; que
« Dieu a créé de rien la matière, le ciel avec tous les
« corps célestes, puis la terre avec tous les végétaux
« qui la couvrent et les animaux qu'elle nourrit.
« Les anges habitent le ciel, et les hommes la terre,
« qui sont des êtres seuls doués de raison; mais Dieu
« incompréhensible est plus grand et plus élevé que
« la terre et les cieux.

« Les créatures qui ne sont point douées de raison
« exécutent passivement ses ordres sans pouvoir s'é-
« carter des bornes qui leur sont tracées; mais
« l'homme et l'ange sont des agens libres, parce
« qu'ils sont doués de raison. Toutes les créatures
« supérieures sont au service des anges, et les infé-
« rieures qui peuplent la terre, sont assujetties au
« service de l'homme. Si les hommes et les anges
« obéissent ponctuellement à Dieu, ils sont immor-
« tels et fils de Dieu; mais s'ils transgressent et vio-
« lent ses préceptes, s'ils font tout le contraire de la
« volonté de Dieu, ils seront précipités dans l'abîme
« et dépouillés de leur dignité. Dieu doit à sa justice
« et à sa gloire de récompenser le juste et de punir

« l'impie, les pécheurs seront châtiés à cause de leurs « crimes et couverts de confusion.

« Si vous faites fausse route par ignorance, com- « ment, moi, qui sais de bonne source que vous « vous égarez, puis-je vous suivre dans votre voie « et me plonger à votre suite dans l'erreur? Si je me « fais disciple de votre erreur et de votre ignorance, « nous tomberons bientôt, vous et moi, dans la per- « dition irrévocable, et mon sort, à cet égard, sera « pire que le vôtre, car j'aurai pour juge la parole « de Dieu qui dit expressément : « tout serviteur « qui ne connaît pas la volonté de son maître et qui « fait quelque chose de mal, sera puni d'un châti- « ment léger; mais que celui qui sait parfaitement « la volonté de son maître et qui pèche contre lui « délibérément et sachant ce qu'il fait, sera puni avec « la dernière rigueur.

« Je vous en conjure, vous et tous ceux qui sont « sous vos ordres, ne faites pas que nous soyons « châtiés ensemble d'une manière plus ou moins « rude, mais, vous et moi, le peuple avec le héros « roi, soyons tous disciples des livres divins. Puis- « sions-nous ainsi éviter les châtimens de Dieu, nous « sauver de l'enfer, et nous éloigner du feu éternel; « après avoir agi vertueusement dans cette vie pas- « sagère, nous hériterons des biens célestes et nous « jouirons d'un bonheur sans bornes!

« Si vous vouliez mettre vos préjugés de côté, « vous vous seriez bientôt familiarisés avec ce qui « vous semble étrange, et la force de la vérité vous

« persuaderait. Écoutez seulement ceci. Un des an-
« ges des troupes immortelles s'étant révolté, il fut
« chassé des cieux et vint dans notre monde où,
« par d'artificieux discours et des promesses falla-
« cieuses, il fit naître dans le cœur de l'homme le
« désir insensé d'être mieux qu'il n'était. S'adressant
« à lui comme à un enfant sans expérience et d'une
« volonté flexible, il lui fit accroire que s'il mangeait
« du fruit d'un arbre dont l'approche même lui était
« défendue, il deviendrait Dieu. Et l'homme, ou-
« bliant l'ordre exprès du Seigneur, se laissa séduire;
« mais bien loin d'atteindre à la gloire qu'il avait
« rêvée, il perdit son privilége d'immortalité, fut
« expulsé du paradis, et relégué dans ce monde cor-
« ruptible où vous habitez maintenant (19). En
« proie à un délire digne de pitié, vous suivrez, ô
« Perses, les suggestions de ce même astucieux con-
« seiller, non pas en mangeant du fruit de l'arbre
« défendu, mais en adorant les créatures de préfé-
« rence au créateur, en rendant un culte à des élé-
« mens insensibles, en offrant des repas à des dé-
« mons sans ventre, et en vous éloignant de celui qui
« est le maître et le principe de toutes les choses
« créées.

« Encore ce méchant conseiller ne s'arrête-t-il pas
« à cela, il veut vous faire pires qu'il n'est. Ce n'est
« pas que les démons puissent mener quelqu'un à la
« perdition par force et par violence, mais ils per-
« suadent les hommes ignorans par des suggestions
« artificieuses, et au moyen de la flatterie leur adou-

« cissent la pente du péché. C'est ainsi qu'un bon
« nombre d'hommes, après être pris dans leurs piéges, deviennent ensuite leurs satellites, et ils séduisent leurs camarades, non pas par violence, mais
« par insinuations fallacieuses, à commettre toutes
« sortes de crimes, tels que l'astrologie, la magie,
« la fornication, le vol, le brigandage et mille autres
« abominations.

« Mais la justice venge la société en punissant les
« malfaiteurs de mort. Pour cela, il ne faut pas dire
« qu'il y a deux dieux, dont l'un a fait les juges équitables et l'autre les juges prévaricateurs. Car de même,
« un homme, aussi bien dans une époque, peut devenir méchant, ou d'un abîme de méchanceté, devenir
« homme parfait dans l'autre époque. Donc on ne
« donne pas aux juges impartiaux qui punissent les
« malfaiteurs la qualification de méchans et de malfaiteurs. On dit au contraire que ce sont des hommes
« équitables et des bienfaiteurs de l'humanité. Cependant, la nature est une et non pas double, et c'est
« de cette unité que découle un double effet, l'un
« funeste, l'autre rémunérateur. Si, parmi les hommes, on suit cette règle d'institution royale, pour
« bien gouverner un état, à plus forte raison devons-nous croire qu'elle préside aux jugemens de
« Dieu, qui ne veut bien que le salut, et non la mort
« d'aucun. Il a décerné en effet contre les grands
« coupables la peine de mort, mais il comble de
« grâces et couronne d'une gloire immortelle tous
« ceux par qui la vertu d'obéissance a été pratiquée.

« Or, ce Dieu que votre langue sans frein blas-
« phème insolemment, est le créateur de toutes
« choses et le Dieu véritable. Vous ne gardez pas
« non plus de ménagemens envers notre seigneur
« Jésus-Christ (20), dont vous changez le nom sacré
« en celui de fils de Panthor, et que vous décriez en
« le traitant de séducteur! Vous foulez aux pieds
« l'immense bienfait de la rédemption, ce qui ne
« peut que vous perdre, vous et les peuples de vos
« états, et vous exposer à encourir la juste ven-
« geance du Seigneur qui vous plongera dans le
« feu inextinguible de l'enfer, vous, et tous ceux
« qui ont consenti, avant, pendant et après, à vos
« croyances erronées.

« Pour nous, notre ferme croyance est que le
« même Dieu qui a créé le monde, a pris lui-même
« un corps dans le sein de la vierge Marie, sans par-
« ticipation d'homme, suivant les prédictions des
« Prophètes. De même que de rien il a créé le monde,
« ainsi, sans causes charnelles, il a reçu son corps
« de la vierge pure, en réalité et non en apparence.
« Il est le vrai Dieu, et s'est fait vrai homme. Il n'a
« pas altéré, ni sa divinité ni son humanité; il est resté
« toujours le même, toujours un. Comme nous ne
« pouvions le voir, étant de sa nature divine invi-
« sible, ni l'approcher, n'étant pas approchable, il
« est venu à nous en prenant la nature humaine, afin
« que nous puissions nous ranger sous sa nature di-
« vine. Il n'a pas réputé à déshonneur de se revêtir du
« corps humain qu'il avait créé, mais il l'honora au

« contraire comme son propre ouvrage. Il ne com-
« muniqua pas à la nature qu'il avait prise l'honneur
« de l'immortalité, par degrés et peu-à-peu comme
« aux anges incorporels, mais il investit tout d'un
« coup la nature, du corps, de l'esprit et de l'âme
« réelle, et les réunit à sa personne divine. Ainsi en
« J.-C. est toujours unité et jamais duité. Nous ne-
« connaissons donc en lui, qu'une divinité qui exis-
« tait avant la création du monde; c'est encore la
« même aujourd'hui.

« Jésus-Christ qui, par son incarnation, a sauvé
« le monde, s'est livré volontairement à la mort.
« L'incarnation et la rédemption sont pour nous des
« mystères; mais cela est fort clair pour la divinité.
« Jésus-Christ s'incarna dans le sein d'une vierge
« immaculée, il naquit, fut emmaillotté et mis dans
« une crèche. Des mages vinrent l'adorer du fond de
« l'Orient. Il fut allaité comme un enfant ordinaire
« et grandit; à l'âge de trente ans, il fut baptisé dans
« le fleuve du Jourdain, par Jean, fils de la stérile
« Élisabeth. Il a fait beaucoup de miracles et de pro-
« diges parmi le peuple d'Israël. Il fut trahi par les
« prêtres et condamné par Ponce-Pilate. Il fut cru-
« cifié, mourut et fut enseveli. Il ressuscita le troi-
« sième jour, et apparut à ses douze apôtres ainsi
« qu'à plus de cinq cents personnes. Après avoir de-
« meuré avec eux durant quarante jours, il monta
« au ciel sur la montagne des Oliviers, en présence
« de ses disciples, et s'assit sur le trône auprès de son
« père. Il a promis de venir une seconde fois avec

« beaucoup de pompe pour ressusciter tous les morts,
« renouveler ce monde et juger les justes et les pé-
« cheurs, en donnant aux uns la récompense et aux
« autres le châtiment qu'ils ont mérité; ceux qui ne
« croient pas à son Evangile et qui repoussent ses
« bienfaits seront punis avec les malfaiteurs.

« Il n'est pas possible d'ébranler en nous cette
« foi, ni de nous faire quitter cette croyance. Ni
« les anges, ni les hommes, ni le feu, ni l'eau, ni
« l'épée, ni les plus cruels supplices du monde
« ne peuvent rien à cet égard. Nous vous abandon-
« nons nos corps et nos biens, faites-en tout ce que
« vous voudrez. Si vous nous laissez cette croyance,
« nous ne reconnaîtrons que vous pour Seigneur
« de la terre, comme nous ne reconnaissons que
« Jésus-Christ pour Dieu du ciel, car il n'est point
« d'autre Dieu que lui. Si cette déclaration solen-
« nelle vous irrite et si vous persistez dans vos
« desseins, écoutez nos résolutions : nos corps
« sont dans ta main, traite-les suivant ton plaisir;
« à toi les tortures, à nous l'acceptation, tu peux
« lever le glaive, nous présenterons nos cous.

« Nous ne valons pas mieux que nos ancêtres qui
« ont eu l'honneur de sacrifier leurs biens et leur
« vie pour ce véridique témoignage, fussions-nous
« immortels et qu'il nous fût possible de mourir pour
« l'amour de Jésus-Christ, nous ne ferions pas
« moins volontiers, puisqu'il était immortel et
« qu'il nous a aimés jusqu'à mourir pour nous; car
« c'est sa mort qui nous a délivrés de la mort éter-

« et tout ce que vous souhaiterez s'accomplira sur-
« le-champ. »

Alors le roi fit entrer dans l'assemblée le grand chancelier, et lui commanda d'écrire un manifeste, non pas conformément au formulaire d'usage, mais plein d'expressions furieuses et violentes, telles qu'on en adresse à des sujets méprisables et odieux, sans rappeler en aucune manière les services éminens de ces hommes fidèles. On leur enjoignait sèchement et impérieusement de venir à la cour. Le roi désigna nominativement lui-même ceux qu'il connaissait. Voici leurs noms : les princes Vassag, de la maison de Sunik. Nerchabouh, de la maison d'Arzrounik. Ardag, de la maison Richedunik. Katechau, de la maison Korkorounik. Vartan, de la maison de Mamigonian. Ardag, de la maison Mogh. Manegh, de la maison d'Abahounik. Vahan, de la maison d'Amadounik. Kide, de la maison de Vahevounik. Chémavon, de la maison d'Andzevazik.

Tous ces princes furent appelés nominativement à la porte royale; la moitié d'entre eux était déjà dans l'armée près du roi. Quelques-uns gardaient contre les Huns au Nord, les portes de Derbend; les autres, qui étaient des moines importans, étaient encore en Arménie, dans leur famille.

A l'arrivée de cette fatale nouvelle, les princes qui n'étaient pas réunis dans le même endroit, mais qui prévoyaient les machinations tyranniques d'Hazguerd et qui étaient animés à cet égard du même esprit, jurèrent entre les mains de Joseph, premier

évêque, de rester fidèles et inébranlables dans l'alliance de la foi chrétienne. Cela fait, ils s'acheminèrent vers la capitale de la Perse. Ils firent ce voyage à grandes journées, car ils avaient hâte de revoir leurs frères, leurs fils, leurs compagnons d'armes, qui souffraient déjà pour la foi. Dans cette intention, ils s'exposèrent à la mort, sans éprouver l'effroi que ressentent les âmes lâches, et leur courage se fortifia de l'idée qu'ils pourraient peut-être aviser au moyen de délivrer leurs compagnons infortunés et de mettre un terme à leurs maux.

Ils arrivèrent à la royale porte, et le samedi de la grande semaine de Pâques, ils se présentèrent devant le roi. Quoiqu'ils eussent de grands motifs d'être tristes et chagrins, après avoir vu leurs compagnons éprouver des souffrances et des vexations excessives pour le nom du Christ, ils ne s'en présentèrent pas moins à la cour avec un visage calme et tranquille, de sorte que les ennemis de notre culte ne pouvaient assez s'étonner de l'air paisible et serein de nos princes.

Il était d'usage depuis long-temps que lorsque les chefs et la cavalerie arménienne se rendaient à la porte, le roi les envoyait recevoir par un général, qui s'informait si tout allait bien au pays d'Arménie, et leur souhaitait la bienvenue en Perse. Le même cérémonial se renouvelait deux ou trois fois; le roi lui-même passait les troupes en revue, et avant le jour fixé pour le départ, il témoignait à nos princes sa reconnaissance de la promptitude de leur marche,

et devant tous les grands de l'empire, il prodiguait à chacun d'eux des louanges, et rappelait un à un leurs services signalés.

Mais cette fois on mit tout-à-fait de côté cette étiquette, et l'on supprima les éloges et les mentions de services. Tel qu'un impétueux tourbillon qui tombe sur une mer orageuse, dont il soulève, blanchit d'écume et grossit les flots; tel qu'une bête féroce qui remplit de ses mugissemens une vaste contrée, ou tel qu'un océan débordé qui couvre de ses vagues les vallons, les forêts, les montagnes, et engloutit tout d'un coup la belle surface de la nature, Hazguerd, furieux et hors de lui-même, fit entendre à cette grande assemblée ces paroles foudroyantes : « J'en jure par le soleil, ce grand dieu qui éclaire le « monde et qui par sa chaleur vivifie tous les êtres, « si demain, à la naissance du jour, chacun de vous, « avec moi, à la première apparition de cet astre mer- « veilleux ne fléchit pas le genou devant lui et ne con- « fesse pas sa divinité, je lui ferai subir les supplices « les plus cruels, jusqu'à ce que, bon gré, mal gré, « il exécute mes ordres. »

Mais les hommes vertueux qui croyaient en Jésus-Christ n'étaient pas gens à se laisser intimider par les cris ou glacer par les froideurs d'Hazguerd; insensibles à la menace des tortures, ils levèrent les yeux au ciel d'où descendait sur eux la force de Jésus-Christ, et s'approchant du roi avec un visage serein, ils répondirent à sa furieuse allocution par ces énergiques paroles : « Veuillez permettre, héros

« roi, que nous vous répondions brièvement, en « présence de cette honorable assemblée, et daignez « nous entendre vous-même avec calme. Nous rap- « pellerons d'abord à votre souvenir que Chabouk « (II. l'an 305), roi des rois, qui fut trisaïeul de « votre grand-père Hazguerd (Ier, l'an 399), fut par « la volonté de Dieu, mis en possession du pays « d'Arménie, qui professait alors cette même reli- « gion que nous professons maintenant. Nos pères « et les aïeux de nos grands-pères sont toujours « demeurés fidèles à la Perse; ils ont rempli tous « leurs devoirs avec exactitude, et se sont scrupu- « leusement acquittés de tout ce qui concernait leur « service militaire. Souvent ces rois, vos aïeux, les « comblèrent d'honneurs, proportionnément à leur « mérite, et cet état de choses a duré ainsi jusqu'à « vous, qui avez recueilli leur trône comme votre « héritage. Nous qui sommes ici devant vous, hé- « ros roi, nous vous avons rendu les mêmes services, « et peut-être avons-nous beaucoup plus fait pour « vous que nos ancêtres ne firent jamais pour les « vôtres. » Cela dit, nos princes rappelèrent hardiment leur fidélité et leur vaillance supérieure à celle de leurs pères; ils parlèrent des impôts écrasans qu'on levait en Arménie, impôts infiniment plus lourds que ceux que l'on payait aux anciens rois de Perse; puis ils ajoutèrent : « Depuis les premiers « temps, notre sainte Eglise était libre d'impôts; « vous l'y avez soumise, et nous ne nous y sommes « pas opposés, parce que nous aimons votre dynas-

« tie. Or, d'où naît votre colère? Veuillez nous en « dire le motif. Notre religion nous empêche-t-elle « de vous servir de mieux en mieux? »

Mais ce furieux répondit à nos princes, en détournant la tête en signe de mépris : « Le trésor royal est « souillé par les contributions qu'il lève sur votre « pays. Votre or est impur, et ces services que vous « vantez sont plus qu'inutiles, car vous vous égarez, « faute de vouloir vous instruire dans notre religion « qui est la vraie. Vous méprisez les dieux, vous « faites mourir le feu, vous infectez l'eau, vous en- « terrez les morts dans la terre; vous souillez ainsi « tous les élémens; et ainsi, quand vous manquez « d'exécuter toutes ces pratiques en rigueur, vous « donnez une nouvelle vigueur et du contentement « au génie du mal, à Ahrimen. Ce qui est encore une « faute plus énorme, c'est que vous ne vous appro- « chez que rarement des femmes, ce qui réjouit « grandement les démons, et que vous refusez obsti- « nément de suivre les doctrines des mages. Vous « êtes à mes yeux comme des brebis égarées et dis- « persées sur la vaste surface de la terre. Cela m'af- « flige jusqu'au fond du cœur, et je crains que les « dieux offensés ne se vengent sévèrement de moi à « cause de vous. Or, si vous voulez vivre, sauver « vos âmes, et retourner en Arménie comblés d'hon- « neurs, songez à vous conduire demain comme je « l'ai prescrit. »

Alors nos vertueux princes, d'un consentement unanime, élevèrent la voix, et dirent devant toute

l'assemblée : « Assez, Sire, assez ! ne nous parlez plus « de cette chose-là. Le christianisme n'est ni une « institution humaine ni une faveur du soleil, que « par inadvertance vous qualifiez du titre de Dieu, « et qui non-seulement ne l'est point, mais qui n'est « pas même vivant. Les Églises ne sont pas des dons « royaux, ni l'œuvre de la sagacité, ni l'invention « le butin des soldats, ni l'effet de la fourberie trom- « peuse des démons, ni le produit des élémens. L'E- « glise ne tient point son établissement de toutes ces « choses. C'est une grâce toute gratuite de Dieu of- « ferte, non pas à quelques hommes seulement, mais « à tout le genre humain, à tous les peuples doués « de raison et habitant toutes les contrées qui sont « sous le ciel. Les fondemens de cette Église sont po- « sés sur une pierre solide, ceux qui sont ici-bas ne « peuvent l'ébranler, et ceux qui sont en haut ne « peuvent la remuer. Il n'est pas donné à l'homme « de vaincre une chose à laquelle ni le ciel ni la terre « ne peuvent nuire. Maintenant, usez-en envers nous « selon votre désir. Vos supplices nous trouverons « prêts, et nous saurons, non-seulement souffrir, « mais mourir. Qu'il vous plaise de nous interroger « séparément sur cet article et vous recevrez la même « réponse, ou même une réponse plus ferme encore « de chacun de nous, sans craindre vos menaces. »

Alors le roi s'aigrit excessivement. Sa bile se répandit par toutes ses entrailles, sa bouche et ses narines fumaient comme une fournaise ardente, et les rapides battemens de son cœur semblèrent sus-

pendre un instant toutes les fonctions de son corps. Son âme, pleine de noires machinations, s'ouvrit tout-à-coup et laissa tomber ses pensées comme un vase brisé répand la liqueur qu'il renferme; ce qu'il eût hésité à dire devant ses conseillers intimes, il le dévoila tout haut devant les serviteurs du Christ, découvrit aux yeux de tous, ses secrètes pensées et détailla tous ses projets pour l'avenir. Triplant et quadruplant son serment par le soleil : « Oh! s'écria-t-il « avec l'accent de la fureur, vos paroles n'ébranle- « ront pas ma résolution, et vous ne l'obtiendrez pas « sitôt cette mort dont vous êtes enthousiastes. Vous « tous qui êtes là, et ceux qui sont dans mon armée, « je vous ferai charger de fers, puis je vous ferai « déporter dans le Ségestan au travers des contrées « impraticables où vous périrez chemin faisant par « suite du hâle et de l'excessive chaleur. Ceux qui « resteront seront jetés dans des forteresses et dans « des cachots effroyables. J'enverrai dans votre pays « une armée innombrable avec des éléphans, et vos « femmes et vos enfans seront transportés par mon « ordre dans le Khouzistan et Suzian en exil. Quant « à vos églises et aux oratoires où sont les tombeaux « de vos martyrs, je les ferai raser et réduire en cen- « dres. Si quelqu'un d'entre vous se hasarde de s'y « opposer, je le ferai écraser sans pitié sous les pieds « de mes éléphans. Vous voilà prévenus, pensez-y « bien, tout ce que j'ai dit sera exécuté. » A ces mots Hazguerd fit chasser honteusement les nobles princes de sa présence et les mit sous la garde de ses

bourreaux qui devaient les surveiller avec soin, mais sans les enchaîner. Cela fait, tout abattu et confus, il reprit le chemin de son palais.

Les vrais croyans, sans vaciller cependant dans la foi qu'ils avaient reçue de leurs saints docteurs, avisèrent au moyen de les délivrer, même les parens et les amis chéris, de l'affreuse position où ils se trouvaient. A cet effet, ils mirent en œuvre toute leur habileté, s'adressèrent aux grands officiers du roi qu'ils crurent bien disposés pour eux; leur promirent et même payèrent à l'instant des sommes immenses et des présens considérables. Mais la fureur du roi était trop violente pour être adoucie, toutes les tentatives de conciliation échouèrent et l'espérance des chrétiens s'évanouit. Ils n'eurent plus alors recours qu'à Dieu seul, et se souvenant de la position du patriarche Abraham, ils s'écriaient dans l'amertume de leur cœur : « Nous nous présentons à vous, Seigneur, « avec nos frères, nos enfans et nos amis à titre « d'offrande, nous sommes donc sous les liens « comme Isaac sur l'autel du sacrifice ; recevez, Sei- « gneur, notre oblation volontaire, mais ne souffrez « pas que votre sainte église soit méprisée par ce roi « impie ! »

Il y avait à la cour un eunuque attaché au conseil du roi, qui était secrètement chrétien et solidement lié à l'amour de J.-C. Cet eunuque compatissait grandement aux souffrances des confesseurs de la foi, et lorsqu'il se fut bien assuré que le roi ne manquerait pas d'accomplir et même de surpasser ses hor-

ribles menaces en ruinant le pays d'Arménie, il vint trouver nos princes, et, en ayant pris quelques-uns à l'écart, il les instruisit de ses tristes convictions et leur indiqua le seul moyen de sortir pour le moment de la crise qui menaçait de se dénouer si affreusement.

Tandis qu'on se préparait, par ordre du roi, à faire partir les troupes chrétiennes pour le pays lointain où elles allaient subir un exil éternel, ainsi qu'on l'avait déjà fait à plusieurs des princes Géorgiens, il arriva du côté du Couchuns de mauvaises nouvelles. Les ennemis avaient fait une irruption sur le territoire persan et dévasté plusieurs provinces. Ceci fut pour nos princes embarrassés une véritable faveur de la providence. Le roi se hâta de faire partir la cavalerie, il voulait la suivre sur-le-champ, trop préoccupé de cette sinistre nouvelle, et de n'avoir pu venir à bout de ses desseins.

Après avoir examiné leur position sous toutes ses faces et calculé toutes ses circonstances, nos princes religieux, avec un grand espoir en Dieu, lui adressèrent cette prière : « Seigneur de l'univers, vous « connaissez le secret des cœurs, et les pensées les « plus obscures deviennent claires devant vous; vos « jugemens n'ont pas besoin pour se former de la « vue des objets sensibles, ni de l'opinion des hom- « mes, car, vos yeux voient nos actions avant que « nous ayons agi. Nous épanchons notre âme de- « vant vous; recevez, Seigneur, notre mystérieuse « prière et daignez l'accomplir, selon votre sainte « volonté, afin que l'éternel ennemi des hommes qui

« combat contre nous, par le moyen de son satellite « couronné, ne retire de cette lutte impie que rage « et confusion. Ébranlez, Seigneur, l'obstination de « ce roi impie; arrêtez ses desseins, fléchissez sa « volonté inexorable, et faites-nous retourner en « paix dans le sein de votre sainte Église. Ayez la « bonté, Seigneur, de nous accorder cette grâce, et « faites que nous ne voyions pas les pillages et les « saccagemens dont ce cruel ennemi menace votre « église. »

Après avoir pris, avec eux-mêmes et avec Dieu, l'engagement solennel de rester intérieurement fidèles à la foi, les princes envoyèrent à Hazguerd l'eunuque, leur conseiller, afin de lui dire de leur part qu'ils étaient disposés à se soumettre à ses ordres.

Le roi reçut cette nouvelle avec beaucoup de joie; il crut que ses dieux venaient enfin à son secours, et leur attribua l'honneur d'avoir changé la pensée des princes. Ceux-ci offrirent, en effet, leurs adorations au soleil, l'honorèrent de sacrifices et suivirent ostensiblement toutes les lois des mages.

Mais Hazguerd, qui s'enorgueillissait de ce faux semblant de conversion, ne s'apercevait pas que l'adoration des chrétiens, sans s'arrêter au soleil matériel, montait jusqu'au soleil de justice, dont les rayons vainqueurs éclipsaient ses facultés. Ses artifices étaient en pure perte, et il n'était que le jouet des apparences; la ruse des chrétiens ne fut point pénétrée par lui, et il s'y laissa si bien prendre,

qu'il leur fit, en présens, de larges concessions de terres; ajouta de nouveaux honneurs à leurs dignités de famille, et les éleva aux premiers emplois de l'empire. Et il ne se borna pas à leur donner à chacun en particulier des terres, des vignes et des fermes, il les mit au nombre de ses familiers et de ses favoris. C'est ainsi que par de fastueuses libéralités et une orgueilleuse distribution d'honneurs, ce prince crut que la fausseté pouvait être substituée à la vérité.

Cela fait, le roi confia aux princes arméniens une forte troupe de cavalerie persane, et une autre troupe composée de plus de 700 docteurs mages sous la direction d'un grand pontife de cette loi. Hazguerd se donna la peine de recommander lui-même aux princes ces prêtres du feu, et les invita à exécuter tous ses plans favoris, avant son retour de la guerre. Il voulut prendre congé ainsi de nos princes avec beaucoup de splendeur tout le long du chemin qui conduit aux frontières d'Arménie.

Le roi expédia cette bonne et joyeuse nouvelle au temple du feu; il en écrivit dans toutes les provinces de ses vastes États; il s'en glorifia auprès des mages et de leur chef; il ne se lassait point de répéter à tous ceux qui l'environnaient, comment et par quel moyen il était venu à bout de cette difficile entreprise, par l'appui des dieux.

Les mages scélérats sortirent aussitôt de leurs sombres et enfumées tanières, pleins d'ardeur qu'ils étaient de mettre à exécution les ordres du roi.

Leurs cris de joie retentissaient comme des signaux jusque dans les pays lointains, et leurs compagnons accourant à l'appel dirigeaient leurs pas, groupe par groupe, vers les contrées occidentales. Avant d'arriver aux frontières de l'Arménie, ils jetaient les petites baguettes de ballottage dans le pan de leurs robes, et tiraient au sort les nations et les provinces que chacun d'eux devait avoir dans sa part pour les discipliner; car l'ordre royal ne se bornait pas au pays d'Arménie, il s'étendait sur la Géorgie, l'Agouank, la Lepnik, la Agzhik, la Gortik, la Ztotek, la Tasan et sur toutes les contrées de l'empire de Perse où l'on professait secrètement le christianisme. Donc les mages accouraient vers les pays chrétiens avec l'impétuosité d'une troupe de démons, pour piller les églises; ils marchaient en bandes innombrables sous la conduite de Satan qui les commandait en chef et qui les poussait à accélérer leur course. Ils devaient se trouver rendus à leur destination dans six mois, conformément à l'ordre royal.

Leurs instructions étaient ainsi conçues. « A dater « du mois de navasart (21) qui est premier de la « nouvelle année jusqu'à l'autre navasart, dans tous « les états du grand roi, on supprimera toute profes- « sion et le nom du christianisme. Les églises se- « ront fermées et leurs portes scellées; les ornemens « des sanctuaires chrétiens, suivant les registres et par « écrit, seront confisqués au profit du trésor royal. « Les chants des psaumes, les lectures des pro- « phètes seront abolis, et les prêtres chrétiens n'au-

« ront plus l'audace d'instruire le peuple dans leurs « maisons. Les moines et les religieuses sortiront de « leurs monastères et quitteront leur costume pour « prendre celui des laïques. Les femmes de distinc- « tion et les familles des princes devront donner « l'exemple, et suivre les premiers le culte des « mages. Les fils et les filles des paysans et des no- « tables de chaque lieu iront se faire instruire sur « la place publique, près des mages, dans la religion « de Zoroastre. Les lois qui concernent le mariage « selon le canon des chrétiens, sont abrogées. Au « lieu de prendre une seule femme, les hommes en « prendront plusieurs, ce qui fera croître et multi- « plier la nation arménienne. (22) Les pères pourront « épouser leurs filles, les frères leurs sœurs, les fils « leurs mères, les petits-fils leur aïeule. Aucun ani- « mal destiné à la nourriture de l'homme, soit bre- « bis, soit chèvre, soit bœuf, soit porc ou volaille, « ne pourra être tué sans avoir été d'abord offert aux « dieux. (23) On ne fera point de pâte sans levain. « On ne jettera ni fiente ni immondices dans le feu. « On ne se lavera point les mains sans urine de bœuf. « On ne tuera ni les loutres, ni les renards, ni les « lièvres. Les serpens, les lézards, les grenouilles, « les fourmis et autres animaux nuisibles ne vivront « pas; mais la quantité et le nombre des animaux « qu'on aura détruits seront notés avec exactitude « par le poids royal. Tout ce qui concernera le « service des immolations et des sacrifices, la dispo- « sition et la quantité des cendres, l'ordre des fêtes

« et de l'époque annuelle, sera écrit et annoté dans
« les registres royaux. Ces premières dispositions
« indispensables seront exécutées dès à présent par
« tout le monde jusqu'à la fin de la présente année,
« et le reste des observances les plus minutieuses
« de la loi à l'avenir. »

Après avoir reçu ces instructions, les mages et leur chef, marchèrent jour et nuit pour arriver plus tôt en Arménie. La joie extrême qu'ils éprouvaient les empêchait de sentir la fatigue et de s'apercevoir de la longueur du chemin.

CHAPITRE III.

ASSEMBLÉE DES MEMBRES DU SAINT CLERGÉ.

Il me serait impossible de peindre les angoisses que cette troupe d'Arméniens supporta dans le camp, et pendant qu'elle marchait avec l'armée persane pour apporter la désolation dans sa propre patrie; mais je ne puis taire les malheurs qui nous accablèrent cruellement, et vous ne pourrez, comme une infinité d'autres, retenir vos pleurs en écoutant le récit des maux effroyables qui vinrent fondre sur l'Arménie.

Il y avait dans le grand camp des Perses plusieurs peuples qui professaient le christianisme. En apprenant l'infâme apostasie des Arméniens, tous éprouvèrent un accablement extrême et une douleur poignante. Plusieurs d'entre eux l'âme brisée, les larmes aux yeux et avec tous les signes du deuil, vinrent adresser de grands reproches à nos princes et au clergé qui les accompagnait. « Qu'allez-vous faire maintenant « de votre sainte Bible, leur demandaient-ils? Où « transporterez-vous les ornemens sacrés du service « divin? Oublierez-vous les bénédictions spirituelles « et les paroles du prophète? Vous avez fermé les « yeux pour ne pas lire dans les livres saints, et bou-

« ché vos oreilles pour ne pas les entendre ; mettrez-
« vous aussi de côté la voix de votre conscience?
« Imposerez-vous silence à vos souvenirs et à vos
« remords ? Qu'allez-vous faire de la parole du Sei-
« gneur ? Quiconque me reniera devant les hommes,
« a-t-il dit, je le renierai aussi devant mon père qui
« est aux cieux et devant tous les saints anges. Vous
« étiez les docteurs des prédications apostoliques,
« maintenant vous êtes les disciples de l'erreur et
« du mensonge des Mages. Vous craigniez et vous
« enseigniez la vérité, et maintenant c'est le men-
« songe et l'erreur que vous prêchez. Vous annon-
« ciez le Dieu créateur des êtres et maintenant vous
« reconnaissez les créatures pour dieux.

« Vous avez été baptisés du baptême de feu du
« Saint-Esprit, vous allez être maintenant marqués au
« sceau du feu, de la fumée et de la cendre. Vous
« aviez horreur du mensonge, et vous y voilà plongés
« par dessus la tête. Vous avez eu pour nourriture le
« précieux corps et le précieux sang du Christ ; main-
« tenant vous allez vous repaître des viandes impu-
« res des sacrifices. De temples du Saint-Esprit que
« vous étiez, vous voilà devenus les autels où l'on
« sacrifie aux démons. Vous vous étiez revêtus de
« J.-C. à votre naissance, et vous vous êtes dépouil-
« lés de ce vêtement glorieux pour aller danser et
« sauter devant le soleil comme les dews. Vous étiez
« héritiers du ciel et vous avez pris librement pour
« partage l'enfer. La menace du feu éternel était
« surtout pour les idolâtres, pourquoi voulez-vous

« donc participer à leur triste sort? C'est pour eux
« que s'engraisse le ver éternel, et c'est vous qui
« nourrissez aujourd'hui vos corps pour lui servir
« de pâture. C'est pour eux que s'épaississent les
« ténèbres extérieures, pourquoi vous y êtes-vous
« jetés, vous qui êtes des enfans de lumière? Depuis
« très long-temps ces peuples sont aveugles, vous ne
« l'ignorez pas, et cela ne vous a pas empêchés de cou-
« rir sur leurs traces. C'était pour eux que la fosse
« était creusée, pourquoi avez-vous couru en avant
« pour vous y précipiter avec eux? Comment parvien-
« drez-vous à apprendre tant de noms de tous ces
« dieux qu'ils adorent, puisque ces dieux n'existent
« nulle part? Dieu vous avait déchargés des fardeaux
« pesans, et voici que, par votre propre folie, vos
« épaules s'affaissent sous les poids les plus lourds.
« La grâce vous avait délivrés de tout cela dès votre
« enfance, et voilà que vous chargez vos bras des
« chaînes insupportables de la servitude. Le ciel est
« en deuil pour vous sur vos têtes et la terre s'at-
« triste sous vos pas. Les anges et les martyrs sont
« également irrités de votre perfidie. Je déplore
« votre destin, je plains vos proches et je gémis sur
« vous. Si vous aviez été affranchis de l'esclavage
« par un homme, et que vous l'eussiez quitté in-
« gratement ensuite pour vous engager au service
« d'un autre maître, il n'est pas douteux que vous
« n'eussiez mis le premier en colère. Or, comment
« concilierez-vous votre désertion actuelle avec le
« premier commandement qui dit : Je suis Dieu et

« il n'y a pas d'autre Dieu que moi. Je suis un Dieu « jaloux et je fais porter aux enfans, jusqu'à la sep- « tième génération, le châtiment qu'ont attiré les « péchés de leur père. » Si les enfans innocens sont « châtiés à cause des iniquités de leur père, combien « ne le seront-ils pas davantage lorsqu'ils joindront « à ce fardeau, déjà si lourd, celui de leurs propres « péchés?

« Vous étiez pour nous comme un rempart qui « nous abritait du danger lorsqu'il survenait quelque « événement sinistre, auprès de vous nous trouvions « le repos et la sécurité; maintenant, ce rempart est « abattu de fond en comble! Vous étiez notre gloire « devant les ennemis de la vérité; et maintenant vous « êtes, devant eux, notre opprobre! Tant qu'ils vous « ont supposé de l'attachement pour notre foi, ils « ont montré quelques égards pour nous; mais main- « tenant, et à cause de vous, ils vont certainement « nous traiter sans miséricorde. Ainsi, vous ne ré- « pondrez pas seulement de vous-mêmes devant le « tribunal de Dieu, mais vous répondrez de tous « ceux qui, à cause de vous, seront condamnés au « supplice. »

C'est ainsi qu'ils parlèrent, et plus fortement encore, sur l'apostasie de nos princes, dont ils accrurent ainsi l'affliction et la douleur; car nos princes n'osaient découvrir ce qu'ils avaient dans l'âme, ni dévoiler leur secret; cependant se taire et accepter en silence tous ces reproches, c'était subir les angoisses du désespoir. Intérieurement ils étouffaient,

et des larmes semblaient jaillir de leur cœur. Ceux qui les virent et qui les entendirent en cet état, se retirèrent accablés de chagrins.

Cependant, les prêtres qui se trouvaient dans l'armée des princes, saisis d'indignation de ce silence et de cette feinte apostasie, se séparèrent d'eux et des troupes arméniennes. Ils expédièrent en toute hâte, au pays d'Arménie un courrier qui, les vêtemens déchirés, les yeux en pleurs et la bouche pleine de tristes nouvelles, arriva à l'assemblée des Évêques arméniens. Cet émissaire instruisit le clergé de la défection des princes, mais sans parler de leurs secrets desseins, qu'il ignorait.

En entendant cette désolante nouvelle, les évêques se rendirent sur-le-champ dans leurs diocèses respectifs. Ils envoyèrent leurs vicaires et les prêtres de leur clergé dans les villages, dans les hameaux et dans les forteresses des montagnes afin d'exhorter les hommes, les femmes, les enfans, les nobles, les paysans, les prêtres et les religieux à se lever tous comme un seul soldat de Jésus-Christ, afin de repousser la force par la force. Que les mains du frère, disait l'instruction des évêques, soient tournées contre le frère qui a abjuré. Que le père n'ait point pitié de son fils, ni le fils de son père. Que la femme ne craigne point d'en venir aux mains avec son mari et que le serviteur se révolte contre son maître. La loi humaine n'est plus en vigueur; c'est la loi divine qui règne à sa place, et c'est d'après cette loi que les coupables seront punis. »

Tous répondirent à l'appel, tous se soulevèrent jusqu'au dernier, ils arrivèrent armés, le casque en tête, le sabre à la ceinture et le bouclier au bras; non-seulement les hommes vaillans, mais aussi les femmes courageuses comme eux.

(10) Au quatrième mois (depuis leur départ de la cour de Perse, l'an 450), les troupes arméniennes, leurs auxiliaires et les bandes des mages arrivèrent au pays d'Arménie, dans une grande bourgade, appelée Angegh. Elles campèrent et tracèrent autour d'elles une enceinte fortifiée. Tous ces hommes réunis formaient un camp immense, autant que formidable.

Il y avait près de vingt-cinq jours qu'ils étaient inactifs dans ce camp, lorsque le chef des mages, suivi de plusieurs autres mages et d'un corps de troupes, arriva en face d'une église, un dimanche, et voulut en faire abattre les portes pour commencer son œuvre. Là, se trouvait par un heureux hasard, S. Léon prêtre, accompagné d'une partie du clergé et des plus notables du lieu. Quoiqu'ils ignorassent également et les desseins secrets des princes et les forces que pouvait appeler à son aide le chef des mages, ils n'eurent pas la patience d'attendre l'ordre des évêques, mais se mettant à la tête du peuple au milieu du tumulte, ils chargèrent les mages et leur troupe avec de grands cris, et les chassèrent de ce lieu à coups de pierres et de bâtons. Les mages, ainsi repoussés, furent contraints de se réfugier dans leur camp, tandis que les chrétiens, après les avoir poursuivis

assez loin, revinrent dans l'église où ils continuèrent tranquillement de chanter leur office jusqu'au soir.

Le bruit de ce succès se répandit bientôt par toute l'Arménie, et l'on vit accourir en cet endroit, une multitude d'hommes et de femmes qui venaient de tous les côtés.

C'était un spectacle tout à-la-fois sublime et déchirant que la vue de cette foule de peuple. Les uns gémissaient, les autres criaient et remplissaient la voûte du ciel de leurs voix, et beaucoup couraient aux armes avec ce courage du désespoir qui préfère la mort à la vie. Les prêtres, l'Évangile à la main, adressaient leurs prières à Dieu, tandis que d'autres adjuraient la terre de s'ouvrir sous leurs pieds et de les engloutir tout vivans.

Ce soulèvement impétueux épouvanta tellement le chef des mages qu'il se mit à conjurer Vassag et ses confrères et les principaux officiers du camp de se sauver d'une mort imminente et de retourner à la cour. « Laissez-moi, disait-il, puisque c'est moi qui suis « chargé de cette mission, laissez-moi écrire au « grand roi de renoncer à ses projets sur l'Arménie; « il est impossible, à moins que nos dieux ne s'en « mêlent, que la loi de Zoroastre prenne racine en « ce pays-ci. Le sentiment de la nation est trop pro- « noncé pour pouvoir s'y méprendre. Si le camp « n'eût été composé que de mages, nous étions tous « infailliblement massacrés. Non-seulement ces chré- « tiens sont furieux contre les étrangers, mais ils « n'entendent épargner, à ce qu'il paraît, ni leurs

« frères, ni leurs fils, ni personne de leur parenté;
« ils ne songent pas seulement à s'épargner eux-
« mêmes. Ces gens-là n'ont pas peur des édits et ne
« s'effraient point des supplices; on ne saurait les
« corrompre à prix d'or, et ce qu'il y a de plus fâ-
« cheux, c'est qu'ils préfèrent la mort à la vie. Quel
« est donc l'homme qui puisse les contraindre?

« J'ai entendu dire à mes pères que du temps du
« roi des rois Chabouh II, quand cette religion
« commençait à se développer dans l'empire de
« Perse et par-delà, vers l'Orient, nos principaux
« docteurs de la loi conseillèrent au roi, de peur de
« voir l'entière destruction de la loi des mages dans
« ses états, de publier un édit sévère qui abolît le
« christianisme dans tout son royaume. Plus il re-
« doublait d'efforts pour arrêter cette religion dans
« son cours, plus elle faisait de progrès; elle arriva
« jusqu'au pays de Couchuns, et de là s'étendit
« du côté du midi, aussi loin que les Indes. Et les
« chrétiens qui habitaient les provinces de Perse
« étaient si hardis qu'ils élevaient dans toutes les vil-
« les des églises qui surpassaient en magnificence les
« palais du roi. Ils bâtissaient aussi des oratoires qu'ils
« nommaient Tombeaux des martyrs, pour illus-
« trer leurs églises. Et il n'y avait point de lieu ha-
« bité ni désert où ils ne construisissent des couvens.
« Sans qu'il nous fût possible de savoir d'où ils re-
« cevaient des secours, ils se multipliaient en nom-
« bre et croissaient en richesses. La source de leur
« opulence nous était inconnue, mais nous savions

« du reste que tout l'univers courait après leur doc-
« trine. Or, le roi Chabouh montra de la sévérité;
« il fit arrêter beaucoup de chrétiens et les condamna
« au dernier supplice. Mais rien ne réussit; leur
« nombre ne diminua seulement pas, et le roi, après
« des fatigues excessives et de violens accès de co-
« lère, s'aperçut qu'il n'avançait pas. Il ferma toutes
« les églises du pays de Perse et fit mettre les scel-
« lés sur les portes; ils transformèrent en églises
« leurs maisons, et partout ils purent célébrer leurs
« rites. Bien plus, ils prétendaient qu'ils étaient
« eux-mêmes les plus nobles chapelles du Seigneur,
« et que le temple de leur corps était fort au-dessus
« des bâtimens construits de moellons et de pierres.
« Les haches des bourreaux se sont émoussées; mais
« leur cou ne s'est pas lassé de se présenter au sup-
« plice; les exacteurs se sont fatigués d'emporter les
« richesses et les trésors, fruit du pillage des chrétiens,
« et la fortune de ceux-ci se grossissait de jour en
« jour. Le roi était transporté de colère, et les bour-
« reaux de fureur; mais les chrétiens calmes, joyeux
« même, se présentaient aux supplices les plus hor-
« ribles, supportaient patiemment toutes les priva-
« tions, se consolaient de la perte de leurs biens, et
« couraient à la mort comme les brebis courent en
« foule le soir à la porte de leur bergerie. Enfin le
« roi lassé fit cesser les persécutions; il défendit aux
« mages de persécuter les chrétiens, et proclama
« pour tous les peuples qu'il gouvernait une entière
« liberté de conscience. Ainsi le mage, le manikien,

« le juif, le chrétien, et les sectateurs de toutes les « religions qui existaient dans le royaume de Perse, « furent libres de servir le dieu à leur manière. « Cette mesure conciliatrice fit cesser les troubles et « la terre se reposa. Car, lorsque la Perse est agitée, « toutes les contrées de l'Occident le sont aussi, et « l'Arabie, et la Syrie, et Dagjuges Tan avec elles.

« Nous savons tout cela par tradition; mais ce que « j'ai vu de mes yeux me paraît plus fort, ajouta donc « le chef des mages en adressant la parole à Vassag, « toi qui es marzban (gouverneur) de ce pays, tu « aurais dû avant toutes choses instruire la cour de « la force des réunions des chrétiens et avec quel « mépris ils reçoivent les ordres du roi, car tu dois « les connaître. Il est certain que si nous ne nous « fussions pas dépêchés de fuir, pas un de nous ne « serait encore vivant. Si des hommes sans armes « nous ont traités ainsi, que sera-ce si les milices se « joignent à eux? Qui pourra résister à cette fougue « audacieuse? Moi, je ne savais pas d'abord l'accord « unanime de ce peuple; car autre chose est de voir « ou d'entendre. Toi qui as été élevé dans cette loi « depuis ton enfance, toi qui savais la fermeté de « ces hommes et qui n'ignorais pas que le sang cou- « lerait si nous mettions la main sur leurs églises, « pourquoi n'as-tu pas dit sincèrement au roi tout « cela? car c'est toi qui étais le premier parmi tous « les princes de la nation et tu étais, de plus, Gou- « verneur du pays. Pourquoi as-tu manqué à un « devoir aussi essentiel? Tu es savant sur tout autre

« point ; mais sur celui-ci tu as gravement erré. Si « tu ne l'as pas fait par inadvertance, alors il est « évident que tu es du complot, et que c'est par ton « conseil qu'ils m'ont attaqué, moi et les miens. S'il « en est réellement ainsi et que tu répugnes à ac- « cepter la loi des mages, ne sois pas honteux par « crainte du roi. Je vais écrire à la cour, au souve- « rain pontife des mages, au garde-des-sceaux et au « premier ministre. Ils tâcheront d'amener le roi à « vouloir bien adoucir la rigueur du premier ordre, « et de permettre à chacun de suivre sa conscience. « Par ce moyen, on s'habituera peu-à-peu à la loi « des mages, et ceux qui voudront l'embrasser obéi- « ront du moins volontairement à l'ordre du roi. « Car le pays fut remis entre nos mains. Les révoltés « assurément, dévasteront les contrées et se disperse- « ront ensuite chez les nations étrangères, et quand « ce pays sera dépeuplé, la cour vous en voudra et « vous en rendra responsable. »

Le marzban Vassag lui répondit : « Vos pen- « sées sont justes et vos conseils excellens; mais, « croyez-moi, j'ignorais cette première attaque ; elle « s'est faite à mon insu et j'en suis désespéré. Toute- « fois, faites ce que je vais vous dire. Veuillez avoir « un peu de patience, et ne parlez de vos intentions « à personne, excepté aux hommes que je vous in- « diquerai, jusqu'à ce que j'aie réuni une force im- « posante et que j'aie travaillé à désunir les Armé- « niens. Si je viens à bout de mes projets, je vous « réponds que le commandement royal sera exécuté. »

Ayant dit cela, il envoya l'ordre à tous ceux qui habitaient sa principauté de Sunik de lever des troupes en toute hâte et de venir renforcer ceux qui se trouvaient au camp des mages. Il dit ensuite au chef des mages : « Maintenant écrivez à la cour qu'elle « envoie hiverner en Arménie les dix mille hommes « de cavalerie qui sont en quartier au pays d'Alba- « nie. Quand nous les aurons sous la main, nul « n'osera s'opposer à la volonté du roi. » Mais le chef des mages répondit : « Vous voyez autrement « que moi dans cette affaire et vos plans sont con- « traires aux miens. Si nous employons la violence « et que nous excitions une guerre intestine, le pays « sera ravagé ; nous serons punis sévèrement, et « cela occasionnera un très grand dommage pour le « royaume. »

Mais marzban Vassag n'écouta point ces conseils, car il avait embrassé de cœur et d'âme la foi de Zoroastre. Il commença dès-lors à ourdir des trames. Il séduisit quelques-uns par des présens, d'autres par des caresses, et le peuple en l'effrayant par des menaces et par des prédictions sinistres. Il fit de grands festins où les coupes de la joie circulaient bien avant dans la nuit. On n'entendait dans sa demeure que le chant et la danse de la débauche et le bruit de l'orgie. Ses convives, séduits par sa magnificence, prenaient du goût à la musique étrangère et aux chants païens, tandis que Vassag saisissait toutes les occasions favorables pour donner de grands éloges aux lois du roi. Comme il tenait de la libéralité

de la cour de Perse des trésors immenses, il les prodiguait en secret aux chefs de la nation pris isolément, sous prétexte d'honorer ainsi leur mérite, et, par ce moyen, il réussit à s'attacher un grand nombre de créatures parmi les gens de mœurs simples.

Les évêques avertis de ces ruses et de ces séductions qui commençaient à désoler le pays, ne perdirent aucunement courage et se réunirent aussitôt pour remédier au mal. Ils parvinrent à force de patience et d'adresse à séparer le camp des fidèles de celui des infidèles; et lorsqu'ils furent assurés de la perfidie de marzban Vassag et de la plaie mortelle qu'il avait dans l'âme, ils l'évitèrent et se séparèrent de lui.

Une nuit s'étant réunis en conseil général avec les notables d'entre les fidèles, ils y invitèrent le généralissime Vartan. Après s'être assurés qu'il était toujours dans l'intention immuable de rester chrétien et qu'il ne s'était point écarté de l'amour de J.-C., ils prièrent sur lui, le bénirent et le reçurent dans leur communion. Ce fut par le moyen de Vartan que les évêques parvinrent à rallier tous ceux qui étaient fidèles à la religion chrétienne dans l'armée. Cette troupe s'éloigna beaucoup des mages et de cet impie Vassag qui, par ses artifices et ses instances était parvenu à étourdir le chef des mages sur les résultats de sa persistance.

On commença à distribuer et à loger les mages dans les maisons des princes séduits; ils furent salariés richement; ils sacrifièrent des victimes dont

ils contraignirent les chrétiens de manger les chairs, et ils les forcèrent d'adorer le soleil auquel elles étaient immolées. Ceci répandit la confusion dans tout le pays; mais on ne s'en tint pas là. Les femmes des officiers des adorateurs du feu, se permettaient un jour de dimanche d'éteindre les lampes dans les églises des couvens et de déchirer les vêtemens des dames religieuses.

Lorsque les évêques apprirent ces nouvelles alarmantes, ils accoururent, l'Évangile à la main, à la demeure de Vartan le généralissime, où les princes et les troupes étaient réunis, et sans lui demander audience ils pénétrèrent jusqu'à lui et dirent en élevant la voix : « Au nom du saint Évangile, nous sommes « ici pour vous adjurer de nous dire, vous et les « princes qui vous entourent, si c'est par vos ordres « et de votre consentement que le marzban Vassag « et le chef des mages se portent aux abominations « que vous connaissez comme nous ; s'il en est ainsi, « commencez par nous faire couper la tête, avant de « porter vos mains sacriléges sur la sainte Église. Mais « s'ils font ce mal malgré vous, nous venons vous « en demander vengeance dès aujourd'hui.

Alors tous les princes qui étaient présens se levèrent et dirent tout haut, en s'adressant à Dieu : « Seigneur, vous qui connaissez le cœur des hom- « mes et qui n'avez pas besoin de témoignage pour « les juger, vous savez bien que nous ne sommes pas « de cœur séparés de vous; s'il n'en est pas ainsi, « condamnez-nous, dès à présent, suivant notre pé-

« ché. Mais, si nous sommes fermes dans la foi et fi-
« dèles à notre alliance avec l'Évangile, soyez au-
« jourd'hui notre soutien, Seigneur, et livrez en nos
« mains les ennemis de la vérité pour que nous les
« traitions comme ils le méritent. »

Après cet aveu solennel, les princes se prosternèrent devant l'Évangile et reçurent la bénédiction des évêques. Un seul d'entre eux refusa de s'associer à cette héroïque résolution, et fut lapidé par le peuple à l'instant même.

A ce signal de l'insurrection, les Arméniens se levèrent comme un seul homme; les ordres terribles du roi, ses honneurs, ses présens, tout fut oublié; animé d'une colère sainte et tremblant d'enthousiasme, chaque guerrier courut aux armes. Ils passèrent toute la nuit à s'armer et à s'équiper, et au jour naissant ayant divisé la troupe en trois corps, la première division du côté de l'est, l'autre du côté de l'ouest, et la troisième du côté du nord, ils entourèrent le grand camp des Perses, l'attaquèrent avec fureur et mirent l'armée dans une déroute complète. Un grand nombre de Perses perdirent la vie, les prisonniers de distinction furent envoyés dans des châteaux forts, placés sous le commandement de nos princes, et le butin fut soigneusement ramassé, mis en un lieu sûr, et conservé comme par un ordre royal.

Marzban Vassag, fait prisonnier dans cette affaire, jura que, désormais, il entendait demeurer ferme dans la foi arménienne. Il dit qu'il s'était séparé d'eux par crainte, et protesta qu'il en éprou-

vait un vif repentir; il se jetait aux pieds des évêques, invoquait leur compassion, disait qu'il était prêt à subir les pénitences les plus rigoureuses, pourvu qu'il ne fût pas banni de leur sainte communion. Il doublait et triplait les sermens devant le saint Évangile et en présence de tout le monde; il écrivait et scellait ses sermens, et les liait sur l'Évangile. Il suppliait les évêques de l'abandonner à la vengeance de Dieu et de ne pas le massacrer eux-mêmes quoiqu'il l'eût mérité. Les autres seigneurs arméniens se doutaient que son repentir n'était qu'une feinte et qu'il retomberait dans sa première erreur; mais ils ne voulurent pas mettre les mains sur lui pour une première faute, et ils laissèrent à Dieu le soin de le punir. C'est ainsi que ceux qui étaient venus pour piller nos églises, abandonnèrent à nos troupes leur vie et leurs propres dépouilles, et que l'ordre du roi de Perse fut méprisé de tout le peuple.

Après avoir triomphé avec l'aide de Dieu, tous les Arméniens, hommes, femmes, enfans, élevaient la voix, et disaient dans l'effusion de leur reconnaissance: « Nous sommes prêts à subir les plus « cruels supplices, nous souffrirons avec joie la « persécution et la mort pour la sainte doctrine de « l'Église que nos pères nous ont enseignée; nous « ne renonçons pas aux mérites que nous assure l'in- « carnation de Notre Seigneur; nous sommes admis « aux espérances que nous donne la foi par notre « baptême en J.-C., et nous ne balancerons pas à « son exemple à subir le dernier supplice pour

« nous régénérer dans un baptême de sang. Car « nous ne reconnaissons pas d'autre père que le « saint Évangile, ni d'autre mère que l'Église apos- « tolique et catholique. Nul ne sera assez puissant « pour nous en séparer. »

Les Arméniens semblaient en ce moment là n'avoir entre eux tous, qu'un cœur et qu'une âme. On ne distinguait plus le maître de ses domestiques, ni le noble nourri dans les délices, du paysan endurci au rude travail. Hommes, femmes, vieillards, enfans, tous étaient unis en J.-C. Ils s'étaient revêtus de la même cuirasse de foi, et s'étaient ceints de la même ceinture de vérité sans distinction d'âge ni de sexe. On ne faisait plus aucun cas de l'or ni de l'argent, personne n'amassait plus même pour se mettre à l'abri du besoin. Les riches vêtemens, les marques d'honneur étaient tenus à mépris. La fortune personnelle même était regardée comme rien. Ils se considéraient déjà comme des cadavres, et chacun préparait sa fosse. Leur vie était envisagée comme la mort, et la mort comme la vraie vie.

De tous côtés on entendait ces exclamations pieuses et guerrières : « Mourons en braves : ne son- « geons qu'à acquérir un grand nom et à sauver no- « tre âme. Que Jésus vive toujours en nous, Jésus « qui saura bien nous tirer du tombeau comme « ceux qui sont morts dans les siècles passés, Jésus « qui saura rendre à chacun selon ses œuvres. » C'est ainsi et par des paroles plus vives encore que chacun se consolait, et consolait les autres. Cepen-

dant, par suite d'un nouvel ordre émané des princes et des évêques, les troupes prirent les armes, les fidèles persévérèrent dans la prière et dans le jeûne, et les ministres des autels firent retentir jour et nuit, les églises du chant des psaumes; la lecture des livres saints s'y faisait sans intermission, et les interprètes de la doctrine sacrée expliquaient l'Évangile et prodiguaient des consolations spirituelles à la multitude.

Les troupes revêtues d'armes célestes aussi bien que d'armes terrestres, se jetèrent impétueusement sur les châteaux forts et sur les bourgades dans l'Arménie dont les Persans étaient demeurés maîtres; ces forteresses et ces bourgades furent assaillies, toutes les habitations des infidèles y furent détruites. Les chrétiens prirent d'abord la grande cité d'Ardachad avec ses bourgs, puis la ville de Karni avec son inabordable forteresse, l'Anie, l'Ardakersse avec ses bourgs, Jergaïnort et Arhinni avec ses bourgs, Pardzapougne, Khoranisde, Dzakhanisde, l'inaccessible Olagan avec leurs bourgs, Arpanial et Vanavan avec ses bourgs, Kirial et Gaboud et Oroden et Vasagachad avec ses bourgs. Toutes ces villes et ces châteaux avec les fermes et les villages voisins tombèrent successivement dans les mains de nos troupes, qui réduisirent en esclavage les Persans, hommes et femmes, après s'être emparés de leurs biens et de leurs meubles. Ils détruisirent leurs édifices publics, incendièrent les temples du feu, et purgèrent partout le pays de l'abomination de l'ido-

lâtrie. Les ornemens qu'ils trouvèrent dans les pyrées furent mis dans les églises chrétiennes et offerts à Dieu par les saints prêtres qui les convertirent à l'usage du vrai Dieu. Dans tous les endroits où ils abolissaient les vaines cérémonies des païens, les chrétiens érigeaient la sainte croix de Jésus-Christ, ils élevaient un autel et ils y mettaient des prêtres pour le desservir. C'est ainsi que toute l'Arménie fut purgée du culte idolâtre la même année, et qu'elle se consola par l'espérance de jours meilleurs.

Tandis que l'Arménie se couvrait de gloire et se réjouissait de ce grand triomphe, la grâce du ciel se répandait sur toutes ses entreprises; car une troupe de guerriers Arméniens habitans des montagnes à l'est du pays, sans prendre les ordres du généralissime Vartan, marchèrent vers les pays d'Aderbeidjan, et après avoir chassé et tué les Persans idolâtres, ils démolirent leurs pyrées partout, et emportèrent d'assaut deux forteresses importantes. On dit que ces deux places s'écroulèrent d'elles-mêmes, lorsque nos gens les assaillirent en faisant le signe de la croix. Les habitans, pénétrés de surprise, brûlèrent eux-mêmes les temples de leurs faux dieux, renoncèrent à la foi des mages et se convertirent au saint Evangile. Les milices remportaient partout des avantages éclatans, car, dans les endroits où l'on n'espérait pas que le nom de Dieu fût connu, une grande terreur saisissait le peuple, et l'on se racontait mutuellement des visions nouvelles et merveilleuses. Ainsi les étoiles brillaient d'un éclat plus vif, et les jeunes enfans,

même arméniens, combattaient avec la hardiesse des hommes.

Pendant que tout semblait concourir au grand acte de l'affranchissement de l'Arménie et de l'abolition de la loi persane, l'intendant général d'Albanie, généralissime, avec l'archevêque du pays, arrivèrent chez le prince Vartan le Mamigonien, et le conjurèrent d'y envoyer des troupes au plus tôt. « Car « l'armée des Perses, en garnison dans le défilé de « Djgor où elle surveillait les Huns, dirent-ils, est re- « tournée et entrée dans notre province; et une « troupe nombreuse de cavalerie, expédiée par le roi « pour la renforcer, l'accompagne. Avec eux sont trois « cents docteurs-mages qui ont déjà semé la division « dans la province et séduit plusieurs d'entre nous. « Ils se préparent à profaner nos églises et, s'autori- « sant de l'ordre du roi, ils violentent les populations, « et leur disent : — Si vous acceptez volontairement « la loi de Zoroastre, vous aurez des présens et des « honneurs, et le roi vous déchargera complétement « de vos impôts; mais si vous n'acceptez pas notre « croyance de bon gré, nous sommes autorisés à « élever dans les villes et dans les campagnes des « pyrées et y allumer des feux de *Vram*, (25) des « appartemens pour nous loger, et à établir des mages « dans tout votre pays en qualité de magistrats. Si « quelqu'un s'avise de s'y opposer, la peine de mort « est déjà portée contre lui, et sa femme et ses enfans « quitteront leur patrie pour devenir esclaves du « roi. » Cette triste nouvelle se répandit bientôt dans

l'armée et parmi les princes, mais elle ne fit perdre courage à personne. Des courriers furent dépêchés aussitôt, afin qu'on se réunît en conseil pour prendre résolution sur cette nouvelle fâcheuse, où l'assemblée des princes dit aux envoyés de l'Albanie : « Ayez « bon courage et amusez quelque temps l'ennemi « par des paroles feintes pour empêcher que les « mages ne portent des mains sacriléges sur les égli- « ses, ensuite, avec l'aide de Dieu, nous tâcherons « de vous être utiles. » Les messagers s'en retournèrent pleins d'espérance et de consolation.

Après leur départ, les princes résolurent d'envoyer en toute hâte une ambassade solennelle au pays d'Occident, en Grèce. Ils choisirent pour ambassadeur le prince Knounie Adom, auquel ils donnèrent pour cortége quelques seigneurs arméniens. Le prince était chargé d'annoncer au César Théodose le jeune, les projets impies du roi d'Orient, de lui dire comment ils s'étaient soulevés, comment ils avaient chassé les mages de leur royaume, de lui demander des secours, et de lui proposer enfin de se ranger sous son obéissance s'il le voulait. Voici la copie de la lettre qu'ils écrivirent à Constantinople. « Joseph, « évêque, et tous les évêques, mes confrères, con- « jointement avec les troupes d'Arménie, Vassag « marzban, Nerchabouh de Rimpostian, le généra- « lissime Vartan, et tous les princes, à l'empereur « Théodose César, ainsi qu'à toute son armée, salut « et prospérité.

« Nous savons que vous régnez sur la mer et sur

« la terre par votre bonté pacifique, et que rien de
« terrestre ne peut mettre obstacle à votre royauté.
« Les véridiques annales de nos ancêtres nous appren-
« nent que vos vaillans et vertueux prédécesseurs,
« après avoir subjugué l'Europe, ont subjugué
« l'Asie, et que depuis le pays de Sérique ou Sèrés
« (Chine), jusqu'aux confins du Gatéron (Cadix),
« personne n'a pu se soustraire à leur obéissance.
« Alors nous aussi étions à eux, et les Césars dai-
« gnaient nommer le pays d'Arménie leur grand
« et délicieux fief; par cette intime liaison notre
« père et notre roi Dritad (26) a reçu depuis de
« vous de touchans témoignages de bienveillance,
« lorsque, pendant ses jeunes années, il échappa
« aux mains régicides de ses oncles qui venaient de
« tuer son père Kosroès, et qu'il se réfugia auprès de
« vous, César. C'est par votre assistance qu'il a ainsi
« régné sur le royaume de son père, c'est par vous
« que, pendant son règne, il a reçu la foi en Jésus-
« Christ du saint pontife de Rome (en y allant avec
« le premier patriarche saint Grégoire illuminateur),
« par lequel toutes les contrées sombres du nord de
« l'Asie ont vu le jour de l'Evangile, et voici que
« maintenant les fils de l'Orient veulent l'éteindre et
« nous aveugler de nouveau. Comptant sur l'appui
« de votre puissance invincible, César, nous avons
« déjà fait quelque chose en nous opposant à l'exé-
« cution de leurs ordres, mais il nous reste encore
« plus à faire. Nous nous préparons à la lutte, car
« nous préférons la mort avec Dieu, que la vie avec la

« tache d'apostats, et si vous voulez nous prêter la « main, nous sauverons doublement notre vie, c'est-« à-dire celle de l'âme et celle du corps. Si vous « mettez la moindre lenteur dans cette affaire pres-« sante, cette flamme pourra gagner d'autres pays « que le nôtre. »

Lorsque les messagers se furent présentés devant César, et que la lettre suppliante des Arméniens eut été lue dans son conseil, le prince fit faire des recherches dans les archives de l'empire, et beaucoup de volumes furent apportés qui constataient l'alliance antique des deux peuples. Alors le bon Théodose s'occupa avec son sénat de trouver le moyen de terminer cette affaire à l'amiable, et d'empêcher que les églises chrétiennes d'Orient ne fussent détruites par les païens ; mais une mort soudaine l'enleva comme il songeait encore à cette affaire, et ce trépas renversa l'espoir des Arméniens, et les priva de l'assistance promise des Romains.

A Théodose succéda Marcien, et les conseillers de ce nouveau César, les hommes les plus vils d'entre ses serviteurs, c'est-à-dire Anadot, le connétable, et un syrien du nom d'Elpharios, hommes infâmes autant qu'irréligieux, conseillèrent à l'empereur de ne pas écouter les prières du peuple chrétien qui s'était armé de corps et d'âme contre l'abominable projet des païens. Ce prince pusillanime aima mieux garder l'alliance des païens pour maintenir une paix temporelle, que d'être le compagnon de guerre des chrétiens combattant contre l'agresseur de leur religion

sainte. Il envoya donc à la hâte Elpharios en Perse où il renouvela l'alliance entre les deux peuples, et promit de ne point secourir les Arméniens ni d'hommes, ni d'argent, ni d'armes, ni d'aucune autre chose que ce fût.

Lorsqu'on sut le résultat de l'ambassade d'Elpharios et le nouveau traité de paix que venaient de conclure les deux rois, tout espoir de secours du côté des hommes s'évanouit; mais le courage demeura. Les évêques et les princes, après avoir repris eux-mêmes leur première résolution, se remirent à encourager les troupes, et quoiqu'ils se vissent réduits à leurs propres forces bien médiocres, ils ne désespérèrent point du salut de la religion et de la patrie. « Nous sommes prêts à donner et à recevoir « la mort pour défendre notre pays et notre foi, s'é- « crièrent-ils; il dépend de Dieu de faire suppléer « au petit nombre par la valeur, et d'accomplir de « grandes choses par le moyen des faibles. »

Quoique les Arméniens n'eussent ni roi au-dedans pour les conduire, ni alliés au-dehors pour les renforcer, ils ne laissèrent pas de se préparer à la guerre, leur propre courage et la consolation de leurs vertus leur donnant tout ce qui leur manquait. Chacun des princes se rendit bientôt avec des hommes levés sur ses domaines, dans un lieu marqué, et de nombreux cavaliers de l'ancienne race royale se joignirent à eux. Cette armée fut divisée en trois corps; le premier fut confié à Nerchabouh Rimpostian, chargé de défendre le pays du côté de l'Aderbeidjan, province frontière de la Perse. Le second corps, qui eut pour

chef Vartan, généralissime d'Arménie, devait passer par la frontière de la Géorgie contre les troupes du gouverneur de Djgor, (13) qui était venu pour démolir les églises d'Albanie. Le troisième corps d'armée, commandé par Vassag, prince de Sunik, lequel, malgré ses terribles sermens, n'avait pas renoncé intérieurement à son alliance avec les païens; il fut chargé de défendre l'intérieur du pays.

Vassag prit avec lui les princes qu'il savait être le moins attachés à la foi chrétienne; voici leurs noms : le prince de Bagradounik, le prince de Korkorounik, le prince d'Abahounik, les princes de Vahevounik, de Balounik, de Kapélian, et le prince d'Ourzan. Ces princes, accompagnés de leurs propres troupes, d'un grand nombre de cavaliers des races anciennes des rois et de quelques autres seigneurs de différentes familles, qui furent séduits par Vassag. Ce fourbe alla s'embusquer dans les forteresses imprenables de son pays, sous prétexte de marcher contre les Perses par des défilés et des gorges impraticables, et de les chasser du pays d'Albanie; mais au lieu de cela, il expédia de son repaire à l'armée persane, près de Derbend, un messager chargé d'une lettre, dans laquelle il disait qu'il était parvenu à diviser les Arméniens et à séparer toutes leurs forces en trois corps. « J'ai éloigné, ajoutait il, le premier corps d'armée du côté de Her et de Zarévant, (29) vers Aderbeidjan; j'ai le second sous mes ordres, et je saurai bien l'empêcher de nuire en rien aux armées du roi. D'ailleurs, j'ai eu soin de disséminer les

hommes de guerre dans l'intérieur du pays. Obligé de donner à Vartan le troisième corps pour marcher sur l'Albanie, j'ai du moins fait en sorte qu'il fût le moins nombreux possible. Ne craignez pas d'aller à sa rencontre ; je suis sûr que vous les vaincrez facilement ; vous avez l'avantage du nombre. »

Il adressa ces instructions au marzban qu'on nomme Sépoukt. Celui-ci, encouragé par les avis de Vassag et sachant aussi par une autre voie qu'en effet le généralissime d'Arménie marchait à lui avec une troupe peu nombreuse, réunit toutes ses forces, quitta le pays de Djgor, et se hâta de passer la grande rivière nommée Gour (Cyrus). Il rencontra les Arméniens près de la frontière de Géorgie, en face de la ville de Khalkal, où les rois d'Albanie résidaient durant l'hiver. Les Perses dressèrent là leur camp, qui s'étendait sur toute la surface d'une plaine immense, et se préparèrent au combat contre Vartan.

A la vue de la supériorité des Perses, qui non-seulement étaient plus nombreux des deux tiers, mais aussi avaient encore l'avantage du terrain, Vartan et les siens, loin de perdre courage, élevèrent la voix et les mains vers le ciel, et s'adressant au Dieu des armées : « Soyez juge entre nous et nos adversaires, « Seigneur, s'écrièrent-ils (*Psaume* 34) ; combattez « contre eux ; prenez votre arc et votre bouclier pour « notre cause qui est la vôtre. Jetez le trouble et « l'épouvante dans les légions de ces impies ; qu'ils « se dissipent et se dispersent devant le signe au- « guste de la sainte croix. Quoique nous ne soyons

« qu'une poignée de combattans, accordez-nous une « éclatante victoire sur cette immense multitude. « Ce n'est pas pour obtenir une gloire périssable, « ce n'est pas pour nous enrichir de splendides dé- « pouilles que nous vous demandons la victoire, ô « Seigneur ; c'est afin que ceux qui ne vous con- « naissent pas, de même que ceux qui vous connais- « sent, écoutent désormais la prédication du saint « Evangile, et sachent que vous êtes le Seigneur de « la vie et de la mort, et que c'est de votre volonté « que viennent la victoire et la défaite. Il nous est « égal de mourir pour votre amour, et, si nous don- « nons la mort à ces infidèles, nous serons les ven- « geurs de la vérité. »

Pleins de confiance et ranimés par cette prière, les Arméniens fondirent impétueusement sur les Perses ; ils enfoncèrent leur aile droite du premier choc, en massacrèrent les soldats sur toute la surface de cette vaste plaine et les reculèrent vers l'aile gauche. Les fuyards ne s'arrêtèrent qu'aux positions fortes dans l'intérieur d'une forêt sur les bords de la rivière Lopnase (27) et vis-à-vis d'un marais. La déroute était complète : les troupes de Vartan leur tuèrent beaucoup de monde et les poursuivirent de toutes parts. Une division de la noblesse du roi Palassagan, des environs du Caucase, tint ferme toutefois et se défendit vaillamment ; ces guerriers renversèrent de cheval un de nos princes de la division Timaksian, du nom de Mousche, et le tuèrent. Le kazrige fut également blessé. Archavir-Archarouni découvrant de

loin cette division qui se battait avec un grand courage, tandis que les autres lâchaient pied, poussa un cri de lion en fureur, et se jeta sur eux comme un sanglier. Il frappa et tua le robuste Vourge, frère du roi de Lepnik, et dispersa ses gardes du corps. Ainsi, chacun des nôtres renversait son adversaire par terre, et les fuyards furent poursuivis si impétueusement qu'il en périt beaucoup plus dans les eaux du fleuve et dans le marais que par l'épée. Les eaux limpides de la Lopnase furent changées en sang, tant elles reçurent, et charrièrent des cadavres. En deçà de cette rivière, il ne resta pas un seul Perse échappé ou caché dans les buissons épais de la plaine; seulement, un soldat ennemi passa la rivière Cyrus à cheval au commencement de la déroute et se hâta d'aller porter cette mauvaise nouvelle au reste de la grande armée des Perses, qui décampa aussitôt et se retira dans le grand Chahasdan, aux forteresses de Derbend.

Après avoir remporté cette victoire signalée, les Arméniens dépouillèrent les morts; ils firent un immense butin en or, en argent, en armes et s'emparèrent aussi des superbes chevaux caparaçonnés de ces hommes de destruction. Ils se portèrent ensuite sur les forteresses du pays d'Albanie que les Perses gardaient très soigneusement; ils battirent les païens et démolirent leurs places de sûreté. Partout où ils trouvaient ces cohortes de mages qui étaient venues porter le trouble et le scandale dans un pays chrétien, ils les massacraient sans pitié, et jetaient leurs cadavres

pour servir de pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. Ils purgèrent tous les lieux des abominables sacrifices des Perses, et affranchirent toutes les églises de la cruelle souffrance où elles étaient. Beaucoup de princes d'Albanie et une grande multitude de peuples qui s'étaient réfugiés dans les cavernes inaccessibles des montagnes de Gabgoh pour conserver leur religion, ayant appris le grand succès des armes arméniennes, vinrent les rejoindre de tous côtés pour travailler ensemble et d'accord à la délivrance de la patrie.

Dès-lors ils marchèrent ensemble jusqu'au défilé de Derbend où Hazguerd avait fait bâtir une forteresse contre les Huns. Cette forteresse, dont les Perses avaient opiniâtrément conservé la possession, fut prise et détruite de fond en comble; la garnison et les habitans furent massacrés, et l'on nomma commandant de cette porte le prince Vahan, qui était de la famille royale d'Albanie. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, pendant le cours de ces expéditions glorieuses, la perte des Arméniens fut très peu considérable; aucun prince ne périt ni ne fut blessé, à la réserve de ce bienheureux Mousche, qui mourut martyr dans la grande guerre.

Vahan, à qui le généralissime avait confié la garde du grand défilé, fut chargé d'aller au pays des Huns et chez les autres peuplades barbares du nord qui étaient auxiliaires des Huns, afin de conclure avec eux un traité d'alliance et de faire cause commune contre l'ennemi. En apprenant la nouvelle incroyable de nos

succès, les Huns vinrent sur le théâtre même de la guerre, et, après s'être assurés par leurs yeux des prodiges qu'avait opérés l'armée chrétienne de Vartan, ils n'hésitèrent pas à jurer l'alliance suivant les coutumes de leur loi, et ils reçurent le serment des chrétiens et promirent de conserver fidèlement les stipulations.

Pendant que Vartan et son armée se couvraient de gloire dans l'Albanie et qu'ils concluaient un traité si avantageux à leur cause au pays des Huns, comme ils étaient campés en paix et en allégresse, arriva un messager le front abattu et les vêtemens déchirés en signe de deuil ; il apportait la fâcheuse nouvelle de la trahison de Vassag. Après s'être séparé de la cause chrétienne, l'apostat avait dévasté plusieurs provinces d'Arménie, et notamment le territoire royal où les troupes restaient casernées pendant l'hiver. Les Karni, Eramon, Tershanagerd, la grande bourgade de Vartanachad, les forts d'Olagan, de Parakhod, d'Arteans, le bourg de Dzohguerd, le fort d'Armavir, les bourgs de Gouache, d'Aroudje, d'Achenag, tous les environs d'Arakaz, la province et la ville Ardachad, tous les bourgs et les villages de tous ces pays furent saccagés et dévastés complétement. Toutes les familles chrétiennes, spécialement celles de vos princes, s'enfuirent et se dispersèrent au loin, abandonnant leurs habitations à la fureur de l'apostat. Il démolit ensuite les églises, pilla les ornemens sacrés, enchaîna les prêtres et, après les avoir jetés en prison, réduisit leurs familles en escla-

vage. Secondé par ses adhérens, il porta de toutes parts le fer et le feu. La division qui était dans la contrée d'Aderbeidjan, commandée par le général Rimpostian, ne put venir au secours des chrétiens que Vassag poursuivait au cœur du royaume, et les garnisons fidèles, fuyant de différens côtés vers la frontière, conservèrent des relations avec l'assemblée des vrais chrétiens et avec vous, en attendant vos ordres. Une partie des troupes de Vassag ne voulant pas coopérer à ses actes iniques, retourna dans ses foyers; mais le plus grand nombre, séduit par ses artifices, était resté avec lui.

En entendant ces fâcheuses nouvelles, Vartan reprit aussitôt la route d'Arménie. Ses troupes, comblées d'honneurs et chargées de butin, se mirent en marche au chant des cantiques. Dieu seul est bon, chantaient les milices chrétiennes et sa miséricorde est éternelle (*Psaume* 135); il frappe les grandes nations et terrasse les puissans seigneurs. Puis, ils terminaient le psaume par une prière d'actions de grâce, à la très sainte Trinité. Le généralissime avait pourvu à ce que rien ne manquât à ses troupes, et il les avait de nouveau organisées et divisées en trois corps : l'un formait l'avant-garde, l'autre était au milieu, et le troisième à l'arrière-garde. En trente jours, ils arrivèrent tous sains et saufs à la frontière de leur patrie.

L'apostat Vassag et les seigneurs qui le secondaient furent bientôt instruits du retour subit du brave Vartan, et des exploits de son armée au pays d'Albanie,

et du traité conclu avec les Huns. Frappés de crainte à ces nouvelles, ils n'osèrent opposer aucune résistance au héros chrétien, et s'enfuirent la nuit même où ils apprirent son retour. L'apostat alla s'enfermer dans ses forteresses du Siounik, son domaine, et sa fuite fut si précipitée, qu'il abandonna ses propres équipages, ainsi que le butin et les prisonniers qu'il avait faits dans la province d'Ararad.

Comme on était alors en hiver et que les traîtres avaient enlevé ou détruit toutes les provisions, le brave Vartan ne put faire camper son armée dans le même lieu; il envoya une partie des troupes en différentes provinces pour y prendre leur quartier d'hiver, avec l'ordre de marcher en armes au printemps. Mais il retint près de lui une division et quelques-uns des princes pour commencer, malgré la saison rigoureuse, les opérations importantes qu'il méditait. Il attaqua et prit tous les châteaux appartenant au domaine royal; et, malgré l'hiver, il envoya quelques détachemens au Siounik. Toutes les forteresses qui appartenaient à l'apostat, et qui ne voulurent pas faire cause commune avec les chrétiens, furent assiégées; quelques-unes furent emportées d'assaut, d'autres furent prises par famine; on en vint en quelques endroits, jusqu'à manger les ânes et les chevaux. Toutes les possessions de l'apostat furent dévastées; les hommes, les enfans, les femmes délicates, marchant à pied, et souvent même pieds nus, s'éloignèrent forcément de leur pays. Beaucoup d'enfans périrent dans ce voyage; et le sort de ces malheureux

captifs arrachait des larmes au clergé et aux troupes mêmes qui s'étaient chargées de l'exécution de cette terrible, mais juste vengeance.

Afin de remercier Dieu de ces grands succès et de ces victoires inespérées, les évêques publièrent, dans toutes les provinces, un mandement qui portait que le mois de Kagodz (de décembre jusqu'au 6 janvier) serait passé tout entier dans le jeûne et dans la prière, et que la fête de la Victoire serait réunie aux fêtes de l'Epiphanie de N. S., afin que la mémoire de ces grands événemens subsistât toujours avec la fête divine.

Et les saints évêques écrivirent tous les succès que Dieu avait évidemment fait remporter aux Arméniens, et ils envoyèrent ce récit, en Grèce, aux habitans Arméniens, à la capitale et au saint synode du clergé, afin qu'il demandât à Dieu que les Arméniens qui avaient pris les armes par zèle pour la foi chrétienne, finissent comme ils avaient commencé.

Le généralissime Vartan et les braves princes ses compagnons, firent sortir de prison et amener devant eux un des principaux captifs d'entre les Perses. Ils lui racontèrent les dévastations qui avaient été commises, les ravages causés par la guerre civile, les pertes qu'avaient essuyées les troupes royales et beaucoup d'autres malheurs qui allaient suivre infailliblement la continuation de la guerre de l'insurrection. Ils lui parlèrent aussi, en la blâmant, de leur révolte, mais ajoutant qu'ils avaient été forcés par la fausseté de quelques-uns d'entre eux, qui, en les

trompant, avaient également joué les Perses; ils s'étaient plaints de la tyrannie de la cour qui avait voulu les contraindre à abandonner la loi de leurs pères; enfin ils rappelèrent les odieuses fourberies du scélérat Vassag, qui avait osé prendre sur lui de déclarer au roi de Perse, au nom de l'Arménie entière, qu'on allait accepter volontairement dans tout le royaume, la foi des mages, tandis que personne n'était disposé à ce changement. Après avoir donné ces instructions au seigneur persan, ils le chargèrent d'aller de leur part trouver le roi Hazguerd pour implorer son indulgence, et apaiser, s'il était possible, sa colère, trouver le moyen de remédier à ce mal. Le motif de ce message n'était pas tant dans leur intérêt que dans celui de leurs frères qui étaient en Perse, et dont ils craignaient que les souffrances ne fussent augmentées à cause d'eux.

Ces nouvelles cependant étaient déjà connues à la cour; le traître Vassag avait instruit le roi des défaites déplorables que les troupes royales avaient essuyées, et il avait accusé l'assemblée du clergé d'avoir seule causé le soulèvement par son influence, car le but de cet impie était de semer la désunion entre les évêques et les princes. Il ne savait pas encore que l'âme et le corps se séparent pendant un certain temps comme cela se voit dans la nature, mais qu'il est impossible de désunir ceux qui se sont unis par un effet de l'amour de Dieu.

Le seigneur persan, qui était porteur du message des Arméniens, arriva au lieu où hivernait le roi, et

lui fit le récit exact et circonstancié de l'état où se trouvait la cause royale en Arménie. Ces nouvelles troublèrent d'autant plus Hazguerd qu'il revenait de la guerre d'Orient, humilié et non triomphant comme il s'y était attendu. Aussi lorsqu'il eut appris le véritable état des choses de la bouche de ce véridique envoyé, il rejeta tous les désastres inattendus sur ses conseillers qui lui avaient dicté son courroux, et son effervescence ordinaire fut remplacée par le découragement; son ardeur s'éteignit et son orgueil fléchit; son cœur farouche reprit quelque chose d'humain, il s'aperçut qu'il était faible et qu'il ne pouvait pas faire tout ce qu'il voulait. Plein de ces pensées humiliantes, il dompta les élans ordinaires de son emportement, étouffa ses cris furieux, et modéra la violence de ses paroles qui, grondant comme le tonnerre, épouvantaient de ses ordres terribles les présens comme les absens. Prenant un air tranquille et affable, il commença à s'entretenir familièrement avec tout le monde. « Quel mal ai-je « donc fait, disait-il? ai-je jamais causé du tort, je ne « dis pas à une nation et à une famille, mais à un « simple individu? Est-ce qu'il n'y a pas dans ce « pays des héros, soumis à mon sceptre, quantité de « doctrines et de religions, que chacun exerce en « toute liberté? Qui jamais les a forcés de se sou- « mettre à une seule loi, celle des mages? Quant à « la religion chrétienne, comme les chrétiens sont les « plus fermes et les plus fidèles observateurs de leur « loi, nous estimons que c'est un meilleur culte que

« tous les autres, et personne ici n'aura la liberté « de jeter sur cette profession de foi la moindre « tache, car je pense qu'elle peut marcher de pair « avec notre loi à nous, qui sommes de la race des « dieux. Je tiens de mes aïeux qui ont occupé avant « moi ce grand trône que, de leur temps, les chré- « tiens étaient estimés des rois et du peuple; car « alors on fit examiner tous les cultes qui existaient « dans l'empire, et il fut reconnu que celui des « chrétiens était le plus pur et le plus sublime. Ce « fut pour ce motif qu'ils furent chéris et respectés « à la cour et dans tout le royaume; mes pères les « élevèrent en dignité, et les comblèrent de marques « de munificence à la cour; ils pouvaient entrer « librement en Perse et en sortir de même, et ils « allaient partout tête levée. Ceux qui sont les pre- « miers des prêtres chrétiens, et qu'on appelle évê- « ques, étaient bien vus à la cour, et recevaient « souvent des présens du roi, comme des vigilans « magistrats et de fidèles préfets. Souvent on leur « confiait les administrations dans les provinces « éloignées, et les affaires du royaume marchaient « bien.

« Mais vous, ajouta Hazguerd, en jetant un regard « de colère à ses courtisans, vous ne m'avez pas « rappelé ces faits; au contraire, vous m'avez tou- « jours fatigué les oreilles de toute sorte de noir- « ceurs, vous m'avez fait faire ce que je ne voulais « pas, et, vous le voyez, il en est résulté des dommages « irréparables, dans mon empire, entre deux enne-

« mis implacables. Durant mon voyage lointain « je n'ai pu rien terminer concernant la guerre, et « voilà qu'ici vous excitez des querelles dans ma « maison, vous me mettez encore sur les bras une « nouvelle guerre, qui sera pire que celle des enne- « mis du dehors. »

Le roi parla ainsi dans une assemblée où étaient réunis en conseil les grands de sa cour, et il rejeta sur les mages et le chef des mages tout ce qui était arrivé. Les visirs et les grands officiers qui étaient assis dans le tribunal écoutaient en silence ce langage si différent de celui que tenait ordinairement Hazguerd. Accablés de honte, ils se courbaient en avant, regardaient la terre et n'osaient pas lever les yeux.

Un des favoris du roi, qui était présent à cette étrange scène, ouvrit enfin la bouche et dit pour complaire au roi irrité : « Tout ce que vous venez « de nous dire n'est que trop vrai, ô roi; mais il est « vrai aussi que vous pouvez tout subjuguer selon « votre volonté, et que rien ne peut se soustraire à « votre puissance, car les dieux vous ont accordé « de réussir dans toutes vos entreprises. Ne nous « faites donc pas de la peine, et n'accablez pas nos « âmes sous le poids de votre déplaisir. Peut-être la « fin de cette entreprise sera-t-elle plus facile que le « commencement? Ayez patience et indulgence, « laissez à ces chrétiens le libre exercice de leur « culte, et par ce moyen vous ramenerez bien sûr « les rebelles à l'obéissance. »

Le roi applaudit à ce conseil, et bientôt fait venir devant lui les chrétiens de toutes les nations qui étaient dans son armée, ceux qu'il avait mis aux arrêts : il avait fait jeter les uns en prison, les autres avaient subi de rudes châtimens, tous avaient eu défense de servir Dieu, et quelques-uns avaient même été forcés par le roi à adorer le soleil. Les cœurs de toutes ces pauvres milices chrétiennes étaient tristes. Or, Hazguerd ordonna ce même jour qu'ils suivissent désormais en toute liberté les anciens usages de leur loi, et qu'ils recommençassent à célébrer leurs cérémonies religieuses. Il fit plus, ceux des apostats qui hésitaient de se soumettre à la grande pénitence et qui différaient de rentrer dans le sein de l'Église, y furent, par ses soins, reconduits de force, laissant aux prêtres chrétiens la liberté d'en user, comme il leur plairait, avec eux. Les pensions qui avaient été supprimées furent rendues à chacun. ceux qui avaient été expulsés ou chassés des banquets ou des festins de la cour, y revinrent. Enfin tout fut rétabli sur l'ancien pied ; le roi ayant repris pour ses grands sujets chrétiens son ancienne condescendance, leur permit de venir, comme autrefois à la cour, et il leur parlait en toute amitié.

Après cette amnistie solennelle et ce pardon général accordé en présence de sa capitale et de toute l'armée, il expédia des édits concernant les chrétiens dans tout son empire, notamment en Arménie, en donnant l'ordre qu'on élargît tout prisonnier retenu dans les fers pour cause de religion ; il ordonnait

en outre qu'on rendît aux chrétiens leurs biens confisqués, ainsi que les terres, patrimoines, donations, acquisitions faites à prix d'argent, qui étaient aliénés. « Car nous avons donné l'ordre, disait le roi, que chaque chose retourne à son maître. »

En retour de ces ordonnances, le roi demandait qu'on lui donnât des garanties de la fidélité des insurgés arméniens, et leur promettait avec serment, et sous la garantie de tous les grands de son royaume, que tout serait oublié, et qu'il ne chercherait en aucune manière à tirer vengeance de l'insurrection. Il terminait en disant : « Vous avez jusqu'ici suivi religieusement votre loi, observez-la plus religieusement encore, je ne vous demande plus désormais qu'une chose, c'est de me servir avec fidélité. » Cet édit fut publié dans toute l'Arménie et dans beaucoup d'autres pays où l'on professait la religion chrétienne.

En même temps le fourbe Hazguerd dans une vue maligne expédiait secrètement des courriers au césar de Constantinople pour s'assurer s'il était bien vrai que les Grecs eussent refusé de s'immiscer dans les affaires des chrétiens, ni directement ni indirectement. Lorsque Hazguerd eut reçu de la cour de Constantinople l'assurance qu'il demandait, il commença à rentrer dans son ancienne voie; car il se figurait que si son premier dessein avait échoué, c'était la faute des circonstances, ou de ses généraux, et qu'une seconde tentative serait plus heureuse.

Les Arméniens rassemblés en conseil ayant reçu la

lettre d'Hazguerd, lettre qui ne parlait que de paix, mais qui n'en renfermait pas moins un venin mortel, s'étonnèrent d'abord du changement de l'esprit du roi ; puis, s'apercevant de son dessein, ils se dirent les uns aux autres : « Combien cette fourberie royale est audacieuse et maladroite ! mais voilà deux et trois fois qu'Hazguerd échoue dans de pareilles ruses, et il n'est pas encore honteux ? Son but est visiblement de nous désunir et de relâcher les nœuds qui nous lient. Est-il possible d'ajouter foi à ses discours frivoles ? Quel bien avons-nous vu ou entendu dire qu'il ait fait aux églises de Perse ? Comment les méchans peuvent-ils faire du bien aux bons ? Celui qui marche dans les ténèbres, peut-il guider les autres dans le sentier de la lumière et de la vérité ? Comme la justice ne peut naître de l'injustice, aussi la vérité ne peut surgir du mensonge. Il n'y a point de paix à attendre d'un cœur qui aime la discorde et la perturbation. Nous qui sommes des élus par la grâce de Dieu, et affermis par la foi et l'espérance en Jésus-Christ ; nous qui avons confessé et confessons toujours fermement que le Christ est vrai Dieu, qu'il est venu parmi nous, qu'il est né d'une vierge, dans le sein de laquelle il a pris un corps semblable au nôtre, corps qu'il a uni à sa divinité ; qu'il s'est chargé de nos péchés, qu'il a été mis sur la croix, puis dans le sépulcre, qu'il est ressuscité et monté au ciel en présence de ses disciples, et qu'il est assis à la droite du Père ; nous qui croyons à son surprenant et glorieux avènement dernier, où il res-

suscitera les morts, renouvellera la vieillesse des créatures, et rendra aux justes et aux pécheurs, selon leurs œuvres, nous ne nous trompons pas comme des enfans, nous ne nous égarons pas comme des imprudens, et nous ne nous laissons point séduire comme des ignorans; nous sommes prêts à subir toutes les vexations, et nous invoquons sans cesse la clémence de Dieu, afin qu'il nous accorde de finir nos jours dans la même foi, dans laquelle nous sommes nés, et que nous devions ce bonheur à notre courage, et non à notre faiblesse. Maintenant tout l'Orient et tout l'Occident savent que Hazguerd a déclaré la guerre au vrai Dieu et qu'il veut nous massacrer injustement, en récompense des nombreux services que nous lui avons rendus. Nous prenons à témoin les cieux avec tous les êtres célestes, et la terre avec tous les êtres terrestres, que nous ne sommes pas coupables, non pas même dans nos pensées, ni d'intention. Au lieu de nous récompenser par des dons et par des largesses, le roi veut nous priver de notre véritable vie, et il est impossible que nous le permettions ni présentement ni plus tard. Comment pourrions-nous croire les paroles de paix d'une bouche indigne qui nous forçait naguère à l'apostasie? Par quelles bonnes actions a-t-il mérité la grâce du ciel dans son cœur, si prompt pour nous annoncer cette bonne nouvelle? Si celui qui blasphémait habituellement le nom de Jésus-Christ et qui entraînait les fidèles à l'apostasie, nous fait aujourd'hui quelques concessions, assurément c'est

malgré lui, et nous ne devons pas les accepter légèrement. Celui qui jurait par ses faux dieux d'exterminer les prêtres de Jésus-Christ en leur faisant souffrir toutes sortes de supplices, vient nous prodiguer l'éloge, il est clair que ce n'est que fourberie et astuce, et pour nous tendre un piége secret. Nous ne devons donc pas le croire, ni accepter sa mensongère amnistie. »

Voyant que ses ruses n'avaient pas opéré, comme il s'en était flatté, la désunion des Arméniens coalisés contre lui, Hazguerd rappela auprès de lui son ancien ministre, homme artificieux et malfaisant, qui s'exerçait depuis son enfance à toute espèce de noires méchancetés; la chair des saints était sa pâture favorite, et le sang innocent son breuvage de prédilection. Ce fut à cet enfant de Bélial qu'il donna l'ordre fatal, qui doubla en lui l'ardeur de scélératesse, de se mettre en campagne avec une nombreuse armée levée de toutes les nations, et quantité d'éléphans, pour soumettre l'Arménie révoltée. Le ministre du roi des rois arriva bientôt aux frontières d'Arménie, dans la ville de province de Païdagaran (28), et répandit ses troupes dans tout le pays d'alentour, sans rien laisser percer de ses projets sanguinaires. Le vieux dragon se reposait dans cette ville fortifiée comme dans sa tanière, et pour ne pas inspirer de crainte, il se tenait tranquille; mais ses sifflemens, pour être étouffés, n'en étaient pas moins effroyables, et ils répandaient la terreur de près et au loin.

Ce redoutable satrape, si mal disposé pour les chrétiens était commandant et intendant général de toute la Perse. Il avait le titre de mihir Nerseh ; rien ne se faisait sans son ordre ; et non-seulement son pouvoir s'étendait sur les grands et sur les petits, mais le roi lui-même se soumettait à ses conseils. Le sinistre projet qui avait pour but l'extinction totale du christianisme en Arménie, fut concerté entre le prince et ce tout-puissant ministre.

CHAPITRE IV.

DÉFECTION DU PRINCE DE SUNIK ET DE SES IMPIES COMPAGNONS.

J'ai raconté jusqu'ici sans hésitation les fléaux qui vinrent fondre sur nous, fléaux suscités par les ennemis du dehors, qui furent plus souvent battus par nous qu'ils ne nous battirent; car alors nous étions tous unis comme des frères, et si quelques-uns nourrissaient en secret des pensées de trahison, il n'en perçait rien au-dehors, et notre union nous rendait redoutables aux yeux du monde, comme on l'a vu dans deux ou trois batailles où les ennemis n'ont pas pu nous résister. Mais lorsque la division vint à se glisser parmi nous et qu'il n'y eut plus d'unanimité dans nos assemblées, la vertu divine s'éloigna, et comme chacun était isolé et séparé par égoïsme, les événemens déplorables allèrent en augmentant. Car, si lorsqu'un membre est coupé et séparé d'un corps vivant, nous fondons en larmes à la vue de ce morceau qui n'a plus de vie, à combien plus forte raison ne devons-nous pas nous affliger sur celui dont l'âme et le corps meurent à-la-fois, et si c'est un triste spectacle à contempler dans un seul homme, combien n'est-il pas plus déplorable

lorsqu'il s'agit d'une nation entière. Que dis-je, d'une nation? Hélas! mes plaintes ne sont pas pour une seule, mais pour plusieurs états et peuples. Je vais signaler avec un cœur navré, et bien malgré moi, tous ceux qui furent privés de la vraie vie, et firent éprouver à leurs frères des pertes, temporelles pour quelques-uns, et pour d'autres, plus affreuses, temporelles et éternelles. Mais le pire des malheurs, c'est que la porte qu'ils ont ouverte à la perdition, ne peut plus se fermer que de la main même de Dieu, les forces humaines étant impuissantes à y parvenir.

Or, ce fourbe de mihir Nerseh, qui connaissait d'avance toute la scélératesse de Vassag, le fit appeler près de lui, et comme l'apostat ne faisait déjà plus partie de la ligue arménienne, il se rendit en toute hâte à l'invitation. Admis en présence du vieux satrape, il fit valoir son irréprochable fidélité au parti royal, accusa les Arméniens et les calomnia même en leur imputant des choses qu'ils n'avaient jamais songé à commettre; enfin, il ne négligea aucun moyen pour gagner la faveur de ce visir. Celui-ci, qui méprisait intérieurement Vassag, ne laissa pas de lui accorder des distinctions et de lui prodiguer de belles promesses; il fit même plus pour enflammer son ambition; il lui insinua qu'il le regarderait même comme digne des honneurs du trône, s'il parvenait à rompre l'union des Arméniens et à accomplir la volonté du roi dans ce pays révolté. Vassag, mû par le penchant qui le portait au mal,

et par son ambition effrénée, se chargea de faire son possible pour amener à bien le projet d'Hazguerd.

Le vieux satrape se réjouissait dans son cœur d'avoir trouvé un traître de cette importance et un Arménien aussi détaché de la cause nationale; pour payer ce zèle épouvantable et les ruses que Vassag allait machiner, il le qualifiait de sage et de savant; il croyait pouvoir en séduire d'autres par son moyen et les réduire en esclavage tant pour l'âme que pour le corps. Cet idolâtre ne s'apercevait pas que cet homme parjure à son Dieu et à sa patrie, n'est capable que de faire le mal, plus qu'un païen.

C'est ainsi que Vassag se sépara définitivement de la communion de la sainte Eglise, et qu'il s'aliéna Jésus-Christ. Il oublia que le fils de Dieu est venu sur la terre et qu'il nous a donné les préceptes de l'Evangile, dont il ne s'effraya pas des menaces, et ne se réjouit pas de la bonne nouvelle; il renia les fonds du baptême où il avait été régénéré, et ne se souvint point du Saint-Esprit qu'il avait reçu; il offensa le précieux corps de Jésus-Christ qui l'avait sanctifié, et foula aux pieds le sang précieux qui a lavé les péchés; il déchira l'acte d'adoption, et rompit le cachet des sacremens; il se sépara du nombre des élus, et attira beaucoup de monde à sa rébellion. Il entreprit la ruine de son propre culte avec obstination et témérité, et se plaça dans les rangs infâmes des adorateurs des démons. Ce fut un vase de réprobation; Satan, après l'avoir rempli de ses ruses infernales, le prit sur son bras comme un bouclier, le revêtit

comme une armure, et il fut soldat parfait de sa volonté. Il combattit par la ruse avec les sages, et par la subtilité avec les savans, à découvert avec les hommes simples, et tortueusement avec les politiques. C'est ainsi qu'il parvint à détacher un grand nombre d'hommes du troupeau de Jésus-Christ, pour les faire passer dans celui du démon. Se glissant dans la masse des fidèles comme un serpent dans les buissons épais, Vassag enleva publiquement à la sainte cause de Dieu quantité de nobles, de princes, et même d'ecclésiastiques indignes de ce nom. Voici la liste de ses complices :

Le prince de Réchedounik Ardag, le prince de Korkorounik Katichau, le prince de Vahévounik Kide, le prince de Bagradounik Dirotz, le prince de Abahounik Manedg, les princes de Kapegenik Arden, d'Agik, Endjoug, d'Ourdzik, Nerseh, de Balounik, Varaz-Chabouh, Manen, seigneur d'Amadounik, et plusieurs nobles anciens de la race royale, qu'on appelle Osdanik. Il attira dans son parti, outre les puissans personnages, sa principauté presque tout entière et l'innombrable peuple qui était placé sous sa dépendance, qu'il amena à violer leur foi; il parvint aussi à s'attacher quelques prêtres parjures, entre autres Zanghag, Bedrosse, et un diacre du nom de Sahag, dont il fit ses agens pour machiner ses fourberies. Il les envoyait, l'évangile à la main, chez les hommes simples; ils leur juraient sur les livres sacrés et se portaient garans que le roi ne voulait pas contraindre les Arméniens d'abandon-

ner leur religion, mais qu'il en permettait au contraire le libre exercice, pourvu qu'on se tînt en repos et s'éloignât des insurgés. Ce fut par cette manœuvre odieuse qu'ils enlevèrent une grande multitude de peuple à la ligue chrétienne, et la mêlèrent avec les apostats.

Après avoir, tant par son autorité que par ses artifices, réuni des troupes immenses sous son drapeau, il écrivit au grand intendant des Perses pour lui donner la liste de ceux qui avaient consenti à le seconder dans ses projets criminels. Il fit valoir comme un acte héroïque le talent qu'il avait employé et les efforts qu'il avait faits pour les soumettre à la loi des mages, et se vanta, ce qui était malheureusement vrai, d'avoir jeté le trouble dans les conseils des Arméniens, d'avoir attiré à lui une partie des troupes et semé la division parmi les princes ligués pour le maintien de la religion nationale.

Le traître avait bien mérité, en effet, de la cour de Perse. Après avoir jeté l'Arménie entière dans la plus grande confusion et désuni la ligue qui faisait toute la force de la cause chrétienne, il étendit son bras au dehors, et déchira le traité d'alliance que Vartan avait si habilement conclu avec la Géorgie et l'Albanie. Non-seulement il empêcha les effets du traité, mais il refroidit le zèle du pays d'Agdznik, contrée de Mésopotamie, qui était toute ardeur pour la cause chrétienne; ensuite, il écrivit au pays des Grecs à un certain Vassag de la famille des Mamigoniens, qui sont au service des Grecs dans l'Armé-

nie-Mineure, en leur donnant des renseignemens faux et mensongers sur la révolution arménienne. Malheureusement, à cette époque, cet homme était général des troupes grecques dans l'Arménie romaine, sur la frontière de Perse dans le territoire d'Arzeroum. Vassag trouva dans ce Vassag grécisé tout ce qu'il fallait pour en faire son complice et son coopérateur dans ses méchans desseins, car c'était un homme sans conscience. Il lui écrivit et lui assura que toute l'Arménie le suivait et acceptait les propositions du roi de Perse, à la réserve de Vartan et d'une poignée de rebelles qui marchaient encore sous ses ordres. Le Grec Vassag envoya cette lettre à Constantinople, et cette lettre, accompagnée de ses propres commentaires, aliéna les évêques et l'armée impériale qui portaient auparavant une vive sympathie à la sainte cause arménienne.

Les apparences semblaient justifier en effet les déclarations de Vassag; il employait le ministère des prêtres qui, l'Evangile et la croix dans les mains, faisaient passer des mensonges pour des vérités. Comment ne pas le croire, cet homme qui se disait lui et ceux de son parti les plus zélés chrétiens et les plus dévoués patriotes de l'Arménie ; cet homme qui jurait au nom du roi que l'amnistie n'avait rien de fictif, qu'elle était sincère et complète, et que chacun pouvait professer librement le culte chrétien, puisque le marzban ou le gouverneur général le permettait au nom du roi? Comment le monde n'eût-il pas été la dupe d'une aussi exécrable perfidie? Les

Grecs ne désiraient que de recevoir de bonnes nouvelles de l'Arménie. Vassag leur en donnait d'aussi satisfaisantes qu'il était possible, et rejetait tout le tort sur Vartan et ses compagnons.

Il mettait en œuvre les mêmes artifices auprès des peuples des régions montagneuses de la mer Noire, les Lazes, les Gortik, les Ardzag, les Kaldik, et il les engageait fortement à repousser de leur territoire tous les partisans de Vartan qui s'y réfugiaient.

Ses ruses produisirent partout l'effet qu'il attendait, à la réserve des Huns qui restèrent fidèles à l'alliance ; aucun secours étranger ne vint aux troupes de Vartan. Après avoir réuni toute la cavalerie de Perse, Vassag en posta une grande partie à la porte du défilé de Derbend, où il interdit le passage aux secours qui auraient pu arriver, et il écrivit lettres sur lettres à la cour de Perse pour qu'on envoyât des renforts dans ce même endroit. Par l'ordre du roi, il fit marcher sur cette même contrée toutes les troupes qui étaient aux pays de Géorgie, Lepnik, Dzepik, Vad, Kav, Kgouar, Khrassan, Hedgadag, Paskhen, Posken, Pikonan et tout le corps de Tavasbaran des montagnes et des plaines; il encourageait une partie par de riches présens qu'il tirait du trésor royal ; il effrayait l'autre en lui montrant les ordres impérieux d'Hazguerd.

Il écrivait jour par jour le succès de ses trames au grand intendant de Perse qui s'était retiré dans la ville de Païdagaran. Dès-lors celui-ci opéra plus hardiment en vertu des succès inespérés de Vassag; il

jeta l'épouvante chez quelques peuples et s'attacha les autres par des présens. Il fit appeler auprès de lui Vassag et les princes ses compagnons; il leur prodigua, d'après l'ordre de la cour, des présens magnifiques à eux et aux troupes qu'ils commandaient. Les prêtres apostats ne furent pas oubliés; Vassag les présenta au grand ministre en vantant leur mérite et les services qu'ils avaient rendus à la cause royale, disant : « Je dissoudrai le reste de la li-
« gue par ceux-ci. »

Le ministre ne ménagea pas les éloges et les remercîmens à ces impies. « Après que nous aurons ob-
« tenu une victoire complète, leur dit-il, les têtes
« du clergé seront entre vos mains, et je me char-
« gerai moi-même de représenter au roi vos loyaux
« services. »

Enfin Vassag était parvenu à pervertir l'opinion, et tout le royaume était en proie à une confusion si grande que les frères se séparaient des frères et les fils des pères. A qui croire? à qui obéir? A Vartan ou à Vassag? Tous deux parlaient également au nom de la religion et de la patrie. On ne savait quel parti choisir.

Il y avait au pays de Siunik deux religieux qui étaient neveux de Vassag, hommes de grande vertu, qui brillaient au premier rang parmi leurs confrères; leur indigne oncle écrivit contre eux à la cour et obtint tout pouvoir sur leur vie. Il se contenta de les bannir à perpétuité avec défense de remettre jamais les pieds dans le royaume sous peine de mort. Il dispersa et

chassa des terres de sa dépendance tous les religieux qui lui reprochaient courageusement ses impiétés, et il ne négligea rien de ce qui pouvait ruiner la cause de la vérité. Il instruisait lui-même dans toutes les ruses imaginables, celles que les idolâtres ignoraient, et il ne rêvait qu'aux moyens de détruire les vœux monastiques et la religion entière dans toutes les provinces d'Arménie.

Le mihir Nerseh ayant reconnu en Vassag un génie de malice plus habile et plus fertile en ressources que le sien même, se fiait aveuglément à lui, et le consultait sur tout ce qui concernait l'Arménie; il entrait dans les détails les plus minutieux lorsqu'il lui adressait des questions. Après s'être informé du nombre des compagnons de Vartan, et avoir appris que ce général commandait peut-être plus de soixante mille hommes, il questionna Vassag sur la valeur et le mérite militaire de chacun. Puis il voulut connaître aussi le nombre de ceux qui portaient une armure complète, celui des archers, celui des fantassins armés de boucliers. Ces questions satisfaites, le mihir Nerseh demanda le nom des généraux les plus résolus afin de tripler le nombre des troupes qu'on se proposait de leur opposer. Il voulut savoir également quels étaient les drapeaux de chaque commandant supérieur, comment ils disposaient leurs troupes et en combien de divisions ils se partageaient; quel général conduirait l'avant-garde, de quel côté ils porteraient d'abord la guerre; quel était le nombre de leurs aides-de-camp, le nombre des trompettes; s'ils com-

battraient derrière des retranchemens ou en rase campagne; s'ils se rangeraient en ordre de bataille ou se porteraient tumultueusement sur un seul point. Enfin les noms de ceux qui étaient reconnus pour vouloir combattre jusqu'à la mort et de ceux qui chancelaient dans un moment d'embarras.

Instruit par Vassag de tout ce qui concernait les préparatifs de guerre, le mihir Nerseh assembla tous les généraux et les commandans des milices, et leur ordonna devant Vassag de se diriger par les conseils de celui-ci. Il laissa l'armée et tous les généraux sous les ordres d'un homme notable nommé Mouchgan-Niusalavourd, et il s'en retourna au pays d'Orient en Perse auprès du grand roi pour lui rendre compte de ce qui s'était passé pendant son expédition. Il fit valoir la sagesse de sa propre conduite et critiqua amèrement les frauduleuses machinations de Vassag comme indignes d'un grand-officier de la cour de Perse, quoique ces machinations eussent eu pour résultat la division des troupes arméniennes. « S'il « nous a rendu service en cela, dit-il en terminant « son rapport au roi, ce n'a été que pour couvrir sa « lâche défection et ses anciens crimes. » Après avoir écouté attentivement les observations de son premier ministre, Hazguerd conçut une indignation terrible contre Vassag. « Je jure par nos dieux, s'écria-t-il, « que si ce misérable échappe à cette grande guerre, « je lui ferai subir une cruelle mort pour payer tou- « tes ses infamies. »

CHAPITRE V.

INVASION DES ORIENTAUX.

Oh ! combien est grand l'amour divin ! combien il l'emporte sur toutes les grandeurs terrestres ! Il rend les hommes intrépides et semblables aux milices immortelles des anges ! Depuis l'origine du monde, ce saint amour a produit des miracles de vaillance en tout temps et en différens lieux. Les hommes qui sont revêtus de l'amour divin comme d'une armure ne s'effraient pas, comme les âmes pusillanimes, ni de leur propre mort, ni de la mort de leurs plus chers amis, ni de l'exil de leurs familles, ni du pillage de leurs biens, ni d'un esclavage subi dans des terres lointaines, et ils comptent pour rien les plus affreux supplices. Leur seul vœu est d'être unis au Seigneur et de ne pas encourir son courroux par des actions indignes ; ils préfèrent cette félicité à toutes les jouissances de ce monde ; ils regardent l'apostasie comme une mort réelle, et la mort au nom de Dieu, comme une vie immortelle ; ils croient que la servitude religieuse sur la terre, est la liberté véritable, et celui qui perdra la vie dans le bannissement lointain, la conservera en Dieu (*Jean*, XII, 25). Nous avons vu de nos

yeux le royaume d'Arménie donner à cette époque des exemples de ces héroïques vertus.

Le grand Vartan fut le premier qui s'engagea dans cette glorieuse carrière, car après avoir vu la division affaiblir son pays, et connaissant d'ailleurs la lâcheté de plusieurs de ses adhérens, il ne s'effraya point de ces signes sinistres, et encouragea ses troupes à la confiance et au dévoûment. Toutes les forteresses royales étaient encore en son pouvoir ou entre les mains des princes qui n'avaient pas déserté sa cause et qui étaient restés fidèles à leurs sermens. Il convoqua toutes les troupes dans la ville d'Artachat (29), et remplaça les princes qui étaient entrés dans les vues criminelles de Vassag par leurs frères, ou leurs fils, ou leurs neveux, et il les mit à la tête de leurs troupes, car il commandait encore dans tout le pays. Bientôt tous les princes fidèles accoururent au lieu du ralliement avec leurs troupes respectives et leurs munitions de guerre. Voici la liste des princes qui étaient sincèrement attachés à la cause nationale.

Nerchabouh d'Ardzrounik, Khorén, de Khorkhorounik, le généralissime Vartan le Mamigonien, Ardag de Balounik, Vahan d'Amadounik, et la troupe de Vahevounik, Tatoul, Himaïag et Khazrig de Timaksians, Tatoul de Vanantatzik, Archavir d'Archarounik, Schimavon d'Antzevatzik, Dadjad de Kintounik, Adom de Knounik, Kosrof de Kapeliank, Garen de Saharounik, Nerseh de Katcperounik, Parseman de Mantagounick, Arsen de Indzaezik,

Aïrouk de Silgounik, Vren de Dachradzik, Abrsam d'Ardzrounik, Schah l'écuyer royal, Khours le Srouvadzdiank, ainsi les Kogkianks, Aggeatziks et Dirbadouniks et les troupes de Rechedouniks, enfin tous les officiers royaux avec leurs propres soldats. Ces princes et ces seigneurs avec leurs troupes respectives se rassemblèrent dans la plaine d'Ardaze, qu'on appelle Avaraïr, pour s'entendre sur la nouvelle guerre. Le nombre des combattans s'élevait à soixante-six mille, tant cavaliers que fantassins.

L'évêque Joseph, le prêtre Léonce, et quantité d'autres prêtres et membres du clergé vinrent au milieu du camp ; ils n'hésitèrent pas un moment à partager les périls que pourrait courir leur cause. Cette guerre n'étant pas une guerre ordinaire pour la cause humaine, ils voulurent disputer aux confesseurs de la foi les palmes du martyre.

Après avoir passé ses soldats en revue, Vartan leur parla en ses termes : « Je me suis déjà trouvé à « beaucoup de batailles, où, plus d'un de vous qui « m'écoutez étiez avec moi. Dans quelques-uns « de ces combats, nous avons remporté la victoire ; « dans d'autres nous avons subi des défaites ; mais « nous avons été plus souvent vainqueurs que vain- « cus. Dans toutes ces occasions, cependant, il ne « s'agissait que d'une gloire terrestre, parce que « nous combattions par l'ordre du roi temporel ; le « déserteur et le fugitif étaient réputés vils et igno- « bles en ce monde, et ils subissaient une mort sans « pitié que le roi leur faisait donner pour les punir de

« leur lâche conduite ; celui qui se comportait vail-
« lamment, au contraire, était décoré du titre de
« brave, et cet honneur réjaillissait sur toute sa
« famille ; il recevait en outre des présens magni-
« fiques de la part du roi temporel et mortel. Nous
« portons tous des cicatrices qui nous ont valu des
« distinctions et des récompenses ; mais je regarde
« comme des choses de néant ces actes d'héroïsme,
« aussi bien que tous ces hommes et toutes ces di-
« gnités, car ce sont choses passagères et périssables.
« Si nous avons fait preuve de courage pour complaire
« à un roi mortel, combien n'en devons-nous pas
« montrer davantage dans la cause de notre roi im-
« mortel, qui est maître des vivans et des morts, et
« qui juge et récompense tous les hommes suivant
« leurs œuvres. Quand nous prolongerions notre vie
« jusqu'à une extrême vieillesse, il faudrait pourtant
« à la fin quitter notre enveloppe mortelle. Hâtons-
« nous plutôt d'aller chez le Dieu vivant, dont nous
« ne serons jamais séparés.

« Je vous en prie, ô mes braves compagnons, je
« vous en conjure humblement, car plusieurs d'en-
« tre vous me sont supérieurs en vaillance et en di-
« gnité de famille, marchez sur les traces de vos
« valeureux pères. Et puisque vous m'avez choisi
« volontairement pour votre généralissime, écoutez
« attentivement mes paroles, et puissent-elles trou-
« ver de la sympathie dans le cœur des chefs et des
« soldats. Ne nous laissons effrayer et tourner le dos
« ni par la grande multitude de ces païens, ni par

« les épées tranchantes des hommes mortels; si « Dieu nous donne la victoire, nous les ferons tous « passer par les armes, afin que la sainte cause de « la vérité se relève; si au contraire les jours de « notre vie sont tranchés par la mort, dans ces ba- « tailles saintes, nous nous résignerons sans mur- « mure. Mais surtout, ô mes frères d'armes, que « jamais la moindre lâcheté ne se montre ni dans « nos conseils, ni au milieu de nos actes de bra- « voure. J'ai toujours présente à la mémoire, et « quelques-uns d'entre vous s'en rappellent ainsi « que moi, l'action par laquelle nous trompâmes et « nous déçûmes cet impie Hazguerd comme un en- « fant simple. En apparence, et par politique, nous « souscrivîmes à ses volontés sacriléges; mais en se- « cret, et dans le fond de notre pensée, Dieu est té- « moin que nous lui étions fidèles. Nous ne feignîmes « pas ainsi par peur de la mort, notre seule inten- « tion était de délivrer nos proches et notre patrie, « qui couraient le plus grand danger. Nous voulions « nous réunir à eux, afin de pouvoir opposer une « résistance ferme à ce roi impie ou par la guerre « ou par la paix, afin de conserver la religion sainte « que nos pères ont reçue de Dieu. Maintenant si « nous n'avions pas le bonheur de pouvoir venir en « aide ni à l'Arménie, ni à nos familles, il est im- « possible que, pour leur amour, nous échangions « Dieu pour l'homme.

« Récemment, dans deux ou trois batailles, nous « avons, avec l'aide puissant de Dieu, remporté

« des victoires éclatantes. Nous avons battu et dis-
« persé comme de la paille les troupes du roi, mas-
« sacré sans merci les mages, et purgé le pays en
« plusieurs endroits de l'abomination de l'idolâtrie;
« enfin nous avons foulé aux pieds et effacé l'ordre
« exécrable de Hazguerd. L'agitation de la mer s'est
« apaisée, les flots montagneux se sont aplanis, l'é-
« cume s'est anéantie, et la rage brutale de notre
« tyran s'est calmée. Celui qui tonnait sur les nuages
« en nous parlant, descendit de sa hauteur accou-
« tumée et se fit humble devant nous; celui qui
« croyait avec une seule parole de commandement
« venir à bout de ses projets impies contre la sainte
« Église, le voilà arrivé à se mesurer avec nous les
« armes, l'archet, la lance et l'épée à la main. Il
« croyait, dans sa vile pensée, que nous avions revêtu
« le christianisme comme un vêtement. Est-ce qu'il
« peut changer la couleur de la chair! et quand
« même il y parviendrait, notre changement ne serait
« pas moins impossible ; car les bases de notre
« croyance sont posées sur la pierre immuable, non
« pas sur la terre, mais au haut du ciel, où il n'y a
« ni pluie qui tombe, ni tempêtes qui soufflent, ni
« torrens qui inondent, où rien, en un mot ne peut
« l'ébranler. D'ailleurs, s'il est vrai que nous tenons
« à la terre par nos corps, il ne l'est pas moins que
« nous nous sommes bâti au ciel cet édifice de
« Jésus-Christ où nul ne peut porter les mains.

« Courage donc, ô mes amis! Attachez-vous fer-
« mement à notre vrai général en chef qui n'oublie-

« ra pas vos actes de vertu. Courage, vertueux com-
« pagnons! c'est une grâce divine, où son pouvoir
« le plus sublime se réveille, qu'il a accordé à notre
« faible nature humaine, et non pas aux anges, mais
« à nous, pour mourir comme témoins de la divinité
« de Jésus-Christ. Si nous avons exterminé les enne-
« mis de la loi divine, depuis peu, de notre légitime
« révolution, nous avons obtenu pour nous et pour
« nos familles, un glorieux renom dont on se sou-
« viendra dans l'Eglise, et nous aurons lieu d'espé-
« rer une récompense céleste de Notre-Seigneur,
« récompense proportionnée à la pureté de nos mo-
« tifs et à l'héroïsme de nos actions. Mais si nous
« avons le bonheur de mourir en défendant cette
« sainte cause, quelle couronne ne nous est pas pro-
« mise? Mourir pour sceller l'Evangile de notre sang,
« comme a fait Jésus-Christ, que les êtres célestes
« se montrent jaloux d'imiter; mourir pour la reli-
« gion! Ah! cette grâce insigne ne sera pas accordée
« à tous, mais seulement à ceux que le Seigneur a
« prédestinés; elle ne sera pas l'effet de nos mérites,
« mais des libéralités du Seigneur; car, ainsi que
« nous l'apprend l'Ecriture, où les péchés abondent,
« la grâce divine surabonde. Et en vérité, mes amis,
« l'application de cette sentence nous convient mieux
« qu'à qui que ce soit; car nous, qui avons passé
« devant les hommes pour de lâches apostats, nous
« serons justifiés aux yeux des anges, des hom-
« mes et du père de l'univers. Lorsque les hommes
« nous crurent coupables d'avoir sérieusement re-

« nié notre foi, beaucoup de larmes furent versées « pour nous dans la sainte Eglise et au milieu de « nos familles. Nos proches compatriotes, tirant « l'épée contre nous, nous menacèrent d'une mort « affreuse; nos serviteurs évitaient notre approche « et prenaient la fuite en nous voyant venir. Les « pleurs dans les yeux, la plainte et le reproche à la « bouche, nos amis co-religionnaires lointains, qui « ne savaient pas ce qui se passait dans nos cœurs, « nous chargèrent d'injures et d'outrages par igno- « rance. Sans doute, cette scène de la terre se répé- « tait dans le ciel, et les anges de Dieu détournaient « la tête, afin de ne pas nous voir dans cette triste « position.

« Voici le moment d'effacer de nous toutes ces « infamies. Alors nous étions affligés et abattus par « la douleur, malades d'esprit et de corps; aujour- « d'hui, nous sommes consolés, animés intérieure- « ment et extérieurement, car nous sommes certains « que Dieu est avec nous et qu'il nous conduit. Ce « n'est point un général comme un autre, qui nous « commande, mes camarades; c'est le général de « tous les martyrs. La peur est un signe d'incrédu- « lité; depuis long-temps cette incrédulité nous est « étrangère : que la peur donc soit à jamais bannie « de notre pensée et de notre esprit! »

Ainsi parla ce valeureux généralissime, devant cette nombreuse assemblée, et non content de cette allocution adressée à tous, il prenait chacun en particulier pour l'encourager et l'exhorter. Il pour-

voyait aux besoins de tous; il donnait des armes à ceux qui en manquaient, des vêtemens à ceux qui n'en avaient pas, un cheval à celui qui en demandait ; il leur fournissait des provisions abondamment, et se montrait toujours avec un visage riant. Il avait coutume de rappeler aux troupes qui étaient sous ses ordres les exemples fameux que nos livres saints nous ont conservés, et de leur citer les anciens héros qui se sont signalés sur les champs de bataille, car, dès sa plus tendre jeunesse, il était très versé dans l'Ecriture. Il lisait et répétait à haute voix les livres héroïques des Machabées, et avec une éloquence admirable, il les expliquait et les mettait à la portée de tous. Il disait comment ces hommes zélés avaient combattu pour la loi de Dieu contre le roi Antiochus, et il ajoutait que, quoiqu'ils soient morts à la guerre, cela n'empêche pas qu'aujourd'hui la mémoire de leur vaillance ne subsiste tant sur la terre que dans le ciel. Il ne négligeait pas de faire remarquer aux milices que les lâches compatriotes de Mathatias s'étaient séparés de sa ligue et soumis aux ordres du roi ; qu'ils avaient bâti des temples aux idoles, offert des sacrifices d'abomination, et qu'ils avaient enfin péri par l'épée de leurs héroïques compatriotes. Il leur faisait observer aussi, que Mathatias et ceux de son parti ne s'étaient nullement effrayés de cette défection presque générale, qu'ils avaient, au contraire, redoublé d'énergie et conduit bien long-temps cette guerre sainte et même héroïque.

Après avoir ainsi pourvu à toutes les choses et en-

flammé le courage de ses troupes, Vartan les plaça en plusieurs divisions sur toute la surface de la plaine, et tout autour la cavalerie campa paisiblement.

Informé déjà des mouvemens et des projets de Vartan, Mouchgan, général d'Hazguerd, quitta Païdagaran en se dirigeant vers les provinces d'Arménie, de Her et de Zaravant avec ses cohortes païennes. Il y prit position, et campa en disposant ses tentes en rond; il fit creuser un fossé tout autour, et fit placer des pieux et des palissades par des sapeurs, afin de fortifier son camp comme une forteresse. Il détacha ensuite un corps assez considérable auquel il donna l'ordre de parcourir le pays, et de dévaster et piller les provinces.

Quand les troupes arméniennes eurent connaissance de ce mouvement, elles choisirent parmi les chefs de l'armée un seigneur nommé Arandzar, de la famille des Amadounik, homme aussi recommandable par sa prudence que par son courage; il s'éloigna du camp à la tête de deux mille hommes, et ayant marché aux Perses, il les battit et les mit en déroute complète; les restes se sauvèrent à grand'peine dans leur camp. Arandzar ramena sa troupe triomphante, et l'armée fit une grande fête ce jour-là.

L'apostat Vassag, qui était dans l'armée persane, renouvela alors ses indignes manœuvres : il envoya en députation ses faux prêtres avec un édit royal par lequel Hazguerd promettait, avec serment, le libre exercice du culte chrétien. Cette tentative, plus d'une fois renouvelée, fut infructueuse, les propositions de

Vassag furent rejetées avec mépris de toute l'assemblée, et surtout du clergé qui se trouvait au camp.

Après en avoir reçu l'ordre du grand évêque Joseph et des princes, le bienheureux prêtre Léonce commença à prêcher ainsi à haute voix, jour et nuit, devant toute l'armée.

« Rappelez à votre mémoire, ô braves Arméniens! « les anciens patriarches qui ont vécu dans chaque « siècle avant l'avènement du Fils de Dieu. Notre « malheureux sort, après nous avoir repoussés du « délicieux Eden, et jetés dans cette vallée de larmes, « a été cause que nous nous sommes trouvés sous la « puissance tyrannique du péché, et que, corrompus « par notre libre volonté, nous avons commis des « actions coupables qui ont excité la colère du créa- « teur, et forcé le juge miséricordieux à nous punir « dans sa justice. C'est alors que Dieu ordonna à la « mer céleste de verser sur la terre ses flots de « pluie, et que les mers terrestres et les torrens ca- « chés dans les entrailles du globe, se débordant « de tous côtés, semblèrent vouloir se confondre « avec les nuages : ainsi les eaux supérieures et in- « férieures furent les instrumens de supplice porté « contre nous par suite de nos péchés, car nous n'a- « vions pas de médiateur.

« Je citerai d'abord pour exemple le patriarche « Noé, ce juste qui marcha devant le Seigneur avec « un cœur parfait, qui apaisa la colère de Dieu, et « qui fut, pour ainsi parler, la seconde origine de « l'espèce humaine. Je citerai pareillement Abra-

« ham, ce juste qui subit glorieusement une épreuve
« si rude; il avait reçu Isaac, son fils unique, de la
« bonté de Dieu, et il consentit à le lui offrir en sa-
« crifice. Ce sacrifice inachevé fut le type qui figura
« l'incarnation du fils de Dieu, qui par ses liens,
« par son sacrifice et par sa mort a anéanti le pou-
« voir de la mort. Or, si la mort est tuée par la mort,
« nous ne devons pas balancer à nous rendre par-
« ticipans de la mort de Jésus-Christ, afin de vivre de
« son immortelle vie.

« Rappelez-vous, ô vertueux chrétiens, le grand
« Moïse qui supporta le contraste mystérieux avant
« d'avoir atteint l'âge d'homme; la famille de Pha-
« raon roi d'Égypte le recueillit, le fit élever, fut tout
« entière à son service, et sans le vouloir, son père
« nourricier. Lorsque le moment que Dieu avait
« marqué dans ses décrets divins pour délivrer les
« Hébreux de l'esclavage fut arrivé, Moïse fut mé-
« diateur entre le ciel et la terre, et le Seigneur lui
« dit : Je vous ai établi comme Dieu sur les Égyp-
« tiens. Car, où la majesté divine venait s'offenser, lui-
« même vengeait les Égyptiens, mais où la révélation
« divine lui commandait, il opérait par la baguette
« de grandes et merveilleuses vengeances; par ce
« saint zèle qu'il avait, frappa l'Égyptien et l'en-
« terra sous le sable, et ce fut pour cette raison
« qu'il fut nommé chef et conducteur du peuple de
« Dieu. Si Moïse est regardé comme le premier de
« tous les prophètes, c'est qu'il se sanctifia plutôt
« par beaucoup d'effusion de sang, et non-seule-

« ment il répandit le sang de l'étranger, mais il n'é-
« pargna pas, par son saint zèle, celui de sa nation
« même, qui avait échangé au désert le Dieu d'Is-
« raël pour un veau. Si Moïse vengea de si loin l'hon-
« neur du Fils de Dieu, qui était encore à venir,
« nous qui l'avons vu, qui jouissons des dons cé-
« lestes et magnifiques de sa grâce, combien plus
« ne devons-nous pas nous montrer les vengeurs de
« la présente vérité. Il s'agit de défendre l'honneur
« de celui qui s'est offert de lui-même à la mort pour
« nos péchés, et qui nous a délivrés ainsi de la dam-
« nation éternelle. Allons donc nous jeter au-devant
« de la mort pour obtenir une gloire immortelle, et
« nous ne serons pas moins que les prophètes des
« temps anciens les vengeurs de Dieu.

« Rappelez-vous le grand Phinée qui, égorgeant
« des Hébreux pendant la guerre, expia l'abomina-
« tion dont ils s'étaient rendus coupables, et la
« première dignité du sacerdoce fut affermie dans sa
« famille de siècle en siècle. Rappelez-vous le saint
« prophète Elie qui, indigné de l'idolâtrie d'Achab
« et par un zèle juste, massacra de ses mains huit
« cents hommes. Ajoutez les cent hommes qu'il fit
« brûler par le feu du ciel et qui furent condamnés au
« feu éternel (Liv. III, *Rois*, XIII). Après avoir ainsi
« vengé la sainteté du Seigneur, il fut enlevé au ciel
« dans un char de feu. Et vous, chrétiens, vous n'ê-
« tes pas moins intéressés à venger cette cause sainte,
« non pour que Dieu vous en récompense en vous
« envoyant des chars pour vous emporter au ciel par

« le chemin des nuages, mais lui-même, le Dieu des « chars et des coursiers, dans un appareil magni- « fique et entouré de ses légions d'anges, viendra « au-devant de vous, et à chacun, suivant ses dis- « positions, il fera croître des ailes pour le suivre, et « nous irons habiter son royaume.

« Mais à quoi bon répéter tout ceci à de braves « et fidèles serviteurs de Dieu ; plusieurs d'entre vous « sont plus versés que moi dans la science des Sain- « tes Écritures. David, dans son enfance, abattit avec « un caillou Goliath, grosse tour de chair, sans s'ef- « frayer de l'énorme sabre de ce géant ; il mit en « pleine déroute l'armée des païens, sauva son peu- « ple de la mort et de l'esclavage, et fut la tige des « rois d'Israël. Il fut plus encore, puisqu'il eut l'in- « signe honneur d'être nommé père du fils de Dieu. « Celui-ci ne fut ainsi nommé que par la nécessité « des temps. Et vous, véritables enfans de la grâce, « vous, nés du Saint-Esprit, vous êtes enfans de « Dieu et héritiers par Jésus-Christ. Aucun n'o- « sera vous enlever votre part d'héritage, si vous « méprisez les menaces et les promesses des idolâ- « tres, qui veulent vous rendre illégitimes et vous « faire déshériter de l'éternelle félicité.

« Rappelez-vous les chefs des armées d'Israël : « Josué, Gédéon, Jephté et tant d'autres qui, pour « venger la vraie religion, ont battu et dispersé les « armées des païens et purgé la terre de l'abomina- « tion de l'idolâtrie. Sûrs qu'ils faisaient un acte de « justice, et forts de la pureté de leurs intentions ils

« ne craignirent point d'appeler au nom de Dieu les « élémens même à leur secours, en sorte que le so- « leil et la lune, quoique privés d'oreilles, entendi- « rent leurs ordres et y obéirent. La mer et les « rivières leur ouvrirent un passage au milieu de « leur lit, et les remparts orgueilleux de la ville de « Jéricho tombèrent au bruit seul de leurs trompet- « tes. C'est ainsi que, de siècle en siècle, tous ceux « qui firent des actes d'héroïsme pour la foi, furent « applaudis des hommes et justifiés devant Dieu.

« C'est le même Seigneur qui règne depuis le com- « mencement des choses jusqu'aujourd'hui, et qui « règnera dans les siècles des siècles. Il ne se renou- « velle pas, car il ne s'use pas; il ne rajeunit pas, « car il ne peut vieillir: il ne varie ni ne change dans « sa nature divine, ainsi qu'il le déclare lui-même « par l'organe de ses prophètes. « Je suis, je suis, « dit-il, celui qui est; j'existe toujours le même, de- « puis le commencement; je ne cède pas ma gloire « à un autre, ni ma puissance aux idoles.

« Sachant tout ceci, mes vertueux frères, jamais « la lâcheté n'aura la puissance de nous énerver. « Loin de là, nous marcherons avec un cœur et une « foi fermes sur les ennemis qui s'avancent contre « nous. Nos espérances ne sont pas simples, mais « doubles : si nous allons mourir, nous sommes as- « surés de vivre; si nous donnons la mort, nous « vivrons pareillement devant Dieu.

« Souvenez-vous des paroles de l'apôtre : « Soyez, « dit-il, dans les mêmes sentimens que Jésus-Christ.

« Au lieu de la béatitude du ciel, il a accepté les « souffrances et la mort, et la mort de la croix! « C'est pour cela aussi que Dieu l'a souverainement « élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de « tout autre nom, afin qu'au nom de Jésus tout ce « qui est dans les cieux, sur la terre et sous la terre, « fléchisse le genou (*Philip.* chap. II, 5.).

« Car ceux qui sont unis à Jésus-Christ et qui le « voient des yeux de l'âme, contemplent clairement « l'invisible lumière de ce mystérieux soleil, qui, à « toute heure et à tout moment, est levé sur l'ho- « rizon des cieux. C'est ainsi qu'il attire le regard « pur et sanctifié à apercevoir des objets inaccessi- « bles aux êtres créés et à l'adoration du mystère de « la très sainte Trinité. Or, celui qui a eu le bonheur « de s'élever ainsi en âme et en esprit sur les hau- « teurs du royaume des béatitudes, participe en vé- « rité à la béatitude des élus et jouit de consola- « tions ineffables.

« Jamais, non jamais, mes nobles seigneurs et « mes bien aimés frères, jamais nous ne redescen- « drons de ces hauteurs divines sur la terre pour « nous traîner dans ses passions ; nous fixe- « rons notre demeure dans le lieu céleste où nous « avons porté notre pensée sans aucun souci des « choses d'ici-bas; car, en jetant un coup-d'œil sur « la terre, nous n'y voyons que pourriture, impu- « retés, abominations; partout des plaintes et des « afflictions, partout misère, pauvreté, souffrance, « oppressions de la part d'une foule d'exacteurs,

« vexations tyranniques de la part de notre pro-
« chain, faim et soif du côté de la nature, avec le
« froid de l'hiver, la chaleur de l'été, les maladies
« imprévues, les douleurs de la mort, les craintes
« du dehors, les terreurs du dedans, toutes choses
« qui tourmentent le genre humain. Beaucoup dé-
« sirent la mort avant qu'elle arrive, et s'en vont
« contens lorsqu'elle vient. Quant à ceux qui
« jouissent d'un bonheur apparent sur la terre, qui
« nagent, pour ainsi dire, dans les délices et dans
« l'opulence durant cette vie périssable, et qui s'e-
« norgueillissent des honneurs et des dignités de ce
« monde, ils sont privés de la vraie vie. Et quelles
« perversités y a-t-il, qui ne soient entremêlées
« avec leur jouissance de grandeur? Confiscation
« du bien des pauvres, impudicité dans le saint
« mariage; enfin ils sacrifient à chacun de leurs
« vices comme à un dieu, et l'adorent, et ils sont
« tous hors du chemin de la vraie vie.

« Il est évident que l'univers et la matière qui le
« compose, sont une création de Dieu; c'est pour-
« tant cette matière qui est l'objet du culte des
« païens, qui sont eux-mêmes des parties de cette ma-
« tière qu'ils adorent. Donc une partie est au service
« d'une autre partie, et si une partie de ce monde
« est corruptible, toutes les autres sont essentielle-
« ment destructibles. Il est, en outre, indispensable
« qu'entre ces diverses parties il y en ait qui
« soient supérieures ou inférieures aux autres,
« et ce qui est supérieur ici-bas à tout ce qui

« s'y trouve, il n'est pas difficile de vous aperce-
« voir, que c'est l'homme le plus sublime des créa-
« tures de Dieu en ce monde. Or, dans le culte des
« païens, les adorateurs sont au-dessus des êtres
« inanimés qu'ils adorent, ce qui prouve assez à
« quel point ce culte est absurde. Ils ne servent pas
« le vrai Dieu qui se fit homme, ils adorent aveu-
« glément et obstinément les créatures, et ils seront
« jugés et condamnés un jour sans excuse devant le
« tribunal de Dieu.

« Courage donc, rejetons loin de nous les erreurs
« de ces pauvres égarés, nous les plaignons comme
« les plus faibles d'esprit et plus misérables que
« tous les hommes qui ont fait fausse voie volontai-
« rement, et non par contrainte, et qui ne rentreront
« jamais dans le chemin de la vérité; mais nous dont
« la grâce a éclairci la vue, nous voyons la lumière
« céleste, et les ténèbres extérieures ne seront pas
« notre partage; car la vraie lumière est venue
« pour ceux qui étaient assis dans les ténèbres,
« mais ils n'ont pas voulu la recevoir par aveugle-
« ment. Vous qui l'avez embrassée par la foi, vous
« n'êtes plus des étrangers, des fils dénaturés, mais
« des enfans chéris et possesseurs du bienheureux
« séjour de la ville céleste où règne celui qui nous
« dirige dans la voie du salut. Celui qui combattit
« héroïquement sur la terre et qui enseigna sa fer-
« meté aux apôtres qui furent ses soldats et ses lieu-
« tenans. Aujourd'hui, grâce à leurs prédications et
« à leurs exemples, c'est vous qui les remplacez

« sur la terre, vous qui êtes affermis et armés par « la foi contre les ennemis visibles, qui sont satel- « lites des invisibles, et contre leurs noires manœu- « vres. D'une manière ou d'une autre vous ne pou- « vez manquer d'être triomphans sur tous les deux. « Souvenez-vous que ce fut ainsi lorsque notre « Seigneur fut regardé comme mort, qu'il remporta « une victoire éclatante sur le démon, qu'il dis- « persa les ennemis, s'empara du butin, délivra ses « esclaves, et distribua des présens et des honneurs « à tous ses amis, suivant leur mérite et leur vertu.

« Vous savez qu'au temps passé et dans d'autres « occasions, lorsque vous marchiez au combat, il « était d'usage que beaucoup de prêtres vous ac- « compagnassent dans le camp, et qu'au moment de « combattre vous les laissassiez dans un lieu de sû- « reté après qu'ils avaient prié pour le succès de vos « entreprises; mais, aujourd'hui, voilà les évêques, « les prêtres, les diacres, les psalmistes et les lec- « teurs au milieu de vous, avec tout leur cérémo- « nial. Ils se sont armés spirituellement pour vous « suivre à la guerre et pour attaquer avec vous les « ennemis de la vérité; ils n'ont pas la moindre peur « de la mort, car ils aiment mieux la recevoir que « la donner. Jusqu'à présent, par les yeux de la foi, « ils ont vu les supplices des prophètes; maintenant, « par les yeux du corps, ils voient vos belles actions « militaires et martyres. Vous voyez, de votre côté, « en esprit les tourmens des apôtres et le massacre « des martyrs, et vous vous tenez prêts à les accom-

« plir aussitôt tous les deux. Souvenez-vous que ce « fut par leur mort que se fonda la sainte Eglise, « et que l'effusion de leur sang fut un triomphe cé- « leste aussi bien que terrestre. Ainsi, jusqu'au se- « cond avènement du fils de Dieu, le même triom- « phe héroïque s'opérera par les mêmes supplices. »

Le saint prêtre Léonce parla ainsi une partie de la nuit, et après avoir rendu gloire à Dieu, il conclut en disant : Amen.

Le sermon terminé, on éleva un autel en rase campagne, et l'on y célébra les saints mystères. On administra ensuite le baptême aux catéchumènes qui se trouvaient dans l'armée, pendant le reste de la nuit, et tous communièrent au saint mystère, au lever de l'aurore. Ils furent investis de la lumière comme dans le grand jour de Pâques, et toute l'armée, pleine de joie et d'enthousiasme, cria vers le ciel en disant : « Que notre mort soit égale à celle « des justes, et que l'effusion de notre sang soit pa- « reille à l'effusion du sang des martyrs ! Seigneur, « acceptez notre sacrifice, et n'abandonnez pas « votre Eglise aux profanations des païens. »

CHAPITRE VI.

LES ARMÉNIENS RÉSISTENT UNE SECONDE FOIS AU ROI DES PERSES.

Convaincu que ni les messages, ni les artifices ne pouvaient tromper les Arméniens, ni dissoudre leur sainte ligue, le général persan Mouchgan appela près de lui l'impie Vassag, avec tous les princes apostats qui suivaient ses erremens ; il les questionna de nouveau sur l'armée de Vartan, et concerta avec eux les mesures qu'il croyait propres à lui assurer la victoire. Ensuite il fit appeler les capitaines qui commandaient ses troupes, et leur ordonna de mettre quantité d'éléphans sur la première ligne de son armée, et de soutenir chacun d'eux par un corps de trois mille hommes. Puis, prenant la parole au nom du roi, il s'exprima en ces termes devant les grands officiers : « Souvenez-vous de l'ordre du grand roi ; combattez vaillamment, et préférez la mort à une vie ignominieuse. N'oubliez pas non plus l'huile, la couronne, le martelet au bout de piques, et tous les présens dont vous comble sans cesse le monarque (30). Chacun de vous est seigneur territorial, et jouit de privilèges comme noble. Vous connaissez la valeur des hommes d'Arménie et le mérite militaire de cha-

cun d'eux; vous savez aussi qu'en cas de défaite, vous serez dépouillés de votre gloire et de vos titres, ce qui sera pour vous une double perte. Songez à vos femmes, à vos amis, à vos enfans, et tâchez de ne pas être battus par les ennemis du dehors, ni pleurés par les amis du dedans. » Il les fit souvenir ensuite de la disgrâce de bon nombre de leurs compagnons d'armes qui, après s'être enfuis du champ de bataille, avaient été frappés par la hache du bourreau, leurs fils et leurs filles étant privés à cause d'eux du droit de citoyen, et leur fortune patrimoniale étant confisquée au profit du trésor.

Après leur avoir rappelé plusieurs fois les terribles ordres du roi, il prit ses dernières dispositions, et rangea son armée en bataille. Il étendit sa ligne sur toute l'étendue de cette vaste plaine, et plaça à droite et à gauche des éléphans, un corps de trois mille hommes. Autour de lui étaient rangés les guerriers d'élite armés de toutes pièces, et le célèbre corps appelé des *Immortels* occupait le centre; il les avait tellement fortifiés qu'on eût dit des tours ou des forteresses inexpugnables. Le général distribua ensuite des enseignes, déploya les drapeaux, et le son des trompettes avertit chacun de se tenir prêt. Il réunit à l'aile droite les troupes auxiliaires des Cadusiens, des Huns, des Kelatz, hommes les plus redoutables, et donna l'ordre de se tenir prêt à combattre la division du généralissime d'Arménie.

Le brave Vartan en même temps, de l'avis des princes de son conseil, rangea ses troupes en ba-

taille, et nomma les commandans en chef. Il divisa son armée en quatre corps : le premier fut mis sous les ordres du prince Nerchabouh des Ardzrouniks, appuyé par son auxiliaire le grand-seigneur des Moges et par les princes de leurs familles, les troupes les moins expérimentées formaient leurs ailes. Le second corps était conduit par le prince Koren des Corkorouniks, aidé par son auxiliaire Inzaïn, et Nerseh de Katcperounik. La troisième division reçut pour chef Thatoul de Vanantatzik, et son auxiliaire fut le Dadjad de Kintounik, soutenu par de nombreux détachemens qui formaient les ailes. Le brave Vartan s'était réservé la quatrième division, et ses aides-de-camp étaient le brave Archavir et son propre frère Hamazaspian. C'est ainsi qu'ils se formèrent en ordre de bataille dans la plaine, en face de l'armée persane proche de la rivière de Deghmoud.

Le signal donné, les deux partis s'attaquèrent avec un acharnement et une fureur incroyables. Les cris qui s'élevaient du milieu de cette grande multitude d'hommes, étaient semblables à ceux des animaux féroces, ou à la foudre qui éclate au milieu des nuées, et ce bruit faisait trembler les cavernes des montagnes lointaines. Les rayons éblouissans du soleil frappant sur les armures des guerriers, sur le fer des casques et l'acier des lances et des sabres, blessaient les yeux, et les oscillations des glaives et des lances serpentaient en lueur brillante, comme les éclairs qui sillonnent le ciel un jour d'orage. Nul ne peut décrire cet épouvantable tumulte où se confondaient les cris des hom-

mes, le choc des boucliers et le sifflement des cordes des arcs; les oreilles en étaient assourdies.

Des deux côtés on combattait avec une fureur égale, et dans cette sanglante bataille les braves s'avançaient hors des lignes, les héros pénétraient dans les rangs ennemis; les faibles au contraire se décourageaient, et les lâches se désespéraient.

Bientôt la rivière se trouva au milieu de ces acharnés combattans, et l'armée de Perse effrayée de la difficulté des lieux commença à s'éparpiller. Une division d'Arméniens arriva sur les bords de la rivière, la traversa à cheval, et combattit avec la plus grande valeur; de part et d'autre beaucoup de morts et de blessés tombèrent à terre.

En ce moment de carnage et d'attaque impétueuse, le brave Vartan s'aperçut que l'élite de l'armée persane était parvenue à ébranler l'aile gauche des Arméniens; il se lança aussitôt de ce côté, mit en désordre l'aile droite des Perses, la jeta sur les éléphans, et courut au galop tout à l'entour de ce corps jusqu'au point d'où il était parti, et lui tua beaucoup de monde. Le désordre que causa chez l'ennemi cette attaque si hardie, fut si grand qu'il s'étendit jusqu'aux *Immortels*, plus braves que le reste, les sépara et les mit en déroute.

Au même instant, le général persan Mauchgan Nisalavourd aperçut quelques détachemens arméniens qui lâchaient pied, et s'éloignaient du côté des montagnes en toute hâte. A cette vue il encouragea ses troupes que les exploits de Vartan avaient

frappées de stupeur, et les força de s'arrêter. Le carnage recommença et devint horrible; des deux côtés on déployait une valeur égale, et les monceaux de cadavres s'élevaient comme des collines. La confusion allait gagner les rangs des Perses, lorsque le général Mouchgan donna l'ordre à Ardachir, commandant des éléphans, lequel était assis sur une haute tour, portée par un de ces animaux, comme sur la citadelle d'une ville forte, de faire une charge décisive. Celui-ci fit marcher sa division avant-coureur au son de ses grandes trompettes recourbées, les *immortels* s'animèrent de leur côté et le brave Vartan, cerné par eux avec ses héroïques compagnons, ne put parvenir à se faire jour à travers ces masses compactes de soldats. S'étant efforcé vainement de s'ouvrir un passage, il succomba après des prodiges de valeur en compagnie des braves guerriers qui l'avaient suivi, et ils reçurent ensemble la palme immortelle du martyre.

La bataille se prolongea jusqu'au soir, et la nuit qui survint arrêta seule le carnage; il mourut encore bien du monde pendant que les troupes se retiraient de la mêlée; çà et là des tas de cadavres s'élevaient comme des arbres tombés au milieu des grandes forêts. On ne voyait de toutes parts que des lances rompues et des arcs brisés. Les saints corps des martyrs, devenus méconnaissables sous leurs blessures, étaient jonchés pêle-mêle sur la terre avec les corps des idolâtres.

La mort de Vartan fut le signal de la défaite des

Arméniens; ils s'enfuirent vers les gorges des montagnes et se dirigèrent dans les endroits les plus inaccessibles. Avant qu'ils y parvinssent, des combats partiels se livrèrent entre eux et les Perses, et ces attaques désespérées, accompagnées de massacres affreux, durèrent jusqu'au coucher du soleil de cette mémorable journée.

On était alors au printemps, les champs et les prés, émaillés de fleurs odoriférantes, étaient inondées de sang humain, et leur couleur en avait changé. Quelle triste vue que celle de tant de cadavres, gisans les uns à côté des autres ! Les blessés s'agitaient et se raidissaient douloureusement à côté des morts; l'air retentissait des gémissemens des blessés, des cris d'agonie des mourans et des murmures des fuyards pour se cacher. De temps à autre il s'y mêlait des cris plaintifs de femmes et des lamentations de parens et d'amis; car dans les deux armées on pleurait sur le corps des braves. La victoire était tellement balancée, qu'on pouvait dire qu'il n'y avait ni vainqueurs ni vaincus. Toutefois, le général Vartan ayant succombé dans cette bataille, bien qu'il y eût plus de vivans que de morts, une nouvelle élection d'un chef était alors impossible; les Arméniens, demeurés sans chef, s'éloignèrent par petits détachemens et cherchèrent un refuge dans les forteresses et parmi les rochers les moins accessibles. De là ils surveillèrent les ennemis qui n'osèrent les aborder.

Voici les noms des vaillans martyrs qui succombèrent, le même jour, dans le grand combat contre

les Perses, combat qui fut livré l'an 451, le 2 juin, un samedi, septième jour de la Pentecôte: De la famille ou de la race de Momigonien, le brave Vartan avec 133 hommes; de la famille des Korkorounik, l'intrépide Khoren avec 19 hommes; de la famille de Balounik, le héros Ardag avec 57 hommes; de la famille des Kintunik, l'admirable Dajad avec 19 hommes; de la famille des Timaksiank, le sage Himaïag avec 22 hommes; de la famille Katcperounik, le beau jeune homme Nerseh avec 7 hommes; de la famille des Kinounik, le noble Vahan avec 3 hommes; de la famille des Inzaïnk, le juste Arsen avec 7 hommes; de la famille des Srouanzdiank, le prompt Karakin avec ses deux frères et 18 hommes. Ces 287 héros ne sont que les 9 grands princes, et les personnes de leurs familles et de la maison d'Ardzourounik, et de la maison royale, qui succombèrent dans la bataille. Outre ces 287 hommes, il y eut encore 740 personnes dont les noms sont inscrits au livre de vie qui succombèrent dans la même journée. Tous ensemble forment le nombre de 1,036 qui restèrent sur le champ de bataille.

Les Perses et les apostats perdirent 3,544 hommes et 9 personnages de grande distinction. Le général Mouchgan Nisalavourd eut l'âme percée de douleur à la vue des pertes plus que triples qu'il avait éprouvées, de celles qu'avaient supportées ses adversaires, les Arméniens. Ces tas de morts jetaient un trouble affreux dans ses pensées, car la bataille n'avait pas fini comme il s'y attendait. Il comptait, il

examinait à diverses reprises les morts de l'un et de l'autre parti, et il se désespérait en voyant que ses pertes étaient trois fois plus nombreuses que les nôtres. Ce qui le désolait surtout, c'était la perte des neuf grands satrapes qui étaient connus du roi. Il ne savait trop que résoudre, ni comment s'y prendre; en informant exactement Hazguerd des pertes qu'il avait essuyées, il craignait de trop l'irriter; mais il n'était guère possible de lui rien cacher: car la nouvelle d'une si grande bataille n'était pas facile à dénaturer.

Au milieu de ces tumultueuses et accablantes pensées, l'apostat Vassag, qui s'était caché parmi les éléphans durant le combat, de peur d'être tué, vint lui offrir ses consolations et relever son courage abattu. Il lui indiqua les moyens de s'emparer des places fortes par stratagème; ensuite il convint avec lui d'envoyer de nouveau ses prêtres apostats, avec l'ordre du roi et sa promesse particulière, en sa qualité de marzban, d'un pardon général pour cette rébellion, et la permission de rétablir les églises et le culte chrétien, conformément aux anciens usages. Il était vrai que le roi avait donné cet ordre, car il avait éprouvé un véritable échec, et les pertes qu'il avait souffertes, tant d'un côté chez les Couchuns, que de l'autre en Arménie, dans cette guerre intestine, avaient fait une brèche notable à la population de ses états; mais les troupes arméniennes qui étaient cantonnées dans les places fortes, ne pouvaient aisément le croire ni s'y fier, connaissant toutes les fourberies de l'apostat Vassag.

CHAPITRE VII.

HÉROISME ET VERTU DES ARMÉNIENS; L'IMPIÉTÉ DE VASSAG ÉCLATE DE PLUS EN PLUS.

Vassag étant parvenu, à force de ruses, à persuader aux Perses de marcher en avant et de s'emparer des châteaux-forts qui n'avaient pas voulu ajouter foi à leurs messages, ils arrivèrent tous ensemble devant une forteresse où s'était réfugié un détachement de troupes arméniennes avec plusieurs ecclésiastiques, et ils mirent le siége devant cette place et l'attaquèrent vivement. Persuadés qu'ils ne pouvaient parvenir à la prendre par force, ils envoyèrent plusieurs fois vers les assiégés en leur promettant avec serment, l'Évangile à la main, la vie sauve, s'ils voulaient se rendre. Les prêtres y consentirent, mais les milices refusaient de croire aux sermens mensongers de Vassag, et le général Mouchgan ne se montrait que trop disposé à suivre les dangereux conseils de l'apostat.

Un brave soldat arménien, appelé Pag, qui s'était réfugié dans cette place forte, après nos derniers désastres, monta sur le rempart, d'où il reprocha à l'impie Vassag tous les crimes qu'il n'avait cessé de commettre contre l'Arménie. Le général persan et

toute son armée écoutèrent ce discours, qui fut approuvé des Perses et des Arméniens également; ce vaillant homme sortit et s'en alla, la nuit même, de cette place, à la tête de sept cents hommes, et personne n'osa le poursuivre. Le reste de la garnison n'était pas dupe des fallacieuses promesses qu'on lui faisait pour l'engager à se rendre; mais les vivres manquaient; n'ayant plus de quoi subsister, les Arméniens furent obligés de descendre dans le camp des Perses, et livrèrent la place. Vassag, à l'instant même, égorgea de sang froid, parmi cette multitude sans armes, deux cent treize personnes, qui crièrent au Seigneur : « O mon Dieu, nous vous rendons grâce « de ce que, tandis que nos églises sont encore ma- « gnifiques, les oratoires des martyrs sur pied, et « nos assemblées pleines de vertu, vous nous trou- « vez dignes d'une invitation céleste. Que notre « mort soit pareille à celle des martyrs nos compa- « gnons d'armes, et que notre sang se mêle à celui « qu'ils ont laissé sur les champs de bataille. Bénis- « sez, Seigneur, votre Église pour tant d'holocaustes « humains qui montent sur le saint autel. » Ainsi succombèrent en ce lieu les deux cent treize champions d'élite du Seigneur.

L'évêque Joseph et le prêtre Léonce, avec beaucoup de leurs pieux confrères qui avaient cherché un asile dans cette place, étaient présens à cette affreuse boucherie, et ils adressèrent à Dieu la même prière devant la hache des bourreaux encore levée. La vie temporelle n'était rien aux yeux de ces saints

personnages, mais ils la conservèrent par prudence pour la consacrer au bien du pays. Au moment de mourir, faisant un appel au roi, ils accusèrent Vassag comme le principal auteur des troubles et des désastres de l'Arménie. Le général persan n'osa pas faire donner la mort, à cause de cet appel au monarque; mais après avoir ordonné que l'on châtiât à coups de fouet Joseph et Léonce, il les fit garder avec vigilance, et laissa les autres prêtres aller dans leurs demeures respectives, en leur enjoignant de calmer l'esprit du peuple et de rétablir l'ordre dans le pays.

Cependant la plupart des Arméniens qui connaissaient l'humeur changeante du roi (4) et la malignité de l'apostat Vassag, ne pouvaient croire à l'amnistie qui leur était promise, et regardant ce pardon général de Hazguerd comme simulé, ils s'encourageaient à la résistance. Quel avantage retirerons-nous, disaient-ils, de rester sur cette terre, et pourquoi voyons-nous encore cette douce lumière du soleil que nos amis ne contemplent plus? Nos vaillans héros ont succombé dans la grande bataille, la terre a bu le sang de nos frères blessés, et les corps des martyrs sont devenus la proie des oiseaux des forêts et des bêtes sauvages; ceux de nos nobles princes, qui ont survécu à ce grand désastre, errent maintenant comme des pauvres dénués de tout, hors de leurs principautés et en butte aux persécutions les plus affligeantes et les plus pénibles. Les délices de l'Arménie ont disparu, ses états sont tombés et l'on n'y rencontre plus que des dévastations et des ruines.

Non, nous ne nous fierons point à la trompeuse ordonnance du roi, nous ne voulons plus retomber au pouvoir d'un maître impie.

Dès lors ils formèrent la résolution d'abandonner leurs villages, leurs fermes, leurs vignes, tout ce qu'ils possédaient au monde. Les nouvelles mariées sortirent hors de leurs rideaux, et les époux de la chambre nuptiale, les vieillards vénérables se laissèrent tomber de dessus leurs chaises, et les enfans des bras de leurs mères. Les jeunes gens, les jeunes filles, et une multitude d'hommes et de femmes tournèrent leurs pas vers les déserts où ils se réfugièrent dans les lieux forts et dans les gorges des montagnes désertes. Ils aimaient mieux demeurer, avec la vraie religion, au milieu des rochers horribles comme les animaux sauvages que de vivre dans les délices sous leur propre toit en apostasiant. Ils supportèrent sans murmure une nourriture composée d'herbages, et ne regrettèrent point les mets délicats dont ils avaient coutume de se sustenter. Les cavernes enfoncées dans les entrailles des montagnes leur semblaient préférables aux splendides appartemens des palais, et la terre nue qui leur servait de couche, valait à leurs yeux les riches tapis, et les superbes décorations de leur chambre à coucher embellie de précieuses peintures. Le chant des psaumes était leur unique distraction, et la lecture des saintes prières les consolait de leurs adversités. Tout homme était en soi-même une église, lui-même était le prêtre, son corps était l'autel, et son esprit le sacrifice.

Nul ne pleurait immodérément les morts qui étaient tombés sous le glaive, nul ne se lamentait ni ne se désolait sur ses proches et ses amis. Ils avaient abandonné avec un cœur content leurs biens au pillage, et ils ne se souvenaient plus qu'ils avaient possédé de riches patrimoines. Ils persévéraient dans la patience et dans la vertu, et célébraient le courage de leurs martyrs.

S'ils n'avaient pas vu manifestement les magnifiques espérances de l'autre vie, ils n'auraient pas été capables d'une si grande vertu; car plusieurs étaient frères, fils, filles de grands princes, et ils avaient amené avec eux leur nombreuse famille dans ces lieux écartés et impraticables. Quelques-uns se réfugièrent vers le nord dans le pays sombre de Khagdik ou Chalibes où le soleil luit à peine, et beaucoup d'autres vers le sud dans les contrées impraticables de Demorik, et les épaisses forêts d'Ardzak servirent d'asile à quantité de fugitifs, tandis que d'autres s'emparaient de quelques places fortes situées dans l'intérieur du pays et s'y maintenaient malgré les Perses. Tous supportaient patiemment les privations les plus douloureuses pour l'amour de Dieu, lui demandant pour unique grâce de ne pas leur laisser voir de leurs yeux la ruine des églises.

Cependant l'apostat Vassag, dont nous avons souvent raconté les iniquités, engageait sans cesse le général persan à faire venir, en vertu de l'ordre royal, des troupes des pays voisins pour renforcer les siennes. Il arriva bientôt une troupe nombreuse de cava-

lerie pour remplacer celle qui avait péri, et l'armée, redevenue aussi forte qu'auparavant, pénétra dans l'intérieur du pays. Elle arriva devant une grande forteresse située sur la montagne de Gaboud. Les assiégés lui opposèrent une résistance désespérée, la repoussèrent et l'obligèrent à se retirer dans son camp. Vassag alors déploya sa fausse douceur, et entreprit de les subjuguer par la fraude et la tromperie. Chacun se méfiait de ses intentions, et nul n'osait se rendre à un ennemi aussi perfide; mais un prêtre du nom d'Archen, rassuré par tant de sermens, prit la résolution de descendre à l'armée des Perses avec quelques personnes de la garnison. Archen parla très poliment aux officiers perses; il excusa la méfiance que le peuple témoignait de leurs intentions, et la fuite d'une population innocente et craintive. Adressant particulièrement la parole à Vassag, il lui rappela ses premières vertus de chrétien, espérant qu'il avait un peu rabattu de son humeur cruelle; mais l'apostat ferma l'oreille à toutes ses instances, et, après l'avoir fait charger de fers lui et ses compagnons, il ordonna qu'on les fît marcher avec les autres captifs. Joyeux de voir que le général persan se laissait entièrement guider par ses insidieux conseils, Vassag envoya des détachemens en divers lieux pour y faire des incursions; ils pillèrent, ravagèrent, incendièrent tout le plat pays, et emmenèrent captifs tous les habitans qu'ils trouvèrent hors des forteresses.

A la vue des ravages et des dévastations que com-

mettaient les troupes des Perses, les réfugiés qui occupaient les forteresses de Demorik crurent qu'il était honteux de se renfermer dans des places de sûreté, tandis que l'ennemi désolait la patrie. Ils se réunirent donc, s'encouragèrent mutuellement et, avec l'aide des habitans du canton, ils firent une irruption sur le territoire des Perses: ils y tuèrent beaucoup d'hommes, brûlèrent des bourgs et des villages et revinrent chez eux suivis de nombreux captifs et chargés d'un riche butin.

Les guerriers qui s'étaient réfugiés dans les montagnes de Khagdik, indignés de voir les troupes perses, marcher si audacieusement sur les forteresses de l'Arménie et parcourir toute la contrée sans trouver personne qui les arrêtât, firent une sortie dans le vallon de Daïk où il y avait beaucoup de troupes royales occupées à ravager et à piller. Comme le bruit s'était répandu que les trésors des princes étaient cachés dans cet endroit, les Perses creusaient de tous les côtés et faisaient des fouilles et recherches incroyables pour les découvrir. Chemin faisant, nos braves passèrent devant deux églises totalement dévastées et brûlées de fond en comble. A cette vue enflammés de zèle et de colère, ils coururent à l'ennemi, lui tuèrent beaucoup de monde, et le forcèrent à évacuer la contrée. Les Arméniens firent une perte déplorable dans cette brillante action, le prince Hemmaïak, frère du généralissime Vartan, qui s'était élancé à la poursuite des Perses sans nul souci de sa vie, resta sur le champ de bataille, à son immortel

honneur et pour la gloire de la sainte église. Ses braves compagnons d'armes poursuivirent les fuyards jusqu'à l'extrémité.

Cette défaite enseigna aux troupes royales à ne pas se jeter indifféremment sur tous les points du royaume d'Arménie, et surtout à respecter les églises comme l'ordonnance royale le leur prescrivait.

De leur côté, les réfugiés qui se tenaient dans les montagnes et dans les forêts d'Ardzak ne perdirent aucunement courage, et cherchèrent l'occasion de servir aussi leur patrie. Envoyant message sur message au pays des Huns, il les firent souvenir de l'alliance qu'ils avaient jurée avec les troupes arméniennes, et ils les blâmèrent fortement de ce qu'ils n'étaient pas venus à la dernière bataille. Ainsi animés et excités, les Huns qui avaient négligé par méprise de se joindre aux Arméniens dans le combat qui leur avait coûté si cher, se mirent alors en mesure de remplir leurs engagemens. Après avoir levé beaucoup de troupes, ils entrèrent sur le territoire perse, en ravagèrent beaucoup de provinces, et revinrent chez eux avec un butin considérable et un grand nombre de captifs. C'est ainsi qu'ils prouvèrent au roi de Perse qu'ils n'avaient nullement renoncé à leur alliance avec l'Arménie.

Ces fâcheuses nouvelles arrivant coup sur coup au général des Perses, celui-ci s'emportant jusqu'à la fureur, s'irritait de plus en plus contre l'impie Vassag qu'il regardait comme la cause première de tous ces désastres. Il quitta bientôt l'Arménie et se replia

sur la Perse, d'où il écrivit à la cour pour faire connaître au roi, sans lui rien déguiser, le véritable état des affaires, et pour rejeter toutes les pertes et tous les dommages sur la perfidie de Vassag et sur ses compagnons.

Enfin informé complétement des désastres d'une guerre aussi nuisible à la Perse qu'à l'Arménie, le roi rabattit de sa hauteur et de sa présomption ; calmant la turbulence habituelle de son humeur, il se mit à chercher la cause des obstacles qui s'étaient élevés contre sa folle tentative, et dans son embarras il disait : « Qui pourra m'instruire franchement sur tous « les points de cette affaire qui m'échappe ? » Le rusé grand visir, Mihir Nerseh, qui savait tout, mais qui ne voulait pas en convenir de crainte de se compromettre, donna alors ce conseil au roi. « Sire, dit-il, « pour savoir toute la vérité, ordonnez aux chefs de « l'Arménie de se rendre ici. Je suis sûr qu'ils vien- « dront volontiers, et ils vous informeront du véri- « table état des choses. »

Hazguerd adopta cet avis. Il écrivit ensuite à un des grands officiers de la cour, nommé Adrormitz qui avait déjà servi en Arménie, et qui était compagnon d'armes du général Mouchgan dans la dernière bataille qui s'était livrée entre les deux peuples : il le nomma marzban du pays d'Arménie, en lui enjoignant de traiter les Arméniens avec la plus grande douceur. Il écrivit aussi à Mouchgan de se porter avec le reste des troupes au pays d'Allank, de Lipnik, de Djgilpik, de Hedgmadagh, de Tavasbark et de

Khépiovank, enfin du côté de toutes les places situées dans les montagnes Dagestans, que les Huns avaient dévastées par suite de leur alliance avec les troupes d'Arménie. Car le roi gémissait non-seulement sur les ravages et les dévastations qui avaient eu lieu dans les provinces de son empire et sur la perte de ses braves soldats ; mais plus encore sur la ruine des places fortes de Derbend, que les Perses, pendant plusieurs siècles, avaient eu bien de la peine à construire sur la frontière du pays des Huns, et qui avaient été détruites de fond en comble l'année de la dernière expédition des troupes de Vartan et des Huns, sans qu'il restât le moindre espoir de les rebâtir. En même temps il ordonna que Vassag et les notables chefs chrétiens se rendissent à la cour.

Marzban Adrormitz arriva, par ordre du roi, en Arménie, avec des pensées d'amitié et de paix. Il invita Sahag, évêque de Richdounik, à venir le trouver afin de l'instruire de tout ce qui avait rapport aux accusations portées contre les Arméniens. Quoique cet évêque eût détruit un pyrée et accablé de mauvais traitemens les ministres du Feu, il n'hésita pas de comparaître sans aucune crainte devant le tribunal du marzban. Le vénérable prêtre Mouché, de la famille d'Ardzrounik, qui était curé de ce même pays, reçut aussi du marzban une semblable invitation. Celui-ci avait également démoli un pyrée et maltraité les mages sévèrement, ce qui ne l'empêcha point de se présenter devant le marzban. Deux autres prêtres, dont l'un se nommait Samuel et l'autre Abraham,

lesquels avaient d'abord détruit le pyrée de la ville d'Ardachad, et que l'apostat Vassag avait fait jeter en prison, furent mandés dans le même lieu, où arrivèrent pareillement le vénérable Joseph, Léonce, Kacazt et Archen. Après les avoir long-temps interrogés, le marzban écrivit à la cour les réponses précises comme il les avait reçues et entendues.

Cependant, aussitôt après en avoir reçu l'ordre, Vassag était arrivé à la cour où il forgeait dans son intérêt des contes mensongers. Il ne put toutefois parvenir à s'excuser auprès du roi qui lui dit : « A la venue des « chrétiens, je vous entendrai tous à mon tribunal. »

Après une marche de deux mois et vingt jours, les respectables prêtres arrivèrent aussi enchaînés au quartier d'hiver royal, à Suse. Mihir Nerseh, l'intendant général de l'empire, qui en fut averti, se hâta de les voir, et quoique leurs réponses et leur témoignage dussent lui déplaire sous plus d'un rapport, comme plusieurs princes arméniens étaient encore maîtres des places fortes, qu'ils y résistaient aux Perses, et que le marzban lui-même n'était pas parfaitement en sûreté et sans crainte, il commanda que les prisonniers fussent traités avec considération.

Il expédiait ordre sur ordre au marzban pour qu'il tâchât de soumettre le pays par la douceur ; et le marzban, allant lui-même de ville en ville, rassemblait les chefs et leur ordonnait positivement tout ce qu'il fallait pour ramener la tranquillité.

Il voulut que les évêques reprissent leur administration, et qu'ils célébrassent les cérémonies du culte

chrétien pompeusement, suivant leur premier usage; que les offrandes de pain bénit et les présens qui avaient lieu parmi les fidèles se fissent comme par le passé. Il exempta des contributions plusieurs provinces que les troupes avaient dévastées et ruinées, et il suspendit pour quelque temps les levées de troupes pour la cavalerie royale. Il ordonna aux moines et aux religieux qui s'étaient enfuis en diverses contrées, de retourner dans leurs couvens respectifs en toute paix; enfin ce marzban rétablit les usages et la discipline des chrétiens exactement comme on les pratiquait au temps des ancêtres. « La cour m'auto-« rise, disait-il, à protéger les biens et les personnes « des Arméniens, nobles, paysans ou prêtres qui ont « émigré dans les pays lointains, et à presser leur « retour. » Il écrivait ainsi en appuyant ses promesses par des sermens solennels et en y apposant le sceau du roi pour les rendre plus authentiques encore. Beaucoup de chrétiens, qui s'étaient dispersés en des contrées éloignées, revinrent alors avec confiance et reprirent leurs terres et leurs travaux accoutumés. Mais ce qui est bien plus étonnant encore, c'est qu'il obtint de la cour un édit royal portant que ceux qui s'étaient conformés forcément à la loi des mages, étaient libres de rentrer dans l'église chrétienne; car le roi lui-même, capricieux et inconstant dans ses volontés, comme d'habitude, s'exprima ainsi devant toute sa cour : « Ceux qui n'adoptent pas « avec affection le culte des héros, mettent les dieux « en colère contre eux, et je ne puis les approuver;

« au contraire, je veux désormais que tout le monde « ne suive à cet égard que sa volonté et sa propre « conviction. Que chacun serve le Dieu qu'il vou- « dra. Peu m'importe! tous sont mes sujets. » Il envoya un édit dans ce sens partout son empire.

Les princes arméniens qui s'étaient retirés dans les places fortes du pays ou qui avaient émigré au loin, ne furent pas plus tôt assurés du rétablissement de la paix et surtout de la liberté du culte, qu'ils reprirent confiance au point qu'ils résolurent d'aller à la cour. Ils envoyèrent donc des messages au marzban d'Arménie, afin qu'il instruisît le roi de leur soumission. Le marzban ne tarda pas à mander au roi cette nouvelle, et le roi envoya aux princes un sauf-conduit plein de paroles douces et gracieuses, dans lequel il les engageait à venir à la cour, non comme des prisonniers ou des coupables, mais en toute liberté. Quoiqu'il restât encore quelques doutes aux princes, et qu'ils connussent, de reste, la marche tyrannique du gouvernement, gouvernement capable de mentir en tout, sans honte; ils voulurent, pour le bien de la patrie, participer aux souffrances des saints et subir jusqu'à la mort, s'il le fallait. Prenant donc courage, ils allèrent trouver le marzban avec leurs enfans, leurs femmes, et toutes leurs richesses, les mirent sous sa garde, et prirent à la hâte le chemin du quartier d'hiver du roi, afin d'obéir à son invitation.

Aussitôt après l'arrivée des princes, le premier ministre, Mehir Nerseh, d'après les ordres de son souverain, convoqua un conseil général des grands de

l'empire pour l'examen du procès des deux parties. Le ministre siégeait comme président au tribunal, et il écoutait l'une après l'autre. Les débats durèrent plusieurs jours, la partie des apostats eut le dessous, et Vassag aussi comme leur principal moteur. Car nos princes présentaient les lettres que Vassag et tous les princes apostats qui étaient avec lui, leur avaient envoyées, afin de s'entendre ensemble, et d'agir de concert pour l'insurrection. Une lettre de Géorgie, une autre d'Albanie, une d'Agknik, une supplique à l'empereur des Grecs, une lettre au général Antiochus, et sur tous ces papiers était empreint le sceau authentique de l'anneau de Vassag. Ainsi il était prouvé qu'il n'avait pas été étranger au massacre des mages dans la ville de Zaréhavant.

Les Arméniens montrèrent encore plusieurs lettres de Vassag renfermant l'ordre d'attaquer, ainsi qu'ils le firent, plusieurs forteresses occupées alors par les troupes perses; or, il avait le droit de leur donner ces ordres, car en ce temps-là il était marzban.

Il envoya de plus en ambassade à la cour des Grecs, un prince nommé Adom de la famille de Kinunik, et ce même Adom le lui reprocha en plein tribunal, et montra sa commission scellée de l'anneau que Vassag portait encore à la main.

Le général Mouchgan Nisalavourd, avec ses officiers, accusait Vassag d'avoir répandu beaucoup de sang innocent après la grande bataille; ils racontèrent ses ruses, ses faux sermens, et comment il

faisait descendre ses compatriotes de leurs forteresses, et en massacrait ensuite une partie, suivant son bon plaisir, tandis que, d'un autre côté, il réduisait en esclavage les serviteurs et les servantes du roi. Il fut accusé en outre de s'être approprié et d'avoir volé les deniers du pays, et le tribut qui revenait au trésor royal.

Plusieurs des compagnons de l'apostat vinrent à leur tour, et déposèrent des crimes de toute nature, commis par Vassag au pays d'Arménie. Les mages et les officiers, gardes des pyrées, qui étaient délivrés des prisons arméniennes, furent interrogés à leur tour. Avez-vous aussi, leur demanda-t-on, quelques accusations à former contre Vassag? « C'est à lui, répondirent les mages, que nous devons les mauvais traitemens que nous avons soufferts; les échecs des troupes royales sont son ouvrage, ainsi que les troubles de l'Arménie et les pertes qu'a essuyées le trésor royal. C'est cet homme qui est la cause première de tous ces malheurs. »

Ses proches parens, qu'il avait plusieurs fois accusés devant le tribunal du roi, vinrent à leur tour, ils déposèrent des liaisons criminelles d'amitié qui existaient secrètement entre lui et le roi des Huns, Héran, et le roi Palasagan (10); à cette époque Héran avait fait passer au fil de l'épée toute l'armée perse en Albanie. Ses incursions conduites jusque sur les frontières de l'empire grec, d'où il avait ramené une foule de captifs et un immense butin qu'il s'était approprié dans la Grèce, l'Arménie, la Géor-

gie et l'Albanie. Ils ajoutèrent que le roi Hazguerd, s'étant aperçu du consentement secret que le roi Palasagan donnait à ses manœuvres, l'avait puni de mort, mais que Vassag, qui était marzban d'Arménie, à cette époque, et conseiller des ennemis du roi, parvint à se mettre à couvert. Comme les parens de Vassag connaissaient bien sa vie et ses intrigues, ils dirent tout, sans aucun ménagement, devant la cour.

On concluait de leurs dépositions que les actions de l'apostat, depuis sa plus tendre enfance, n'avaient été qu'un tissu de fourberies, qu'il n'avait jamais en aucune chose agi avec droiture, et qu'il n'avait pas moins été astucieux et fourbe envers ses proches qu'envers le roi. C'est ainsi que l'instruction du procès de Vassag se prolongeait de jour en jour sans se terminer.

Le grand ministre voulut ensuite entendre l'accusation des prêtres prisonniers contre Vassag. Il ordonna de leur ôter leurs liens et de les amener devant le tribunal. Ils comparurent, et on les interrogea sur la conduite de Vassag. Ceux-ci étaient Sahag, évêque de Richdounik, Joseph patriarche, et Léonce archiprêtre.

Sahag prit la parole « Ceux qui ont renié le vrai « Dieu, dit-il, ne savent réellement ce qu'ils font ni « ce qu'ils disent, car leurs pensées sont confuses et « leur conscience obscurcie et troublée. Ils servent « leurs maîtres sans loyauté, et trahissent leur pro- « chain sans scrupule. Ils sont les véritables arse- « naux ou agens du démon qui commet des méchan-

« cetés par leur ministère, comme cela se voit réelle-
« ment dans Vassag. Lorsqu'il portait encore le nom
« de chrétien, il masquait au dehors toutes ses per-
« fidies, et le gouvernement était sa dupe. Le croyant
« plein de probité et d'honneur, vous l'avez honoré
« plus qu'il ne le méritait. Vous lui avez confié le
« pays de Géorgie ; demandez aux Géorgiens s'ils
« furent contens ? vous lui avez donné la princi-
« pauté de Sunik, écoutez ce que ses propres parens
« rapportent de lui ? Vous l'avez fait marzban de
« l'Arménie, royaume que vos ancêtres avaient con-
« quis avec bien de la peine ; cet homme l'a ruiné en
« une seule année. Vous voyez qu'en perdant la
« marque du Dieu véritable qu'il servait par hypo-
« crisie, toutes ses iniquités ont été mises à nu.
« Que peut-on attendre d'un apostât ? Comment
« celui qui a été infidèle à son Dieu, peut-il se mon-
« trer fidèle envers quelque homme que ce soit ? Il y
« a bien long-temps que vous n'ignorez plus ces
« chefs d'accusation dont on s'occupe maintenant.
« Ses crimes vous étant connus, pourquoi avez-vous
« gardé le silence ? Vous en savez bien la raison ! Il
« me paraît qu'il vous flattait alors d'un espoir qui
« ne s'est point réalisé. Nous n'avons rien de plus
« à dire sur cet homme, ni à vous, ni au monde en-
« tier, faites de lui ce qu'il vous plaira sans nous
« en demander davantage. »

Après avoir entendu ces dépositions de toutes les parties, dépositions qui concordaient les unes avec les autres, le ministre les examinant en lui-même

s'étonnait de plus en plus de ce procès qui mettait hors de doute la perfidie de Vassag, et le faisait condamner par tous, à l'avance, comme le méritaient ses actions indignes.

Il fit ensuite son rapport au roi sur toute cette procédure. A la lecture de ce rapport, qui était fidèle, Hazguerd entra en fureur contre Vassag; mais en même temps il résolut de comprimer sa colère pour un peu de temps, afin que la justice eût son cours, et qu'il pût faire un exemple par une éclatante et légale condamnation.

Le roi garda douze jours un silence profond, jusqu'à ce que toute la formalité du tribunal eût été terminée. Le treizième jour étant une grande fête, il donna un dîner splendide, où furent invités tous les grands et tous les premiers dignitaires de l'empire. Vassag lui-même était au nombre des conviés. L'apostat, sans le moindre soupçon, suivant son précédent usage cérémonial de la cour, se revêtit du vêtement précieux de cérémonie qu'il tenait de la main du roi, para son front du diadème, posa le bonnet d'or sur sa tête, ceignit sa ceinture d'or massif que l'orfèvre avait travaillée au marteau et qui était incrustée de perles et de pierreries, passa à ses oreilles des boucles magnifiques, attacha le riche collier autour de son cou, et jeta sur ses épaules la belle fourrure de zibeline; enfin, il se para avec tous ses insignes d'honneur, et se conforma ponctuellement à l'étiquette de la cour, et son magnifique costume éclipsa celui de tous les courtisans du roi.

Nos vertueux princes arméniens, qui s'étaient volontairement exposés aux périls qui pouvaient les attendre à la cour de Perse, et les prêtres qui s'y étaient rendus avant eux, enchaînés et retenus prisonniers ensemble, auprès de la porte du palais royal, virent passer Vassag, paré superbement et suivi d'une foule de domestiques, qui se rendait à l'invitation de la cour. « O insensé marchand! dirent-ils avec com-
« passion, tu as vendu les grandeurs éternelles pour
« ces vains honneurs de la terre, que tu perdras pro-
« chainement! »

En entrant dans le palais, Vassag prit sa place accoutumée dans la salle où se tenaient les grands de la Perse. Bientôt après le grand chambellan se présenta dans l'assemblée de la part du roi, et adressant d'un air sévère la parole à Vassag: « Le roi m'en-
« voie auprès de vous, lui dit-il, pour vous deman-
« der, de qui vous tenez ces insignes d'honneur, et
« pour quel service rendu à la monarchie vous les
« possédez? » Il lui lut ensuite tout haut la sentence du tribunal qui le condamnait, et lui reprocha une foule de méfaits qui n'avaient pas été connus de ses juges. Il lui dit, entre autres choses, qu'il ne tenait pas légitimement sa principauté de Sunik, mais qu'il l'avait obtenue après avoir causé la mort de Valinage, son oncle, par ses délations et ses mensonges.
« Après l'avoir fait tuer, dit le chambellan, vous
« vous êtes emparé de la succession de son pouvoir,
« après avoir surpris le consentement de la cour. »

Tous les grands officiers qui étaient présens se dé-

clarèrent contre Vassag, et celui-ci fut tellement saisi et tellement accablé, qu'il n'eut pas même la force d'ouvrir la bouche pour se défendre. Deux ou trois fois, pendant cette scène solennelle, des officiers quittèrent la salle pour aller rendre compte au roi de ce qui se passait dans l'assemblée. Le résultat fut une sentence de mort portée contre l'apostat.

Aussitôt parut le chef des bourreaux, et, en présence de tous les grands de l'empire, il dépouilla le traître de toutes les marques d'honneur qu'il tenait du roi; après l'avoir revêtu du vêtement des condamnés à mort, on lui enchaîna les pieds et les mains, on le fit asseoir de côté sur une cavale, suivant la coutume des femmes, on lui fit traverser ainsi les cours du palais, puis on l'enferma avec les prisonniers d'état et des criminels (31).

Les princes arméniens, les saints évêques et quelques membres du clergé étaient enfermés dans la même prison comme rebelles; mais ils comptaient pour rien la perte de leur liberté et les supplices futurs qu'ils prévoyaient, dans l'admiration où les jetait cet exemple extraordinaire de la justice de Dieu. « Nous nous sommes bravement battus, se disaient-« ils pour s'encourager; maintenant il nous faut per-« sévérer par la patience. Les Saints-Pères nous ont « enseigné que la patience est le principe de toute « vertu, et que la sagesse sublime n'est que l'attache-« ment à Dieu (*Ps.* 110). Or, cet attachement n'est ja-« mais exempt de peine, et cette peine, lorsqu'elle se « prolonge, augmente le mérite. Maintenant donc il

« ne nous reste plus qu'à prier Dieu, et nous aurons « une patience à l'épreuve de toutes les tentations, et « Dieu prendra soin lui-même de nous délivrer. Nous « savons l'histoire de ces 40 soldats de Jésus-Christ, « qui souffrirent des supplices terribles : un de leurs « compagnons, séduit par les délices du bain, perdit « la couronne du martyre; mais les 39 autres arrivèrent « dans le royaume promis du Père céleste, vers le- « quel ils avaient couru à l'envi. La même chose nous « est arrivée : après s'être séparé de nous, Vassag, « notre compagnon, a été l'infâme instrument du « démon, et tandis que son esprit est encore dans « ses membres, il a reçu l'avant-goût des peines de « l'enfer. Non-seulement il est devenu un objet de « commisération pour le cœur compatissant des « saints, mais pour celui des hommes les plus fa- « rouches. » En même temps ils pleuraient amère- ment sur ce misérable.

Ils revenaient ensuite aux chants spirituels. « Il « vaut mieux, disaient-ils, espérer en Dieu que de « mettre sa confiance dans les hommes ; il vaut mieux « espérer en Dieu que dans les puissances de la terre. « Toutes les nations se sont soulevées contre moi, je « les ai vaincues au nom du Seigneur » (*Psaume* 117).

Ils recommençaient à s'encourager après le chant des psaumes, et se disaient : « Nous sommes certains de « la vérité de ces paroles, nous ne devons donc pas « nous effrayer des menaces de ces païens, qui « sont pires que des abeilles dans leur colère; car « leur rage est leur propre perte. Mais nous répé-

« tons le nom du Seigneur, et nous mettons en lui « seul notre espoir. »

L'apostat Vassag, enchaîné dans un coin séparé dans la salle de la prison et qu'on n'avait pas confondu avec les saints qui étaient arrêtés, voyait avec envie leur courage dans la douleur, et le front serein et joyeux qu'ils conservaient dans cette triste demeure, comme s'ils eussent été à la cour; il les voyait et poussait de profonds soupirs ; il enviait d'être avec eux, mais on le gardait à distance, chargé de ses chaînes. Les geôliers le tiraient chaque jour de son coin comme un cadavre, et le traînaient sur la place publique, où il était exposé devant tout le peuple et les militaires assemblés pour le regarder, et qui le chargeaient d'opprobre et de mépris. On le dépouilla de tout ce qu'il possédait, et il parvint à un tel degré d'indigence que ses serviteurs mendiaient du pain dans les rues pour le lui apporter. Tous ses biens furent confisqués; sa famille fut tellement écrasée d'amendes, que ses bijoux, les ornemens de ses femmes, les pierreries de son père et de ses ancêtres, tout y passa ; encore demeura-t-il incapable de payer la somme énorme que réclamait de lui le trésor royal. Il en vint au point de demander s'il n'y avait pas des trésors cachés dans les tombes de ses aïeux. S'il y en avait eu, il n'eût pas balancé à les donner pour tirer ses amis et sa déplorable famille de l'horrible position où sa disgrâce les avait jetés.

Comme il était frappé et avili de tous les côtés, il fut atteint dans son cachot d'une maladie affreuse;

une fièvre maligne s'alluma dans son corps ; il souffrit d'affreuses douleurs dans la poitrine et dans les entrailles, et la graisse de son corps se changea en matière fétide. Des milliers de vers lui sortaient des yeux et du nez; il avait perdu l'ouïe, et ses lèvres qui tombaient en pourriture le piquaient horriblement. Les nerfs de ses bras perdirent toute espèce de force, et les talons de ses pieds se tournèrent en sens inverse; sa langue seule demeura saine dans sa bouche, mais l'aveu de son repentir ne passa pas ses lèvres. Il s'exhalait de lui une puanteur de mort, et les serviteurs mêmes, qui avaient été élevés près de lui depuis leur plus tendre enfance, le fuyaient et redoutaient de l'approcher. Il mourut enfin de suffocation et fut précipité dans l'enfer tout chargé de crimes et éperdu de remords et de désespoir. Tous ses amis le foulèrent aux pieds ; ses ennemis insultèrent à son cadavre, et les terribles malheurs de ce scélérat ne purent assouvir leur haine!

Celui qui espérait le trône d'Arménie pour prix de ses péchés, n'eut pas même de lieu de sépulture. Il mourut comme un chien, et son cadavre fut traîné dans les rues comme un objet immonde. Son nom ne se lit pas sur la liste des chrétiens, et sa mémoire n'est pas célébrée dans l'Eglise à la face des saints autels. Il n'est pas de sorte de crimes qu'il n'ait commis pendant sa vie, et il éprouva les humiliations les plus dures, et les souffrances les plus atroces dans ses derniers jours.

Nous avons écrit tous ces récits à jamais mémo-

rables, afin d'inspirer aux fidèles l'horreur de péchés tels que les siens, et afin que, lorsque le monde les lira, on lui crie anathème et qu'on se garde de l'imiter.

CHAPITRE VIII.

CONTINUATION DU MÊME SUJET. GUERRE. MORT DES SAINTS PRÊTRES. (32)

En l'an 454, la seizième année de son règne, Hazguerd, violent et courroucé, entreprit une expédition contre les Kouchunks avec une imposante armée. Il traversa le pays de Vergan, et lorsqu'il eut atteint le pays d'Abar (33), il ordonna qu'on retînt prisonniers dans la forteresse de la ville de Niuchabouh les princes et les prêtres captifs qu'il traînait avec lui; il garda seulement à l'armée les deux prêtres Samuel et le diacre Abraham, pour jeter l'effroi parmi les populations chrétiennes qui se trouvaient sur son chemin.

Au nombre des favoris d'Hazguerd, était un jeune homme de la nation des Huns et de la famille des rois du pays Khaïlanturk (34), appelé Pel, qui s'était volontairement soumis. Ce jeune prince, d'un naturel doux et humain, inclinait vers le christianisme et s'instruisait secrètement auprès des chrétiens, tant de leur religion que de leur vie exemplaire. Il s'affligea des humiliations et des supplices qu'on leur infligeait, et il lui était impossible de pouvoir les

qu'ils parvinrent à enflammer le roi d'une colère qui voulait du sang des innocens. Plein de ses nouveaux et terribles projets, Hazguerd donna l'ordre aux bourreaux de tuer dans un lieu secret Samuel et Abraham, deux prêtres captifs qu'il avait forcés de le suivre à l'armée. Quant aux autres ecclésiastiques qui étaient renfermés dans la ville forte de Niuchabouh, et qui se trouvaient à une distance de 15 stations de l'armée, il envoya son ministre fournisseur des vivres de l'armée (Tenchabouh), afin qu'il prît les devans, et qu'il jugeât et condamnât les prêtres de Dieu à un affreux supplice.

Mais, comme nous l'avons déjà dit, ces prêtres chrétiens avaient été dans la forteresse de Niuchabouh, remis entre les mains du chef des Mages, qui était en même temps gouverneur civil du pays d'Abar. Ce mage les avait exposés à des traitemens bien plus durs que ne le prescrivait peut-être le commandement royal, afin de lasser leur constance; car il était le plus zélé défenseur du magisme: c'était un païen plus savant et plus versé dans la religion de Zoroastre que tous ses contemporains (35). Il portait le très honorable titre pour l'étude de *Hamagtén*. Il savait l'*Ambardkache*, le *Bozbaïde*, le *Balhavige* et le *Barsgatène:* ce sont cinq livres qui renferment toute la doctrine du magisme; il en existe encore un sixième qui n'appartient qu'au chef des Mages seul. Ce mage croyant donc posséder toute la science humaine, et voyant les prêtres chrétiens si hostiles à sa croyance, et si persévérans dans leur foi,

s'imagina qu'ils s'obstinaient ainsi par ignorance, et que c'était faute de lumières qu'ils repoussaient la sublime science des mages : plein de cette idée il résolut de les exposer à de rudes souffrances, afin que, manquant de force pour les supporter, ils lui adressassent du moins quelques paroles de supplication. Dans cette vue il sépara les prêtres d'avec les princes, et les ayant ainsi privés de leur unique consolation, qui était de souffrir ensemble, il les fit enfermer dans un souterrain humide et obscur, où il ne leur donna pour les nourrir tous six, que deux gamelles d'épaisse soupe, de temps en temps, et une cruche d'eau, avec défense expresse que personne n'approchât de la porte de leur prison.

Quarante jours s'étant écoulés ainsi, sans que ces dures privations pussent arracher aux prêtres chrétiens le moindre mot de plainte ou la plus légère marque de faiblesse, le mage soupçonna que quelque serviteur rusé leur procurait de la nourriture à prix d'argent et en secret. Dans cette pensée, il alla sceller lui-même la porte du cachot et l'ouverture en forme de soupirail qui était au-dessus, puis il chargea les serviteurs les plus fidèles, de porter la ration aux prisonniers : ce même régime continua encore une quinzaine de jours.

Ces saints personnages ne témoignèrent pas la moindre inquiétude en voyant ces nouvelles persécutions ; rien ne marquait en eux l'affaiblissement ni la langueur, supportant avec une admirable patience la faim, la soif et toutes les autres privations qu'on

leur imposait; ils récitaient sans cesse leur office canonique, chantaient des psaumes, et la journée finie, et après une prière d'action de grâces, ils étendaient leurs membres sur la terre humide pour dormir un peu.

Les gardes qui veillaient sur eux s'étonnèrent de les voir sans maladie et sans dérangement de santé, car ils entendaient jour et nuit le son de leurs voix claires et sonores. Le gouverneur-mage veillait attentivement sur les prisonniers et sur leurs gardes. Ceux-ci lui dirent un jour : « Ces hommes-là ne sont « pas sans une grande puissance; car, eussent-ils un « corps de bronze, ils devraient être déjà pourris « dans cette humidité malsaine. Il y a bien long- « temps que nous sommes gardiens de cette prison, « et nous n'avons pas souvenir qu'aucun condamné « y ait pu vivre au-delà d'un mois. Or, si vous avez « reçu l'ordre de tuer ces gens-là, c'est votre af- « faire, et cela vous regarde ; mais si vous êtes seu- « lement chargé de les survieller, *la mort de ces cap- « tifs est certaine*, et nous sommes frappés de stu- « peur à la vue d'un pareil genre de supplice. »

L'esprit du mage-gouverneur fut singulièrement troublé de tous ces rapports. Se levant au milieu de la nuit, il s'approcha du soupirail qui donnait un peu de jour et d'air à la prison, et regardant par l'ouverture, il entendit les prêtres chrétiens qui récitaient pieusement leur office. Les chants cessèrent, et ils s'étendirent l'un après l'autre sur la terre nue pour se reposer. Alors le gouverneur fut témoin d'un prodige étrange : chaque prisonnier brillait comme une

lampe ardente dans l'obscurité. Il fut saisi d'une grande frayeur à cette vue : « Que signifie cette mer-
« veille? se dit-il à lui-même; il faut que nos dieux,
« les dieux de la lumière, soient descendus dans ce
« cachot, et c'est probablement leur splendeur qui
« éclate; car s'ils ne sont pas là, que croire? de sim-
« ples hommes ne peuvent répandre une telle clarté.
« Je me souviens d'avoir entendu parler de cette
« secte, qui au fond se rapporte sans doute au culte
« du feu : ses chefs dissimulent peut-être avec les
« ignorans, qui la croient différente de notre religion
« sainte; mais ces hommes pensent comme nous
« puisqu'ils sont chéris de nos dieux. Qui sait? cette
« vision m'a été montrée pour m'éclairer sur ce su-
« jet peut-être! » Il roulait ces pensées dans son esprit pendant le court sommeil de nos saints, et il ne savait à quel parti s'arrêter. Comme il était en proie à cette agitation, les saints captifs se levèrent debout pour commencer leur office de minuit : alors le chef des Mages s'assura que la lumière qu'il découvrait émanait véritablement de chacun de ces hommes, et que ses dieux n'y étaient pour rien. Il en fut consterné.
« Qu'est-ce à dire? s'écria-t-il, sur quels prisonniers
« vit-on jamais auréole pareille? J'ignore absolu-
« ment ce que cela peut être; il n'existe aucun
« exemple de cette nature, et les annales de nos
« pères ne font point mention d'un événement du
« genre de celui-ci. »

De plus en plus épouvanté du prodige, le gouverneur trembla d'abord de tous ses membres, puis il

s'évanouit et demeura demi-mort à la même place sur la terrasse jusqu'au matin. Il reprit ses sens vers le point du jour, et regagna sa demeure si pâle et si défait, qu'on eût juré qu'il sortait d'une longue maladie.

Sans rien dire à qui que ce fût de ce qui lui troublait l'esprit, le gouverneur fait venir le chef des bourreaux et les geôliers : il leur ordonna de transférer sur-le-champ les prisonniers dans une salle sèche et commode, et de les garder avec beaucoup d'égards, comme vous me l'aviez déjà demandé.

Un des gardiens de la prison eut à peine entendu cet ordre, qu'il se hâta d'aller porter cette bonne nouvelle aux saints prisonniers. « On vous ordonne, leur dit-il, de passer dans une salle sèche et bien aérée; soyez donc prêts à quitter ce lieu; nous-mêmes nous avons prié pour qu'on vous accordât ce soulagement. »

Lorsque le chef des bourreaux se présenta pour exécuter l'ordre du gouverneur, le saint évêque Joseph lui adressa la parole en ces termes : « Allez de-
« mander au gouverneur en chef s'il a jamais en-
« tendu parler de l'avénement futur de notre Sei-
« gneur et des magnifiques demeures qui nous sont
« préparées dans une autre vie, depuis le com-
« mencement du monde? Dites-lui que notre cou-
« rage est fondé sur cette espérance, et que la foi
« nous fait supporter aisément les supplices atroces
« qu'il nous inflige. Nous vous remercions et nous
« vous savons gré d'avoir obtenu de votre chef le
« soulagement de nos corps; mais nous ne nous

« sommes pas ennuyés comme des athées qui n'ont
« pas d'autres espérances que celles de la terre, et
« dont le regard n'embrasse que ce qu'il voit ici-bas;
« nous, pour l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ,
« nous acceptons patiemment et même avec recon-
« naissance tous les supplices de la terre, pour mé-
« riter plus tard les béatitudes éternelles du ciel.

« Si nous désirons des palais, nous avons au ciel de
« magnifiques édifices, construits sans matériaux
« terrestres, et auprès desquels vos châteaux royaux
« les plus beaux paraissent comme rien. Les hon-
« neurs, les vêtemens les plus somptueux, les mets
« les plus délicats, célestes et incorruptibles, que
« nous aurons en partage dans l'autre vie, sont
« tellement au-dessus de tout ce que peut imaginer
« la pensée humaine, que si l'on pouvait vous en
« faire le détail, votre entendement demeurerait
« comme ébloui et serait trop faible pour tout com-
« prendre. Malheureusement, plongés dans une er-
« reur ancienne, vous ne voyez ni n'entendez les
« choses du ciel; et c'est pour cela que, bien que
« nous ne soyons pas coupables du moindre délit,
« vous nous jugez impitoyablement. Toutefois, si
« vous vouliez connaître notre Dieu, vous ne seriez
« pas sans espérance de le fléchir, car c'est un roi
« généreux et bienfaisant, qui ouvre la porte de son
« paradis à tous ceux qui en prennent la route par
« la voie de la pénitence. Point de rancune, point
« de mépris pour qui que ce soit de la part de notre
« Seigneur. Mais, pour en revenir au soulagement

« que vous nous avez procuré et aux adoucissemens
« que vous venez nous offrir de la part de votre chef,
« écoutez bien ce que nous allons vous dire. Sachez
« que, dans notre pays, nous avions tout à-la-fois le
« pouvoir et les moyens de ne pas tomber entre les
« mains de votre roi, ainsi que l'ont fait plusieurs
« des nôtres qui ont su se soustraire à vos vexations.
« Nous sommes venus ici de bonne volonté, pressen-
« tant tout ce que nous aurions à souffrir et ne nous
« en effrayant pas. Or, nos vœux sont pour la conti-
« nuation de ces souffrances, et nous vous prions de
« ne point nous les ménager jusqu'à ce que votre vo-
« lonté cruelle soit assouvie. Car nous n'avons rien
« plus à cœur sur la terre que de suivre l'exemple de
« notre Dieu, créateur de toutes les choses visibles et
« invisibles, qui, par un effet de sa bonté infinie, a
« daigné descendre jusqu'à nous. Il s'est revêtu
« comme nous d'un corps périssable et en prati-
« quant toute sorte de vertus, il accomplit l'œuvre
« de la rédemption. Il se livra volontairement entre
« les mains des bourreaux, il mourut, fut enseveli,
« ressuscita par la puissance de sa divinité, et appa-
« rut ensuite à ses disciples. Il remonta bientôt après
« au ciel où il est assis, pour l'éternité à la droite de
« son Père. Il nous a accordé la force céleste de
« participer à ses souffrances, et il nous en récom-
« pensera un jour. Or, nous sommes bien persuadés
« que nos peines sont très peu de chose en com-
« paraison de ses souffrances corporelles, et que
« notre amour pour lui, tout ardent qu'il est, est

« bien faible, en comparaison de son amour im-
« mense pour le genre humain. »

Le chef des bourreaux rapporta fidèlement ce discours au gouverneur mage, qui fut plus que jamais troublé et bouleversé. Le repos lui devint étranger et le sommeil déserta sa couche. Enfin, un soir, il s'en alla sans suite à la porte de la prison, s'en approcha tout doucement, et, plongeant ses regards dans l'intérieur par une petite ouverture, il vit tous les chrétiens livrés à un sommeil tranquille, et l'auréole lumineuse autour d'eux, comme dans sa première vision. Incapable de se posséder à ce nouveau prodige, il appela tout bas par son nom l'évêque Sahag, qui savait très bien la langue persane. Celui-ci, s'étant approché de la porte, lui dit : « Qui êtes-vous?—Je suis, répondit le mage, le gouverneur, et je désire entrer pour vous voir. » En même temps il ouvrit la porte et entra, à la grande surprise des pieux prisonniers. Aussitôt qu'il posa le pied dans la prison, les lumières miraculeuses disparurent; mais le gouverneur raconta aux saints ce prodige merveilleux, qu'il avait vu deux fois. Alors le prêtre Léonce, élevant la voix : « Dieu, qui a fait éclater sa lumière
« dans les ténèbres, lui dit-il, et qui illumine par
« sa sagesse toutes ses créatures (*Ps.* 111), fait rayon-
« ner sa puissance dans votre âme obscurcie; les yeux
« aveugles de votre esprit sont ouverts aujourd'hui, et
« vous avez mérité de voir la brillante lumière de la
« grâce divine. Hâtez-vous de profiter de cette faveur
« extraordinaire, afin que vous ne retombiez pas dans

« votre premier aveuglement, et que vous ne ren-
« triez pas dans la voie des ténèbres. » Tous se levèrent alors, et ils commencèrent à réciter le psaume 42 : « Envoie, Seigneur, ta lumière et ta vérité,
« qu'elles nous dirigent et nous introduisent à la
« montagne sainte et dans tes tabernacles. En vé-
« rité, Seigneur, vous avez dirigé et conduit cette
« âme égarée dans votre éternelle joie et dans votre
« incomparable repos. Ce jour ressemble au jour de
« votre passion ; vous y délivrâtes le bon larron de
« la seconde mort, et, après lui avoir ouvert la porte
« fermée du paradis, vous l'y fîtes entrer. De même
« aujourd'hui, vous avez sauvé cette âme perdue,
« qui était la cause de la mort spirituelle de beaucoup
« d'autres, et vous en avez fait pour nous un objet
« de consolation et de joie. Nous vous en rendons
« mille actions de grâce, et nous confondons nos
« voix avec celles des saints prophètes. Vous avez
« opéré ces merveilles, non pas à cause de nous, mais
« pour la gloire de votre nom, pour prouver votre
« fidélité dans vos promesses, et de peur que les na-
« tions ne disent : Où est leur Dieu? (*Ps.* 78). C'est
« ainsi que votre puissance s'est manifestée aujour-
« d'hui parmi ce peuple sans frein, qui vit dans
« d'épaisses ténèbres. » Puis ils reprirent le chant des psaumes (26) : « Le Seigneur est ma lumière et ma
« vie, chantaient les chrétiens, que puis-je craindre
« désormais? Le Seigneur est mon refuge, devant
« qui pourrais-je trembler? »

« Je sais, disait ce mage, que mes ennemis son tnom-

breux maintenant, et qu'ils s'avancent pour me dévorer; mais vous, Seigneur, vous êtes venu pour sauver la vie des hommes qui se tourneront vers vous, et ils seront sauvés par votre grâce. Ne souffrez pas que je sois séparé de ces saints agneaux avec lesquels je suis confondu, ni que je sorte de votre bergerie, de peur que le loup dévorant ne me déchire, que je me fourvoie de nouveau, et que j'instruise les hommes à se perdre. Au contraire, par mon bon exemple, je serai motif de leur vie. Daignez, Seigneur, me pardonner les fautes commises depuis tant d'années, et que le démon, qui s'est enorgueilli de me voir entraîner tant d'hommes à la perdition, soit humilié en me voyant au milieu de vos disciples. »

Ils récitèrent ensuite leur office tous ensemble, et ils laissèrent le gouverneur mage terminer la prière en disant : Amen. Puis ils s'entretinrent avec lui jusqu'au troisième temps canonique, et, après avoir récité l'office de l'heure, ils se reposèrent et dormirent jusqu'au matin.

Mais le gouverneur mage était trop agité pour goûter du repos : debout, et les mains élevées au ciel, il priait. Tandis que ses yeux regardaient le firmament par l'ouverture de la voûte, il aperçut tout-à-coup une grande clarté qui remplissait aussi le souterrain, et il découvrit plusieurs échelles lumineuses dressées depuis la terre jusqu'au ciel; sur les échelons merveilleux étaient des rangées de soldats qui montaient vers les cieux. L'aspect de ces troupes était brillant, radieux et resplendissant comme

celui des anges. On lui dit le nombre de chaque troupe qu'il distinguait. L'une était de mille guerriers, l'autre de trente-trois, et la troisième de deux cent treize. Il se trouvait si rapproché de ce merveilleux spectacle qu'il reconnut distinctement les trois vaillans martyrs Vartan, Ardag et Khoren, qui tenaient dans leurs mains neuf splendides et fraîches couronnes. Leur voix frappa ses oreilles, et il entendit qu'ils se disaient entre eux : « L'heure « approche où ceux-ci viendront se joindre à notre « troupe, car nous les avons déjà long-temps atten- « dus, et le gage d'honneur est tout prêt. Celui-ci, « qui n'était pas compris dans notre attente, vient « se ranger parmi nous, et voilà qu'il va devenir un « des soldats de Jésus-Christ. » C'est la troisième vision merveilleuse que Dieu daigna renouveler devant cet homme bienheureux.

Réveillant alors les saints endormis, le mage leur raconta cette révélation surprenante, et tous se mettant alors en prière : « Seigneur, ô Seigneur, « que votre nom est magnifique par toute la terre, « et que votre majesté s'élève plus haut que les « astres du firmament! La bouche des petits enfans « qui sont encore à la mamelle chantera vos louan- « ges, afin de confondre l'ennemi et celui qui veut « se venger. » Nous ne dirons plus désormais : Que je regarde les cieux qui sont l'ouvrage de tes doigts (*Ps.* 8); mais nous dirons plutôt : Nous vous verrons vous-même, vous qui êtes le Seigneur du ciel et de la terre, comme il vous a plu de le ré-

véler aujourd'hui par vos saintes Milices, à cet étranger, hors de toute espérance humaine. Seigneur, vous avez couronné, par votre miséricorde infinie, ceux qui vous ont aimé, et, par commisération, vous êtes venu à la recherche de cette pauvre brebis égarée; vous l'avez trouvée et remise dans les rangs de votre troupeau. Il n'a pas vu seulement le ciel, qui est l'ouvrage de vos mains, mais le ciel réel et ses bienheureux habitans; et quoique il fût encore sur la terre, il lui a été donné de se réunir à la troupe des anges; il a vu les âmes des justes environnées de tout l'appareil de la gloire; il a été témoin des préparatifs invisibles que l'on fait pour nous recevoir parmi les esprits bienheureux, et il a vu les couronnes qui nous sont destinées par la grâce de notre maître Jésus-Christ. Bonheur à lui à cause de cette apparition céleste! Nous nous félicitons d'avoir parmi nous cet étranger, car, après une telle révélation, nous sommes sûrs qu'il doit avoir une grande part dans le séjour éternel. O Seigneur! vos grâces sont inépuisables, vous les accordez généreusement à qui bon vous semble, même sans en être prié, et vous n'en refuserez point à ceux qui vous en demandent comme nous! Ouvrez-nous, Seigneur, la porte de vos miséricordes, à nous qui, depuis notre enfance, désirons d'avoir part à l'héritage de vos saints. Ces troupes de nouveaux martyrs, qui furent nos enfans dans la foi, seront auprès de vous nos intercesseurs, de peur que le vaisseau de notre foi, ne soit submergé par hasard dans l'océan des péchés du monde. »

Ils prolongèrent long-temps leurs prières, implorant tendrement la miséricorde divine, et demandant, avec une grande abondance de larmes, que le Seigneur avançât leurs vœux, et qu'il leur accordât de persévérer dans leurs souffrances, afin qu'ils ne fussent pas privés des couronnes immortelles que les saints tenaient déjà dans leurs mains pour les leur offrir. En même temps, ils conjecturèrent que cette vision du gouverneur était un avertissement du Saint-Esprit, qui annonçait que l'heure de leur mort était proche, et qu'ils étaient au moment de quitter ce monde périssable pour aller habiter sous les tentes éternelles. Enfin, que, grâce à leur patience et aux petits mérites qu'ils avaient gagnés sur la terre, ils allaient jouir de cet immuable et céleste bonheur après lequel ils soupiraient depuis si long-temps.

Le chef des mages, en sa qualité de gouverneur, pouvant traiter les prisonniers à sa fantaisie, fit sortir le lendemain, sans aucune difficulté, les chrétiens de leur prison. Il les emmena dans son palais, nettoya lui-même leurs souillures, et jeta sur lui l'eau dans laquelle il les avait lavés. Il construisit dans son palais la fontaine où il désirait qu'on le baptisât. Il reçut le saint baptême, puis le précieux corps et le sang de notre Seigneur. « Que ce baptême, s'écria-t-il ensuite, en se prosternant, soit l'eau qui me lave de tous mes péchés; qu'il me régénère par le Saint-Esprit, et que cette communion d'ineffable mystère soit le gage de mon adoption à l'héritage céleste. » Il fit ensuite servir un grand dîner pour

restaurer le corps souffrant des saints, leur offrit la coupe du vin de consolation, et ils se réjouirent ensemble en prenant une nourriture corporelle.

Quoique le gouverneur, fortifié par les dons célestes, ne craignît plus la mort pour lui-même, il était fort inquiet pour sa famille, sur laquelle il craignait d'attirer les vengeances royales. Pour ce motif, il prit quelques précautions dictées par la prudence. Il n'invita dans son palais les princes, qui étaient prisonniers dans la ville, qu'en secret et de nuit, où il leur donnait des banquets magnifiques, apportant d'ailleurs à leur position tous les soulagements qu'il pouvait. Nos braves princes, ravis de ce changement soudain du chef des mages, et consolés par la merveilleuse apparition qu'il avait vue, semblaient avoir perdu le souvenir de toutes leurs souffrances passées, et ne savaient plus que bénir et remercier Dieu.

Parmi les ecclésiastiques prisonniers, il y avait un prêtre nommé Archen, qui avait passé sa vie avec des hommes simples et ignorans; il était peu instruit, et ses compagnons se méfiaient de sa constance et de sa fermeté s'il fallait marcher au martyre. Or, au moment de prendre place au banquet, ils l'invitèrent à s'asseoir à la première place. Archen s'en défendit vivement, en disant : « Que faites-vous? Quel mystère y a-t-il dans vos cœurs? Pourquoi cet honneur, à moi, plus obscur et plus ignorant que le dernier de vos élèves? Ah! je ne suis que trop honoré déjà de partager votre captivité. Si vous

me trouvez digne de figurer avec vous à la même table, prenez vos places, et désignez-moi la dernière de toutes.» Mais les évêques, d'une voix unanime, le contraignirent à s'asseoir à la place d'honneur, comme s'il eût été le plus qualifié des convives.

Après qu'ils se furent rangés en cercle autour du festin, et qu'ils eurent réparé leurs forces en prenant quelque nourriture, le saint évêque Joseph se leva, et présentant la coupe de félicitation, il s'exprima ainsi : « Réjouissez-vous en Jésus-Christ, mes frères, « car demain, à cette même heure, toutes nos peines « seront oubliées, ainsi que les souffrances que nous « avons supportées. En récompense du peu de travail « que nous avons fait, nous jouirons d'un éternel « repos, et en place de notre prison, nous entrerons « dans la ville éternelle, dont le maître est Jésus-« Christ lui-même. C'est lui qui distribue les prix « d'honneur de la carrière glorieuse que nous se-« rons appelés à fournir : jadis il y remporta lui-« même la victoire ; il nous fera la même grâce, pour « notre salut éternel, et pour la gloire de sa sainte « Eglise. Ce prêtre, notre frère, qui occupe aujour-« d'hui la place d'honneur, recevra demain le pre-« mier la couronne du martyre, car voici que l'en-« nemi de notre vie s'approche, et il arrive afin de « nous faire périr, nous, les serviteurs de Jésus-« Christ. »

Après avoir écouté silencieusement ce discours prophétique, le prêtre Archen, à la grande surprise et à la non moins grande satisfaction de toute l'as-

semblée, répondit avec un visage ferme : « Puisse « N. S. J.-C., par l'entremise de vos saintes prières, « m'accorder la grâce de quitter ce monde suivant « votre prédiction. Pendant votre discours une « inspiration énergique a rempli mon âme. Je me « rappelle l'immense bienfait de J.-C., qui est venu « au monde pour nous délivrer de nos péchés : « qu'il ait pitié de moi, comme il eut pitié du bon « larron sur le Calvaire ; et de même qu'en ouvrant la « porte fermée du paradis il l'y fit entrer le premier, « comme le précurseur de ceux qui sont destinés à « ce lieu de délices, qu'il me fasse la grâce d'y pré- « céder demain votre illustre compagnie. Je sais que « pour un pécheur qui revient, il y a grande fête « au ciel parmi ces anges de Dieu qui connaissent « bien la volonté de celui qui était le pasteur des « brebis égarées, et qui se réjouissent à la vue d'un « homme repentant ; peut-être est-ce à cause de moi « que le grand général d'Arménie et ses héroïques « compagnons ont apporté ici-bas les couronnes qu'ils « vous destinent en annonçant cette joyeuse nou- « velle en commun. Ce qui m'étonne, c'est que leur « étant tout-à-fait inconnu pendant leur glorieuse « vie, ils veulent, après leur sainte mort, que je re- « çoive avec eux une portion de l'héritage des bien- « heureux. Oh ! je vous en supplie, mes chefs et mes « pères, priez pour moi, indigne, afin que je « puisse atteindre à cette grande félicité que votre « bouche véridique m'a annoncée. Oh ! qu'il me « tarde de voir arriver ce jour, ce moment heureux !

« Quand quitterai-je cette lourde enveloppe d'ar-
« gile ! Quand donc vous verrai-je face à face, Sei-
« gneur Jésus ! Quand ne craindrai-je plus la mort !
« Quand donc mon ignorance sera-t-elle changée en
« parfaite sagesse ! Hâtez-vous, Seigneur, de me
« secourir ; étendez votre bras puissant, afin que je
« tienne mes promesses de fermeté et de courage, et
« que le nom de mon Seigneur soit glorifié en
« moi. »

Se levant ensuite de table, ils prononcèrent en ces termes les prières d'action de grâce : « Gloire à vous,
« Seigneur, gloire à vous, qui nous avez donné la
« nourriture de consolation. Donnez-nous aussi
« votre Saint-Esprit, et la force d'agir toujours
« conformément à votre sainte volonté afin que
« nous soyons toujours justes et irréprochables de-
« vant vous, qui allez bientôt revenir pour rendre
« à chacun selon ses œuvres. »

Ils tinrent alors conseil pour aviser au moyen de sauver le gouverneur mage, car ils savaient bien que cette nouvelle imprévue allait enflammer le courroux du roi, et qu'il s'en vengerait cruellement sur tous les pauvres captifs. Comme il leur était impossible de s'arrêter à aucun parti, et que plus ils examinaient cette affaire, plus ils la trouvaient périlleuse, ils eurent recours à la prière, et recommandèrent avec ferveur à Dieu la vie de ce nouveau croyant.

Au moment de se séparer des saints, les princes, les larmes aux yeux et la consolation dans le cœur, se prosternèrent à leurs pieds, les conjurant avec

instance de les recommander au Saint-Esprit, afin qu'aucun d'eux, en se séparant lâchement des autres, disaient-ils, ne devînt la proie éternelle de l'ennemi féroce des âmes. Les vertueux pères les encouragèrent : « Que Dieu vous fortifie, enfans de nos « prières, disaient-ils, consolez-vous et fiez-vous « à celui qui ne vous laissera pas orphelins ; il ne « vous privera point de sa miséricorde, que vous « lui demandez par la foi en J.-C. Nous avons « auprès de Dieu un grand nombre d'intercesseurs. « Ne craignez pas que la lumière de votre lampe « ni celle de vos familles, s'éteigne jamais ; les pro- « jets de Satan contre vous ne tourneront qu'à sa « honte. Le même Seigneur, qui a inspiré tant de « courage aux précédents martyrs, et qui les a glori- « fiés en les réunissant aux saints anges, vous sou- « tiendra dans vos labeurs ; leurs âmes saintes, tous « les ordres des justes, accoureront à votre secours, « et par votre persévérance vous serez dignes de re- « cevoir avec eux la couronne des élus. »

Après le départ des princes, les prêtres ne tardèrent pas non plus à retourner à leur prison ; pendant le reste de la nuit, ils achevèrent leur prière et les offices ; au matin ils chantèrent tous ensemble : « Seigneur ! faites éclater votre miséricorde sur ceux « qui vous connaissent, et votre justice sur ceux qui « ont le cœur droit. Eloignez de nous les pieds des « superbes et les mains des pécheurs ; que tous ceux « qui commettent l'iniquité soient renversés, et qu'ils « ne puissent jamais s'affermir » (*Ps.* 35).

Cependant les bourreaux du ministre Tenchabouh étant arrivés à la porte de la prison, y entrèrent. Quel ne fut pas leur étonnement, en voyant que le chef des mages, le gouverneur de toutes ses provinces, était paisiblement assis au milieu des chrétiens, qui, par ordre du roi, étaient mis entre ses mains, qu'il les écoutait, et même les encourageait à braver la mort. A la vue de ce surprenant spectacle, les bourreaux confondus n'eurent pas même la force d'ouvrir la bouche pour adresser au mage une seule question. Retournant aussitôt sur leurs pas, ils allèrent rendre compte au ministre de ce qu'ils venaient de voir. Tenchabouh demeura stupéfait du rapport de ses bourreaux ; comme il connaissait particulièrement ce chef, si renommé pour son savoir dans tout l'empire, il ne pouvait se persuader qu'un tel changement fût possible. Enfin il donna l'ordre de faire sortir de prison tous les captifs avec leurs chaînes, et de les éloigner de la ville à une distance de douze *farasenges* (18 lieues). Quant au chef des mages, il le fit amener tout seul. Lorsqu'ils furent en tête à tête, le ministre demanda au mage : « Comment se « fait-il qu'on vous a trouvé parmi ces captifs chré- « tiens ? — Pourquoi voulez-vous m'entretenir en se- « cret? répondit le mage; pouvez-vous voir le flam- « beau de la raison et entendre la vérité au milieu des « ténèbres qui vous entourent? Pour moi, mes yeux « sont ouverts, car j'ai eu le bonheur de contempler « la lumière divine. Si vous voulez procéder avec « une honorable franchise dans cette affaire, inter-

« rogez-moi en public, et je vous raconterai la gloire « de Dieu qui a frappé mes yeux. » Le ministre, l'ayant pressé de questions, apprit enfin de lui ce qui l'avait convaincu de la vérité du christianisme, s'assura de son immuable résolution de persister dans sa nouvelle foi et d'associer son sort à celui des prêtres chrétiens. Quoique les pleins pouvoirs dont il était porteur lui donnassent droit de juger le mage, il n'osa pas mettre la main sur un homme si éminent, ne croyant pas qu'il pût procéder plus avant sans avoir de nouveaux ordres. Il se hâta de retourner auprès d'Hazguerd, qu'il informa secrètement de l'état des choses.

Après avoir écouté avec grand étonnement et chagrin cette nouvelle inattendue, le roi enjoignit à Tenchabouh un silence absolu. « Gardez-vous bien « surtout, lui dit-il, de rapporter un mot de cette vi- « sion qui lui est apparue. Si des ignorans en enten- « daient parler, ils commenceraient à douter de la « vérité de notre culte, et ils feraient secte avec ces « chrétiens. N'est-il pas cruel qu'après tout ce que « nous avons entrepris pour ranger ces hommes à « nos lois, afin qu'ils y trouvent le salut de leurs « âmes, non-seulement nous ayons échoué, mais « qu'un des docteurs les plus célèbres de notre loi « passe dans leurs rangs, et soit séduit par leurs er- « reurs. Car ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que « ce gouverneur du pays d'Abar, bien loin d'être un « homme vulgaire, est renommé *hémédan* sur toute « la surface de la terre. Si j'ordonne une confé-

« rence publique entre lui et les autres mages, lui.
« qui est plus instruit qu'eux tous, il les battra infail-
« liblement dans la dispute : il est capable de renver-
« ser de fond en comble notre foi. D'un autre côté,
« si nous le jugeons avec les autres, comme chrétien
« obstiné, le bruit de son apostasie va se répandre de
« toutes parts, et ce sera une tache ineffaçable sur
« notre religion. Si je fais tomber sa tête sous la
« hache, il y a beaucoup de chrétiens au camp qui
« feront de ses restes des reliques, et qui les expo-
« seront à la vénération de toute la terre ! Ce n'est
« déjà pas pour nous une petite honte, que de voir
« les honneurs qu'on rend dans notre royaume à
« ces reliques des Nazaréens; mais si nous souffrons
« que l'on accorde le même honneur aux ossemens
« des mages et de Mobeds converti, ce sera la ruine
« entière de notre culte.

« Je vous en conjure par les dieux immortels,
« retournez sur vos pas en toute hâte, et pressez
« l'exécution de mes ordres. Faites venir devant
« vous ce vieux mage obstiné; parlez-lui seul à seul,
« avec amitié, avec bienveillance. S'il se repent et
« qu'il renonce aux sorcelleries de ces chrétiens,
« respectez-le et traitez-le avec la distinction due à
« son rang; et la honte de ce jugement demeu-
« rera entre vous et lui et ne sera connue de per-
« sonne. S'il s'obstine insolemment, au contraire,
« s'il refuse de se soumettre à mes ordres, excitez
« sous main contre lui une foule d'accusateurs et de
« mécontens qui lui imputeront des malversations

« dans le poste que je lui ai confié. Entamez contre « lui un procès public; condamnez-le à l'exil au « fond des contrées lointaines au-delà de Goge et de « Magoge, dans le désert reculé du Khorassan; et « là, faites-le précipiter dans un puits, afin qu'il « périsse d'une mort ignominieuse. Quant à ces au- « tres contre-croyans infidèles, il faut les exterminer promptement, sinon ils exciteront de grands « troubles dans le royaume et bouleverseront no- « tre culte. S'ils ont pu subjuguer si facilement un « homme d'une science aussi supérieure que le chef « des mages, je vous demande comment des hom- « mes simples et ignorans leur pourront résister. »

Tenchabouh, en quittant le roi, s'éloigna aussitôt du camp sans être aperçu de personne, et se rendit au lieu où, déjà comme nous avons dit, il avait fait amener les captifs. Il fit appeler auprès de lui le chef des mages : « Je suis le maître de votre vie, lui « dit-il, et j'ai sur vous le pouvoir le plus absolu; « non-seulement je puis vous faire subir un inter- « rogatoire, mais encore vous faire souffrir tous les « supplices imaginables. Réfléchissez avant que je « mette la main sur vous : acceptez-vous les honneurs « et les distinctions? Voulez-vous éviter le mépris « et l'opprobre? Allons! songez à votre âge avancé; « ayez pitié de vous-même. Renoncez à ce nom de « chrétien que vous détestiez depuis votre naissance; « redevenez mage comme autrefois; vous étiez un « docteur utile à beaucoup de monde.

« Je vous en prie, vous qui m'étiez comme un

« frere, et en qui je trouve aujourd'hui un ennemi « déterminé, je vous en prie, répondit énergique- « ment le chef des mages, n'ayez aucune pitié de « moi; écartez tout souvenir de notre ancienne ami- « tié; exécutez l'ordre inique d'Hazguerd et jugez- « moi selon vos pouvoirs. » Lorsque Tenchabouh se fût assuré que le gouverneur ne tenait aucun compte des terribles menaces du roi, et qu'il fermait l'oreille à ses séductions doucereuses, il fut obligé d'exécuter ce que le roi lui avait enjoint. Comme il vit que le mage ne voulait pas être jugé secrètement, mais s'avouer publiquement chrétien, il remplit ses instructions à la lettre, et le condamna à l'exil dans un pays lointain, au nord du Khorassan, où il reçut la palme du martyre.

En congédiant Tenchabouh, le roi lui avait ordonné de s'adjoindre deux grands dignitaires : le premier, qui s'appelait Tcinigan, était ministre de tous les grands préfets du royaume; l'autre, Movan, qui appartenait à l'ordre des mages, était grand-maître des cérémonies du palais, où il était nommé par l'ordre du grand moubed des Moubeds. Or, Tenchabouh, après avoir terminé l'affaire du gouverneur mage, fit transporter la même nuit, par ses serviteurs et ses bourreaux les plus affidés, les prêtres arméniens de ce désert, dans un endroit plus loin et plus écarté, qui était rocailleux et triste, accompagné de ses collègues, qui s'y étaient rendus aussi. Ils avaient effectué cette translation des prisonniers en grand secret, et en prenant toutes sortes de précautions, afin que

ni les chrétiens, ni même les païens qui étaient en garnison dans le pays ne sussent l'objet de leur mission. Les gardes mêmes qui veillaient sur les prisonniers chrétiens dans la ville reçurent l'ordre de faire en sorte qu'aucun des habitans ne connût le lieu de l'exécution, et d'empêcher que personne ne suivît leurs traces.

Toutefois, un homme appelé Kougik, soldat de l'armée royale et chrétien en secret, qui avait été choisi pour faire le métier de bourreau, et qui le même jour était chargé de garder les instrumens du supplice, s'aperçut de quelque chose, et devina le reste. Quoiqu'il n'eût pas été nommé pour faire partie de cette expédition qui se mit en marche de nuit, il se mêla à la suite des trois ministres. Le premier crut qu'il appartenait aux gens du second; le second supposa que c'était un des serviteurs du troisième, en sorte que personne ne lui demanda à qui il était. Ainsi il fut témoin de ce glorieux spectacle.

En arrivant enfin dans un lieu, où il ne poussait pas un brin d'herbe, et dont la surface était si pierreuse et si rude qu'on n'y découvrait pas la moindre place pour s'asseoir, les trois ministres mirent pied à terre et, se tenant un peu à l'écart, ils donnèrent l'ordre à leurs bourreaux de lier les pieds et les mains des victimes, de leur attacher une longue corde aux pieds et de les traîner ainsi sur la terre. Deux bourreaux devaient emporter aussi après eux chaque chrétien. Le supplice commença. Quel affreux spectacle! Les corps des prêtres chrétiens traînés sur ce

sol raboteux, et leurs vêtemens étaient en lambeaux; le sang ruisselait de tous leurs membres; il n'y avait pas une partie de leur corps qui ne souffrît cruellement. Mais on ne voulait pas les faire mourir tout d'un coup. Les ministres persans avaient d'autres desseins. Tous furent déliés et amenés dans le même lieu. « Sans doute, se disaient entre eux les grands dignitaires, ce commencement de supplice aura fait réfléchir les chrétiens; leur volonté inflexible va céder, et leur obstination de brute se changera en obéissance. Maintenant nous allons les trouver souples et raisonnables; ils vont se soumettre aux ordres du roi, et nous ne serons point forcés de leur faire subir une mort tragique. » Mais ils furent bientôt détrompés. Les martyrs retrempèrent leur courage dans leurs souffrances; c'est comme un prélude de combat avec un sanguinaire et féroce animal qui avait plutôt excité leur énergie. S'ils avaient eu d'abord quelque légère peur du supplice, elle s'évanouit à la vue des plaies horribles qui couvraient leurs corps déchirés; la vue de leur sang les jeta dans une sorte d'ivresse sainte qui les rendit insensibles à la mort. Chacun avait soif de mourir pour Jésus-Christ et de verser son sang avant un autre. Aussi se préparèrent-ils d'un consentement unanime à faire à leurs bourreaux une énergique réponse.

Tenchabouh leur adressa la parole en ces termes :
« Le roi, de la part duquel je suis venu vers vous,
« m'a chargé de vous dire, qu'il vous regarde comme
« la cause des soulèvemens des chrétiens, de la ruine

« de l'Arménie, du massacre d'une foule de gens de « guerre et de l'emprisonnement de vos princes. « Votre entêtement est la source de tous ces dé- « sastres. Or, écoutez-moi maintenant : comme vous « avez été la cause de tant de massacres et de dom- « mages, soyez-la désormais d'une réparation qui « sauvera votre propre vie, et celle de beaucoup « d'autres. Il dépend de vous de délivrer vos princes « qui gémissent au fond des cachots; on réparera à « votre considération tous les dégâts qui ont bou- « leversé l'Arménie, et cette foule d'Arméniens qui « ont été condamnés à l'exil ou à l'esclavage vous « devront leur retour et leur affranchissement.

« Vous avez eu aujourd'hui sous les yeux un « exemple aussi frappant que terrible : le gouver- « neur du pays d'Abar, un mage illustre par sa nais- « sance et par son savoir, chéri des grands comme « du roi, célèbre par sa parfaite science religieuse « dans toute la Perse; cet homme, renonçant à la « religion de Maztezen, s'est laissé séduire par vos « idées ignobles; il a embrassé vos doctrines. Voyez « quel en a été le résultat. Le roi n'a pris en con- « sidération ni sa dignité ni sa parenté même spi- « rituelle, comme gouverneur de notre sublime loi, « qu'il lui avait si long-temps inspirée, le traitant « comme un esclave infâme qui n'a ni famille ni pa- « trie, il m'a commandé de l'exiler dans des con- « trées lointaines. Voulez-vous tout savoir? Cet « homme va périr en chemin; il ne verra jamais la « terre de l'exil. Or, si le roi n'a pas respecté les liens

« d'affinité dans la sublime religion, qui l'attachaient « au gouverneur d'Abar, pensez-vous qu'il vous « épargne, vous qui êtes d'un autre peuple, dont « l'origine est étrangère, et qui vous êtes surtout « rendus coupables du crime de lèse-majesté. Il ne « vous reste plus qu'un moyen de salut, c'est d'a- « dorer le soleil et d'accomplir la volonté du roi, « comme nous l'enseigne le grand Zoroastre (Zra- « tucht) (35). Si vous acceptez cette proposition, non- « seulement vous aurez sauvé votre vie, mais je vous « élargirai sur-le-champ, et vous retournerez com- « blés d'honneurs et de présens dans votre patrie. »

Le prêtre Léonce s'avança alors accompagné de l'évêque Sahag qui lui servait d'interprète. « Com- « ment pouvons-nous comprendre, dit-il, votre dou- « ble ordre? Vous nous dites d'abord : Adorez le « soleil, et puis vous appuyez cet ordre de la volonté « du roi. Vous avez honoré le soleil en le mentionnant « le premier; mais vous avez ensuite exalté le roi plus « haut que le soleil, comme sa volonté seule qui donne « du poids au culte. Vous avez prouvé malgré vous « que le soleil n'éclaire pas les créatures par l'effet de « sa propre volonté, et c'est votre roi qui fait, selon « son bon plaisir, des dieux, et à ces dieux des ado- « rateurs; car lui-même n'est pas dans la voie de la « vérité. Ne nous parlez point comme à des enfans; « notre âge est mûr, et nous ne sommes pas les « derniers dans la culture des sciences. Ceci posé, je « vais répondre à vos reproches.

« Vous commencez par nous imputer les dévas-

« tations qui ont désolé l'Arménie et le massacre « des troupes royales ; en cela vous êtes dans l'er- « reur. Notre loi ne nous enseigne point de pareil- « les choses ; elle nous ordonne au contraire d'hono- « rer les rois temporels et de les aimer sincèrement ; « elle veut que nous leur rendions tous les services, « non comme aux hommes, mais comme au Sei- « gneur ; et s'ils négligent de nous en donner en ce « monde la récompense, ou qu'ils nous vexent de mille « manières, Dieu se chargera de nous l'accorder lui- « même dans le ciel (*Colossiens*, ch. III, v. 22). Nous « ne devons pas seulement au roi les services et « l'obéissance, nous devons même mourir pour lui. « Il ne nous est pas permis sur la terre de changer « capricieusement de maître : or, il en est ainsi de « notre culte. Nous ne sommes pas libres de chan- « ger notre Dieu du ciel pour un autre ; et, d'ail- « leurs, comment cet échange se pourrait-il faire, « puisqu'il n'existe pas dans l'univers d'autre Dieu « que celui que nous adorons. J'expliquerai ma « pensée par un exemple qui vous sera plus fami- « lier peut-être. Le soldat qui se présente le dernier « pour combattre n'est pas un brave, mais un lâche, « n'est-ce pas ? Un négociant échange-t-il ses perles « pour de vils chiffons ? Il faudrait qu'il fût aussi « insensé que vos docteurs qui vous égarent.

« Après nous avoir séparés de nos vaillans et ver- « tueux princes, vous croyez que vos ruses amolli- « ront notre fermeté ? Mais nous ne sommes pas « seuls ici comme vous le pensez. Il n'y a pas de

« place vide où ne soit notre roi Jésus ; il est partout,
« excepté chez ceux qui sont vides et éloignés de
« lui, comme vous, et votre furieux chef. Si les
« soldats arméniens, instruits et disciplinés par
« nous en J.-C., foulèrent aux pieds les ordres vio-
« lens du roi, et regardèrent tous ses riches présens
« comme rien, s'ils se laissèrent piller, s'ils perdi-
« rent leurs domaines héréditaires et n'eurent pas
« plus de souci de leur femme et de leurs enfans que
« de la fortune qu'ils possédaient, et si enfin ils n'é-
« pargnèrent pas plus leur sang que leurs trésors
« terrestres, à combien plus forte raison ne devons-
« nous pas suivre l'exemple de nos enfans, qui nous
« appelaient leurs pères spirituels! Ce ne fut que
« par zèle et par amour pour J.-C. qu'ils firent tom-
« ber sous leurs haches vengeresses vos mages ado-
« rateurs du soleil avec leurs disciples ; c'est par
« zèle encore qu'ils se sont vaillamment battus, et
« qu'ils ont dispersé vos troupes. Plusieurs sont
« morts en martyrs sur le champ de bataille, un
« grand nombre fut réduit en esclavage, le reste
« se sauva dans les pays lointains. Tous ceux qui
« sont morts parmi ces hommes nous ont précédés
« dans le paradis; ils sont entrés dans les rangs des
« anges, et ils se réjouissent au sein de ces delices
« ineffables où arriva et fut admis ce bienheu-
« reux mage, que vous nous dites avoir exilé.
« Heureuse est la terre qu'il a traversée! Heu-
« reux est le lieu désert où il a rendu le dernier
« soupir! Le coin de terre qui possède sa dépouille

« mortelle est plus précieux que les plus magnifi-
« ques palais du roi, plus glorieux que les astres
« brillans du ciel que vous adorez!

Movan, le grand-maître des cérémonies, prit la parole. « Les dieux, dit-il, sont d'humeur bienfai-
« sante; ils en usent indulgemment avec la race hu-
« maine, et lorsque les hommes se prosternent devant
« leur majesté, ils jouissent en retour des plaisirs de
« ce monde, dont ils ont fait le roi dispensateur. De
« la bouche du roi dépendent la vie et la mort, et il
« tient dans ses mains les destinées de l'univers. Vous
« n'avez donc pas le droit d'aller insolemment contre
« sa volonté, et de résister à ses ordres. Il vous or-
« donne d'adorer le soleil, pourquoi ne le faites-vous
« pas? N'est-ce pas Dieu qui illumine de ses rayons
« tout l'univers, et qui fait mûrir par sa chaleur la
« nourriture des hommes et des animaux? C'est en
« raison de sa générosité universelle qu'il a reçu le
« nom de dieu Miher (18); car, il est tout amour
« pour les hommes, et il n'a en soi ni déception ni
« duplicité. C'est pour l'imiter que nous sommes
« indulgens jusqu'à l'excès pour votre ignorance.
« Nous sommes les amis des hommes et nous n'a-
« vons point l'humeur sauvage de ces bêtes féroces
« qui se repaissent de chair et de sang. Ayez pitié
« de vous-mêmes, et ne nous forcez pas, malgré nous,
« de tremper nos mains dans votre sang. Mettons
« donc en oubli vos crimes passés, et occupons-
« nous du présent; à votre considération, la misé-
« ricorde du roi, s'étendra sur tous vos complices.

« Je rends justice à vos talens, répondit l'évêque « Sahag, vous êtes homme d'état et homme d'éru- « dition ; vous désirez que tous les pays qui dépen- « dent de l'empire de Perse soient florissans, et la « gloire du roi vous est chère ; mais quant à votre « désir de nous endoctriner, il n'est ni judicieux ni « raisonnable. Quoi ! vous reconnaissez plusieurs « dieux, et vous ne pouvez nous dire ce qu'ils sont, « ni leur accorder une seule et même volonté! Si les « dieux supérieurs se battent entre eux pour des « fautes d'une même volonté, et vivent en désaccord « complet, comment nous autres hommes, qui leur « sommes inférieurs, pourrons-nous nous accorder « en quoi que ce soit, et avec votre idée, par exem- « ple ! Accordez donc l'eau et le feu, que nous pre- « nions d'eux l'exemple de la paix ; appelez le soleil « dans votre maison comme le feu : mais s'il ne peut « pas venir, afin que le monde ne rentre pas dans « les ténèbres, expédiez-lui du moins le feu, afin qu'il « apprenne de lui à subsister sans consumer la « matière combustible. Si vos dieux n'avaient qu'une « nature, qu'ils fussent également puissans et d'ac- « cord ensemble, soit le feu, par exemple, sans be- « soin d'être alimenté, comme le soleil, les officiers « du roi ne seraient pas si occupés à faire abattre, à « grands frais du bois, pour l'entretenir sur vos autels. « Le feu mange toujours, ne se rassasie jamais et « se réduit en cendres, et le soleil ne mange pas, il est « vrai, mais sans l'air, ses rayons se brisent ; il se « refroidit en hiver, et toute la végétation est flétrie

« et glacée; il brûle durant l'été tous les êtres vi-
« vans. Or, je vous le demande, comment un objet
« qui subit ces continuelles variations, peut-il don-
« ner à quelqu'un une vie stable? Je ne vous blâme
« pas cependant : vous suivez le culte des élémens,
« parce que vous ne connaissez pas leur maître; mais
« nous serions inexcusables de vous imiter. On par-
« donne à un pauvre ignorant qui ne connaît pas le
« roi, d'adorer ses serviteurs par méprise. Mais si
« un habitué de la cour qui connaîtrait parfaitement
« le prince, se prosternait devant un de ses seigneurs
« pour lui rendre sciemment les honneurs souve-
« rains, il serait puni de mort, et l'aurait mérité.

« Quant au soleil, votre divinité principale, souf-
« frez que je vous dise ce que j'en pense, et ce qui
« est vrai. Il fait partie des choses créées qui compo-
« sent cet univers; il occupe sa place dans le ciel au
« milieu d'une infinité de choses créées, dont une par-
« tie est au-dessus et une autre partie au-dessous
« de lui. De soi, le soleil n'a pas une lumière pure
« et brillante, mais, suivant l'ordre de Dieu, il ré-
« pand ses rayons par l'intermédiaire de l'air, et ses
« émanations des parties ignées échauffent tous les
« êtres qui sont placés au-dessous de son orbe.
« Ceux qui sont au - dessus ne participent pas à
« la jouissance de ses rayons, car la lumière de
« ce globe est placée comme dans un vase, dont
« l'ouverture est tournée en dessous, et c'est ainsi
« qu'il répond aux besoins de ceux qui sont posés
« de manière à la recevoir. De même qu'un vaisseau

« vogue sur les vagues sans savoir quelle destination
« lui imprime la main d'un capitaine expérimenté,
« ainsi le soleil, sous l'influence de son régulateur,
« nous donne les saisons et les cycles de l'année. Toutes
« les choses qui subsistent en ce monde étant créées
« pour notre usage, le soleil, semblable de tout point
« aux autres êtres inanimés qui se trouvent dans la
« nature, fut destiné à nous dispenser la lumière. Il
« fut créé pour nous servir en haut, comme la lune,
« les étoiles, l'air incessamment agité, les nuages
« pluvieux. Et sur la surface de la terre, la mer, les
« rivières, les sources, les fontaines, tout cela fut fait
« pour l'homme. Or, il est très injuste de regarder
« une de ces choses comme une divinité; et si quel-
« qu'un ose le faire, il se perd comme un insensé,
« sans que cette partie de la nature qu'on adore
« comme Dieu, en profite. Un état ne peut contenir
« deux rois; à plus forte raison la nature ne peut
« avoir deux dieux. Si l'homme ne peut pas souffrir
« un tel état de choses, à combien plus forte raison la
« nature de Dieu repousse-t-elle un pareil désordre!

« Si vous voulez connaître la vérité, adoucissez l'a-
« mertume de votre cœur, ouvrez les yeux de votre
« esprit, et persuadez-vous bien que, tout éveillé
« que vous êtes, vous cheminez dans les ténèbres;
« vous êtes tombés dans l'abîme, et vous voulez y
« attirer tous les autres. Ceux qui suivent votre fausse
« doctrine ne raisonnent pas, et ne voient rien. Il
« n'en est pas ainsi de nous, les yeux de notre en-
« tendement sont ouverts, et même ils sont perçans.

« Par ces yeux du corps nous voyons les créatures ;
« par les yeux intérieurs nous concevons qu'elles ne
« se sont pas faites elles-mêmes, mais bien par un
« autre, et qu'elles sont toutes corruptibles. Il est
« vrai que leur créateur est invisible aux yeux du
« corps, mais sa puissance est intelligible à l'esprit.
« Il nous a vus plongés dans une grossière ignorance
« et il a eu compassion de notre imbécillité, car nous
« aussi nous étions autrefois comme vous idolâtres;
« nous adorions les créatures à la place du Créateur,
« et nous faisions toutes les abominations de l'ido-
« lâtrie. Par amour pour le genre humain, Dieu est
« venu parmi nous, s'est fait homme et nous a in-
« struits de son invisible divinité, voyant que les
« hommes égaraient leurs adorations parmi les as-
« tres : en s'élevant sur la croix, il dépouilla le so-
« leil de ses rayons, afin que les ténèbres servissent
« à son humiliation humaine, et que les indignes
« créatures comme vous ne vissent pas leurs dieux
« plongés dans l'opprobre. Aujourd'hui, ceux qui
« n'ont pas la grâce du salut, et qui n'adorent pas le
« dieu crucifié, sont plongés dans les mêmes ténè-
« bres épaisses qui s'étendent sur l'âme comme sur
« le corps. C'est parce que vous êtes ainsi entourés
« de ténèbres que vous nous maltraitez maintenant.
« Nous sommes prêts à mourir, à l'exemple de Notre
« Seigneur. Exécutez donc sur nous vos ordres fé-
« roces de la manière que vous voudrez. »

Tenchabouh, voyant après ce discours des signes d'adhésion et même de joie sur le visage des confes-

seurs, jugea bien que ses menaces et ses flatteries seraient inutiles. Pour leur faire subir une dernière épreuve, il ordonna d'amener devant lui l'un des moins qualifiés de la troupe sainte, ce même prêtre Archen qui avait été soupçonné de faiblesse par ses compagnons. On lui lia les pieds et les mains qu'on serra si fort que ses nerfs en craquaient, et on le laissa long-temps sous les yeux de ses compagnons dans cette position horrible. Le saint leva les yeux au ciel et dit : « Voilà qu'une foule de scélérats se sont jetés « sur moi comme autant de chiens furieux, et qu'ils « m'ont environné de toutes parts. Ils m'ont percé « les pieds et les mains, et, au lieu de ma bouche, « ce sont mes os qui ont crié (*Ps.* 21). Ecoutez-« moi, Seigneur, écoutez ma voix: recevez mon « âme dans l'assemblée des saints combattans, qui « ont paru au bienheureux mage. Moi qui suis le très « humble et le dernier de vos serviteurs, il vous a « plu de m'avancer. » Lorsque ces mots, prononcés péniblement furent terminés, sur l'ordre des trois ministres, les bourreaux tranchèrent la tête du bienheureux, et on la jeta dans une fosse qui était à sec.

Tenchabouh, prenant de nouveau la parole, dit alors à Sahag évêque : « Quand j'ai été en Arménie, « où j'ai demeuré un an et demi, je n'ai nul sou-« venir qu'on m'ait fait de vous quelque plainte; « j'en puis dire autant de Joseph, qui était le chef « des chrétiens, ce qui ne l'empêchait en aucune « manière d'être fidèle au roi. L'homme qui avait été « marzban avant mon arrivée dans votre pays était

« fort content de lui. Je puis lui rendre ce témoi-
« gnage, qu'on le considérait comme le père de tout
« le monde, et qu'il aimait également les grands et
« les petits. Or, puisque vous ne me priez point d'a-
« voir pitié de vous, c'est moi qui vous en prie.
« Vous êtes des gens respectables; ayez compassion
« de vos corps, et ne courez pas à une mort cruelle,
« à l'exemple de celui de vos compagnons qui vient
« d'expirer sous vos yeux. Si vous persistez dans
« votre inflexible résolution, je serai forcé moi-
« même de vous tuer, et de vous faire périr dans des
« supplices épouvantables; épargnez-moi cette dou-
« leur. Je vois que vous êtes fascinés par les paroles
« de ce Léonce. Eh! ne voyez-vous pas que c'est
« un homme d'une mauvaise santé, que les médecins
« n'ont pu guérir, et qui, fatigué d'un état de souf-
« france qui lui pèse, désire plutôt la mort que la
« vie. »

L'évêque Joseph répondit ainsi : « Les louanges
« que vous avez données premièrement à l'évêque
« Sahag, puis à moi, vous nous les avez adressées
« suivant notre âge et la blancheur de nos barbes, et
« vous nous avez honorés comme il convenait. Certes,
« vous avez très bien parlé; mais nous n'avons fait que
« notre devoir. Il ne convient pas aux vrais serviteurs
« de Dieu de contredire les seigneurs temporels, ni
« de donner aux peuples des sujets de plaintes pour
« satisfaire un sordide intérêt : c'est à eux de les
« instruire avec douceur et mansuétude, à observer
« les commandemens de Dieu et à les conduire sa-

« gement et pacifiquement à l'obéissance et à l'ado-
« ration d'un Dieu créateur de tout l'univers. Quant à
« l'effet qu'a produit sur nous l'éloquence persuasive
« de cet homme (montrant Léonce), vous ne vous
« êtes pas trompé; toutefois, ce n'est pas comme un
« étranger séducteur, ni comme un rhéteur, qu'il
« nous séduit et nous persuade. Loin de lui toute
« fourberie; il nous aime trop pour en vouloir user.
« Parce que c'est la même église, notre commune
« mère, qui nous a mis au monde, c'est le même
« Père, le Saint-Esprit, qui nous a engendrés. Com-
« ment des enfans qui doivent l'existence au même
« père et à la même mère seraient-ils traîtres et désu-
« nis? Ce qui vous paraît que les paroles de Léonce
« sont capables de nous séduire, c'est notre propre
« pensée continuelle de jour et de nuit qu'il révèle;
« car nous vivons dans une indivisible unité de pen-
« sée et de cœur. Et s'il est ennuyé de cette vie, et
« si ce corps infirme lui pèse, il en est ainsi de nous
« tous; car nul homme né de la femme n'est exempt
« de souffrances corporelles et de douleurs. »

Tenchabouh dit alors, en prenant un ton haut ces paroles: « Vous ne savez donc pas que cette indul-
« gence excessive que je vous montre, que cette pa-
« tience avec laquelle je discute avec vous, n'est
« nullement due aux ordres du roi, mais à mon hu-
« manité personnelle, qui me pousse à faire beau-
« coup plus peut-être qu'il ne m'est enjoint. Je le
« fais, parce que mon humeur n'est pas farouche
« comme la vôtre, et que je ne suis pas, comme vous,

« ni ennemi de moi-même, ni ennemi de mes sem-
« blables. J'ai mangé dans votre pays le pain et le
« sel ; je me considère comme l'hôte de l'Arménie,
« et j'ai pour cette terre, aujourd'hui désolée, au-
« tant d'affection que de pitié ! »

Le prêtre Léonce lui répondit : « Il est bon et
« louable d'avoir de l'affection et de la pitié pour les
« étrangers : c'est accomplir le commandement de
« Dieu ; mais il ne faut pas s'arrêter au corps, il
« faut avoir aussi des égards pour son âme et pour
« celle des autres. Car nous ne sommes pas nos
« maîtres ; et il y a quelqu'un dans le ciel qui nous
« demande compte du corps et de l'âme. Vous dites
« que vous êtes patient envers nous de votre propre
« mouvement, et non pas par l'ordre du roi : vous
« faites bien d'enfreindre ses ordres, car c'est un
« dévastateur de royaumes, un assassin des inno-
« cens, un ami du démon et un ennemi de Dieu.
« Mais pour nous, nous ne pouvons pas violer les
« commandemens de notre roi, ni échanger folle-
« ment les biens éternels pour les biens périssables
« de ce monde. Quant à ce que vous avez dit, que les
« médecins m'ont abandonné, et que c'est pour ce
« motif que je préfère la mort à la vie, ces paroles
« ne sont pas applicables à nous qui ne voyons
« que des maux sur terre. Calmez donc un peu vo-
« tre esprit turbulent, et bientôt vous serez persuadé
« de la vérité que je vais vous dire. Jetez un coup-
« d'œil autour de vous. Quel est le mortel qui vit
« sans se plaindre ? Ne voyez-vous pas que tout est

« accablé de maux extérieurs, tels que le froid, le « chaud, la faim, la soif, la pauvreté, l'injustice, la « rapine; et de maux intérieurs, comme les pas- « sions effrénées, les vices, l'ignorance, l'apostasie « et les mauvaises habitudes, choses auxquelles le « libre arbitre de l'homme lui permet de se livrer, « par un acte coupable de sa raison.

« Ne méprisez pas les médecins, de ce qu'ils ne « m'ont pas guéri : pourquoi s'en étonner, puisqu'ils « sont des hommes ? Il y a des maux qui cèdent à « leur art, et d'autres qui lui échappent; car enfin, « les malades et les médecins sont de simples mor- « tels. Plût à Dieu, toutefois, que vous suivissiez leur « exemple, qui n'a pas peu d'analogie avec votre « position. Quand un médecin est averti que quel- « que malade l'appelle, il y court et emploie ses « soins et son art pour le guérir; et si c'est un favori « du roi, un seigneur de la cour, le médecin, en « arrivant dans la grande salle où se tiennent ordi- « nairement les officiers d'honneur et les brillans « jeunes gens qui jouissent d'une santé florissante, « et puis dans l'intérieur de la cour, les serviteurs « magnifiquement vêtus, l'homme de l'art ne se « donne pas le temps d'admirer toutes ces belles « choses. Il ne daigne pas même, en entrant dans « l'appartement éblouissant du malade, jeter un « regard sur la couche, où celui-ci repose, fût-elle « d'or massif et incrustée de pierres précieuses. « Sans faire attention à cette splendeur, il fait même « enlever la couverture tissue d'or, et, allongeant

« les mains, il examine attentivement tout le corps afin
« de découvrir si la nature de la maladie est fiévreuse.
« Il compte les battemens du cœur et ceux des artè-
« res, s'ils sont bien réglés, et si le foie n'est pas dur
« ou tendre; ensuite il lui administre, selon qu'il en
« a besoin, les médicamens qui peuvent lui rendre
« la santé. Or, si l'art purement humain de la méde-
« cine, néglige les choses extérieures et éblouis-
« santes, et n'applique toute son industrie qu'à
« guérir le corps pour l'honneur et la gloire de sa
« profession, combien plus, vous qui avez soumis
« l'univers à votre puissance, combien plus ne de-
« vriez-vous pas vous appliquer, avant tout, à guérir
« vos âmes des maladies languissantes que leur cause
« un culte vicieux et tout matériel. Si vous aviez fait
« cela, les sujets de la Perse seraient demeurés fort
« tranquilles; mais vous avez négligé cette mesure de
« haute importance, et vous avez travaillé constam-
« ment à livrer votre âme immortelle à la mort avec
« votre corps au feu de l'enfer éternel. Vous qui avez
« l'âme attaquée d'une maladie incurable, comment
« osez-vous nous reprocher un mal corporel qui ne
« dépend pas de notre volonté et auquel tout homme
« est sujet par un effet de la nature.

« Le Dieu vivant, N. S. J.-C., est la cause de
« notre vie; grâce à son ineffable bonté il est le
« médecin de l'âme et du corps. Il a guéri les maux
« du genre humain en subissant de cruels sup-
« plices, et il nous a fait renaître ensuite à la grâce
« par un effet de son amour. Après avoir guéri les

« plaies intérieures que l'ancien serpent nous avait « faites à l'âme, il nous a promis de nous rendre « sans tache, de purifier tant notre âme que notre « corps, de nous admettre enfin à son adoration éter- « nelle, et de nous placer dans les rangs de la milice « céleste. Et vous qui, malheureusement, n'avez « pas la moindre idée de toutes ces choses, ni la « moindre envie de l'apprendre de nous, vous vou- « lez nous détourner de ce bonheur réel qui nous « est promis. Vous n'y parviendrez pas, et vous ne « l'espérez même pas ; c'est impossible.

« Et, pour en revenir encore au mauvais état de « ma santé, sachez que bien loin de m'en plaindre, « je suis content lorsque mon corps souffre, car, « par les souffrances du corps, la santé de l'âme « se fortifie. J'ai, d'ailleurs, devant moi l'exemple « du grand apôtre des Gentils, lequel se consolait « des peines corporelles et de l'affliction d'esprit « que lui causaient des hommes conseillés par les « démons, en disant : Si nous participons aux souf- « frances de Jésus-Christ, nous mériterons ainsi d'a- « voir part à sa résurrection glorieuse (*Rom.* VI. 5). « Puisque vous êtes investi de pouvoirs qui vous ren- « dent maîtres de notre vie, jugez-nous selon votre « perverse volonté, nous ne sommes pas de ceux que « les menaces effraient, et nous ne reculerons pas « devant la mort, si cruelle que votre tyrannie puisse « nous la faire. »

Alors Tenchabouh les fit séparer et éloigner les uns des autres; puis, prenant à l'écart le saint évêque

Sahag : « Je vous ai loué, lui dit-il, et vous n'avez « pas été touché de l'honneur que je vous faisais ; « maintenant je vais rappeler à votre mémoire « le mal que vous avez fait, et c'est de votre propre « bouche que sortira la sentence de mort. Dites « vrai, n'est-ce pas vous qui avez ruiné le pyrée de « Richdounik ? n'est-ce pas vous qui avez sacrilége- « ment fait mourir notre feu sacré ? J'ai entendu, « et je me suis assuré, en outre, que vous avez mal- « traité les mages, et que vous avez emporté de nos « temples tout ce qui servait à l'usage du culte. « Dites-moi maintenant, êtes-vous réellement l'au- « teur de ces horribles crimes ?

« Voulez-vous que je vous instruise de la vérité « des choses ? répondit le saint évêque : est-ce un « renseignement que vous me demandez, ou si « votre pensée est déjà réellement fixée sur les faits ? »

— Tenchabouh. — « Le bruit public n'est pas « toujours d'accord avec la vérité. »

— L'évêque. — « Et qu'en pensez-vous ? dites-le « moi, je vous prie. »

— Tenchabouh. —« On m'a assuré que vous « êtes cause de tous les dégâts qui ont eu lieu à « Richdounik et des vexations que les Persans y ont « essuyées. »

— L'évêque. — « Si l'on vous a si bien informé, « pourquoi me questionnez-vous encore ? »

— Tenchabouh. —« Je vous interroge, parce « que je veux savoir de vous-même la vérité. »

— L'évêque. — « Vous ne me demandez pas

« de vous instruire des choses salutaires à votre âme;
« c'est mon sang que vous voulez avoir. »

— Tenchabouh. — « Je ne suis pas d'humeur
« sanguinaire, je vous l'ai déjà dit; mais je suis le
« vengeur des outrages qu'on fait aux dieux. »

— L'évêque. — « Comment vous qui adorez
« comme dieux des élémens inanimés, et les hommes
« vivans, qui sont vos semblables, vous les voulez
« égorger sans merci? C'est vous, c'est votre roi,
« qui sur le tribunal de Dieu allez tirer une ven-
« geance terrible de tout cela. Or, ce que vous
« désirez malignement apprendre de ma bouche,
« je vais vous le dire. C'est moi qui ai détruit le
« pyrée de Richdounik, c'est moi qui ai donné des
« coups de fouet aux mages, et qui ai jeté dans la
« mer tous les ustensiles abominables qui servaient
« à votre idolâtrie. Mais vous m'accusez de plus
« d'avoir fait mourir le feu. Comment aurais-je pu
« faire mourir ce que le Tout-Puissant a créé im-
« mortel. Les quatre élémens peuvent-ils recevoir
« la mort? Faites donc mourir l'air, si la chose est
« possible; corrompez la terre et empêchez-la de
« produire l'herbe; égorgez quelque fleuve, tuez
« une rivière: si vous en venez à bout vous pourrez
« aussi faire mourir le feu.

« Le sage auteur de la nature a créé les quatre
« élémens indestructibles, et les a liés par des rap-
« ports mystérieux. Le feu se trouve dans la pierre,
« dans le fer, dans presque toutes les matières pal-
« pables: pourquoi donc m'accusez-vous, mal-à-pro-

« pos, de l'avoir fait mourir? Mais tuez donc la « chaleur du soleil, car cette chaleur a les parties « ignées. Ordonnez au fer de ne pas répandre le feu! « On ne peut tuer que des créatures qui respirent, « se meuvent, sentent, marchent, mangent et boi- « vent. Le feu mange-t-il, boit-il? l'avez-vous vu « marchant, parlant, sentant? Non. Donc, ce que « vous n'avez jamais vu vivant, vous m'accusez de « lui avoir donné la mort! Ah! votre impiété est « mille fois plus impardonnable que celle de tous « les autres idolâtres; ils ne connaissent pas, à la « vérité, le vrai Dieu, et ils s'égarent dans leur voie, « mais du moins ils ne divinisent pas des élémens « muets et qui ne sentent point. Vous avancez, dans « votre ignorance, que le feu est périssable de sa « nature, ce qui n'est pas, puisqu'il est mêlé à « toutes les parties de la matière. »

—Tenchabouh. — « Il ne me convient pas de dis- « puter avec vous sur la nature des élémens; cet « examen est intempestif, et j'ai autre chose à faire. « Avouez-moi simplement si vous avez vous-même « éteint le feu, oui ou non? »

— L'évêque. — « Puisque vous refusez d'être le « disciple de la vérité, je vais vous satisfaire selon « la volonté inique de votre père le démon. C'est « moi, oui, moi-même qui suis entré, de ma per- « sonne, dans votre temple du feu ou pyrée. Il était « rempli de mages qui s'occupaient de vos rites fri- « voles et abominables, et au milieu d'eux s'élevait, « jusqu'à la voûte, un immense brasier. Je com-

« mençai à les interroger par des paroles, et non par « des coups. Que pensez-vous dans votre âme et votre « conscience, de ce culte du feu? leur dis-je. — Nous « ne savons qu'en penser, répondirent-ils; tout ce « que nous savons, c'est que c'est une tradition de « nos pères, et qu'un ordre sévère du roi nous en- « joint de nous y conformer. — Et que pensez-vous « que soit la nature du feu? ajoutai-je; le croyez-vous « créateur ou bien créature? — Nous ne le croyons « point créateur, répondirent-ils d'une voix una- « nime, ni même capable de donner du repos à « ceux qui le servent. Nos mains sont devenues « dures et calleuses à force de manier la hache, notre « dos est courbé sous le faix du bois, nos yeux sont « rouges et toujours mouillés par l'âcreté de la fu- « mée qui s'en échappe, et cette fumée épaisse, « mêlée d'humidité, nous noircit encore le visage. Si « nous lui jetons beaucoup d'alimens, il s'en affame « de plus en plus; si nous ne lui en donnons point « du tout, il s'éteint. Si nous nous approchons de « lui pour l'adorer, il nous brûle sans le moindre « égard; si nous ne nous en approchons pas, il se « réduit en cendre. Voilà tout ce que nous savons « de sa nature. — Savez-vous, demandai-je encore, « quel est celui qui vous a enseigné une pareille er- « reur? — Pourquoi nous interroger là-dessus, dirent- « ils; ne voyez-vous pas vous-même l'état des choses? « Nos législateurs sont aveugles du côté de l'âme seu- « lement; pour notre roi, il est borgne des yeux du « corps: et du côté de l'âme, il n'a point de vue. »

« J'ai eu pitié de ces pauvres mages, en les en-
« tendant parler ainsi, et rendre hommage à la vérité,
« au sein même de leur ignorance. Il est vrai que je
« leur ai fait donner quelques coups de fouet, et que je
« leur ai ordonné de jeter de leurs propres mains leur
« feu dans l'eau, en disant : Que les dieux qui n'ont
« pas fait le ciel et la terre soient anéantis ! Cela
« terminé, j'ai laissé la liberté aux mages de s'en
« aller. »

Tenchabouh fut pénétré de frayeur en écoutant ces hardis aveux de l'évêque; il frémit des insultes qui en résultaient pour le roi, et du mépris qu'ils respiraient pour la religion des mages; il craignit qu'en abandonnant Sahag à de nouvelles tortures, il n'exprimât plus encore des injures contre le roi devant le public; que cette affaire, rapportée au roi, ne fût imputée à lui-même à crime, et qu'on ne finît par l'accuser d'irréligion pour avoir si longuement disputé avec les évêques. Confus de toutes ces pensées, il se leva du tribunal où il s'était assis, appuyé sur son sabre, pour inspirer de la peur aux saints, et jetant un cri, semblable au rugissement d'un lion en colère, il leva son arme et en frappa l'évêque, et fit tomber par terre l'épaule droite, une partie du dos et la main. L'évêque, renversé sur le côté gauche, releva de son autre main celle qui était séparée du corps, et dit à haute voix : « Recevez,
« Seigneur, l'holocauste volontaire que je vous
« offre, et admettez-moi parmi vos milices saintes. »
Puis, se tournant vers ses compagnons : « Allons !

« s'écria-t-il, ô mes vertueux frères, voici notre « dernier moment; fermez un instant les yeux du « corps et vous verrez bientôt Jésus, notre espé- « rance. » En se roulant dans son sang, il récitait : « Je « chante vos louanges, Seigneur! qu'elles soient tou- « jours dans ma bouche. Seigneur! glorifiez mon « âme, et les justes se réjouiront. » Il récita ainsi jusqu'au verset : « Nombreux sont les tourmens du « juste, mais le Seigneur les délivre, et conserve même « tous leurs os (*Ps.* 33). » Et pendant qu'il lui restait encore un peu de vie, et que ses forces ne l'avaient pas encore abandonné complétement, il vit descendre du ciel des troupes d'anges, et un archange qui tenait dans ses mains six couronnes. En même temps une voix du ciel disait: « Prenez courage, ô mes « bien aimés serviteurs! Voici que vous allez ou- « blier toutes les afflictions de ce monde, et ceindre « les couronnes triomphales que vous avez méritées « par votre héroïsme : mettez-les chacun sur vos « têtes. Vous en avez fourni la matière, mais c'est « Jésus-Christ lui-même qui les a tressées; recevez- « les des mains des anges, et venez prendre place à « côté de saint Etienne, premier martyr. »

Sur ces entrefaites, le glaive brillait déjà sur le cou des héros chrétiens. Léonce, s'apercevant qu'il n'était plus question d'interroger et de juger les deux autres, mais qu'ils étaient tous enveloppés dans une sentence commune, dit au saint évêque Joseph : « Avancez-vous le premier contre le glaive, car votre « dignité vous élève au-dessus de nous tous. » Mais

comme l'évêque se présentait, les bourreaux, pressés d'obéir, firent tomber toutes les têtes des prêtres chrétiens devant le saint évêque Sahag, qui s'écria avant de rendre le dernier soupir : « Jésus, recevez « nos âmes, et placez-nous parmi ceux qui vous ont « aimé ! »

C'est ainsi qu'ils moururent tous ensemble d'une même et glorieuse mort. Si l'on met au nombre de ces bienheureux martyrs cet heureux chef mage qui se convertit à la foi de Jésus-Christ, ils furent tués au nombre de sept. Il faut y ajouter pourtant deux autres martyrs : Samuel, prêtre d'Ararad, du village d'Aratz, et Abraham, diacre du même lieu, qui furent martyrisés dans Vartesse, et un autre évêque, appelé Tatige, en Syrie. Quant à ceux qui furent massacrés dans le même lieu et à la même heure, ils étaient au nombre de six, dont voici les noms :

Sahag, évêque de Richdounik ; Joseph, patriarche de Vaïotz-tzor et du village Holotzmanz ; Léonce, archiprêtre de Vanaut, du village d'Itcavank ; Mouche, prêtre de Halpage ; Archen, prêtre de Pakrévant, du village d'Eléheg ; Katchatch, diacre du pays de Richdounik, et le bienheureux chef mage de la ville de Ninchabouh.

Les trois ministres, Tenchabouh, Tcinigan et Movan le mage, qui avaient consommé cette boucherie, choisirent parmi leurs serviteurs une douzaine d'hommes, et leur ordonnèrent de garder vigilamment ces morts pendant une dizaine de

jours, et plus, s'il le fallait, jusqu'à ce que l'armée royale, dans sa retraite, eût quitté ces contrées, car ils avaient peur que les chrétiens ne s'emparassent de leurs os, et qu'ils ne les divisassent en petites portions, pour les répandre sur toute la terre, ce qui ne ferait qu'animer les habitans nazaréens à embrasser leur religion.

Kougik, ce chrétien plein de foi dont nous avons parlé, eut le bonheur d'être choisi et de rester sous les armes avec ces gardes. De ce moment il ne roula plus dans son esprit qu'une pensée, celle d'enlever les corps des martyrs sans être aperçu.

Cependant les gardes restés dans cette solitude affreuse à côté des cadavres sanglans des saints, commencèrent à ressentir une vive terreur; pendant trois jours ils demeurèrent comme demi-morts, et plongés dans une sorte de léthargie; le quatrième jour deux de ces gardes furent possédés du démon, et vers minuit on entendit dans les entrailles souterraines des voix effroyables; la terre tremblait sous leurs pieds, et un bruit pareil à celui du tonnerre semblait rouler avec fracas de toutes parts; les échos répétaient au loin ces bruits horribles; on voyait des sabres flamboyer dans la nuit, comme de longs éclairs, sur leurs têtes, et les cadavres des confesseurs, se soulevant de terre, répétaient d'une voix épouvantable aux oreilles des gardes terrifiés les paroles qu'ils avaient prononcées devant leurs juges en perdant la vie. Frappés d'épouvante, les gardes s'enfuirent si précipitamment, que, pendant leur fuite, ils se heur-

tèrent, se renversèrent et marchèrent les uns sur les autres; peu s'en fallut que, pour se sauver, le dernier n'assassinât le premier; nul ne prit la peine de songer à son camarade, ni de savoir quelle direction il prenait.

Au bout de quelques jours, ces fugitifs effrayés arrivèrent l'un après l'autre chez les ministres, auxquels ils racontèrent dans le plus grand trouble les dangers qu'ils avaient courus; Kougik aussi les avait accompagnés dans leur fuite.

Les trois ministres, très étonnés, se réunirent en conseil. « Que faut-il faire? disaient-ils. Comment « faut-il nous y prendre avec cette inconcevable « secte des chrétiens? Pendant qu'ils sont en vie, « leurs mœurs sont admirables; ils méprisent les « richesses comme s'ils étaient sans besoins, et « domptent leurs passions comme s'ils n'avaient « point de corps; ils sont justes, équitables, et ne « craignent pas plus la mort que s'ils étaient im- « mortels! Si nous mettons ces qualités sur le compte « de leur ignorance et de leur orgueil, comment « expliquer alors ces merveilleuses guérisons qu'ils « opèrent si souvent dans l'armée royale? Comment « expliquer, ce qui est bien plus extraordinaire en- « core, que leurs cadavres se relèvent et parlent « aux vivans? Car nos gens ne sont pas des men- « teurs; leur rapport est trop vrai pour en douter; « nous les connaissons depuis trop long-temps. Ils « ne peuvent avoir été gagnés à prix d'argent pour « nous faire de tels récits; s'ils avaient désiré de s'en

« procurer, ils n'avaient qu'à apporter quelques « membres de ces prêtres morts aux chrétiens, qui « sont partout, et notamment en grand nombre à « l'armée, et auraient vendu ces reliques au poids « de l'or. D'ailleurs, ces hommes, qui sont mainte- « nant possédés, n'étaient pas malades quand nous « les avons préposés à la garde de ces cadavres; ceci « est évidemment surhumain! Quel parti prendre? « Si nous nous taisons, et que cet événement trans- « pire, nous voilà suspects à la cour; et si nous « amenons ces hommes-là devant le roi, qui sait si « la relation de ces prodiges ne fera pas un tort « notable à notre culte dans son esprit. »

« Pourquoi vous tourmenter de la sorte, dit alors « le mage Movan? Ne m'a-t-on pas envoyé avec « le nom de président pour vous diriger? Vous avez « fait votre devoir et rempli votre mission exacte- « ment. Si cette nouvelle devient publique, et qu'elle « parvienne aux oreilles du roi, cela ne vous re- « garde en aucune manière : c'est à nous autres « mages de soutenir la discussion. Soyez donc tran- « quilles et ne vous inquiétez de rien. Que si vous « avez peur, et que des doutes s'élèvent dans votre « âme, rendez-vous demain matin de bonne heure « au Turédan, au lieu où il y aura une grande as- « semblée de tous les docteurs mages. Le mobed « des mobeds, le souverain pontife de la religion « de Zoroastre, qui est un premier savant, y fera « un sacrifice et un discours sublime sur notre foi. « Ce discours remettra certainement de la confiance

« dans votre esprit et tranquillisera votre imagina-
« tion ébranlée. »

Kougik, qui examinait attentivement ce qui se passait, s'étant assuré qu'on ne songeait plus désormais aux corps des martyrs, se hâta de prendre avec lui dix hommes, sur lesquels il pouvait compter, et les emmena dans l'endroit où reposaient sur la terre les saints corps, que nul n'avait dérangés. Comme il craignait encore d'être guetté, il fit transporter les saints plus loin (à deux parasanges), et lorsqu'il se crut à l'abri de tout regard hostile, il commença, aidé de ses compagnons, à nettoyer et à arranger les corps des saints, non pas confusément, mais chacun à part. Six corps furent mis avec les chaînes et les vêtemens qu'ils portaient, dans six caisses, et leurs noms furent écrits sur le couvercle de chaque cercueil.

De retour au camp, ces dignes chrétiens gardèrent quelque temps en secret les corps des martyrs; puis ils révélèrent ce trésor aux soldats arméniens qui se trouvaient à l'armée, et ensuite à tous les chrétiens du camp. Ils offrirent aux princes prisonniers les prémices de ces reliques. Peu de temps après, les princes furent élargis (37); car le courroux du roi s'apaisa enfin, et il envoya des édits d'amnistie et de pardon dans toute l'Arménie.

C'est le brave Kougik, cet homme si dévoué aux saints, qui nous a raconté leur condamnation; c'est de lui que nous tenons les détails des tourmens préalables qu'on leur fit souffrir, de leur interrogatoire, de leur glorieuse mort, de la terreur épouvantable

qui saisit les gardes, des conseils des ministres exécuteurs, et enfin de l'honneur qu'ils avaient rendu à leurs ossemens. Les six martyrs consommèrent leur sacrifice le 30 juillet 454, dans le grand désert du pays d'Abar, au département de la ville royale de Niuchabouh.

CHAPITRE IX.

DES DISCIPLES DE CES SAINTS MARTYRS QUI CONFESSÈRENT J.-C.

Il y avait dans la ville de Niuchabouh quelques-uns des disciples ou serviteurs adoptifs des saints qu'on avait enfermés dans une prison séparée. Par ordre du roi, un des chefs des bourreaux les fit conduire hors de la ville avec cinq chrétiens d'Assyrie, qui étaient aussi détenus pour le nom de Jésus-Christ. Le chef des bourreaux ayant d'abord commandé aux Assyriens d'adorer le soleil, comme ils n'y voulurent pas consentir, il les fit mettre à la torture; et les souffrances n'ayant fait que les affermir dans leur résolution, il leur fit couper le nez et les oreilles et les envoya en Assyrie pour y travailler dans le domaine royal. Ils s'éloignèrent aussi satisfaits que s'ils eussent reçu le plus riche présent du roi.

Le chef des bourreaux vint ensuite trouver les serviteurs de nos saints martyrs, et, en prenant à l'écart deux qu'il jugea, sur leur physionomie naïve plus faciles à persuader que les autres, il leur dit : « Comment vous nomme-t-on? — J'ai reçu de mes parens, répondit celui auquel la question était adressée, le nom de Khoren, et celui-ci s'appelle

« Abraham. Quant à notre honorable condition, nous « sommes serviteurs de Jésus-Christ et disciples des « saints que vous avez mis à mort.—Pourquoi êtes- « vous venus, demanda l'officier du roi, et qui vous a « amenés? — Vous auriez pu apprendre cela de mes « maîtres, répondit froidement Abraham. Ce n'e- « taient pas des personnages de peu de considéra- « tion : ils avaient de magnifiques patrimoines et un « grand nombre de serviteurs tels que nous ou plu- « tôt meilleurs que nous, car ils les avaient instruits « et élevés depuis leur tendre enfance chez eux; « nous faisions partie de ces serviteurs et nous som- « mes venus ici avec eux, car le commandement de « Dieu nous oblige de vénérer nos supérieurs spi- « rituels à l'égal de nos pères et de les servir comme « nos maîtres. »

Le chef des bourreaux irrité, s'écria : « Tu es trop « hardi; tu me parles sans peur, comme un insolent. « Si vous étiez en pleine paix et dans votre pays, à « la bonne heure! Vos maîtres ont prévariqué dans « les affaires de lèse-majesté; ils ont été reconnus « criminels, et vous n'auriez pas même dû vous en « approcher. Ne voyez-vous pas à la cour du grand « roi que lorsqu'un seigneur est tombé malheu- « reusement dans la disgrâce du prince, et qu'il « est jeté dans les prisons d'état, il prend des « habits de deuil, s'assied par terre, s'isole de tout « le monde, et que personne, soit ami, soit domes- « tique, n'ose l'approcher! Et vous, serviteurs, « qui êtes criminels, aussi bien que vos maîtres,

« vous osez encore vous en vanter comme ayant « fait une bonne action? »

« Vos usages ne sont pas injustes, répondit Kho- « ren, en prenant la parole; mais vous ne devez pas « nous faire un reproche du nôtre. Un dignitaire « comblé d'honneurs par le roi doit être exact et « diligent dans le service de son maître, de sorte « qu'il serait élevé de dignité en dignité. Mais s'il « a manqué à son devoir, il est juste qu'il soit dé- « gradé et puni. Si nos maîtres eussent été coupables « devant le roi ou devant Dieu, nous les eussions « traités comme vous le dites, et nous ne les aù- « rions ni approchés dans notre pays, ni suivis dans « le vôtre. Mais puisqu'ils sont irréprochables de- « vant Dieu et devant le roi, vous les avez égorgés « à tort, et nous sommes plus que jamais les servi- « teurs de leurs saintes reliques. »

« Je vous l'ai déjà dit, s'écria le chef des bour- « reaux, vous n'êtes qu'un impertinent, et il est facile « de présumer que vous avez participé en qualité « de complice dans tous les désastres dont ces hom- « mes ont été cause. — Quels désastres donc? de- « manda Abraham. — La révolte de l'Arménie d'a- « bord, répondit le chef des bourreaux, puis la mort « des mages, sans parler d'une foule d'autres. — « Cela est trop vrai, reprit Abraham, non-seulement « de notre part, mais aussi suivant vos usages, car le « roi vous ordonne une chose, et vous la commandez « à vos subordonnés, qui font leur devoir sans plus « de questions. »

Le chef des bourreaux s'emporta : « Par le dieu « Miher (le soleil)! s'écria-t-il, vous parlez plus in- « solemment que vos précepteurs, et il est clair « comme le jour que vous êtes des hommes plus « coupables qu'eux; or, il ne m'est plus possible de « vous sauver : adorez le soleil, et suivez notre loi à « l'instant même.—Jusqu'à présent, répondit Koren, « vous avez assez mal raisonné comme homme, et « maintenant, voilà que vous aboyez inutilement « comme un chien. Si le soleil pouvait vous enten- « dre, vous lui feriez honte; mais il est insensible « de sa nature, et vous l'êtes encore plus que lui « par méchanceté. Quand est-ce que vous nous avez « vus reculer dans la voie où ont marché nos pères? « Ne perdez pas le temps en vains discours : agissez! « Allons, que tardez-vous, fils du démon! Mettez- « nous à l'épreuve; essayez notre fermeté, afin que « vous et votre père infernal vous soyiez confondus. « Je ne parle pas seulement pour nous, qui avons « atteint l'âge mûr; mais les plus jeunes et les plus « faibles d'entre nous, vous braveront de manière à « vous percer l'âme et le cœur. »

Alors le chef des bourreaux, ne sachant plus ce qu'il faisait et sous l'influence d'une excessive colère, commanda qu'on les traînât par terre si violemment et si long-temps que, lorsque ce supplice cessa, on les crut morts. Au bout de trois heures, ayant repris leurs sens, ils dirent : « Nous comptons pour peu de « chose l'outrage que vous venez de nous faire, et les « douleurs que nous venons d'éprouver, pour rien.

« Nous sommes heureux d'avoir subi vos mauvais « traitemens et vos supplices, pour l'amour de Dieu, « comme l'ont fait nos pères spirituels. Allons donc, « ne vous lassez pas, point de pitié; ce que vous avez « fait à nos maîtres, faites-le-nous. Si leurs actions vous « ont paru criminelles, nous le sommes davantage; « car ils nous commandaient seulement, c'était nous « qui exécutions en effet avec une ardeur exces- « sive. » Le chef des bourreaux, de plus en plus irrité, ordonna qu'on les battît de verges jusqu'à la mort. Six bourreaux attachés à chaque chrétien devaient remplir cet affreux office en se relayant tour-à-tour. Pendant que ces confesseurs étaient étendus à terre et demi-morts, on leur coupa les oreilles, ce qui fut exécuté d'une manière si cruelle, qu'il ne resta plus à la place qu'un trou.

Après un évanouissement profond, à cause de la bastonnade dont les violentes douleurs de l'amputation les tirèrent seules, les confesseurs bienheureux crièrent d'une voix suppliante au chef des bourreaux : « Grâce, grâce, vaillant officier du roi, exterminez- « nous comme nos pères! Nous sommes privés de « l'ouïe, et nous ne pourrons plus pécher par ce « sens-là; mais, en revanche, nous n'en entendrons « que mieux les inspirations célestes. Il nous reste « encore nos nez. Ne nous faites pas à demi vos « présens; vous nous priveriez d'une partie du bon- « heur du ciel. Vous avez fait expier à nos corps « leurs péchés en les traînant par terre, et ceux que « nous avons commis par les oreilles en les coupant;

« faites-nous expier de même ceux de l'odorat en « nous coupant le nez; car plus vous nous rendrez « difformes sur la terre, plus nous serons beaux « dans le paradis. »

Le chef des bourreaux, stupéfait de cette prière, leur répondit d'un ton plus calme : « Si je restais un « peu de temps avec vous, vous seriez capables de « me vaincre, et de me convertir à votre obstina- « tion. Mais je vais vous révéler maintenant l'ordre « de la cour. Votre châtiment se borne là. Vous al- « lez partir d'ici pour l'Assyrie, afin d'y labourer la « terre pour le compte du roi; ceux qui vous ver- « ront apprendront par votre exemple ce qu'il en « coûte à ceux qui s'obstinent à ne point obéir aux « ordres de la cour. »

Abraham et Khoren lui répondirent : « Vous « nous avez ôté la moitié de nos membres, com- « ment pourrons-nous travailler au domaine royal « avec des corps si mutilés?—Conduisez-les toujours « en Assyrie, dit à ses soldats l'officier du roi, et en « y arrivant, laissez-les aller où il leur plaira. »

Ces confesseurs arméniens, qui avaient subi avec joie un affreux supplice, étaient inconsolables de n'avoir pas reçu la mort : c'était avec des regrets amers et une grande répugnance qu'ils prenaient le chemin de la terre d'exil; leurs chaînes aux pieds et aux mains leur pesaient moins que l'oppression, qui était lourde sur leur cœur, lorsqu'ils songeaient qu'ils n'avaient pas été jugés dignes de remporter la palme du martyre. Le regret dura aussi long-temps

que leur vie. Arrivés dans la province de Babylone, au pays qu'on appelle Chéherzour, ils furent reçus des habitans, soit en secret soit en public, avec respect et vénération, tout condamnés qu'ils étaient par la cour de Perse.

Ils firent tous leurs efforts pour être utiles aux princes arméniens, et alléger les rigueurs de leur captivité en pourvoyant à leurs besoins. Ils communiquèrent ce projet charitable aux chrétiens les plus aisés de ce pays: les grands et les petits y consentirent avec un égal empressement. Toutes les personnes pieuses furent aussitôt invitées à faire une quête pour subvenir aux besoins temporels des illustres captifs qui étaient en exil dans ces pays lointains.

Tous les ans, les chrétiens mutilés allaient recueillir des aumônes et de l'argent, chacun plus ou moins, dans les provinces voisines, et les apportaient religieusement aux captifs dans leur prison. Ils remplirent presque pendant six ou sept années ce pieux office. Ces voyages fatigans qu'ils entreprenaient sans repos dans un pays âpre et brûlant, de Chéherzour au Méched et au Cachgar, par toute l'Assyrie, enfin, et le Kouzistan, étaient si pénibles que Khoren mourut en voyage, de lassitude et de l'excès de chaleur. Il fut révéré avec les saints confesseurs par les habitans du pays.

Abraham continua la même œuvre de charité: il recueillait en tous lieux les offrandes des fidèles et les portait dans différens pays pour secourir tous les captifs; il pourvut ainsi de son mieux à tous leurs besoins.

La douzième année depuis leur arrestation, une partie des princes qui avaient été délivrés de leurs chaînes, et étaient rentrés en grâce, prièrent Abraham avec les plus vives instances d'aller au pays d'Arménie, afin que la nation y pût voir l'image vivante des héroïques martyrs tombés sous la hache, et d'instruire en même temps leurs familles et leurs amis de la manière courageuse dont ils supportaient les ennuis de leur captivité; car, pensaient-ils, quand les martyrs, les confesseurs et les prisonniers, qui souffrent pour la foi, seront vus par lui, tout le royaume d'Arménie sera béni et sanctifié. A la vue de ce digne chrétien, qui porte les marques de son supplice, les enfans grandiront dans la sainteté, les jeunes gens rentreront dans le sentier de la sagesse, les vieillards s'encourageront à la patience, et les seigneurs apprendront à pratiquer l'humanité. A sa prière, Dieu mettra la pitié dans le cœur du roi, et il se déterminera à pacifier notre patrie. Nos églises et nos oratoires, où sont les tombeaux des martyrs, se glorifieront de voir le soldat de J.-C., nos martyrs eux-mêmes, et béniront ce martyr vivant.

Le champ d'Avaraïr, tout blanchi des ossemens des héros, et dont le sol a bu le sang des saints, ce vaste théâtre de nos batailles, tressaillira de joie plus que s'il était arrosé par des pluies abondantes, sous les pas de ce martyr; il y aura en cet endroit une réunion mystérieuse entre le martyr vivant et les martyrs morts, et tous ces cantons seront vivifiés. Quand les moines et les ermites d'Arménie verront

ce digne confesseur, ils auront souvenir de cette immense armée de chrétiens qui, pour le préserver de tout mal, ont versé leur sang comme une oblation agréable à Dieu. En voyant ce serviteur des prêtres martyrs, tous nos compatriotes se souviendront de ses maîtres, ces prêtres illustres qui furent égorgés par l'ordre du roi dans une terre lointaine, et qui apaisèrent sa colère. Peut-être aussi, en voyant ce saint homme, le pays reconnaissant se souviendra-t-il de notre longue captivité; on demandera à Dieu qu'il nous délivre de cet esclavage, et que nous puissions revoir notre chère patrie, loin de laquelle nous languissons depuis tant d'années. Ce n'est pas seulement le désir de revoir nos familles qui nous presse, c'est celui de contempler de nouveau les églises que nous avons bâties, et les prêtres que nous y avons placés pour les desservir. Si le bon Dieu permet que ce saint homme arrive au terme de ce voyage, et qu'il calme les inquiétudes de nos familles, nous n'en serons que plus fondés à espérer qu'il nous ouvrira les portes de sa miséricorde infinie, pour retourner dans nos foyers par le même chemin que les pieds de ce saint homme vont parcourir. Ainsi pensèrent nos bienheureux princes, et à force d'instances ils parvinrent à lui persuader d'entreprendre ce voyage. Accoutumé comme il était aux œuvres de vertu et de charité, il y consentit sans trop hésiter, et il se rendit en Arménie.

Il est impossible de rendre l'accueil respectueux

qu'on lui fit de tous côtés : hommes, femmes, grands, petits, nobles, paysans, chacun se prosternant devant lui, lui baisait les pieds et les mains. « Béni soit, « disaient-ils, le Dieu qui vous envoie comme un « messager céleste pour nous annoncer la bonne « nouvelle de la résurrection, et des félicités du ciel ; « car nous voyons en vous tous les morts qui ont « expiré en Jésus-Christ avec l'espérance de l'im- « mortalité, et les captifs qui ne sont pas encore tous « délivrés. En vous, nous espérons le rétablissement « de la paix du royaume ; par vous, nos églises, no- « tre clergé, les saints martyrs qui sont nos interces- « seurs auprès de Dieu, se réjouiront d'une commune « joie. Bénissez-nous, saint père ; vous êtes la bouche « des saints qui sont morts ; en recevant votre bé- « nédiction par votre bouche, nous croirons rece- « voir celle des saints dans nos cœurs. Vous avez « ouvert le chemin à ceux qui aspirent nuit et jour « à rentrer dans leur patrie ; priez Dieu qu'ils y « reviennent bientôt sur vos traces. Vous avez ou- « vert la route défendue du retour, route fermée « depuis si long-temps. Ouvrez-nous aussi, à nous « qui sommes pécheurs, la porte du ciel par vos « prières. Nos supplications à Dieu se joindront aux « vôtres pour intercéder en faveur des captifs ; et « comme nous avons eu le bonheur de vous voir de « nos yeux corporels, notre félicité sera sans doute « complétée en revoyant ceux que nous pleurons « du fond du cœur depuis un si grand nombre « d'années. Votre arrivée est pour nous un gage de

« bonheur, et votre charitable présence nous est
« garant que nous aurons bientôt l'inexprimable
« joie de contempler ces braves et patiens captifs
« qui souffrent pour l'amour du Christ. Leur vue
« guérira les plaies saignantes de nos âmes, et leur
« majestueux aspect nous fera oublier nos longues
« douleurs. »

Ainsi fut reçu dans le pays qui l'avait vu naître ce saint confesseur; mais il ne voulut pas y mener une vie publique. Choisissant un lieu écarté et éloigné du bruit du monde, il s'y établit avec trois vertueux frères, et y mourut en odeur de sainteté avec une pénitence exemplaire. Il est difficile de raconter la vie de ce saint ermite dans sa retraite, sa pénitence et toutes les vertus qu'il y pratiquait. Il veillait toute la nuit, comme une lampe ardente et jeûnait tous les jours de sa vie comme les anges qui n'ont pas besoin de se nourrir. Quant à la modestie, la douceur et l'humilité, personne ne lui était comparable; et quant aux besoins temporels et aux choses du monde, il était comme un mort qui n'a envie derien. Il était assidu à réciter l'office divin, et, par une prière perpétuelle, il s'entretenait sans cesse avec Dieu. Il était le sel de l'Evangile pour donner saveur à qui il en manquait (*Matth.* 5, v. 13), et l'aiguillon des paresseux; auprès de lui l'avarice se sentait maudite, et la débauche et la gourmandise avaient honte d'elles-mêmes. Il fut la santé de notre pays d'Arménie, et bon nombre de blessés qui souffraient secrètement dans l'âme reçurent de lui leur guérison.

Il fut le docteur des docteurs et le père instructeur de ses propres pères. Au seul bruit de son nom, les insolens rentraient en eux-mêmes, et devant lui les impudens rougissaient de honte. Il n'habitait qu'une hutte étroite; mais le renom de sa sainteté saisissait les absens comme les présens. Les démons le fuyaient, mais les anges venaient à lui. A cause de lui, les habitans de la Grèce nous réputaient heureux, et les barbares des pays les plus éloignés venaient le voir dans sa cellule. Il fut l'ami des amis de Dieu, et ramena un grand nombre de ses ennemis au sein de l'Eglise. Il était entré dès sa plus tendre enfance dans la carrière de la vertu, et ce fut dans l'exercice de la vertu qu'il rendit le dernier soupir. Comme il ne se lia point par le saint nœud du mariage, il ne fut astreint à aucun des besoins de ce monde périssable; enfin, il échangea les choses du corps pour celles de l'âme, et il fut ainsi transporté de la terre au ciel.

CHAPITRE X.

NOMS DES PRINCES QUI SUBIRENT VOLONTAIREMENT, ET POUR L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST (36) LA CAPTIVITÉ A LA COUR DE PERSE.

De la famille de Sunik, les deux frères Papkén et Pagour; de la famille d'Ardzourounik, Nerchabouh, Chavasb, Chiukin, Meroujan, Barkev, Dagad; de la famille Mamigoniank, Hamazasbian, Hamazasbe, Ardavazd, Mouchege; de la famille Gamsaragank, Archavir, Tatoul, Vardz, Nerséh, Achod; de la famille Amadounik, Vahan, Aranzar, Arnag; de la famille Kinunik, Adom; de la famille Timaksiank, Tatoul, Sadéau, avec deux autres compagnons; de la famille Anzevadzik, Chimavon, Zouarén, Aravan; de la famille Aravèleïank, Pabag, Varazkén, Tagh; de la famille Arzerounik, Abrsam; de la famille Mantagounik, Sahag, Parzman; de la famille Dachradzik, Vrén; de la famille Herapsoniank, Papige et Houknan. De ces trente-sept seigneurs qui viennent d'être nommés, quelques-uns possédaient de grandes principautés, et quelques-uns en avaient de moins étendues. Tous étaient de race noble, princes par droit du sang: ils étaient également de la famille des élus dans l'ordre spirituel. Avec eux étaient un grand

nombre de seigneurs libres et privilégiés de leurs propres maisons ou de la maison royale, qui étaient aides-de-camp et compagnons d'armes du héros Vartan : tous s'étaient présentés volontairement à souffrir pour la cause sainte.

Le courage de ces nobles serviteurs du Christ est bien digne d'admiration, mais cette admiration se change en surprise lorsqu'on réfléchit à leur sort. Des hommes de naissance et de rang, vivant au sein du luxe et de l'abondance, dans des châteaux situés sur le versant de hautes montagnes à la cime blanchie de neiges éternelles, allèrent habiter les plateaux déserts brûlans et sablonneux, exposés au vent *Samielie*. Ceux qui couraient comme des gazelles dans les vallons émaillés de fleurs, situés entre les hautes montagnes de l'Arménie, furent transportés chargés de fers, sous le ciel le plus enflammé du pays d'Orient, au Kourassan, où ils n'avaient pour toute nourriture que le pain d'affliction et l'eau d'angoisse. Pendant des jours, des mois et des années sans voir le soleil, sans lumière, sans matelas, sans couvertures durant la nuit, ils couchaient sur la terre nus comme de bêtes fauves ; et cela dura neuf ans et six mois! Ils supportèrent ces traitemens rigoureux avec une patience admirable ; jamais le moindre murmure d'impatience ne leur échappa ; on n'entendait sortir de leurs bouches que des cantiques d'actions de grâces : c'est ainsi que se conduisent des hommes élevés dans l'adoration du vrai Dieu.

Pendant qu'ils s'exerçaient ainsi à la vertu au milieu des privations de toute nature et des vexations de toute sorte, le roi se souvint d'eux, s'imagina que tant d'infortunes avaient fléchi leur volonté, et leur expédia son premier ministre. « Rentrez en vous-« mêmes, leur dit celui-ci, et ne persistez plus dans « votre ancienne opiniâtreté ! Adorez seulement le « soleil, et aussitôt vos chaînes tomberont, et l'on vous « rétablira dans les honneurs et dans les dignités de « vos pères!—Dites-nous, de grâce, répondirent nos « princes, est-ce de votre propre mouvement que « vous venez nous tenter, ou le roi vous envoie-t-il « réellement vers nous? » Le ministre jura qu'il ne leur avait pas adressé une seule parole qui ne lui eût été dictée par le monarque. « S'il en est ainsi, écou-« tez notre réponse, dirent-ils. Ceux qui sont élevés « à l'école de la vérité ne changent jamais de prin-« cipes, ils sont inébranlables dans leurs croyan-« ces, et résistent absolument à toutes les attaques. « Croyez-vous que ce soit par ignorance que nous « avons résisté d'abord, et que les afflictions nous « aient instruits dans nos cachots. Il n'en est pas « ainsi. Le seul regret que nous éprouvions, c'est de « n'avoir pas perdu la vie avec nos braves compa-« gnons d'armes. Nous vous en supplions vous-« même et nous en supplions le roi en votre per-« sonne, qu'on cesse de nous tourmenter à cet égard, « et qu'on en finisse avec nous pour le reste comme « on voudra. »

Le premier ministre ému d'une réponse si ferme

et d'une résolution si vigoureuse, ne put s'empêcher de les admirer dans son cœur, et se retira d'un air doux et modeste. Dès-lors il les prit en amitié comme des hommes sincèrement attachés à Dieu, et il intercéda même auprès du roi afin qu'il les élargît.

Il perdit ses dignités quelque temps après à cause des fautes qu'il avait commises dans son administration, et notamment à cause de la ruine de l'Arménie. Le roi le fit rentrer dans la vie privée et ne lui épargna point, suivant son usage, les humiliations; mais loin d'imputer aux Arméniens son éclatante disgrâce, ce ministre, encore puissant à la cour, quoique retiré dans sa maison, cessa entièrement ses intrigues contre nos princes, auxquels il voulut du bien, au contraire, jusqu'à sa mort.

Ceux de ces illustres captifs qui étaient encore jeunes étudièrent la littérature arménienne pour se distraire des ennuis de leur triste prison, et ce fut pour eux non-seulement un délassement agréable, mais une nourriture spirituelle qu'ils firent tourner au profit de leurs frères : ils vivaient ainsi contens et consolés. Ceux qui étaient trop avancés en âge pour se livrer à l'étude, faisaient, du moins, de grands progrès dans les vertus morales. Ils devinrent doux, affables, compatissans, et se rajeunirent comme des enfans innocens; ils apprirent par cœur quantité de psaumes et de prières, en sorte qu'ils accompagnaient les adolescens dans la célébration des saints offices. Tout leur soin était de glo-

rifier Dieu ensemble à haute voix chaque jour, et de passer le reste du temps dans des occupations paisibles.

Les farouches geôliers qui les surveillaient s'habituèrent à leurs chants sacrés : ces chants et les vertus des princes amollirent complétement leurs cœurs : ils se lièrent d'amitié avec leurs prisonniers, en prirent beaucoup de soin, et pourvurent à leurs besoins autant qu'ils le pouvaient sans enfreindre directement les ordres de la cour de Perse. Ils permettaient même aux malades et aux infirmes qui étaient dans le pays de les approcher pour leur demander des prières pour leur guérison, car il n'y avait point de prêtres dans cette contrée ; un grand nombre de ces pauvres souffrans qui venaient avec foi s'en retournaient chez eux guéris de leurs infirmités corporelles, ou consolés dans leurs afflictions.

Le grand gouverneur du pays de *Harève*, qui s'appelait Schliom-Chabouh, et qui était chargé de tous les condamnés, traitait nos princes avec douceur, et avait pour eux tous les égards qu'ils méritaient. Il honorait les plus âgés comme ses pères, et aimait les plus jeunes comme ses enfans. Il mandait souvent à la cour l'état déplorable des prisonniers, dépeignait le noble et admirable caractère de chacun d'eux, intercédait en leur faveur auprès des grands, et ceux-ci, touchés d'estime et de compassion pour nos princes, parvinrent enfin à obtenir du roi qu'il adoucît leur sort. Le monarque ordonna qu'on les soulageât tous de leurs chaînes, qu'on leur

ôtât leurs habits de deuil. Il voulut aussi qu'une partie fussent revêtus de leurs costumes de princes. Il leur accorda une ample pension journalière, et, après leur avoir envoyé des harnachemens magnifiques de la cour, il écrivit au ministre de la guerre pour les enrôler dans les troupes royales.

Cette ordonnance de pardon et d'amnistie releva le courage abattu des princes, et dans tous les lieux où les appelait leur service, ils signalèrent leur valeur par des exploits si éclatans que les généraux sous lesquels ils servaient expédièrent unanimement des lettres à la cour dans lesquelles ils faisaient les plus grands éloges de leur conduite.

Le roi, désarmé entièrement par ces exploits de guerre, et revenu de ses préventions, voulut les voir tous devant lui : ils vinrent et furent introduits devant le grand monarque. Après les avoir regardés d'un air satisfait, il leur parla doucement, promit de les faire rentrer dans leurs principautés et dans les honneurs éminens de leurs pères, de retourner dans leur patrie, où il leur serait permis de pratiquer librement la religion chrétienne pour laquelle ils avaient tant souffert.

Pendant que nos princes, rendus à la liberté et comblés d'honneurs, entraient à la cour, en sortaient et se promenaient dans la grande capitale, Hazguerd mourut : c'était la dix-neuvième année de son règne.

Ses deux fils, Ormizdas et Bérose, en se disputant son trône, occasionnèrent une guerre civile en Perse

au grand préjudice de l'État. Cette guerre dura deux ans.

Pendant que ces troubles éclataient dans ce pays, Vatché, roi d'Albanie, se révolta contre la Perse; il était neveu des deux prétendans, et, suivant la religion de ses ancêtres, il était chrétien, quoique Hazguerd l'eût forcé de suivre la loi des mages. Croyant, après la mort du roi, que la circonstance lui permettait de faire profession ouverte de christianisme, il aima mieux courir le risque de mourir dans la guerre que de vivre et de conserver son royaume par l'apostasie. Ces événemens furent cause que les nobles prisonniers arméniens ne furent pas renvoyés dans leur patrie; on était trop occupé d'autres affaires pour songer à eux. Le précepteur de Bérose, fils cadet d'Hazguerd, nommé Raham, de la famille de Mehran, quoique ses forces ne fussent pas les plus nombreuses, attaqua courageusement le fils aîné Ormizdas, le battit, dispersa ses troupes et le fit prisonnier. A peine l'avait-il en son pouvoir qu'il le fit égorger. Aussitôt tous les partis qui déchiraient l'Iran se réconcilièrent, et Bérose devint le possesseur paisible de tout l'empire. La paix était rétablie dans l'intérieur, mais non au dehors, car Vatché refusait obstinément de se soumettre. Il força la porte de Djor (13), fit passer par-deçà les troupes de Mazkouth (les Massagètes) et conclut des alliances avec onze rois du Daghestan (peuples caucasiens). Il se battit plusieurs fois contre les Persans, et fit de larges brèches dans l'armée royale. Deux ou trois fois la paix lui fut offerte, mais, loin

de l'accepter, par lettres et par messagers il ne cessait de reprocher à la cour de Perse les vexations qu'elle avait fait subir à l'Arménie, la mort des princes arméniens et l'emprisonnement du reste des seigneurs. « Après l'affection qu'ils ont témoignée à votre porte, disait-il, après les services qu'ils lui ont rendus, au lieu de les charger d'honneurs et de récompenses, vous les privez de la vue du soleil. J'aime mieux souffrir avec eux, et pour eux, que de me séparer de la communion chrétienne. »

Le roi, persuadé qu'il refusait également de se soumettre à la force et à la douceur, envoya des trésors immenses au pays de Khaïlentourk (34) solder des troupes nombreuses de Huns. Ceux-ci forcèrent la porte d'Allank. Ils combattirent un an entier avec le roi d'Albanie. L'armée de Vatché fut décimée dans ces diverses rencontres, et ses soldats furent dispersés; mais Vatché lui-même demeurait toujours aussi insoumis qu'indomptable. La Perse ne fut pas sans souffrir de cette longue guerre; elle éprouva des dommages et des dégâts; des maladies contagieuses éclatèrent parmi les troupes. Une bonne partie des états du roi d'Albanie furent dévastés; mais Vatché eut le bonheur de n'être ni trahi par ses ministres, ni abandonné par son peuple.

Le roi de Perse lui dépêcha alors un nouveau message : « Votre mère, qui est ma sœur, et son fils, « mon neveu, qu'elle avait d'un autre lit, renvoyez-« les-moi, car ils sont nés mages, et vous les « avez faits chrétiens; après cela, demeurez pos-

« sesseur tranquille de votre pays. » Mais ce n'était pas pour son royaume que ce digne champion du christianisme combattait, c'était pour la vraie religion de Dieu. Il renvoya sa mère, et son fils aussi avec sa femme, au roi Bérose, qui les lui demandait, prit l'Evangile, et abandonnant tous ses domaines, il déclara qu'il allait sortir du royaume pour n'y jamais rentrer.

Lorsque Bérose apprit cette résolution de Vatché, il en ressentit un vif regret, et se repentit beaucoup de tout ce qui s'était passé. Il rejeta tous ces malheurs et tous ces dommages sur la mauvaise administration des conseillers de son père, et expédiant au roi d'Albanie des lettres revêtues de son sceau royal, il le pria de ne pas quitter son pays, lui promettant avec serment de lui accorder tout ce qu'il voudrait. Vatché ne demanda que l'apanage que son père lui avait assigné dès sa plus tendre enfance, qui consistait en mille maisons. Le roi le lui donna de grand cœur, et il s'établit sur sa nouvelle propriété avec plusieurs moines, en s'occupant si religieusement des choses de Dieu, qu'on ne se fût jamais douté qu'il eût été roi de tout le pays.

Ces troubles, qui agitèrent la Perse jusqu'à la cinquième année du règne de Bérose, empêchèrent le retour de nos princes dans leur patrie. Ils demeurèrent en Perse, mais comblés d'honneurs, richement pensionnés et bien reçus à la cour. Cette cinquième année, Bérose publia une amnistie générale, et fit grâce de la vie à un grand nombre de

personnes; il promit à nos princes de les renvoyer l'année suivante dans leur patrie avec honneur. Ce qui eut lieu, en effet, l'an 464 : depuis leur captivité, l'an 452, qui avait duré treize ans environ (37). Ils purent enfin achever en paix leurs jours dans leur pays natal.

CHAPITRE XI.

COUP-D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR LES FEMMES DES PRISONNIERS ET DES GUERRIERS QUI SUCCOMBÈRENT DANS LA GRANDE BATAILLE (38).

Il ne m'est pas possible de nommer toutes les héroïques femmes des captifs, et de ceux qui succombèrent dans la grande bataille qui fut si funeste à l'Arménie. J'en connais, par leur nom et par leur titre, environ 500, et il y en a une grande quantité d'autres que je ne connais pas. Parmi celles que je connais, il s'en trouve un grand nombre d'un rang distingué, et d'autres appartenant aux classes inférieures. Toutes furent saisies d'une émulation angélique, pour renoncer aux biens et aux plaisirs du monde; car les femmes nobles et celles qui ne l'étaient pas, se revêtirent du même courage de foi et de la même patience de vertu. Elles effacèrent de leur souvenir tout ce qui pouvait leur rappeler leur splendeur ou leur liberté native, et vécurent comme si elles eussent été accoutumées dès leur plus tendre enfance à éprouver les plus cruelles privations qu'impose la pauvreté.

Autant l'âme de ces vertueuses femmes était fortifiée

par la grâce et les espérances de l'éternité, autant leurs corps étaient accablés d'afflictions difficiles à supporter. Chaque dame noble avait, selon l'usage du pays, ses femmes, élevées depuis leur enfance dans ces opulentes familles : on ne distinguait plus la maîtresse de ses servantes. Elles portaient le même vêtement grossier; le soir, personne n'étendait le lit pour une autre, car il n'y avait pas de bottes de foin ou de paillasses pour chacune : une même couverture rude et noire les couvrait, et elles dormaient la tête posée sur le même et dur oreiller. Plus de mets recherchés, assaisonnés exprès pour les dames; plus de boulangers affectés au service des maisons nobles : chacune de ces femmes, sans distinction de rang, faisait le ménage à son tour, et l'observance du dimanche, du jeûne et de l'abstinence, était aussi rigoureusement remplie que parmi les moines du désert. Personne ne versait l'eau à laver les mains aux dames nobles, et les suivantes ne leur présentaient pas les serviettes fines pour les essuyer. Les dames cessèrent de faire usage de savon odorant, d'essence et de parfums dans les jours de fêtes. La belle vaisselle ne figura plus sur leur table, d'où les riches coupes, au fond desquelles réside la joie, étaient aussi bannies. Le maître des cérémonies ne se tenait plus à la porte de leurs salles somptueuses pour recevoir les convives; leurs palais ne reçurent plus de personnages de distinction : on eût dit qu'il ne restait dans leur mémoire rien qui leur rappelât qu'il avait existé

dans le monde des parens, des frères et des amis intimes.

La poussière et la fumée couvraient les toilettes, les voiles et les rideaux du lit des jeunes épouses; les araignées filaient leurs toiles dans leurs chambres nuptiales; les siéges d'honneur et les dais de parade étaient renversés; leurs magnifiques services de banquets étaient dispersés, et leurs vastes palais étaient dans un délabrement affreux. Enfin leurs châteaux-forts furent rasés par ordre du roi. Les fleurs odoriférantes de leurs jardins se flétrirent; leurs fertiles vignobles furent arrachés. Elles virent de leurs yeux le pillage de leurs biens; leurs oreilles n'étaient frappées que du récit des souffrances de leurs amis. Tous leurs trésors et toutes les parures de femmes furent confisqués au profit du tyran, et il ne resta pas une perle pour la suspendre à leur oreille, pas une pierrerie pour leur front.

Des femmes délicates du pays d'Arménie, entourées dès leur berceau de toutes les recherches du luxe et de la richesse, et élevées sur des sophas aux coussins moelleux, sortaient nu-pieds de leurs humbles demeures pour se rendre à l'église ou à l'oratoire, afin d'obtenir de la grâce divine, par leurs prières ferventes et continuelles, qu'elles pussent supporter patiemment toutes les tribulations et privations. Celles qui avaient depuis leurs jeunes ans l'habitude de se nourrir de cervelles et de moelle de veau et du gibier le plus jeune et le plus délicat, maintenant se résignaient à apaiser leur faim

avec des herbes et des légumes, sans penser à leurs mets délicats d'autrefois. Leur teint se fana et leur peau se noircit, car tout le jour elles étaient hâlées du soleil; la nuit, elles s'étendaient sur la paille malpropre par terre. Elles n'avaient à la bouche que des versets de psaumes, et leur seule consolation était la lecture des prophètes. Elles s'étaient réunies deux à deux, de commun accord, pour porter le même joug, et pour tracer leur pénible sillon vers le paradis, afin d'arriver, sans se tromper de route, dans ce lieu de repos et de paix. Elles se dépouillèrent de la faiblesse de leur sexe, et combattirent vigoureusement dans la guerre spirituelle. Elles luttèrent contre les péchés auxquels leur inclination naturelle les portait, et en arrachèrent jusqu'aux racines vénéneuses. Elles vainquirent la fourberie par une simplicité de colombe, et blanchirent par un saint amour, les teintes livides de la jalousie. Elles coupèrent les racines de l'avarice, et ses fruits dangereux séchèrent sur leurs branches. Elles firent honte à l'orgueil par leur humilité, et, par cette vertu, elles se placèrent à la hauteur du ciel. Elles ouvrirent, par leurs prières, la porte fermée du ciel, et les anges sauveurs descendirent sur la terre, attirés par leurs douces supplications. Elles reçurent enfin de bonnes nouvelles qu'elles attendaient impatiemment des pays lointains, et glorifièrent le Dieu des miséricordes.

Les veuves qui étaient parmi elles devinrent les épouses de la vertu, et effacèrent ainsi l'opprobre du veuvage. Les femmes des nobles captifs étouffant

de bon cœur les désirs de la chair, et, se faisant une vie dure et mortifiée, participaient ainsi autant qu'il était en elles aux supplices de leurs vertueux époux; elles étaient semblables à des soldats courageux qui s'efforcent de combattre jusqu'à la mort. Elles consolaient de loin les captifs; elles travaillaient de leurs mains pour leur nourriture, et le peu que leur accordait le roi en pension mensuelle, elles l'amassaient religieusement sans en rien distraire, et l'envoyaient à leurs époux d'année en année. Elles ressemblaient aux cigales, qui n'ont point de sang, qui ne vivent que d'air et de mélodie, et qui sont l'image des esprits sans corps.

Les glaces de plusieurs hivers se fondirent; le printemps ramena plusieurs fois de suite les hirondelles nouvellement nées; tout contribuait à remplir de joie le cœur de l'homme; mais les femmes des captifs chrétiens n'avaient pas la consolation de revoir leurs époux bien-aimés. L'aspect des fleurs du printemps leur rappelait les doux souvenirs d'une tendresse sainte et partagée; mais leurs yeux ne revoyaient pas les êtres chéris qu'elles désiraient tant. Les chiens de chasse levriers des nobles seigneurs périrent successivement pendant la longue absence de leurs maîtres les allées de leurs cours se couvrirent de buissons et de ronces; leurs coursiers cessèrent de hennir en poursuivant le daim et la chèvre sauvage. Les pauvres femmes chrétiennes n'avaient de leurs époux pour tout souvenir que leurs portraits. Les réunions solennelles, les jours de grandes fêtes, ne ramenaient

pas des terres lointaines les captifs chéris, et leurs épouses fondaient en larmes en traversant les salles des festins, et les appelaient par leurs noms, car on y avait érigé des statues à leur mémoire, et sur chacune était marqué leur nom.

Ainsi, tout contribuait à désoler ces femmes, dont l'âme était navrée, et chaque moment un nouveau souvenir de chagrin les troublait; mais elles ne laissaient pas échapper une plainte, ni ne se relâchaient pas dans la pratique de la vertu. Elles paraissaient aux yeux des étrangers comme des veuves en deuil et abattues; mais, intérieurement, elles étaient consolées par l'amour divin. Elles perdirent enfin l'habitude de questionner les voyageurs qui revenaient des terres lointaines, et de leur demander des nouvelles de leurs époux, en disant : « Hélas ! quand reverrons-nous nos chers amis ? » Tous leurs désirs et l'objet de leurs vœux étaient, qu'ils supportassent bravement leurs souffrances jusqu'à la fin, comme ils avaient commencé, pour l'amour de Dieu.

Tâchons donc, comme eux, d'être dignes du bonheur céleste, et travaillons sans cesse à obtenir le repos promis aux fidèles serviteurs de Dieu, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

CONTINUATION

PAR

LAZARE PARBE.

AVANT-PROPOS.

Aucune révolution ayant pour principe ces deux grandes choses, la politique et la religion, surtout lorsque deux peuples rivaux et fiers sont aux prises, n'a cessé subitement pour faire place au calme; un état désolé par des bouleversemens ne retombe pas sur-le-champ dans le repos primitif d'où il est sorti: l'histoire de tous les temps l'atteste.

La raison seule fait l'homme, métaphysiquement parlant; mais en morale et dans la pratique, c'est l'esprit, c'est l'opinion bien ou mal entendue, qui font l'homme, le peuple et la société. Une fois que l'ordre social est troublé, je maintiens qu'il ne peut jamais retrouver le point de repos d'où il est parti, et qu'il lui faut bien du temps et bien des détours tortueux avant qu'il puisse se frayer un cours à droite ou à gauche, selon le penchant qui l'entraîne.

Le général en chef, prince Vartan, commença

la résistance à l'autorité des Perses, et par conséquent la révolution, fondée en droit et en raison, dont il fut l'âme. Il battit les Perses avec des forces inégales, il battit également ses frères, traîtres ou apostats, et finit par rallier toute la nation à la cause sainte. S'il eût vécu seulement une douzaine d'années de plus, il eût certainement réussi à donner aux affaires une direction très avantageuse, sans élever ses vues politiques plus haut; car tout porte à croire que ses ennemis l'ont calomnié en lui prêtant une arrière-pensée d'intérêt privé et d'ambition personnelle; mais il mourut dès la seconde année de l'insurrection, et laissa ainsi son œuvre inachevée, et la nation très agitée.

La Perse voulait comprimer le soulèvement; mais elle voulait aussi l'Arménie esclave, et, ce qui est bien pis, esclave en âme. Elle s'aperçut bientôt qu'elle n'en viendrait jamais à bout par les mesures coërcitives et les actes de violence. Cette nation, la plus fourbe et la plus astucieuse de tout l'Orient, jugea convenable alors de substituer la ruse, à la force brutale. On cessa de persécuter les chrétiens, mais on essaya sourdement d'amollir leur courage et de les séduire pour arriver au même funeste but par des voies détournées. Pendant cette apparence de calme, les Arméniens se montrèrent tranquilles et soumis, ce qui ne les empêchait pas de nourrir en secret et avec patience le feu sacré, que Vartan avait allumé en eux, en attendant une occasion favorable pour secouer le joug païen. Cette langueur, où l'Arménie était plongée,

produisait un très mauvais effet : d'une part, elle donnait aux Perses toutes sortes de facilités pour nouer leurs intrigues clandestines, et de l'autre, elle forçait les Arméniens à veiller sans cesse pour s'opposer à ces manœuvres scandaleuses, ou pour en éviter l'atteinte. Mais enfin ce calme ne dura guère, car en dépit des grandes armées, des efforts de la politique et de l'habileté gouvernementale de l'étranger, le sentiment de la nationalité reprend toujours le dessus à la longue; comme l'instinct du lion tombé dans la servitude, il se réveille puissant, redoutable, irrésistible à la première occasion, et brise tout ce qui lui fait obstacle.

Il était réservé au prince Vahan le Mamigonien, neveu du grand Vartan, le héros de l'Arménie, de faire sortir la nation agonisante de cette déplorable torpeur. Fils d'Hemaïag, frère du prince Vartan, aussi brave que son oncle, et le plus grand politique que l'Arménie ait jamais produit, Vahan termina, après cinquante années de négociations, de trèves et de combats, le grand drame révolutionnaire commencé en 450.

L'historien Elisée Vartabed a déposé la plume après le retour de captivité des princes arméniens et le rétablissement du calme qui succéda à cette mesure de haute politique persane.

Nos lecteurs, tant par curiosité que par le désir de voir triompher le bon droit, seront sans doute bien aises de savoir les circonstances du réveil du peuple d'Arménie, et de la lutte heureuse cette fois,

qu'entreprit le prince Vahan. C'est pour satisfaire ce désir que nous allons donner sommairement un abrégé de l'histoire qu'a écrite Lazare Parbe, secrétaire ou intendant du prince Vahan le Mamigonien, d'après l'ordre de ce héros lui-même.

Après la mort du roi Hazguerd II, qui arriva l'an 457, son fils Bérose lui succéda; la politique fut changée; ainsi qu'il arrive presque toujours, en cas pareil, dans les gouvernemens absolus. L'Arménie, qui semblait calme, était de fait en pleine anarchie, et penchait ouvertement vers sa décadence. Ses princes les plus illustres et les plus redoutés étaient retenus depuis tant d'années dans la Perse; ses principaux seigneurs qui avaient émigré chez les Romains, avaient passé au service de l'empire, et le parti des apostats, devenu insolent et insupportable, abusait impunément de son pouvoir, conjointement avec les officiers persans, subalternes, chargés d'administrer le pays.

La cour de Perse finit par comprendre que ce système conduisait à la ruine complète de l'Arménie; elle fut frappée aussi de l'héroïque patience et de la force d'âme de nos vertueux princes exilés, et le roi, cédant à des idées plus généreuses que celles qui avaient dominé son père, donna ordre que tous les princes, au nombre de trente-sept, avec leurs adhérens, parens ou amis, au nombre de plus de soixante, retournassent en Arménie. Il les rétablit dans leurs honneurs, leurs dignités, leurs domaines; et comme

s'il eût voulu faire acte de repentir, pour les vexations et tyrannies de toute nature qui avaient désolé le pays d'Arménie, il voulut que les fils orphelins des princes, qui s'étaient révoltés avec le général Vartan, et qui étaient tombés sur les champs de bataille, fussent remis en pleine jouissance des principautés de leurs braves et malheureux pères. Ces mesures larges et réparatrices avaient pour but de faire oublier aux Arméniens les torts passés de la Perse à leur égard, de les rattacher de cœur à la dynastie régnante, et de les éloigner des Romains, dont ils s'étaient fortement rapprochés; mais la politique vacillante et capricieuse de la Perse inspirait peu de confiance, et n'offrait aucune garantie: les Arméniens gardaient donc, malgré ces beaux semblans, un fonds d'inquiétude et de méfiance, qui devait engendrer de nouveau la guerre lorsque l'occasion s'en présenterait.

Le général Vartan n'avait laissé que des filles qui ne pouvaient hériter de sa principauté. Son frère Hemaïag (*Voy.* pag. 149), tué dans un combat contre les Perses, avait quatre fils : Vahan, Vasag, Ardachés et Vart, qui se partagèrent la principauté de Daron, héritage de leur oncle, le prince Vartan le Mamigonien. Ces jeunes princes étaient tous recommandables par leurs belles qualités; Vahan surtout, qui était l'aîné, excellait dans les exercices militaires, déployait une grande habileté dans la politique, et manifestait enfin au plus haut degré le courage, le talent et les vertus de sa race. Il avait su se concilier l'estime du

gouverneur persan, Adrvechnasb Marzban, ainsi que l'amitié des généraux que le roi de Perse avait envoyés en Arménie, et les rapports qu'ils adressaient journellement à la cour, étaient remplis de ses louanges.

Cette conduite de Vahan, qui plaisait au parti chrétien et fidèle, anima contre lui les princes apostats, et particulièrement Caticheau (de Korkhorounik), qui employa tous ses efforts à rendre les Mamigoniens suspects à la cour de Perse. Vahan, prévenu à temps de ces manœuvres clandestines, prit le parti, pour détromper le roi, de se rendre inopinément à la cour. Il n'eut pas de peine, grâce à son adresse, à se justifier aux yeux de Bérose, et même à se mettre fort avant dans ses bonnes grâces, qui lui furent fatales pourtant, car, soit faiblesse, soit désir de confondre ses calomniateurs, soit pour se conformer aux désirs du monarque, il abjura le christianisme. Malgré cette triste garantie, le roi, qui n'avait pas renoncé, ce semble, à tous ses soupçons, ne permit à Vahan de retourner dans sa patrie qu'à condition qu'il laisserait à la cour, comme ôtage, Vart, son frère cadet, celui de ses frères qu'il aimait le mieux.

Les honneurs et les distinctions que Vahan dut à son apostasie consternèrent tous ses amis les chrétiens, et accrurent la haine et l'envie que lui portaient déjà les princes arméniens infidèles : ceux-ci s'acharnèrent à sa perte, et n'épargnèrent aucune calomnie pour le rendre suspect au roi. Ils répandirent partout le bruit qu'il amassait de grands tré-

sors, et qu'il avait dessein de les emporter chez les Romains ou chez les Huns, pour y lever des troupes. Ils étaient surtout soutenus dans leur malveillance pour le prince Mamigonien, par l'intendant des mines d'or d'Arménie, un Syrien, du nom d'Vrvie, qui se rendit de sa personne auprès du roi, pour noircir Vahan, son associé dans l'exploitation des mines, des plus odieuses calomnies. Vahan le suivit de près à la cour, et mit aux pieds du roi d'immenses charges d'or. Le monarque fit aussitôt appeler Vrive, et lui ordonna de répéter, en présence de Vahan, les accusations qu'il avait portées contre lui pendant son absence. Vahan n'eut pas de peine à détruire de fond en comble cet échafaudage de faussetés, et le roi, charmé de son éloquence, le renvoya en Arménie, disculpé et comblé d'honneurs.

Au milieu de ces jouissances d'ambition et de ces prospérités enivrantes, Vahan était déchiré de remords causés par son apostasie. Il n'avait pas tardé à revenir en secret à la religion qu'il avait abjurée. Le sentiment patriotique s'était réveillé après le sentiment religieux, et il s'était promis de marcher sur les nobles traces de son oncle. Plein de ces nouvelles pensées, il se rapprocha des princes, qui étaient demeurés fermes dans la foi, et dans leur aversion pour la Perse; il protesta de son repentir, s'ouvrit à eux de ses nouveaux projets, et après s'être concertés ensemble, ils résolurent de se déclarer ouvertement à la première occasion propice, et de secouer un joug honteux pour la patrie.

L'an 481, la guerre éclata entre les Perses, et les Huns et Kouchuns (12), peuples hunniaques qui occupaient les deux côtés de la mer Caspienne, depuis la province de Khorassan jusqu'au défilé de Derbend. Le roi marcha vers l'Orient, sur Khorassan et Balkh (n. 8), puis il ordonna aux princes arméniens de fournir leur contingent de troupes au marzban Adervechnasb; ils devaient se rendre en Albanie et garder les passages du Caucase : c'est le défilé de Derbend (n. 13).

Les troupes arméniennes se divisaient en deux camps, pour ainsi parler : les chrétiens étaient d'un côté, les apostats de l'autre. Ces derniers prodiguaient à tel point l'insulte et les outrages à leurs frères demeurés fermes dans la foi, que les Perses pouvaient passer pour modérés en comparaison; leur insolence, leur haine brutale et leurs attaques journalières réduisaient les fidèles au désespoir.

Cependant, Bérose était loin de faire aux Kouchuns une guerre heureuse; après avoir éprouvé des pertes considérables, il finit par conclure une paix honteuse avec le roi vainqueur.

L'Ibérie profita de cette défaite des Perses pour se révolter; car Vazken, roi d'Ibérie, qui avait de toute son âme embrassé la religion de Zoroastre, était devenu si odieux à ses sujets par ce motif, aussi bien que par les persécutions dont il les accablait, qu'ils se soulevèrent. Il fut tué par Vakhtang, Ibérien vaillant et rusé, qui s'était mis à la tête des rebelles, et qui se fit déclarer roi. Sans perdre de temps, il rassembla des forces et se procura un corps auxi-

liaire de Huns, pour se défendre contre les Perses, dont il devait redouter la vengeance. Cet événement eut une grande influence sur l'Arménie, qui gémissait sous le double fardeau des Perses et de ses apostats.

Le roi de Perse, informé de cette fâcheuse révolte, donna ordre à marzban Adervechnasb, qui était cantonné en Albanie, de se porter, avec les troupes arméniennes, contre l'Ibérie : ils vinrent, en effet, se porter dans le pays de Schirag, assez loin des frontières des révoltés.

Les troupes persanes et les Arméniens apostats campèrent ensemble, séparés des Arméniens restés chrétiens. Cet isolement inspira à ceux-ci la pensée de mille et mille choses. Ils finirent par agiter dans leurs tentes la question de savoir, s'il ne vaudrait pas mieux se joindre aux Ibériens, faire cause commune avec eux, et, par l'assistance des Romains, affranchir l'Arménie du joug des infidèles. Ils connaissaient déjà les grands talens politiques et guerriers de Vahan et son opinion ; ils le consultèrent de nuit, en secret, sur le parti qu'ils devaient prendre. Après avoir exprimé, en termes très vifs, l'amertume des regrets que lui inspirait le crime qu'il avait commis en abandonnant sa religion, le prince Mamigonien leur dit « qu'il n'avait rien de plus à cœur que de se réhabiliter dans l'opinion de ses frères, d'effacer le scandale que sa faiblesse avait causée, et de mériter la miséricorde divine en se dévouant jusqu'à la mort à la cause sainte ; mais il ajouta que, tout bien considéré, il ne pouvait conseiller à ses amis d'engager

une lutte contre les Perses, dont il appréciait mieux que personne la puissance. « Vous connaissez, « poursuivit-il, quelle est l'inefficacité des pro- « messes et l'incurie lâche des Romains. Les Ibériens « sont peu nombreux, inconstans d'ailleurs; et « quelle confiance peuvent inspirer des barbares tels « que les Huns? Vous ne pouvez obtenir par vous- « mêmes le résultat que vous cherchez; car il y a parmi « vous plus d'un faux frère, et plus d'un traître à « qui les mots patrie, nationalité, fraternité, ne font « pas la moindre impression, tant leur âme est ab- « jecte ou insouciante. Pensez à tout cela avant de rien « déterminer. » Les princes ne furent pas dissuadés par ces justes représentations; ils protestèrent que ce n'était ni dans l'alliance des Romains, ni dans le concours des Ibériens et des Huns qu'ils plaçaient leur confiance, mais dans la miséricorde de Dieu et l'intercession des glorieux martyrs qui avaient versé leur sang pour l'Arménie (p. 137), et qu'ils brûlaient d'imiter, protestant qu'ils préféraient tous périr en un seul jour sur le même champ de bataille, que d'être plus long-temps témoins des humiliations continuelles que la croix et le peuple fidèle supportaient.

Vahan et ses frères ne purent résister à cet ardent enthousiasme, et, sans calculer davantage, ils se déclarèrent ouvertement, et jurèrent, entre les mains des prêtres et sur l'Evangile, de combattre jusqu'à la mort pour la religion chrétienne et l'indépendance de la patrie, sans cependant rien décider sur le jour et l'heure où devait éclater cet héroïque complot.

Or, il y avait parmi les nobles conjurés un traître qui s'empressa de se rendre pendant la nuit même auprès du marzban ; il l'instruisit des discours, de la résolution et des sermens des princes. A cette nouvelle, le général persan et les princes apostats furent saisis d'une espèce de terreur panique ; car ils étaient en petit nombre, et s'imaginant que les chrétiens allaient sur-le-champ fondre sur eux, ils profitèrent de la nuit pour prendre la fuite en hâte, et ne s'arrêtèrent qu'à Ani, d'où ils s'efforcèrent de gagner, par différens chemins, la ville forte d'Ardachade.

Encouragés par cette insigne lâcheté et cette fuite sans combat, les princes révoltés s'attachèrent à la poursuite des fuyards, qu'ils gagnèrent de vitesse, et firent un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels était le traître qui les avait dénoncés aux Perses. Ils vinrent ensuite mettre le siége devant Ardachade, d'où le marzban, n'ayant aucun moyen de résister, s'enfuit à la faveur de la nuit vers la province d'Aderbedjan ; il fut suivi de son intendant et des princes attachés au parti des Perses.

La retraite précipitée du gouverneur, et la faiblesse des garnisons persanes, laissèrent Vahan et ses adhérens maîtres de toute l'Arménie et de l'administration gouvernementale. Ils comprirent que leur tâche ne faisait que de commencer, et qu'ils devaient s'appliquer, sans perdre de temps, à régulariser le grand mouvement, à étendre l'insurrection, et à s'assurer les moyens de résister avec avantage à leurs ennemis, qui ne pouvaient manquer de revenir.

Leur premier soin fut de se donner des chefs. Le prince des Pagradouniks, Sahag, qui jouissait d'une très grande considération, fut déclaré marzban, et Vahan, nommé général en chef, reçut le serment d'obéissance absolue de l'armée chrétienne.

Lorsque le marzban des Perses, et avec lui tous les fugitifs, furent en sûreté et revenus de leur première terreur, ils s'aperçurent qu'ils avaient commis une faute énorme à l'honneur militaire de la Perse, et se dirent que la cour ne leur pardonnerait jamais ce honteux abandon de tout un royaume. S'étant réunis en conseil, ils résolurent, pour regagner promptement l'honneur qu'ils avaient perdu, de ne pas laisser à Vahan le temps de s'affermir et de grossir le nombre de ses partisans en propageant la rébellion; ce qu'ils voulaient surtout, c'était de l'empêcher de faire cause commune avec l'insurgé Vakhtang, et de s'allier aux Romains. Il fut donc résolu qu'on retournerait sur ses pas avec une grosse armée le plus tôt possible.

Il n'était pas difficile à un marzban comme Adervechnasb, de réunir, à l'aide de ses collègues, les gouverneurs des cantons voisins, un corps de troupes imposant. Il rassembla des détachemens d'Aderbedjans, de Mèdes et de Cadusiens, armés de toutes pièces, et sans tarder plus long-temps il se dirigea à marches forcées vers l'Araxe, qu'il voulait passer dans les environs de Nakdjivan.

Le retour subit du marzban perse déconcerta beaucoup nos princes. Plusieurs d'entre eux songeaient déjà à se réfugier dans les montagnes de

Daïk, pensant qu'il serait plus facile de s'y défendre avec avantage, en profitant de la configuration physique du pays; on s'y ménagerait, disaient-ils, les moyens de reprendre l'offensive quand l'occasion serait plus favorable. Cette résolution timide n'eut aucune suite. Les principaux chefs, hardis comme on doit l'être en pareille circonstance, ne balancèrent pas à affronter toutes les forces des Perses, comptant sur la protection divine. Cependant, pour ne pas négliger les conseils de la prudence humaine, ils décidèrent que le marzban Sahag et le général Vahan, avec quelques princes, et une petite partie des troupes, resteraient à Dovin; tandis que le prince Vassag, frère du général, se mettrait en campagne avec le reste des princes et la fleur de la noblesse arménienne, déterminée à vaincre ou à périr. Par ce moyen, en cas d'échec, le courage national ne serait pas abattu, les chefs de la révolte restant à l'abri des événemens pour le soutenir, et nos ennemis ne pourraient se flatter de nous renverser d'un seul coup.

Encouragés par les paroles saintes et émouvantes des prêtres, solennellement bénis par le patriarche, les guerriers chrétiens, au nombre de quatre cents, à peine, se dirigèrent audacieusement vers les lieux où l'ennemi voulait tenter un passage de l'Araxe. Lorsqu'ils furent arrivés dans un lieu nommé Varazkerd, ils apprirent que l'armée persane, forte de sept mille hommes, avait déjà passé le fleuve. Vassag fit faire à sa petite troupe un mouvement vers les montagnes, dans un terrain difficile, où il pouvait se

poster avantageusement. A la tête d'un faible détachement il poussa droit à l'ennemi, puis feignant d'être effrayé de l'inégalité du nombre, il se replia avec un désordre apparent vers la position prise par sa petite armée, pour y attirer les Perses à sa suite. Ce stratagème lui réussit complétement. Fiers de leur supériorité numérique, et croyant marcher à une victoire certaine, les Perses chargèrent mollement et avec dédain cette petite troupe chrétienne. Mais ceux-ci, en gens déterminés à mourir, formèrent quatre divisions de cent hommes chacun, et ne balancèrent pas à affronter toutes les forces des Perses, et les attaquer vivement. Au moment où la lutte était la plus acharnée et la plus sanglante, un des princes, à la tête de ses cent hommes, déserta la cause des héros, et passa aux Perses. Cette affreuse défection ne découragea ni Vassag ni ses braves compagnons d'armes; ils redoublèrent d'efforts et déployèrent une bravoure si prodigieuse qu'ils remportèrent enfin une grande et complète victoire. Le marzban Adervechnasb fut tué ainsi que les généraux des Mèdes et des Caduciens; le champ de bataille resta couvert de morts, et le reste de l'armée battue chercha son salut dans la fuite.

Cette glorieuse victoire fut le commencement de la délivrance de l'Arménie du joug honteux de la servitude étrangère, et fit augurer un avenir heureux. L'hiver, qui survint bientôt après, suspendit les hostilités.

Pendant cet intervalle de repos, Vahan ne négligea rien pour organiser une résistance énergique

contre les Perses, que le printemps ne pouvait manquer de ramener avec des forces supérieures. Par ses ordres, des messagers se rendirent dans les quatre principautés méridionales de l'Arménie pour inviter les princes et les seigneurs les plus puissans de ces cantons à entrer dans la sainte ligue. Soit que le souvenir des maux qu'ils avaient soufferts pendant la première insurrection, les rendît timides et circonspects, soit plutôt insouciance religieuse et jalousie cachée contre les princes mamigoniens, ils restèrent froids aux pressantes sollicitations du prince (n. 38), et congédièrent ses députés avec quelque chose voisin du mépris. Ce lâche exemple ne manqua pas d'imitateurs dans maintes contrées, et bien peu de ces seigneurs méridionaux s'enrôlèrent sous le drapeau de la foi.

Le général en chef écrivit aussi au roi d'Ibérie pour lui demander le secours des Huns, qu'il avait promis. Ce secours se fit long-temps attendre, et se réduisit, en dernière analyse, à trois ou quatre cents mauvais soldats, qui furent bientôt rappelés sous un prétexte frivole. Telle était la situation de Vahan au retour du printemps de l'année 482.

Pour le roi de Perse, il avait rassemblé une armée dans l'Aderbedjan, et il en avait confié le commandement à un habile général en chef, nommé Adernerseh, avec quatre généraux sous ses ordres. Ils étaient chargés de se saisir de Vahan mort ou vif, et de massacrer tous ses compagnons sans miséricorde : c'était le dernier mot du roi.

La marche de cette armée formidable n'effraya ni

Vahan ni ses alliés. Ils se rassemblèrent à Dovin chez le patriarche, pour se réconcilier avec Dieu par de ferventes prières, et implorer son assistance. La parole sainte des prêtres, et le souvenir de leurs derniers exploits les enflammèrent tellement, qu'ils n'hésitèrent pas à prendre la résolution formelle de défendre leur foi et leur pays jusqu'à la dernière extrémité.

Leur armée passa l'Araxe, et vint à la rencontre des ennemis jusque dans la province d'Ardaz (p. 117), déjà célèbre par le martyre du grand Vartan et de ses généreux compagnons, trente-et-un ans auparavant. L'armée persane était campée dans une plaine, et le général arménien, sentant combien il lui importait de profiter de l'ardeur de ses soldats, qui, pour la plupart, se composaient de volontaires nouvellement levés, se hâta d'en venir aux mains.

Au point du jour Vahan sépara les troupes en trois corps : il devait prendre le commandement d'un corps de réserve; mais, après avoir examiné les dispositions de l'ennemi, il se mit à la tête de l'avant-garde, et ordonna à ses gens de le suivre lentement, et de n'en venir aux mains que lorsqu'ils le verraient engagé lui-même. Fiers de leur supériorité numérique, les Perses ne refusèrent pas le combat. Les Caduciens, célèbres dans l'armée persane par leur valeur, engagèrent l'action, soutenus par la troupe des Siouniks, qui étaient tous des Arméniens apostats. La résistance que Vahan opposa à ces troupes, et la valeur héroïque qu'il déploya, animèrent les combattans ar-

méniens qui le suivaient, et bientôt l'affaire devint générale. Des deux côtés on se battit avec courage. Les Perses rompirent l'aile droite des Arméniens, qui se replièrent presqu'en désordre; mais Vahan s'élança sur le champ de bataille comme l'aigle s'abat sur sa proie ; il tua de sa main un des quatre généraux persans, et son compagnon Gamsaragan Nerseh, frappa de sa lance le second général ennemi, et lui fit mordre la poussière. Le Sahag marzban et le général persan Adernérseh se rencontrèrent au milieu de la mêlée. Après avoir brisé leurs lances en s'attaquant avec fureur, ils se battirent à coup d'épée et se saisirent corps à corps. Dans cette lutte, le général persan fut renversé de cheval, et prit la fuite dans la foule.

Les Perses, forcés de reculer devant les nôtres, abandonnèrent sur le champ de bataille, deux de leurs généraux, tombés au milieu d'une multitude de soldats, et se retirèrent confus et abattus vers leur quartier de sûreté, à Aderbedjan.

Les Arméniens poursuivirent les fuyards jusqu'à la nuit tombante : alors, sûrs qu'ils ne pouvaient plus renouveler le combat, ils revinrent sur leurs pas, et, après avoir fait un immense butin sur le champ de bataille, ils se dirigèrent du côté de Dzaggoden, aux sources de l'Euphrate, pour s'y délasser un peu de leurs travaux guerriers. Tandis qu'ils s'occupaient à offrir à Dieu, dans les temples, leurs actions de grâces de cette éclatante victoire, et que chacun racontait à ses camarades les exploits, et les noms de ceux qui étaient tombés sur le champ d'honneur pour la dé-

livrance de la patrie, Vart, prince mamigonien, qu'on gardait en Perse comme otage de la fidélité de son frère Vahan, arriva au milieu d'eux, échappé de la Perse. Cette heureuse nouvelle, qui n'était pas moins extraordinaire que leur victoire, ne tarda pas à se répandre dans tout le pays, où elle causa la plus grande joie, et redoubla la confiance des Arméniens dans cette Providence divine qui les protégeait si visiblement.

Le roi de Perse avait envoyé dans le même temps une autre armée dans l'Ibérie; Mihran, général renommé par sa naissance et sa valeur, la commandait. Il s'était en peu de temps rendu maître de tout le pays, et le roi Vakthang, vivement pressé, s'était réfugié dans les montagnes qui séparent l'Ibérie de l'Arménie. Dans cette extrémité fâcheuse, il réclama l'alliance qu'il avait contractée avec Vahan et ses confédérés. Ses messagers vinrent trouver les Arméniens vainqueurs. Les lettres de Vakthang étaient pressantes. Il remontrait que son pays était envahi par l'ennemi commun; mais que le secours des Huns, qu'il attendait, et les troupes victorieuses des Arméniens pouvaient, en s'unissant à son armée, rétablir bientôt ses affaires.

Vahan et ses alliés, qui avaient contracté avec le roi d'Ibérie une alliance sincère, ne balancèrent pas à voler à son secours. Après avoir mis en sûreté le butin enlevé aux Perses, ils passèrent l'Araxe et effectuèrent leur jonction avec les troupes ibériennes dans les régions montagneuses de Gangal. Cependant

on perdit beaucoup de temps à attendre les Huns que Vakthang attendait, disait-il, dans trois jours, dans six jours, et qui n'arrivaient pas. Quelquefois le prince ibérien, faisant allumer de grands feux par ses propres agens au haut des montagnes les plus lointaines, s'écriait avec de feints transports de joie : « Les voilà enfin ! ils sont campés là-bas. Allons les « rejoindre ! » Il savait fort bien cependant que pas un de ces alliés barbares n'était en marche pour s'adjoindre à lui. Son but était d'éloigner le plus possible les Arméniens de leurs frontières et de les mettre aux mains avec les Perses. Il les traînait de montagne en montagne au milieu de fatigues de toute nature et de privations de tout genre, les sacrifiant, eux, ses sincères alliés, par une politique criminelle, à sa propre conservation. Les chefs arméniens, dupes de leur artificieux conducteur, ne s'aperçurent de ses desseins que lorsqu'ils se virent non loin des bords du Cyrus, aux environs d'Akezga, en face de l'armée de Mihran, qui y était campée en belle ordonnance dans une excellente position, et forte en apparence de cinq mille hommes.

Une situation aussi alarmante jeta la terreur dans l'âme des troupes arméniennes, harassées de fatigue ; mais quoique Vahan comprît très bien les circonstances fâcheuses où il se trouvait, il prit le parti de combattre. « Une retraite honteuse, dit-il à ses trou- « pes, encouragerait nos ennemis, et c'est ce qu'il « faut bien nous garder de faire. Soit ici, soit chez « nous, c'est pour la foi, c'est pour la patrie que

« nous combattons avec l'assistance du ciel. Deux « fois la Providence nous a secourus; il ne convient « pas que nous paraissions douter de son appui la « troisième. »

Quelques hommes faibles de cœur se laissèrent pourtant saisir par l'effroi en voyant la disproportion des forces qui allaient combattre. Ils envoyèrent pendant la nuit des émissaires au camp de Mihran et lui promirent d'abandonner Vahan pendant la prochaine bataille et de passer aux Perses. Les chefs arméniens, qui eurent connaissance de ces indignes manœuvres, n'en persistèrent pas moins à vouloir mériter la couronne du martyre, si celle de la victoire leur faisait défaut.

Vahan rangea donc son armée en bataille. Il plaça les Ibériens et leur roi, dans lesquels il avait peu de confiance, à l'aile gauche, et le prince Vahouni à l'aile droite; il resta au centre avec son frère Vassag. Le marzban Sahag fut chargé de maintenir les communications entre son corps d'armée et l'aile droite. On s'attaqua avec fureur. Vahan et tous les princes déployèrent une bravoure surhumaine; une multitude de Perses tombèrent sous leurs coups, et ils jetèrent le désordre dans l'armée de Mihran. Leur désespoir suppléait au nombre, et le dévoûment héroïque semblait balancer la fortune : ce fut au moment même de la crise que les traîtres, en effectuant leur criminelle désertion, jetèrent la confusion dans toute l'armée. Dès le premier choc, les Ibériens et Vakthang lâchèrent pied; beaucoup d'Arméniens

imitèrent ce lâche exemple et s'enfuirent, tandis que d'autres rendaient leurs armes aux Perses : ce fut moins un combat qu'une déroute. Le marzban Sahag et le prince Vsasag, avec un grand nombre de leurs braves compagnons, périrent au milieu des bataillons persans, après des prodiges de valeur. Vahan et quelques autres chefs, voyant qu'il n'y avait pas moyen de rallier les fuyards et de rétablir le combat, prirent le parti de chercher, eux aussi, leur salut dans la fuite. Ils s'éloignaient du champ de bataille de toute la vitesse de leurs chevaux, lorsqu'ils rencontrèrent le prince Babkén blessé et couché sur un monceau de morts. Vahan, dans ce pressant danger, négligea le soin de sa propre conservation pour sauver son ami : il le fit monter sur son propre coursier, et, ayant été assez heureux pour atteindre la province montueuse de Daïk avec quelques princes, il s'enferma dans une forteresse inaccessible où il réunit une centaine d'hommes, vaillans débris de son armée.

Plusieurs fuyards tombèrent entre les mains des Perses. Le cheval de Hrahad, frère du prince Nerseh, dans sa course précipitée, s'abattit, et son maître, qui était blessé, fut fait prisonnier, ainsi qu'un brave seigneur du nom de Ḥazd et beaucoup d'Ibériens de marque. C'était une mince compensation pour Mihran, dont l'armée avait éprouvé de très grandes pertes. Furieux que Vahan lui eût échappé, le général des Perses le poursuivit de rocher en rocher jusque dans les régions sauvages de Daïk, situées à

l'extrême frontière aux confins de l'Ibérie et sur l'extrême frontière de l'empire romain. La place forte où Vahan s'était réfugié était d'un si difficile accès, qu'il y bravait toute l'armée des Perses.

Mihran, bien convaincu qu'il n'assurerait jamais la tranquillité de l'Arménie et de l'Ibérie s'il ne parvenait à se rendre maître de la personne de Vahan, et désespérant d'y parvenir de vive force, résolut d'employer la ruse. Des messagers vinrent trouver de sa part le prince fugitif pour lui témoigner l'estime et l'admiration que son courage lui inspirait, et pour lui offrir de s'employer à lui obtenir le pardon du roi; il essaya de l'éblouir par de magnifiques promesses, et se fit fort de lui obtenir, non-seulement de grands honneurs pour lui-même, mais encore la liberté du culte, et enfin tout ce qu'il désirait pour le bien-être de sa patrie.

Mais Vahan, le meilleur politique, dont puisse se vanter l'Arménie, connaissait trop bien l'astuce des Perses pour se fier à leurs promesses. Il ne fut nullement dupe de ces fausses démonstrations d'amitié, et répondit aux envoyés du général persan ces paroles fortes et graves : « Quand un roi n'est pas impartial, et qu'il n'a pas le discernement de récompenser ses serviteurs selon leur mérite; quand il ne voit que par les yeux jaloux de ses courtisans, qu'il ne prête l'oreille qu'aux envieux, qu'il n'élève en honneur que les intrigans, et ne suit dans la politique que les inspirations de son humeur capricieuse ou de ses favoris, bien insensés sont les serviteurs, qui se

soumettent à un pareil maître, et tout homme de cœur, de sens, et de quelque amour-propre se trouve dans l'impossibilité de lui obéir.

« Ce pays d'Arménie, si vaste et si utile à la monarchie persane, lequel de vos rois l'a traité dignement? Quel homme de mérite y voit-on élevé en honneur? aucun. Les fripons, les gens sans aveu et les intrigans y sont seuls revêtus du pouvoir et des dignités, non pas en récompense de leurs bons et loyaux services, mais simplement pour avoir adoré le feu et la cendre devant vous. Et, ce que vous ne soupçonnez point, c'est que, de retour dans leurs foyers, non-seulement ils ne l'adorent pas, votre dieu élémentaire, mais ils y jettent par mépris toute sorte d'ordures. Voilà ceux qu'il plaît à votre roi d'honorer, mais la sagesse dans le conseil, mais la valeur à la guerre, ces qualités qui affermissent les royaumes et qui font fleurir les états, il les compte pour rien et n'en a nul souci.

« Je connais aussi bien que vous le discours que le roi Bérose tint en pleine assemblée des grands du royaume. Les Assyriens, dit-il, sont une troupe vile et maladroite; mais les Arméniens sont les pires de tous. A qui la faute, si ce n'est à lui-même? Il a forcé à l'apostasie les plus vaillans et les plus renommés de nos princes, et il les a comblés d'honneurs et de richesses pour les énerver; pour ceux qui sont demeurés fermes dans la foi, il les a constamment écartés du gouvernement et des places, au mépris de ses promesses solennelles; il a confié l'administration

du pays à des nouveaux parvenus, tout a été mis en œuvre pour affaiblir l'Arménie et y détruire cette valeur guerrière dont la Perse a toujours donné des preuves à ses dépens, et vous aussi, si je ne me trompe; c'est ainsi qu'on nous a perdus et avilis de dessein prémédité : de quoi donc Bérose osait-il se plaindre!

« Moi qui n'ai garde de me mettre au nombre des héros, j'ai livré deux batailles aux Perses; la troisième nous a mis aux mains vous et moi. Dans les deux premières, avec une poignée d'hommes et sans auxiliaires, nous avons battu de nombreuses troupes et d'illustres généraux : votre roi ne l'ignore pas. Dans la troisième même, nous sommes plutôt vainqueurs que vaincus; si vous en doutez, prenez la peine de compter vos morts et les nôtres! Si nous avons lâché le pied, ce n'est pas par faiblesse d'âme, mais à cause de la désertion des traîtres par vous corrompus: leur lâcheté seule nous a empêchés de remporter sur vous une pleine victoire.

« Je suis persuadé que vous êtes capable d'obtenir du roi en ma faveur tout ce que vous promettez; mais à Dieu ne plaise! que je fasse passer mon intérêt privé avant l'intérêt général! Avant tout il faut que le roi s'engage à laisser l'Arménie professer sans obstacle le culte chrétien, et qu'il nous débarrasse de tous les pyrées. Il faut qu'aucun homme obscur et sans mérite ne soit plus élevé aux emplois, uniquement pour avoir embrassé le culte du feu. Il faut que désormais le mérite et la capacité personnels soient l'objet des faveurs royales. Embrassez ce nou-

veau système de gouvernement, vous serez les bienvenus à être nos maîtres, vous trouverez en nous de fidèles sujets. Mais si vous continuez l'ancien ordre de choses; nous ne nous soumettrons point à votre pouvoir; non, jamais!

« Nous n'ignorons pas que nous vous sommes grandement inférieurs en force et en puissance; vous nous avez absorbés dans votre vaste empire et effacé notre dynastie royale du tableau du monde. Mais nous sommes résolus à vaincre ou à mourir, et nous nous battrons avec enthousiasme pour défendre une cause sainte. Mourir sur un champ de bataille pour la religion de Jésus-Christ, c'est acquérir un triomphe éternel; vivre dans l'apostasie pour l'amour de quelques honneurs reçus de votre main, c'est au contraire mourir de la mort éternelle. »

Le temps se consumait sans profit en messages continuels, lorsque Mihran reçut inopinément l'ordre de retourner en Perse avec son armée; car la guerre acharnée que le roi Berose soutenait à cette époque contre les Kouch Huns nécessitait l'emploi de toutes ses forces sur la frontière orientale de son empire. Mihran, en s'en allant, emmena tous les prisonniers arméniens pour en faire parade, et entre autres deux seigneurs de la plus haute distinction, Hazd et Hrahad. Le frère de ce dernier, le prince Nerseh, n'avait plus de repos depuis que son frère était prisonnier des Perses. Poussé par l'amour fraternel, il résolut de l'arracher aux fers de ses vainqueurs,

et, s'étant mis à la tête d'une petite troupe d'hommes déterminés, il rôdait autour du camp des Perses dans l'espoir de profiter du premier moment où les captifs seraient un peu à l'écart, pour les délivrer. Hrahad, instruit secrètement de l'approche de Nerseh, parvint à s'évader et à rejoindre son frère: puis tous deux se rendirent à la ville de Dovin, chez le patriarche.

Mihran, irrité au dernier point de cette évasion, fit retomber le poids de sa colère sur son autre prisonnier noble, Hazd. L'ayant fait amener devant lui, il lui ordonna de choisir entre la mort et l'apostasie. Pour toute réponse, le noble Arménien tendit sans balancer sa tête au bourreau, et reçut la couronne du martyre.

Le départ précipité de Mihran laissa le champ libre à Vahan, qui put descendre alors de sa forteresse inexpugnable pour se rendre à Dovin à la tête d'une centaine d'hommes. Tout ce qui avait échappé au dernier désastre s'y rassembla bientôt autour du général, et l'on y prit les quartiers d'hiver.

Sur ces entrefaites, il arriva d'Ibérie quelques hommes porteurs d'une étrange nouvelle, qui n'avait de bon que l'apparence. « Deux de vos princes, di-
« rent-ils aux seigneurs arméniens, Vassag, frère de
« Vahan, et le marzban Sahag, n'ont pas été tués,
« mais seulement grièvement blessés dans la der-
« nière bataille ; maintenant ils se portent bien l'un
« et l'autre, et vous prient de leur envoyer un dé-
« tachement pour la sûreté de leur voyage.. » On n'a jamais connu ni le but ni l'auteur de cette ma-

nœuvre. Vahan, qui n'était que trop certain de la mort de son frère et de son ami, avait résolu d'abord d'opposer un refus à cette demande, qui lui semblait cacher un artifice nuisible à sa cause; mais, vaincu par les instantes prières des veuves et des compagnons des deux princes, il consentit malgré lui à envoyer un détachement composé de la meilleure partie de ses troupes pour les ramener. Cette condescendance eut des suites funestes, ainsi qu'on le verra bientôt.

Vers le commencement du printemps de l'an 483, tandis que les Arméniens croyaient les Perses trop occupés chez eux pour songer à entreprendre une nouvelle expédition, une forte armée persane s'achemina vers l'Arménie sous les ordres du général Hazaravougd. Les apostats et les traîtres, qui enviaient la gloire des confédérés, instruisirent l'ennemi de la fatale sécurité de Vahan, resté presque seul à Dovin. Les Perses passèrent promptement l'Araxe et vinrent investir la ville. Le prince mamigonien et ses alliés, n'étant pas en mesure de résister, résolurent de saisir un moment favorable pour s'échapper, et d'aller chercher ensuite un refuge dans les montagnes. « Car, disait Vahan, ce n'est pas à la ville qu'ils en « veulent, c'est nous qu'ils cherchent, et si nous « parvenons à nous sauver, ils nous poursuivront « assurément. » Après s'être concertés ensemble, ils sortirent un à un de la ville, et, s'étant réunis ensuite sur un seul point plus négligemment gardé que les autres, ils fondirent à l'improviste sur les Perses,

dont ils firent un grand carnage, et parvinrent à se faire jour à travers leur camp. Deux braves princes seulement, Vorti, de Timaksiank, Khatcate, de Saharounik, restèrent morts dans cette lutte désespérée.

L'audace de Vahan et de ses compagnons irrita tellement le général Hazaravougd, qu'il jura d'en tirer une vengeance éclatante, et de ne rien épargner pour s'emparer de la personne du chef arménien. Sans différer, il se mit à la poursuite des fugitifs; mais Vahan le gagna de vitesse, et parvint à se réfugier pour le moment dans les lieux les plus inaccessibles de Daïk, dans la Chaldée Pontique, à la frontière de l'empire.

Peu de jours après que Vahan et sa troupe eurent quitté Dovin, ceux qui étaient allés infructueusement à la recherche des deux princes morts, rentrèrent en Arménie. Ayant appris le désastre qui était arrivé à leurs frères pendant leur absence, et voyant toute la province plongée dans plus profonde anarchie, chacun retourna chez soi, en se réservant pour des temps meilleurs.

Cependant Vahan, suivis d'un petit nombre d'hommes déterminés et d'amis à l'épreuve, continuait par ses ruses, son activité, sa vaillance, d'être la terreur de l'ennemi qui le poursuivait. L'adversité fut aussi glorieuse pour lui, que l'avait été la prospérité. Le général persan, dans ses marches, se vengeait de son non-succès sur les bourgs et sur les villages qu'il livrait au pillage et à l'incendie. Ayant appris par ses espions que Vahan était posté à peu de distance de lui, dans un bourg de l'Ar-

ménie romaine, il crut qu'il lui serait plus facile de le surprendre sur un territoire que le chef arménien devait regarder comme inviolable; il se trompait: Vahan était sur ses gardes, et, quoique attaqué de nuit, il échappa aux Perses et descendit dans la province d'Erzeroum, aussi frontière de l'empire.

Hazaravougd, furieux d'avoir encore manqué sa proie, déchargea sa colère sur les autres fugitifs qui s'étaient retirés en ce lieu, et sur beaucoup d'habitans, qu'il fit égorger. Ce qui le consola un peu, ce fut de s'être emparé des femmes des deux frères, princes Nerseh et Hrahad, les plus dévoués amis de Vahan; car il crut qu'il pourrait, au moyen de ces deux illustres captives, engager leurs vaillans époux à se détacher du parti de Vahan, et même à amener ce général à faire sa soumission, ou plutôt à sa perte.

Pour mettre ce dessein à exécution, il se mit sur les traces de Vahan avec des guides et des espions. Arrivé dans la province, il campa peu loin de Vahan, dans une attitude plutôt pacifique qu'hostile, pour essayer d'accomplir ses malignes pensées.

Il y était à peine arrivé qu'un courrier extraordinaire lui apporta des lettres de sa cour dans lesquelles on lui annonçait que Bérose lui-même allait partir pour commencer une nouvelle campagne contre les Kouchuns; on lui enjoignait de quitter l'Arménie et de se porter, sans délai, en Ibérie pour prendre, tuer ou chasser le roi Vakthang qui entretenait des rapports d'amitié avec les Huns, alliés des Kouchuns. La même dépêche ordonnait à Haza-

ravougd de remettre le gouvernement de l'Arménie, et le titre de marzban au célèbre Persan Schapour, et de lui laisser un bon corps de troupes d'élite. Il remit en effet trois mille soldats des plus braves de son armée à son successeur, ainsi que la troupe des apostats commandée par Gedehon, prince de Siounik, et partit pour exécuter les ordres qu'il avait reçus. La conquête de l'Ibérie ne lui coûta guère, attendu que Vakthang prit aussitôt le parti de se réfugier en Colchide.

Schapour cependant n'épargnait rien pour mettre à exécution le projet de Hazaravougd. Il fit enfermer les deux princesses captives dans un fort, et il en confia la garde à un honnête officier, avec l'ordre de les traiter avec les plus grands égards, espérant par là engager leurs maris à abandonner Vahan. Il fit proposer aux deux princes, de rendre la liberté à leurs épouses, s'ils voulaient faire périr ou livrer Vahan, en leur offrant les plus magnifiques récompenses. Cette infâme proposition fut rejetée avec horreur. Nerseh et Hrahad répondirent que « même pour sauver ce qu'ils avaient de plus cher au monde, jamais ils ne consentiraient à trahir la cause de Dieu, leur devoir et leur honneur. Qu'ils aimaient mieux renoncer à l'espoir de revoir jamais leurs femmes et leurs enfans, que d'abandonner lâchement un héros, leur parent et leur ami. » Schapour, voyant qu'il n'y avait aucun espoir de réussir par la ruse, résolut de poursuivre à outrance Vahan et ceux qui lui étaient restés fidèles. Vahan était alors dans ses domaines

de Daron, près de l'Arménie romaine, pour se procurer des renforts. Schapour en fut informé : il se mit sur ses traces avec quatre mille hommes armés de toutes pièces pour l'attaquer à l'improviste. Vahan, qui était toujours vigilant, leur échappa, et traversa la frontière sur les bords orientaux du lac de Karin, district d'Erzeroum. Les Perses le poursuivirent avec tant d'ardeur qu'ils violèrent encore une fois la neutralité du territoire romain.

Trois des princes et une douzaine de braves du corps de Vahan prirent leur route par les rives septentrionales du lac de Karin. Ils y furent atteints par un détachement de Perses. Ils ne balancèrent pas un instant à prendre l'offensive, battirent les ennemis, leur tuèrent soixante-douze hommes et les mirent en fuite. Ces guerriers ne tardèrent pas à rejoindre Vahan qui, après l'entrée des Perses sur le territoire romain, avait repassé la frontière dans un lieu nommé Erèz où il prit ses quartiers.

Tant de bonheur accrut l'audace de ces redoutables fugitifs; aussi, malgré la disproportion de leurs forces, ils devinrent agresseurs à leur tour. Ayant joint à leurs soldats les habitans d'Erèz, ils conçurent le hardi projet d'attaquer Schapour, et mirent en usage pour cela autant de ruse ingénieuse que de valeur. Ils fondirent sur un corps assez nombreux qui s'était mis en embuscade dans un lieu rempli de broussailles, et lui tuèrent six cents hommes. Le reste, au nombre de plus de deux mille soldats, prit honteusement la fuite devant une poignée de guerriers.

Les Arméniens perdirent, dans cette affaire, un prince et quelques hommes. La nuit empêcha Vahan de poursuivre les fuyards; il se porta dans une autre direction, vers un bourg fortifié, où lui et les siens passèrent la nuit dans une ferme, et le lendemain ils s'en allèrent vers un autre bourg nommé Chedia.

Schapour, impatient de se venger, avait rassemblé en hâte une armée de quatre mille hommes environ, et se disposait à cerner Vahan dans la position où il s'était retiré. Le prince apostat de Siounik, avec ses compagnons d'armes, exhortait sans cesse le marzban à ne donner aucun relâche à Vahan : « Il ne faut pas, disait-il, lui laisser le temps de rassembler de nouveau une armée, et notre retard fait son progrès. »

Vahan n'eut pas plus tôt compris le dessein de l'ennemi, qu'il rangea en bataille sa petite troupe d'à-peu-près cent hommes, la harangua et marcha sans différer à la rencontre des Perses. Le général persan fut tellement stupéfait d'une pareille audace, qu'il s'écria : « Voilà une vraie poignée de fous! qu'on les saisisse tout vivans et qu'on les enchaîne! » La première charge fut terrible, la plupart des Arméniens en conçurent tant d'épouvante, qu'ils lâchèrent pied. Vahan, les princes, ses amis, et un petit nombre de braves qui n'étaient que trente en tout, restèrent seuls sur le champ de bataille. Sans s'effrayer de leur petit nombre, ils marchèrent en avant lances baissées et glaives levés contre leurs ennemis. Ils jonchèrent le champ de bataille de mort, et réussirent à se faire jour à travers les bataillons perses.

Quatre de ces héros se jetèrent au milieu de Arméniens apostats, attaquèrent le traître prince de Siounik, le tuèrent d'un coup de lance dans la poitrine, et périrent eux-mêmes après avoir immolé une multitude d'ennemis. Ce furent les seules qui succombèrent dans cette lutte.

Vahan et ses compagnons, après s'être couverts de gloire, s'arrêtèrent à peu de distance du champ de bataille; là, en présence de l'ennemi qu'ils venaient d'humilier et dont ils bravaient la puissance, ils firent parader leurs coursiers agiles.

Cet échec produisit le plus fâcheux effet sur les troupes persanes dont le découragement s'empara; Schapour ne songea plus à poursuivre les Arméniens, car il avait peur que ses troupes démoralisées ne s'y refusassent, et il prit le parti de se retirer dans une province où il se croyait en sûreté.

Pendant ce temps, Vahan grossissait le nombre de ses partisans et les dirigeait au cœur de l'Arménie. Il ne tarda pas à arriver à Dovin où il rendit grâces à Dieu des succès extraordinaires qu'il avait obtenus; là, il se réunit aux princes demeurés fidèles, et se concerta avec eux pour délivrer leur chère patrie du joug des Perses.

Sur ces entrefaites, la nouvelle de la mort de Bérose, de la destruction complète de son armée et de la perte de tous les personnages illustres qui faisaient la force de la monarchie persane, fut répandue dans tout le pays. Des courriers extraordinaires, expédiés par les grands de la Perse assemblés à Ctési-

phon, arrivèrent en même temps auprès de Schapour en Arménie, et d'Hazaravougd en Ibérie. On pressait les deux généraux de réunir sans différer toutes leurs troupes, et de se diriger à marches forcées vers la Perse pour contribuer à la défense de la patrie menacée d'une prochaine invasion par les Kouchuns victorieux, ou Huns Hephthalites.

Lorsque Vahan et ses compagnons apprirent ces nouvelles de la mort du roi, de la ruine de l'armée persane, et du départ des deux généraux qui la poursuivaient, ils se crurent délivrés de la tyrannie des Perses, et se livrèrent à l'espoir de l'affranchissement et de la paix.

Les grands de la Perse rassemblés mirent la couronne sur la tête de Balas ou Vagarche, qui était d'un caractère doux, pacifique et modéré. Dès les premiers momens de son règne, il s'occupa d'apaiser la guerre qui désolait l'Arménie depuis plusieurs années.

Hazaravougd, qui connaissait mieux qu'aucun autre la situation des affaires en ce pays et les véritables causes de la révolte de Vahan et de ses compagnons, parla au roi avec admiration de l'héroïsme et de la sagesse politique du prince Vahan, auquel il donna les plus grands éloges. Ses paroles ne pouvaient être suspectes, puisque c'était aux dépens de sa propre gloire qu'il exaltait celle des Arméniens. Il fut secondé par Schapour, qui avait commandé après lui en Arménie, et qui n'avait pas une admiration moins vive pour Vahan. Celui-ci dit un jour au roi : « Permettez-moi, sire, de rappeler à votre souvenir une

action de cet homme extraordinaire. Dans une rencontre où j'étais présent, il osa affronter, lui trentième, une armée de trois mille hommes de vos invincibles troupes. S'élançant dans le camp, comme des moissonneurs dans les champs de blé, lui et ses hardis compagnons s'ouvrirent un chemin, en fauchant à droite et à gauche les épaisses files de soldats qui leur barraient le passage, et, après avoir ainsi traversé le camp, ils se promenèrent long-temps en vue de l'armée, pour jouir de notre désordre et observer notre confusion. C'est dans cette affaire que fut tué le gigantesque prince de Siounik, avec un grand nombre de vos plus braves serviteurs. » Le général termina en disant « qu'une fois l'Arménie soumise, les Ibériens et les Alains seraient forcés de suivre son exemple. »

C'est après les catastrophes que la raison de l'homme reprend d'habitude son équilibre. Balas, instruit par les fautes et les désastres qui avaient marqué le règne de ses prédécesseurs, éleva alors au poste de marzban d'Arménie un homme de distinction appelé Nikhor, qui joignait à beaucoup de politesse et de douceur un grand esprit de justice. On lui donna un corps d'armée, non pas pour combattre, mais pour appuyer les mesures qu'il faudrait prendre pour pacifier entièrement le pays.

Le nouveau gouverneur se mit en marche l'an 484; mais il n'essaya pas d'entrer trop avant en Arménie. Il s'arrêta sur les frontières par prudence, afin de ne pas alarmer les habitans, et recommencer malgré

lui les hostilités. Il fit ensuite partir deux messagers, chargés d'informer Vahan qu'il était porteur d'une lettre du roi, dans laquelle ce prince l'invitait à rentrer sous l'obéissance des Perses, et à traiter de la paix à des conditions raisonnables.

Lorsque les envoyés de Nikhor furent arrivés chez Vahan, à Dovin, celui-ci convoqua un grand conseil de tous les princes et seigneurs, ses alliés, pour connaître et discuter les propositions du roi de Perse. Ils répondirent d'un commun accord qu'ils ne refusaient pas de traiter avec la Perse et de se soumettre à l'autorité du roi ; mais qu'il fallait, avant tout, leur accorder trois conditions essentielles, garanties par la signature et le sceau du monarque ; que sans cela ils ne pouvaient entendre à aucun arrangement, étant résolus de combattre jusqu'à la mort.

« La première condition était qu'on leur accordât le plein et entier exercice du culte chrétien, la destruction de tous les pyrées ou temples du feu construits en Arménie, et qu'on s'engageât formellement à ne plus tenter de corrompre aucun Arménien au moyen de l'argent, des honneurs et des places ; de renoncer, en un mot, au prosélytisme en faveur de la religion des mages.

« La seconde condition était que dorénavant on rendît la justice et on distribuât les places et les récompenses d'après les règles de la plus stricte équité et selon le mérite réel de chacun, sans accorder de faveurs ni de dignités pour fait d'apostasie.

« Enfin, en troisième lieu, que le roi consentît à

s'occuper lui-même de l'administration des affaires de l'Arménie, sans prêter l'oreille aux délateurs mutins et jaloux qui faussent la politique gouvernementale. »

Vahan promettait, après l'adoption de ces conditions préliminaires, d'entrer sur-le-champ en négociation avec les officiers du roi. Cinq personnages, illustres par leur naissance et par leurs talens, furent chargés de porter cette réponse au camp des Perses. Ils furent reçus avec la plus grande distinction par Nikhor, qui fit un grand festin pour témoigner sa joie de leur arrivée, et qui, à chaque toast qu'il portait, prononçait le nom de Vahan après celui du roi de Perse, et lui souhaitait mille félicités.

Le lendemain, il rassembla son conseil, et on y lut la lettre de Vahan, en présence des envoyés. On accueillit les demandes des Arméniens, après en avoir reconnu la justice, et Nikhor écrivit aussitôt à Vahan une lettre, qu'il lui fit porter par le secrétaire de son conseil, et dans laquelle il l'assurait que « tout ce qu'il réclamait pour sa nation lui serait accordé, s'il venait s'aboucher avec lui dans son camp en toute confiance. » Les députés arméniens furent ensuite congédiés et comblés de présens. Les apostats, qui étaient présens à la réception des envoyés chrétiens, voyant les égards et les honneurs que l'on prodiguait à ceux qui avaient porté jusque-là le titre de révoltés et de rebelles, furent profondément humiliés, et se cachèrent honteusement, pour éviter les reproches que les soldats persans ne leur ménageaient en aucune manière.

Le messager de Nikhor et ceux de Vahan arrivèrent en même temps auprès du prince et de ses compagnons; celui-ci fut alors pleinement convaincu de la pureté des intentions du roi de Perse. Il assembla tous les seigneurs, ses confédérés, se mit à la tête de son petit corps de troupes, et se dirigea vers la province où était le camp des Perses. Il s'arrêta à une journée de distance, dépêcha un exprès au général persan pour l'informer de son arrivée, et lui demanda des otages avant leur entrevue. Nikhor consentit avec empressement à donner la garantie qu'on lui demandait, et livra aux Arméniens huit personnages d'un très haut rang. Après les avoir reçus avec la politesse et le cérémonial en usage dans ces sortes d'occasions, Vahan partit le lendemain pour le camp des Perses avec une escorte de cent soldats et plusieurs princes de ses adhérens.

Arrivé en vue du camp des Perses, Vahan rangea sa troupe en bataille et fit sonner toutes ses trompettes à-la-fois. Les Perses, en les entendant, prirent l'alarme et crièrent : « Trahison! trahison ! aux armes! nous sommes perdus ! » Nikhor se hâta de dépêcher à Vahan un de ses officiers : « Que signifie le son de ces trompettes? demanda l'envoyé persan. C'est un privilége accordé au seul général en chef de l'armée persane de faire sonner les trompettes de guerre à son arrivée dans un lieu quelconque et à son départ. —Commencez par me faire sujet de la Perse, répondit en habile politique le chef arménien, je saurai fort bien suivre ensuite les règles du cérémonial persan,

sans avoir besoin d'un maître pour m'en instruire.

Lorsque Vahan fut entré dans le camp des Perses, Nikhor le reçut, lui et ses compagnons, avec les marques les moins équivoques d'amitié et de bienveillance. Les chefs discutèrent d'abord en conseil particulier, puis en conseil général, des conditions de la paix. On s'entendit sans peine malgré les intrigues des Arméniens apostats, qui s'efforçaient, par toutes sortes de moyens, de troubler le bon accord. Nikhor leur interdit l'entrée du conseil, et les chefs arméniens se traitèrent sur le pied d'une égalité parfaite.

Tout était convenu ; on avait envoyé au roi le résultat des négociations, et l'on n'attendait plus que la ratification définitive du traité, quand il survint un contre-temps qui arrêta la conclusion de cette paix également désirée des deux côtés. Un courrier expédié par la cour avait apporté à Nikhor l'ordre de rentrer sur-le-champ en Perse avec toutes les troupes qu'il commandait, pour réprimer la révolte de Zareh, fils du roi Bérose. Cet ordre était pressant. Nikhor le communiqua à Vahan, en ajoutant que c'était une excellente occasion de prouver au roi qu'il était réellement son sujet fidèle. « Confiez-moi, lui dit-il, « un corps de troupes arméniennes, si petit qu'il « soit; cela suffira pour mettre hors de doute la « loyauté de vos intentions. » Vahan y consentit, et fit choix d'un corps de cavalerie, dont il donna le commandement à son propre neveu Grégoire.

Vahan retourna ensuite à Dovin avec ses compagnons, pour annoncer la paix, soulager les pauvres,

comprimer l'anarchie, et dévouer enfin toute sa politique au bonheur de sa nation.

La petite troupe arménienne fut bien reçue de Balas, qui se rendit presque aussitôt à l'armée persane qui marchait contre les rebelles. Les Arméniens, formés par Vahan au métier des armes, firent merveille. Cette campagne, du reste, ne fut pas longue. Le prétendant et ses adhérens furent dispersés et en partie massacrés. La tranquillité rétablie, Balas combla d'éloges et de présens les soldats arméniens, et particulièrement le jeune et noble Grégoire.

Dès que Vahan fut informé des succès du roi, il résolut de se rendre à la cour, de sa personne, sans attendre plus long-temps la conclusion de la paix négociée avec Nikhor, tant il avait de confiance dans la droiture de Balas. Il partit donc accompagné des princes ses alliés, et suivi d'une troupe fort nombreuse. La nouvelle de son arrivée combla de joie le roi et les chefs de l'empire. On le reçut avec tous les honneurs qu'il méritait; le lendemain, on réunit un conseil dans le palais du roi pour y terminer ce qui concernait les affaires d'Arménie. Le roi, adressant la parole à Vahan, lui dit « qu'il connaissait les conférences qu'il avait eues avec Nikhor, ainsi que les divers messages qu'ils s'étaient adressés; que ses demandes étaient justes, et qu'il n'était que trop vrai que son frère Bérose avait été, par sa tyrannie, la seule cause de la révolte des Arméniens, ainsi que de tous les malheurs de la Perse. » Il promit de s'oc-

cuper désormais lui-même des affaires de l'Arménie, et de confirmer par un écrit scellé du sceau de l'empire le traité qu'on avait conclu pour la pacification du pays ; « de sorte, ajouta-t-il, qu'aucun « de mes successeurs n'osera abolir cette promesse « solennelle et ce contrat éternel. » Vahan, dans sa réponse au roi, lui exposa avec autant de modestie que de fermeté les motifs de la conduite qu'avaient tenue les Arméniens restés fidèles à la religion de leurs pères. Son assurance, la sagesse et la mesure de ses paroles étonnèrent et gagnèrent tous les membres de l'assemblée. Il n'y eut qu'un avis sur les demandes de Vahan et sur les garanties qu'il désirait pour sa nation. Une paix perpétuelle fut conclue ; elle fut aussitôt signée et scellée par le roi.

Vahan, bientôt après, fut confirmé dans la possession de sa principauté, et revêtu du titre de général en chef d'Arménie. Les princes ses alliés obtinrent également l'investiture de leurs principautés héréditaires. Ils prirent ensuite congé de la cour de Perse et retournèrent dans leur pays, comblés des dons et des grâces du roi.

La nouvelle de l'heureuse issue des négociations et du triomphe de la foi chrétienne avait précédé les princes au pays d'Arménie : ils trouvèrent toute la nation en joie et en fêtes ; et lorsqu'ils atteignirent la frontière, les princes, les seigneurs, le peuple, le clergé, son vénérable patriarche Mantagouni en tête, vinrent à leur rencontre et les conduisirent processionnellement de ville en ville jusqu'à Dovin,

où l'on rendit à Dieu de solennelles actions de grâces. Cette paix glorieuse, que l'on devait à l'énergie, à la valeur et à la persévérance de Vahan, fut l'occasion de réjouissances générales dans toute l'Arménie.

Peu après le départ de Vahan, le roi envoya en Arménie un marzban nommé Antégan. C'était un homme d'un caractère doux, prudent et juste. Il n'eut pas de peine à se concilier l'esprit des habitans, car il avait la plus grande confiance en Vahan, qu'il consultait en toute occasion, et ils agissaient de concert pour administrer équitablement le pays.

Le marzban fit un voyage à la cour, et, dans une conversation qu'il eut avec le roi sur les choses qu'il avait faites, et sur celles qui restaient à faire, il lui conseilla de donner la place de marzban d'Arménie à Vahan, qui, par sa naissance, ses hautes qualités et la juste considération dont il jouissait dans le pays, était le seul qui fût réellement digne de cet honneur. Les principaux ministres partagèrent l'opinion du gouverneur, et le roi, convaincu de la solidité de leurs raisons, s'y détermina.

C'était sans doute une mesure de haute politique que celle par laquelle la Perse s'attachait l'Arménie; mais, d'un autre côté, on y découvre et on y admire l'œuvre de la divine Providence, qui couronnait ainsi les vœux et les efforts du grand Vartan, au bout de trente cinq années, et qui faisait accomplir sa grande et difficile tâche par le neveu de ce héros, mort dans la guerre sainte (voir 139). Le roi fit dresser

une patente royale qui conférait à Vahan la dignité de marzban, et qui lui confiait le gouvernement de toute l'Arménie.

La nouvelle de cette nomination, qui n'avait pas été sollicitée, et à laquelle Vahan songeait moins que personne, répandit une joie universelle en Arménie. Le peuple se porta en foule dans les églises, le clergé en tête, et celles de Dovin, où se trouvaient le patriarche et Vahan, retentirent long-temps des bruyantes actions de grâces d'une multitude enivrée de joie.

Vahan se transporta au palais du gouverneur, accompagné du clergé et des princes, et il fut mis solennellement en possession de sa dignité.

Un de ses premiers soins fut de faire une visite générale du pays pour y organiser une administration sage et paternelle, pour y détruire les temples du feu et y relever les églises et les monastères. La plupart des Arméniens qui, soit par crainte, soit par d'autres motifs, avaient professé jusque-là le magisme, y renoncèrent volontairement, et firent publiquement profession de la religion chrétienne. Il ne lui fut pas difficile de réparer les maux que la guerre et les désordres des dernières années avaient causés dans le pays. Le savant et pieux patriarche seconda de tout son pouvoir les efforts de Vahan, et, par leur administration paternelle, ils parvinrent de concert à réorganiser toute l'Arménie, tant au spirituel qu'au temporel.

Quelque temps après, Vahan nomma, avec la per-

mission du roi, son frère Vart général en chef des troupes d'Arménie. C'est ainsi que la modération et l'esprit pacifique du roi Balas parvinrent à lui concilier sans effort l'affection des Arméniens, et à rétablir la tranquillité, non-seulement dans l'Arménie persane, mais dans l'Ibérie et l'Albanie.

Je croyais terminer ici l'histoire de l'héroïque et légitime révolution dont l'Arménie, grâce au courage et à la fermeté des chrétiens, sortit triomphante : mais, hélas ! ceux qui sont enchaînés pour leur malheur aux destinées d'un peuple changeant, flottant et léger, comme sont les Perses, ne peuvent compter sur rien de stable ! Balas, ce prince doué d'excellentes qualités, était sans talens militaires, et cela ne convenait nullement à la belliqueuse noblesse persane ; les grands de son royaume conspirèrent contre lui, et le détrônèrent la quatrième année de son règne. On mit à sa place Cabad, fils de Bérose, l'an 487. Ce jeune prince, aussi turbulent que son père, est un des plus méchans rois que la Perse ait eus ; il a mis en feu son royaume et toutes les nations voisines.

Vahan, gouverneur d'Arménie, avait été fort affligé de la révolution qui avait renversé le trône de Balas ; il regrettait les qualités douces et pacifiques de ce prince, qui avait déjà fait tant de bien à l'Arménie. Il ne laissa pas cependant de se rendre à la cour, comme l'exigeait sa dignité de gouverneur ; il y fut bien accueilli. On le combla d'honneurs, et il fut confirmé dans la dignité de marzban, qu'il avait

reçue de Balas. Vahan dut sans doute ces faveurs royales aux généraux, ses anciens protecteurs, qui étaient demeurés favoris de Cabad.

Au bout de six ou sept années, la politique de la cour persane changea : on oublia les promesses et les enseignemens du passé; on ferma les yeux sur ses propres intérêts, et l'on envoya un nouveau marzban en Arménie. C'était une injustice criante; mais pourtant le peuple et Vahan eussent subi cet affront sans se soulever, si ce nouveau gouverneur n'avait pas amené avec lui une foule de mages, élève d'un nouveau chef de secte appelé Mazdak, qui se mirent en devoir de relever les pyrées, et de recommencer ce système de prosélytisme dont l'Arménie était à peine délivrée.

Irrités de cette violation hardie et injustifiable de la foi jurée, les Arméniens se révoltèrent de nouveau, sous les ordres de Vahan, et, l'Évangile et les patentes royales à la main, ils renversèrent les pyrées, massacrèrent les mages, et taillèrent en pièces une armée entière de Perses.

Vahan, avec le consentement des princes, ses alliés, députa ensuite à l'empereur de Constantinople, pour le prier de les recevoir, ainsi qu'une bonne partie de l'Arménie, pour sujets de l'empire.

Anastase n'osa accepter cette proposition, qui eût été entre Cabad et lui un grand motif de guerre; les Grecs étaient déjà bien loin du caractère des Romains, qui se montraient toujours disposés à secourir les peuples voisins de leurs frontières qui réclamaient

leur assistance, ou du moins à s'interposer entre eux et leurs oppresseurs.

Un prince aussi violent que l'était Cabad aurait exemplairement puni la révolte des Arméniens, s'il n'eût eu de tous côtés des soulèvemens à apaiser; la Perse même était agitée, et les plus grands seigneurs de ce royaume conspiraient ouvertement contre ce jeune roi, qui régnait en tyran et en furieux. Cabad passa par bien des alternatives de revers et de prospérités, et les leçons de l'expérience ne furent pas perdues pour lui : il devint plus modéré, mit en oubli le soulèvement des Arméniens, leur rendit la liberté du culte, et Vahan continua d'être le chef du royaume, avec le titre de marzban.

Cet homme illustre, le plus grand général, le plus fin politique et le plus vertueux patriote dont l'Arménie puisse s'enorgueillir, gouverna près de trente ans sans exciter le plus léger blâme. Il augmenta la prospérité du pays, releva l'honneur national, le fit estimer de tous les peuples voisins, et mourut enfin, à l'âge de soixante-et-dix ans, l'an 510, regretté de sa nation, pleuré de ses amis, en laissant à son digne frère Vart l'héritage de son administration et de ses vertus patriotiques.

FIN.

NOTES.

1. Le mot *vartabed* signifie en arménien *docteur des mœurs* et de l'*enseignement moral;* il a le même sens que le mot hébreu *Rabin*, qu'on trouve dans le Nouveau-Testament pour qualifier J.-C. et les apôtres. C'est le *Magister* en latin. Dans la suite des temps on a donné ce titre chez les Arméniens aux ecclésiastiques de haut rang, aux évêques et à ceux qui, par leur instruction et leurs lumières, approchaient des évêques. Dans l'origine, bien des évêques craignaient de prendre ce titre comme étant trop élevé pour eux; mais à la longue ce titre est devenu si commun, qu'on l'a donné à tous les docteurs en théologie, qu'ils eussent pris leurs grades ou non. Aujourd'hui il est devenu commun, il est porté par presque tous les prêtres arméniens célibataires.

Ce qui est certain, c'est qu'Élisée ne se nomme, dans son ouvrage, ni évêque, ni vartabed ; on a même long-temps douté, et plusieurs érudits doutent encore aujourd'hui, qu'il fût évêque. Mais qu'il ait été *vartabed*, même au premier rang, son histoire et ses autres ouvrages en font foi. Je crois qu'il n'a pas même écrit son nom Élisée ; il a tout simplement intitulé son livre : *Histoire de la guerre des Vartan le Mamigonien et de ses compagnons*, soit par humilité, soit pour suivre l'usage établi par plusieurs auteurs anciens. Ce sont les copistes qui,

dans la suite, ont écrit le frontispice de son livre d'histoire. Nous l'avons arrangé, suivant l'usage moderne, à l'européenne, pour le rendre plus explicite.

2. David le Mamigonien, archiprêtre, n'a pas d'autre mérite dans toute l'histoire d'Arménie que celui d'avoir été homme pieux et ami des sciences. Comme membre de cette grande famille des Mamigoniens, qui sont descendans de la race royale des Chinois (voyez la note 36), il avait même intérêt à solliciter de son intime ami cette histoire aussi mémorable qu'instructive. Il est fâcheux qu'Élisée nous laisse incertains sur l'année et le lieu où il écrivait. Cette précaution eût été sans doute un fait purement personnel, mais il aurait été pour nous consolant et instructif. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'a pas écrit le tout de suite. La 1re partie s'arrête à la fin du 7e chapitre. Quelques années après, comme on doit le croire, puisqu'il le dit lui-même, il a écrit un *supplément* ou *seconde partie*, qui comprend depuis le huitième chapitre jusqu'à la fin de son histoire, que nous avons partagée en onze chapitres pour être compris par les lecteurs modernes (V. la note 32).

3. Élisée est témoin oculaire des actes héroïques de son temps, et se charge d'en transmettre le souvenir à la postérité. Il commence par faire une très rapide description des causes et des événemens antérieurs d'environ 80 ans. Cette rapide description était suffisante pour les gens auxquels il adressait son histoire ; mais pour nous, il devient indispensable de faire en peu de mots l'exposé des causes qui ont amené cette catastrophe.

Le royaume de Perse et d'Arménie tirait son origine de celui des Parthes ou Bactriane, du pays de Balkh, qui avait été fondé 250 avant J.-C., par Archag-le-Grand ; ses souverains étaient de la même famille des Archagonins, car le premier qui occupa

le trône d'Arménie fut Vagarchag, frère d'Archag II, vers l'an 150 avant notre ère.

Un prince persan de Persépolis, dans la province de Farsistan ou Chiraze, parvint à usurper le trône de Perse en tuant le roi Ardavan, l'an 225 de notre ère, et changea ainsi l'ordre de succession qui appartenait à la famille des Archagonins. Il s'appelait Ardachir, et était fils de Sasan Babék: c'est de là qu'est venue la famille des Sasanids.

Soit par leurs propres forces, soit avec l'assistance des Romains, Kosrow Archagonien, roi d'Arménie, et après lui son fils Dritad, battirent long-temps les Sasanids, vengeant ainsi l'affront de leur famille; mais enfin ces derniers parvinrent à régner. Une haine implacable exista dès-lors entre les deux cours. Cette haine s'accrut encore par la différence des opinions religieuses, lorsqu'en même temps que les Romains, l'Arménie accepta le christianisme; car dès-lors les Arméniens se donnèrent entièrement aux Romains. Ils succombaient sous la puissance des Perses, ou triomphaient suivant la faiblesse ou les succès de l'empire romain. Cette alternative de succès et de revers dura environ 140 ans. Pendant cette période, où le roi de Perse Chapouh II, qui, le premier, appesantit son bras sur le roi d'Arménie Archag II (363), tantôt ouvertement, tantôt secrètement, mais toujours avec la fourberie la plus rafinée, le trône d'Arménie fut occupé par huit ou neuf rois pendant cette courte époque, toujours ballottés entre les Romains et la duperie des Perses. Enfin, Bahram ou Vram détrôna le roi d'Arménie Ardachesse ou Ardachir, ce dernier, roi archagonien, l'an 428. Et cela du consentement des *Nakarars* ou princes du pays qu'il avait gagnés de longue main, et qui, dans leur imprévoyant égoïsme et la plus impardonnable imprudence, préférèrent s'assujettir plutôt à un roi étranger et puissant qu'à un souverain de leur sang, croyant ainsi se décharger d'un grand fardeau et jouir d'une liberté illimitée, tandis qu'ils couraient à une perte certaine et prochaine. Ces seigneurs ou

princes furent comblés de joie par les fausses caresses, par la tolérante astuce et par les présens de leur nouveau maître.

Il est manifeste qu'une grande partie de ces seigneurs, ainsi que le corps du clergé d'Arménie, ne consentit pas à ce changement, malgré la tolérance et la liberté de culte que la Perse leur accordait; car ils voyaient des ministres gouverneurs et une foule de Persans envahir l'Arménie avec leurs mages, leurs usages dissolus et leur loi de Zoroastre. Ils les voyaient bâtir des pyrées, séduire les ignorans, et habituer les peuples à leur religion. De leur côté, et à leur grand regret, les Persans s'apercevaient que les grands partis mécontens conservaient toujours des relations intimes avec les Romains, et mettaient en eux tout leur espoir; des seigneurs mêmes et des membres du haut clergé abandonnaient le pays, et émigraient sur les terres de l'empire. Dans cet état de choses, la bonne harmonie était impossible entre les deux peuples. Si la tolérance accordée par la Perse avait été réelle et sans arrière-pensée, les choses auraient pu s'arranger, attendu que le caractère arménien n'est porté ni à l'ambition, ni à l'amour turbulent de la gloire et de la nationalité absolue; car toutes ces vertus en économie politique étaient malheureusement inconnues chez eux. Mais l'astuce et la fourberie, qui de tout temps ont caractérisé les Persans, se dévoilaient de jour en jour. Ils voulaient des esclaves corps et âme, ce que les Arméniens abhoraient.

Enfin, l'an 439, Hazguerd II arriva au trône, et résolut de mettre à exécution ce hardi projet qui avait fait le désespoir des plus intrépides de ses prédécesseurs : c'était de convertir à la loi de Zoroastre les Arméniens, les Géorgiens, les Albanais, et tous les individus qui se trouvaient dans les limites de son vaste empire. C'est à partir de cette époque qu'Élisée commence son histoire et entre dans les plus grands détails.

4. Hazguerd (en persan Jesgird, chez les Européens Isdigerdés), était d'un caractère faible et variable, toujours bon ou

mauvais à l'excès; il fut toute sa vie le jouet de ses favoris et de ses mages, qui le pressaient suivant leurs intérêts. La faiblesse et les embarras de l'empire romain, sous Théodose-le-Jeune, étaient de notoriété publique, à cause de ce fléau d'Attila, qui ravageait l'Europe. Hazguerd, pour satisfaire sa haine contre les chrétiens, rompit, après 18 ans de durée, la paix que ses prédécesseurs avaient conclue pour 100 ans avec les Romains. Le faible Théodose était partisan de la paix à tout prix; il subit jusqu'à la honteuse condition de son vainqueur, de lui livrer tous les Persans réfugiés dans ses États pour cause de religion. Ce n'était pas, du reste, la première fois que Théodose souscrivait à cette lâche condition; déjà deux ou trois fois il l'avait subie de la part d'Attila, roi des Huns, et avait ainsi violé les lois sacrées de l'hospitalité, au point qu'un grand nombre de malheureux réfugiés préférèrent se faire tuer que de rentrer dans leur patrie. Si des écrivains, guidés par la partialité, ont omis ou altéré cette circonstance, les historiens impartiaux ne nous permettent pas d'en douter. Dès que le siége de l'empire fut transféré à Constantinople, le Romain devint tout-à-fait Grec; c'est-à-dire très savant en métaphysique et en littérature, mais très borné en politique : les magnanimes entreprises des Romains disparurent. Les annales de l'histoire d'Arménie prouvent exemplairement que les Arméniens ont été trompés chaque fois qu'ils ont cherché leur appui à la cour de Constantinople.

5. Les ours aiment les pays de montagnes couvertes de verdure, pleines d'antres et de cavernes, les pays où l'on rencontre des forêts immenses abondant en fruits sauvages, comme noix, noisettes, etc., etc.; les pays enfin où l'on trouve des lacs et des rivières en quantité : ils ont ainsi de quoi se cacher, se nourrir et se baigner. Tel est le pays d'Arménie : aussi les ours y sont-ils sans nombre et d'énorme grosseur. Le caractère de cet animal est bien connu. On dit que lorsqu'il est blessé,

et que la blessure ne le fait pas mourir à l'instant, il devient enragé, et il est impossible de l'atteindre de nouveau. Le parti le plus sûr est de fuir, et de le laisser périr ou se guérir dans sa tanière. L'auteur, par cet exemple, veut dire que Hazguerd si enragé contre les chrétiens, devra nécessairement périr avec son royaume, ou ses sujets n'auront d'autre espoir de salut que dans la fuite.

6. Ces conseils sont en partie politiques : ils venaient des grands de la cour; et en partie religieux : ils étaient alors dictés par la ruse et l'ambition des prêtres; car le premier ministre Miher-Nerseh était leur partisan zélé : ainsi le conseil du roi se composait de ces deux espèces d'ambitieux et d'intrigans, qui immolaient le pouvoir à leur imprudence, et sacrifiaient le peuple à leur indigne politique.

7. Les Huns, jadis si célèbres, sont de la grande famille des Turcs vagabonds; ils étaient sans instruction et sans littérature; avec la lance au lieu de plume, et le sang humain en guise d'encre, ils ont écrit leur affreuse et barbare histoire sur toute la surface du globe. Les Huns étaient orginairement une horde en plusieurs fractions, qui habitait des plateaux élevés au centre de l'Asie, sur les frontières de la Chine, et cela depuis un temps immémorial. Elle était sous les ordres d'un chef suprême, appelé *Huns*. Ce nom de leur héros fut appliqué généralement à tous les Huns depuis *Tatars*, comprenant toutes les peuplades de cette vaste contrée, qui ravageaient et dévastaient les pays voisins, fertiles et industrieux, comme était la Chine.

Cependant douze siècles avant J.-C., les Chinois parvinrent à éloigner ces dangereux hôtes de leur voisinage, et les reléguèrent jusqu'aux bords de la mer Caspienne, où nous les retrouvons dans l'histoire chinoise, sous le nom de Hioung-nou : ce mot signifie *esolaves turbulens de la race turque*.

Les Huns ainsi dispersés dans un pays de montagnes, d'im-

menses déserts, de steppes et d'oasis, se divisèrent presque en deux parties. L'une occupa les contrées nord-ouest de la mer Caspienne, entre le mont Caucase, vers le défilé de Derbend, les bouches du Volga et le lac Aral. Ces Huns sont désignés dans les auteurs grecs sous le nom de *Huns Cidarides*, ou Turkmans noirs, ou basanés, qui ont donné naissance aux Hongrois.

L'autre partie se retira à l'est de la mer Caspienne, sur la frontière de Perse, en deçà de la chaîne de montagnes des Hindous-Kouch et Imaüs, jusqu'aux grands déserts de Kohistan et de Beloutchistan, aujourd'hui connu sous le nom de royaume de Tartarie indépendante, Turkhestan ou Touran, et dont la capitale était Balkh. Les Grecs appellent ces derniers Huns *Hephthalits*, et les peuples d'Asie, *Couchhuns*, en chinois Kintchouans, c'est-à-dire Huns blancs, pour les distinguer des autres Huns qui étaient de teint basané ou foncé. *Kouche* signifie, en effet, *blanc*, en langue Caucasienne, suivant Klaproth.

Les auteurs arméniens, comme Moïse Koren et Elisée, les nomment *Kouch-ank*, au lieu de Kouch-hunk. Il faut remarquer ici que la lettre *k* équivaut, en arménien, au caractère français *s*, et que, de plus, en langue arménienne, les noms de familles et de nations se terminent en *ank* : il est donc à présumer qu'en écrivant *Kouch-ank*, au lieu de *Kouchunk*, les deux historiens précités, et après eux tous les autres, n'ont fait que suivre l'usage de leur pays. Il serait cependant possible encore que les copistes de ce temps-là, qui écrivaient en gros caractères, avec des plumes de fer, eussent changé l'*u* en *a*, ce qui, en arménien, est fort analogue, même pour la prononciation. Cette erreur est commune du reste à tous les auteurs, tant anciens que modernes, qui, par une connaissance superficielle de la langue, ou par l'insuffisance de leurs alphabets, défiguraient le nom des nations, des villes, des provinces, etc., etc.

Il paraît que le bruit des armes d'Alexandre-le-Grand, qui

arriva jusqu'au pays des Huns, enflamma leur esprit guerrier. Ils cherchèrent à pénétrer en Asie par les portes de Djore ou Derbend; mais les affreuses montagnes du Caucase, et la pauvreté du peuple de ces contrées, les firent renoncer à ce dessein : ils se dirigèrent alors peu-à-peu du côté du Volga et du Don, pour tomber en Europe sur les Romains. Ceci s'effectuait à-peu-près à la même époque où Attila ravageait l'empire à l'Occident.

D'un autre côté, les Kouchuns, habitaient la contréeMargiane, Grande-Bukarie, et Samarcand, voisins de la Perse, à l'est, et cherchaient toujours à envahir l'Asie; mais la difficulté des passages et des défilés permettait aux Perses de les tenir en respect. A la fin cependant ils parvinrent à faire irruption, à différentes époques, comme les Parthes, qui appartiennent à la race scythe venue de la Sarmatie, suivant Justin (Liv. III, ch. I). A vrai dire, ils ne sont que *Kouchuns*, d'où sont issus les *Arsacides*, qui fondèrent l'empire des *Perses* et le royaume d'Arménie. Leurs masses communiquèrent avec tous les Asiatiques, connus aujourd'hui sous la dénomination de Tatars, Scythes, Mogols, Kazars, Avars, Éleuts, Turkomens, Affgans, Sarmates, Gogs, Magogs; de manière qu'on cherche vainement, même dans la géographie la plus moderne, le nom de ce peuple *Huns*, jadis si célèbre (voir la note 12).

8. Ce défilé ou gorge de montagnes, dont il est souvent question dans ce livre, et qui, en tout temps, a été fameux dans l'histoire de Perse, à cause d'une guerre presque continuelle, se trouve dans la chaîne principale des monts Himalaya et Elbrouz, qui s'étendent jusqu'au Khorassan, et tournent de là vers Demavend, où ils se réunissent au Caucase.

Ce défilé était situé près de Balkh, en persan Bélkh, seule voie de communication possible entre les Perses et les Kouchuns, ou Konchungs, ou Usbecs, ou Kohistans, ou Margians, voisins du Khorassan, suivant des géographes anciens et modernes :

c'est pour cette raison qu'on lui a donné le nom distinctif de porte ou défilé de Balkh ou de Bahlave.

Il faut remarquer que, dans deux endroits, l'auteur écrit *Bah*. Moïse Koren écrit *Pahel*, pour désigner une ville capitale de Kouchuns, la plus lointaine; et *Bahel-awe*, comme le nom d'une famille d'Arsacides. Les anciens auteurs arméniens ont écrit : qu'un défilé existe au Bahlawe, sans une explication précise. Chacun écrivait donc, à cette époque, comme il l'entendait, faute de connaissance et de livres de géographie. En outre, tout fut défiguré par la prononciation nationale, et par l'ignorance des copistes, à tel point qu'on a toutes les peines du monde à éclaircir ce sujet. Grâce aux géographes modernes de l'Europe, qui nous éclairèrent sur cette contrée lointaine.

Je suis certain qu'Élisée a écrit *Bahl;* mais les copistes ont omis un *l*, ce qui donne un tout autre sens à sa phrase, de sorte que les auteurs modernes du pays, ayant été forcés d'indiquer ce lieu dans leurs histoires d'Arménie, ont commis la plus grande confusion géographique; car *Bah*, ne signifie point un lieu ou une ville, c'est un nom commun, qui désigne un espace *de temps de* 3 *heures;* il veut dire encore, *instant*, *sentinelle*, *station*, *un quartier* à garder en toute vigilance; et cette dernière signification du mot *Bah* ne s'applique qu'à un défilé ou passage à surveiller, sans désigner nullement le lieu. Les écrivains modernes arméniens ont voulu chercher ce lieu, et ils ont dit tout bonnement que c'était la porte des Allains ou Djgor, connue aujourd'hui sous le nom de Derbend, ce qui est une faute grave. Il est vrai, d'ailleurs, que cette porte de la mer Caspienne appartenait aux Perses, qui y entretenaient une forte garnison, pour se préserver de l'irruption des *Huns* (voyez la note 13); mais la guerre et le défilé n'étaient pas dans ce lieu.

Avec un peu d'examen, on s'apercevra facilement que ce n'est là qu'une erreur; car, dans un édit royal, il est dit : « Nous avons résolu de faire la guerre au pays de l'*Orient*, ... et vous

allez m'attendre au pays d'*Abar*. » Or, précisément, c'est à l'orient de la Perse qu'habitent les Bacrians, ou Kouchuns, tandis que Derbend se trouve au nord. Comment le roi de Perse pouvait-il donner aux troupes du nord-ouest de l'Arménie rendez-vous au pays d'Abar, aujourd'hui le Khorassan? puisque ce pays est si éloigné de la route de Derbend, s'il se fût agi de faire la guerre dans cet endroit. D'ailleurs le souverain de la Perse faisait la guerre aux *Huns* de Derbend, par ses généraux, tandis qu'il payait presque toujours de sa personne quand il s'agissait des *Kouchuns*, qu'il nommait aussi Touraniens. C'est l'omission d'un *i* qui a causé tant de confusion dans l'interprétation de ce passage des historiens d'Arménie. Pour ce qui concerne Derbend et Abar. (Voyez la suite des notes 10 et 33).

9. Les rois de Perse, dans leurs édits, prenaient le titre de roi d'*Arik*, c'est-à-dire de la nation persane, toujours vaillante et toujours victorieuse, et de roi d'*Anarik*, c'est-à-dire de toutes les nations qui, la Perse exceptée, sont toujours lâches et toujours vaincus, et, par conséquent, tributaires et esclaves. *Arik* vient peut-être du nom de province *Aria*, ou *Arie*, comme celui *Iran*, qui désigne proprement : Iraniens, Perses, maîtres, nobles, vaillans, grands, dominateurs et libres. *Daniran* signifie, au contraire, sujets, esclaves, imbécilles, sans énergie, soumis au joug des libres.

Dans le chapitre 2 (p. 26), on écrit *vezourg*, en turc *visir*, en persan *buzurk*, mot qui veut dire *grand* et *premier dignitaire*, commandeur *iran* et *daniran*, c'est-à-dire, qui a autorité sur le royaume de Perse proprement dit, et sur tous les peuples et états divers qui en dépendent. A-peu-près de celui *Arik* et *Anarik*. Nous avons traduit les mots *iran* et *daniran* plutôt d'après le sens que littéralement.

10. Tous ces peuples, toutes ces tribus, ainsi que les con-

trées, les villes et montagnes dont va parler l'auteur, se trouvent au mont Caucase et dans les environs du Taurus.

On sait que le mont Caucase, depuis Anapa jusqu'à Bakou, où tant de peuples habitent, a environ 250 lieues de long. Il est formé de plusieurs chaînes de hautes montagnes, qui montent et descendent en tout sens, et vont se réunir, les unes au mont Taurus, dans la Turquie d'Asie; les autres, au pic Damavend, dans le royaume de Perse, et au-delà jusqu'aux monts *Himalaïa*. Au centre à-peu-près est située l'Arménie où l'on rencontre le mont Ararat. Ce rempart naturel, jeté à l'extrémité de l'Europe, sur les confins de l'Asie, laisse pourtant deux passages par où on peut le franchir: ce sont les défilés de *Dariel* ou *Teréik*, très peu fréquentés anciennement, et celui de *Derbend* (voyez les notes 8-13). Cette contrée était peuplée de cent nations et tribus diverses qui prenaient le titre de peuples indépendans, avec leurs chefs ou rois. Ces peuples étaient toujours en guerre entre eux, quoiqu'en apparence ils fussent tous soumis au trône de Perse. Malgré l'insuffisance de l'alphabet grec, et malgré la différence de prononciation, Pline, Xénophon et Strabon ont pris la peine de nous conserver dans leur histoire les noms de ces lieux, et de ces différentes peuplades. Mais l'Arménie a été en tout temps le théâtre de grands événemens politiques, étant environnée de tous ces peuples: tantôt ce sont des guerres et des invasions, tantôt des émigrations ou colonisations nombreuses; et enfin la grande irruption des *Huns* ou des Tatares qui achèvent d'embrouiller la question, au point qu'aujourd'hui il serait ridicule d'assigner des limites territoriales, et de rapprocher des noms anciens qui n'existent plus, de ceux d'aujourd'hui. Quelques-uns de ces peuples seulement ont conservé leur vrai nom, parce que leur gouvernement était mieux constitué, quoique sans pouvoir et sans honneurs: tels sont les Arméniens, les Géorgiens, les Circassiens, les Kurds et Lazik; mais les petits peuples se sont fondus

les uns dans les autres, et ont disparu ainsi que leur nom.

Dans toute la traduction de ce livre, pour être précis et intelligible, nous avons remplacé les noms anciens de villes, de montagnes et de peuples par les noms modernes et communs. Quant aux noms indécis, nous leur avons conservé la prononciation arménienne.

M. Saint-Martin, dans ses collections de l'histoire d'Arménie, a cherché à faire coïncider les noms anciens avec les modernes; mais ce sont là des mots jetés au hasard dans le champ de la littérature. S'il était sorti de sa bibliothèque, et avait voyagé dans ces pays dévastés, depuis tant de siècles, par les hommes et par les élémens, il n'aurait pas écrit ses commentaires avec autant d'assurance.

11° *Barbare* est la traduction littérale du mot employé par l'auteur; mais il n'a pas ici la signification qu'on lui donne en général, celle de *sauvage*, *grossier*, *cruel*, *sans discipline*, car il aurait eu tort, de nommer ainsi *barbares*, les chrétiens, qu'il soutient : il désigne, au contraire, ceux qui s'étaient fortement distingués par leur langue, par leurs coutumes, par leurs armes, par leur discipline et par leur valeur dans cette glorieuse campagne qu'il est bien intéressant de lire dans l'histoire de Perse, de Rome et de la Grèce.

12. Le mot *Huns* est la dénomination générale de tous ces peuples sauvages et féroces qui, long-temps après leur sortie du voisinage de la Chine, et dans leur longue route à travers les plaines immenses de la Scythie, s'incorporèrent mille peuples divers, vagabonds et féroces comme eux : tels sont les Sienpies, les Scythes, les Massagètes, les Eleuthes, les Gogs, les Magogs, les Tatars, les Sarmates, etc., etc. Les Huns avançant toujours en deux colonnes, l'une se dirigea vers l'Oural et le Volga, au nord de la mer Caspienne, et l'autre vers le sud, sur la frontière de la Perse, où elle s'établit. Ces derniers Huns quittèrent leurs habitudes errantes pour une vie plus sédentaire,

tout en conservant pourtant l'esprit guerrier et intrépide de leurs ancêtres. Ils s'appelaient *Kouchuns* ou *Konchugs*, quoique souvent les auteurs leur donnent aussi le nom de Huns; tandis qu'on n'appelle jamais Kouchuns ceux qui formaient la première colonne; et néanmoins ils ont diverses dénominations, comme on le verra par la suite. (Voyez les notes 7 et 34.)

13. Le royaume de Perse avait trois points vulnérables sur lesquels il était toujours en guerre ou en garde, savoir: en Assyrie, contre les Romains; à l'est, contre les Kouchuns, avec qui il avait guerre en ce moment; et enfin au nord, dans les montagnes de Tabasseran, à l'ouest de la mer Caspienne, au défilé de Derbend. Ce mot *Derbend* est d'étymologie persane; car *der* signifie *porte*, et *bend*, chaine de montagnes en forme de haies entrelacées entre elles, en laissant un passage quelconque où le roi Nouchirvan bâtit une muraille forte, et que Hazguerd rendit plus redoutable.

Les Arméniens, qui avaient des relations fréquentes avec cette contrée, appellent le défilé de *Derbend*, porte des *Huns*, porte de *fer*, porte des *Allains*, ou encore porte de *Djore*. Ce dernier nom vient, selon l'observation de Klaproth, d'un ruisseau qui va se jeter dans le Terek, et du peuple qui habite les environs de Derbend. En effet, les Therkesses appellent ce peuple *Digures*, dont les Arméniens font Djore. Pour prévenir et arrêter l'irruption des Huns, le défilé de Derbend était toujours occupé par un corps de troupes, formé des habitans du Caucase et commandé par un officier persan (Voyez la note 7). Le mot *Kaïlintourk*, que l'auteur emploie dans trois endroits de son histoire, nous est inconnu. Cependant, si je ne me trompe, il désigne les Kalmouk-Turcs. (Voyez la note 34.)

14. Il y a bien des réponses à faire à l'insolente question du roi, question qu'on verra aux chapitres 2 et 8; mais celle-

l'indécision. Quand Zervan s'aperçut de l'existence de deux fils dans son ventre, il dit : « Je ferai roi celui qui se présentera le premier devant moi. » Ormizt, ayant connu la pensée de son père, la révéla à Ahrmen : « Notre père, lui dit-il, a décidé que celui de nous deux qui paraîtrait le plus tôt devant lui serait nommé roi. » Arhmen alors s'empressa de percer le ventre de son père, en sortit, et se tint debout devant lui. Son père, l'ayant regardé, ne le connut pas : « Qui es-tu ? lui demanda-t-il. — Je suis ton fils, répondit Ahrmen. — Mon fils, reprit Zervan, répand une odeur suave, et un éclat pareil à celui de la lumière, tandis que tu es, toi, fétide, puant et noir comme les ténèbres. » Pendant cet entretien, Ormizt vint au monde à terme ; il se plaça devant son père, resplendissant de lumière et répandant une odeur des plus agréables. Zervan le reconnut aussitôt pour son fils Ormizt, fruit de ses sacrifices, et lui remit sur-le-champ le sceptre ou baguette qu'il tenait à la main, et qui servait aux sacrifices, en lui disant : « Jusqu'ici j'ai fait des sacrifices pour toi ; désormais ce sera toi qui en feras pour moi. » Pendant que Zervan bénissait ainsi son fils Ormizt et l'investissait du pouvoir, Arhmen s'était approché davantage, et il dit à son père : « N'aviez-vous pas fait le serment de nommer roi celui de vos deux fils, qui le premier se présenterait à vous ? — Eh bien ! esprit méchant et malfaisant, répondit Zervan, je tiendrai mon serment, et tu auras un royaume de neuf mille ans ; mais, malgré cela, Ormizt n'en sera pas moins un roi supérieur à toi, et qui, après neuf mille ans, régnera tout seul, et fera tout ce qu'il voudra. Alors Ormizt et Arhmen commencèrent à créer : tout ce que produisait Ormizt était bon, beau et bien ordonné, tandis que tout ce que faisait Ahrmen était mauvais, laid et en désordre. »

Telle est la doctrine fondamentale de Zoroastre ; l'on peut croire que toutes les autres fables et contes sont l'ouvrage des mages qui sont venus après lui. (Voyez note 35.)

Dans sa réfutatiou, l'auteur rapporte quelque chose de bien

extraordinaire et fort curieux à savoir; voici ce qu'il dit.

« A dire vrai, Zervan était un homme, un des héros de l'antiquité, de la race des Titans. Les Grecs, les Perses et toutes les nations païennes ayant divinisé ces héros, le législateur persan Zoroastre imagina d'attribuer à Zervan la création de ce monde, par le système bizarre des deux créateurs, pour les deux espèces de créatures bonnes et mauvaises. Moïse de Khorén, dans son histoire d'Arménie, livre I, ch. 6, écrit « que *Zervan* était Sem, fils de Noé, et *Didan*, son frère Cham, et *Habetosté*, Japhet. »

Ils forgèrent ensuite le système plus absurde encore de la création du soleil et de la lune, dont le premier fut le fruit d'un inceste d'Ormizt avec sa mère, et la seconde, celui d'un inceste avec sa sœur. Ce système favorisait l'immoralité et l'incontinence du peuple persan déjà si lâche et si efféminé; à l'exemple de ses dieux, il pouvait désormais se livrer à la débauche la plus effrénée. Voici cette histoire en détail (p. 35 et 38.)

« Ahrmen, au milieu d'une grande assemblée de ses Dews, parla ainsi : « Qu'importe qu'Ormizt ait su créer tant de jolies et charmantes choses, puisqu'elles sont dans les ténèbres, puisqu'il n'a pas songé à créer la lumière? S'il avait eu du génie, il aurait couché avec sa mère qui aurait enfanté le soleil, Miher (amour), et avec sa sœur qui aurait donné naissance à la lune (Mâh). » Ahrmen recommande le secret le plus sévère sur cet ingénieux moyen, et, au sortir de la séance, Mahmi dew (ce mot signifie en persan, ange, génie de la lune auquel trois fois dans l'année ils offrent des sacrifices) court en instruire Ormizt; Ormizt mit ensuite le procédé à exécution, et le soleil et la lune parurent. »

Quelques mages, frappés de l'abomination d'une pareille fable, voulurent en détruire la croyance, et ils racontèrent d'une autre manière cette création.

« Ahrmen, disent-ils, invita un jour Ormizt à dîner. Il insista essentiellement pour ne pas dîner avant que leurs enfans

se fussent battus entre eux : Le fils d'Ahrmen maltraita celui d'Ormizt. Un juge devint alors indispensable, et n'en ayant pas trouvé, les deux pères créèrent ensemble le soleil pour juger la cause avec équité. » St-Justin et Asseman ont écrit toutes ces fables d'une autre façon.

Nous ne croyons pas sortir de notre sujet en donnant ici un conte persan qui caractérise le Dieu Ahriman, qui n'était pas toujours malfaiteur. On raconte qu'il dit une fois. « Ce n'est point faute de pouvoir, mais bien par manque de volonté que je ne fais pas le bien », et pour prouver la vérité de son assertion, il créa le plus merveilleux des oiseaux, le paon.

19. Parmi les savans de toutes les nations et dans les annales de tous les peuples, il y a eu en tout temps des opinions bien divergentes sur l'emplacement du paradis terrestre et sur le lieu d'exil d'Adam, sans qu'on ait pu parvenir à avoir sur ce point autre chose que des conjectures plus ou moins vraisemblables. Les évêques arméniens, à ce qu'il paraît, pensaient que Iran était le berceau des humains après la chute d'Adam, et la terre maudite. (*V. la note* 38).

20. L'auteur de ce blasphème est sans doute un rabbin qui a intitulé son livre *Sapher Toldose Jeschul*, c'est-à-dire (livre de généalogie, *assistez-moi, Seigneur*). Il osa écrire la vie de Jésus, en lui imputant toutes sortes d'abominations. Quant à sa naissance, il a poussé l'audace jusqu'à dire que Jésus était le fils d'un militaire nommé Panthor (en arménien Pantourag), qui eut cet enfant d'un commerce illicite avec Marie ! Celse l'approuve, et Origène le réfute.

Par une infinité de motifs, nous sommes plus que certain que ce livre d'exécrable mensonge n'a été traduit en persan par aucun des chrétiens de la Perse, qui avaient intérêt à le détruire plutôt jusqu'à la dernière copie. Un Persan païen n'est pas davantage l'auteur de cette traduction; car avec le caractère

connu des Perses, et avec le mépris qu'ils professent pour toutes les nations étrangères, comment se seraient-ils donné la peine d'apprendre la langue d'un peuple aussi maltraité que le peuple juif? Ce n'est qu'après le sac de Jérusalem et après la dispersion des Juifs sur toute la surface de la terre qu'un grand nombre d'entre eux, arrivant en Perse, apprirent la langue du pays, et par vengeance, traduisirent cet infâme livre en haine des chrétiens auxquels ils attribuaient la ruine de leur pays. Il parvint jusqu'à la cour, parmi les fonctionnaires qui ne tardèrent pas à le lire avec plaisir, et à mépriser insolemment les chrétiens. Ce livre d'infâme rabbin est traduit en latin de l'hébreu (voyez *Toga ignea Satanæ* par Christophe Wagenseil; *Altorfi Novicorum*, 1681, *à la fin*). Ce livre est regardé généralement comme un tissu de fables odieuses et de mensonges grossiers. Mais ceux qui, sans connaître cet ouvrage, ont lu dans l'histoire d'Elisée écrite en langue arménienne le nom de *Pantourag* ont cru qu'il signifiait charpentier, et que J.-C. était le fils du charpentier saint Joseph; ainsi qu'on l'a écrit dans les différens ouvrages nouvellement imprimés.

Si on avait lu avec un peu d'attention les paroles angéliques et pleines d'onction des évêques assemblés, on aurait vu qu'en arrivant à ce nom infâme de *Pantourag*, leur ton change, leurs expressions deviennent hardies et menaçantes, et qu'ils ne ménagent plus ni Hazguerd, ni les ministres, ni la cour, ni le peuple persan. Or, en eût-il été ainsi s'il se fût agi du divin fils du charpentier, de J.-C.

Cette fameuse lettre nationale, par laquelle le haut clergé, les princes et le peuple se prononcent contre la doctrine de Zoroastre, renferme toute la théologie des anciens Pères, aussi bien que la philosophie d'Aristote. Si elle était connue des savans de l'Europe, elle figurerait certainement dans la collection des pères de l'église. Les croyances chrétiennes y sont établies par des argumens et des preuves sans réplique.

Cette lettre est bien digne sans doute des notes et commen-

taires que je pourrais y joindre; mais je crois que ce serait un travail superflu pour les savans dont, aussi bien, l'instruction pourra y suppléer.

Seulement je ferai observer que, dans deux passages de cette lettre relatifs aux esprits, aux *anges* et aux *démons*, il est dit expressément : « Que les uns et les autres sont libres de quitter le bien pour le mal et le mal pour le bien comme les hommes. » Je traduis *qu'ils étaient*, suivant la doctrine de l'Eglise, qui en ce temps n'avait pas encore prononcé sur cette question.

M. Saint-Martin, orientaliste distingué, qui a traduit entièrement la doctrine de Zoroastre que l'on trouve dans l'histoire d'Elisée (p. 26), avait promis, dans divers passages de son livre, de traduire aussi la réponse de l'assemblée des évêques, mais soit qu'il ait été effrayé par les phrases abstraites et les difficultés de l'original, soit qu'il en ait été empêché par d'autres travaux plus importans, il n'a pas accompli sa promesse.

21. Le mot *navasart* est le nom du mois qui en ce temps-là commençait l'année arménienne : il répondait à-peu-près aux mois d'août et de septembre. Les noms des dix premiers mois de l'année, selon les traditions arméniennes, étaient ceux de six fils et quatre filles de leur premier ancêtre, qu'on appelait *Haïg*; les deux derniers mois, Markazt et Hrodizt, qui répondaient à juin et juillet, avaient pris des noms empruntés, le premier, à la beauté des champs qu'il fait reverdir, le second, aux chaleurs brûlantes qu'il amène.

Ainsi les mages, en parlant de l'espace de temps qui sépare deux navasarts, n'entendaient autre chose que la durée d'une année. Mais on a vu un peu plus haut qu'il a été question des six mois, au bout desquels les mages devaient être rendus à la destination que le sort leur avait assignée. Donc, ceci expliqué, nous poursuivons ainsi :

Nos princes arrivèrent à la cour de Perse à l'époque des fêtes de Pâques, qui furent célébrées probablement à la fin du mois

de mars. Les menaces du roi de Perse triomphèrent de leur résistance, et ils apostasièrent, non pas pour leur conservation personnelle, mais dans l'intérêt de leurs sujets, qui, en leur absence, se trouvaient sans chefs et sans appui. C'est ainsi que ces faits sont racontés par Lazare Parbe, auteur contemporain, qui nous a laissé une narration détaillée de ce malheureux événement. Peu de jours après, le roi de Perse, suivi de nos princes, se dirigea, avec son armée, vers l'Orient, pour faire la guerre aux Kouchuns. Un grand nombre de mages, chargés de convertir les peuples du nord-ouest au culte du feu, accompagnèrent l'armée jusqu'à la région qui sépare le chemin du Caucase de celui du Khorassan, d'où nos princes prirent congé du roi, et suivirent leur route vers l'Arménie. Du reste, cet essai de conquête, fait avec trop de précipitation, comme tout ce qu'on entreprend en Orient, n'aboutit à rien de stable. D'après ce résumé, on voit que les mages comptaient depuis le mois de mars jusqu'au mois d'août ou *navasart* inclusivement, ce qui fait les six mois d'été, au bout desquels ils devaient commencer leur métier de missionnaires. Tous ces calculs doivent être acceptés comme venant d'auteurs fort anciens; on ne peut trouver chez ces derniers cette précision dans les dates que l'on serait en droit de demander aux historiens d'aujourd'hui. (Voyez la note 24.)

22. Attila avait épousé sa fille Escane; on trouvait des exemples de ces unions monstrueuses chez beaucoup de princes de cette contrée, parmi le peuple même, car les mages les avaient prescrites par une loi. Artaxercès épousa ses deux filles, Amestris et Atosse. Ce déréglement avait deux causes, un amour effréné, et une jalousie furieuse qui ne pouvait voir passer dans les bras d'un autre une femme jolie. Tahmaze-Kouli, par exemple, peu soucieux des caresses de ses filles, les faisait toutes étrangler, afin, disait-il, qu'elles ne passassent point dans les bras d'un *kouroumsakh*.

23. Nous avons traduit par *levain* le mot *pantam*, d'après un ancien dictionnaire manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris, quoique le nouveau grand dictionnaire arménien ne donne pas la même signification à ce mot, qui est d'origine persane, *fedam*. Il signifie *le voile* d'une femme. Mais quel sens aurait cette traduction : ne pétrir la pâte sans *voile*? Les voyageurs anciens et modernes qui ont visité les régions du Caucase et l'Arménie s'accordent à dire que les habitans de ces contrées font presque tous du *lavache* (du pain sans levain d'une forme mince). Sans doute, au temps dont nous parlons, cet usage était plus général; les Perses cherchaient à le faire oublier, parce qu'ils y voyaient l'intention d'imiter le pain azyme, que les chrétiens employaient en célébrant la messe; il est à croire qu'ils ignoraient même que les Grecs y employaient du pain fermenté. Ainsi nous avons donné au mot *pantam*, déjà défiguré même par la manière dont les Perses le prononçaient, le sens que nous a fourni le dictionnaire manuscrit dont nous avons parlé, et nous avons écrit *levain*. Peut-être même le mot *pantam* était-il quelque chose comme du sel, ou autre ingrédient que l'on devait ajouter à la pâte destinée à faire le pain.

24. Voilà, malgré des marches forcées, depuis le départ de Perse, quatre mois de voyage pour arriver jusqu'au milieu de l'Arménie, près du mont Ararat, au grand bourg d'Angegh, où coule une des sources de l'Euphrate. Deux mois auraient dû suffire; mais il paraît que ce retard doit être attribué au grand nombre de femmes, d'enfans qui suivaient les mages, et au lourd bagage qui les encombrait, retard qu'ils furent forcés de subir, malgré leur cupidité impatiente.

Mais, au départ de Perse, ils avaient compté qu'il leur faudrait six mois pour arriver et s'installer dans les divers districts que le sort leur avait assignés. Pendant les deux mois de surplus, ils devaient s'acheminer vers l'Ibérie, la Géorgie, l'Albanie, et autres régions plus lointaines, où il est probable qu'ils

ont eu peine à parvenir, à cause du soulèvement des peuples d'Arménie, soulèvement qui déjoua tous leurs calculs.

25. Le feu de Vrame, ou le feu d'Ormizt. — Il paraît que le roi de ce nom, plein de zèle pour le culte des mages, en prescrivit l'observation sous des peines sévères. Il alluma lui-même le feu sacré dans les grands pyrés, à qui on donna ce nom pour perpétuer le souvenir de cette cérémonie mémorable.

26. Cette lettre de la grande assemblée politique et ecclésiastique d'Arménie, adressée à l'empereur Théodose-le-jeune, est un document très remarquable, qui fait ressortir la splendeur et la puissance de l'empire romain pendant cette époque. L'Arménie était un fief du peuple-roi, à qui elle servait pour ainsi dire de digue contre l'invasion des Perses et des Huns barbares. On reconnut bien par la suite qu'il en était ainsi ; car, lorsque, par la négligence et l'incurie des empereurs de Constantinople, l'Arménie perdit peu-à-peu ses forces vitales, l'empire lui-même suivit la même progression décroissante, et succomba enfin. La position du royaume d'Arménie entre deux vastes empires lui dictait sa politique : une alliance étroite avec un des deux. Les Archagounik ou Arsacides, qui gouvernaient l'Arménie, étaient de la même famille que les souverains persans ; aussi furent-ils toujours, en guerre ou en paix, les alliés fidèles de ces derniers. Voyez Tigrane, Mithridate et leurs successeurs, presque jusqu'au temps de Constantin-le-Grand, alliés inséparables de la Perse, soutenir, à la tête des troupes Perses, des Parthes et de Mèdes, les efforts des Sylla, des Lucullus, des Pompée, des Crassus et d'Antoninus. Mais, lors de l'usurpation des Sassanides, toute alliance fut rompue entre la Perse et l'Arménie. Celles-ci sympathisèrent avec les Romains; et la religion du Christ, qui, à cette époque, s'étendit rapidement, resserra ces nouveaux liens, qui

auraient dû être éternels, si, des deux côtés, on avait pris la prudence et même l'intérêt pour règle de conduite (N. 3).

Après la mort de Chosroès, roi d'Arménie, qui périt en l'an 258, sous les coups d'un assassin nommé Anag, soudoyé par Ardachir Sassanide, le jeune fils de ce prince, Dritad, fut sauvé par ses amis, et conduit à Rome, où il fut nourri et élevé, et où il se familiarisa bientôt avec les coutumes et les mœurs de sa nouvelle patrie. Plus tard, il porta les armes, et se fit remarquer par son courage, par sa valeur et, chez Licinius, par sa force presque herculéenne. Après 28 ans d'exil, Dioclétien le fit proclamer roi d'Arménie, et mit à sa disposition une forte armée à la tête de laquelle il reconquit le royaume de ses pères.

Le meurtrier de Chosroès, le traître Anag, fut mis à mort avec toute sa famille, par ordre de Chosroès, pendant qu'il expirait. Un de ses enfans, que sa nourrice avait soustrait au carnage, fut conduit par elle à Césarée, où il reçut le baptême et le nom de Grégoire. Plus tard il acquit une connaissance approfondie de la religion chrétienne, ainsi que de la langue, de la littérature et des mœurs de la Grèce, où les arts et les belles-lettres étaient alors en grand honneur. Ensuite, par une inspiration de Dieu, qui voulait sans doute lui donner l'occasion de faire oublier les crimes dont Anag son père s'était rendu coupable, il revint en Arménie, où il entra au service du roi Dritad. Dans la suite, en l'an 301, il parvint à convertir ce prince et toute la nation arménienne au christianisme.

Tous ces événemens de conversion à la loi de l'Evangile ont un grand intérêt pour un chrétien; mais nous ne pouvons nous étendre davantage ici sur ce sujet.

Cependant le culte du vrai Dieu prenait chaque jour une extension plus rapide dans l'empire romain; Constantin-le-Grand avait donné l'exemple à ses peuples. Grégoire et le roi Dritad étaient au comble de leurs vœux, ce dernier comme chef d'un grand royaume, car il avait réussi, avec l'assistance des Ro-

mains, à mettre l'Arménie à l'abri d'une attaque des Perses infidèles; le premier, que l'esprit de Dieu inspirait, prêchait avec succès la doctrine sainte aux peuples égarés, et faisait partout adorer la croix. Tous deux, pleins de sollicitude pour leur patrie, voulurent assurer pour l'avenir à l'Arménie la position heureuse qu'ils lui avaient faite.

Dritad, pour conserver à ses états les bienfaits d'une alliance solide avec les Romains, auxquels il était déjà attaché par les liens de la reconnaissance, et saint Grégoire, pour se réunir avec son troupeau au bercail du pasteur héritier de saint Pierre, à qui Jésus-Christ lui-même a commandé trois fois: *Paissez mes brebis !* tous deux, l'an 319, se rendirent à Rome, auprès du grand Constantin et du pape saint Sylvestre. Là, Grégoire déposa son nouveau troupeau devant la crosse pastorale du successeur de saint Pierre, dont la suprématie est universelle. Il reçut du Saint-Père tous les réglemens pour la profession religieuse et les dogmes de la foi de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'on doit entendre ces paroles de la présente lettre, qui dit « qu'il a reçu la foi en Jésus-Christ du saint pontife de Rome. » Ces divers préceptes et les canons étaient assurément écrits en grec, car c'était la langue sacrée de l'Eglise, et avec laquelle saint Grégoire s'était familiarisé dès l'enfance; et, sous cette forme, il engagea les peuples nouvellement convertis à rester fidèles et toujours soumis aux engagemens qui les unissaient à l'Eglise catholique et romaine. Saint Grégoire fut créé patriarche de toute l'Arménie et des provinces du Nord; le pape saint Sylvestre lui accorda, en outre, divers priviléges, et lui fit présent d'un grand nombre de reliques et d'ornemens d'église, dont nos historiens nationaux font mention, et dont aucun ne révoque en doute l'authenticité.

De son côté, le roi Dritad obtint du grand Constantin tout ce qu'il était venu lui demander : sa protection, son alliance, son amitié pour le présent et pour l'avenir. L'entrevue de ces deux princes est rapportée par tous les historiens arméniens

contemporains, et par ceux qui ont écrit depuis. Si les historiens romains n'en ont point parlé, ce n'est pas une raison de douter de la véracité des nôtres. En effet, dans la capitale de l'empire, se pressaient chaque jour les préfets, les princes, les seigneurs, les rois vassaux, qui venaient tous pour rechercher l'amitié ou implorer l'assistance de l'empereur. Le fait rapporté par nos chroniqueurs n'était pas une affaire d'Etat; il passa inaperçu chez les écrivains romains. Mais pour nous il n'en était pas ainsi : pour nous, c'était une véritable affaire d'Etat, une affaire trop importante pour que nos historiens la passassent sous silence.

L'exemple de cet attachement et de cette union de saint Grégoire l'Illuminateur avec le pape saint Sylvestre est un argument en faveur de la suprématie de l'Eglise romaine. En vain l'on chercherait dans les annales de l'histoire ecclésiastique un fait aussi concluant. Je n'ai point en vue ici ce grand nombre d'Eglises, séparées par une distance plus ou moins grande de la communion romaine; je parle uniquement pour l'Eglise arménienne, qui devait rester fidèle, toujours et en tout temps, à la réunion opérée et à l'engagement pris par notre saint patriarche. Mais il n'en fut pas ainsi malheureusement. Les empereurs d'Orient laissèrent l'Arménie s'affaiblir, ou ne lui donnèrent que des secours insuffisans. Son ennemie implacable, la Perse, ne laissait point de relâche aux habitans; elle voulait détruire et les hommes et le culte. Enfin les hommes et leurs œuvres temporelles succombèrent; mais ils gardèrent leur culte. Les Arméniens attribuèrent au manque de foi et à l'alliance parjure des peuples romains grécisés les malheurs qui les accablaient, et se détournèrent d'eux comme d'une race égoïste, déloyale, et dont l'amitié était inutile.

Pendant que les Arméniens, abandonnés à eux-mêmes, luttaient contre les païens pour la religion chrétienne, les Romains qui avaient refusé de les soutenir, assemblèrent loin d'eux, et sans eux, le concile œcuménique de Chalcédoine, dans le

même but, celui de soutenir la religion chrétienne! Les ecclésiastiques syriens et grecs, qui s'étaient opposés au concile, s'empressèrent de se rendre en Arménie, où ils débitèrent les plus affreuses calomnies sur la doctrine et les dogmes de saint Léon pape et des membres de l'assemblée. Que dirai-je? hélas! la fragilité humaine est connue. Les Romains n'avaient pas daigné défendre l'Arménie avec les armes temporelles; celle-ci, trompée par d'infâmes calomniateurs, abandonna le culte de ceux qui l'avaient laissée souffrir. Ainsi on peut dire que les Romains déchirèrent l'alliance temporelle de Dritad, et les Arméniens, l'alliance spirituelle de saint Grégoire. O fatale imprudence! Malheureuse Arménie, devais-tu rompre et briser le lien qui avait attaché *ton père*, l'Illuminateur, au successeur de saint Pierre!....

Les Perses en étaient venus à leurs fins; car depuis longtemps ils désiraient que l'Arménie fût éloignée et séparée de communion avec les Romains: l'Arménie était donc désormais seule et abandonnée à elle-même. Maltraités comme ennemis du culte des mages, les habitans de ce malheureux pays étaient encore persécutés comme hérétiques par les Grecs, irrités de leur opposition aux dogmes du concile de Chalcédoine! Le sang coulait à flot au nom du Dieu de paix et pour la cause de l'orthodoxie, sans que personne s'occupât de rechercher la cause véritable de cette désastreuse situation. L'Arménie perdait chaque jour de son antique splendeur et de sa puissance, mais elle restait attachée avec opiniâtreté, seule, aux dogmes et à la discipline admis par trois conciles œcuméniques, sans écouter l'Église, et *sans faire un pas en théologie.* Elle maudissait Eutychès et le concile de Chalcédoine: tous les deux, sans ménagement. Quelle contradiction! Mais ce qui pourrait l'expliquer, c'est la croyance erronée où étaient les Arméniens, qu'Eutychès et le concile de Chalcédoine étaient également opposés de doctrine aux trois précédens conciles. Les siècles ne firent qu'enraciner dans cette contrée ces égaremens funestes.

Bientôt parut Mahomet, et les califes de Bagdad achevèrent ce que les Perses avaient commencé. L'esclavage abrutissant, qui, depuis ce temps, pèse sur eux, a rendu les Arméniens incapables de chercher et de reconnaître la vérité. A l'époque des Croisades, sous quelques patriarches sages et lettrés, ils se souvinrent des alliances et de la sympathie qui les unissaient jadis aux Romains; ils accueillirent avec joie leurs frères d'Europe, et leur donnèrent des secours de toute nature; mais lorsque les princes d'occident furent contraints d'abandonner leur entreprise sainte, l'Arménie, comme chrétienne et alliée des Romains, éprouva la vengeance des infidèles, et cessa des efforts inutiles en même temps qu'elle perdait son royaume en Cilicie, avec la famille royale Lusignan, et tout espoir de reconquérir sa nationalité (1375).

La masse de la nation arménienne est restée ainsi, sous le rapport des dogmes et de la religion, un peuple du cinquième siècle; avec des articles de foi indécis et obscurs, qui datent même de ces temps reculés. Mais consolons-nous; une partie de ce peuple a toujours été fidèle à l'église catholique romaine et à sa doctrine, fidèle aux préceptes de saint Grégoire Illuminateur. Ce sont les enfans légitimes de cet illustre apôtre de l'Arménie, de ce patriarche vénéré, qui remit son troupeau aux mains du pasteur héritier et privilégié de saint Pierre. « Ils ne suivent pas un autre berger inconnu, au contraire, « ils le fuient parce qu'ils ne connaissent point la voix des « étrangers (saint Jean, X. 5). »

Mais quelques Vartabed de l'Arménie, que leur conscience tourmente, hasardent, pour leur défense, cette réponse imprudente: « Bien que l'orthodoxie régnât dans le temps de saint Grégoire et Dritad, chez les successeurs de saint Pierre, les erreurs où ils sont tombés, depuis Léon pape, nous ont contraints de nous arrêter là où notre Illuminateur nous a consignés. »

Ils disent ceci sans penser que la conséquence de leurs pa-

roles les conduit à nier l'infaillibilité de l'Évangile, l'infaillibilité des conciles œcuméniques, et la base de l'institution de saint Grégoire Illuminateur, en un mot, à abjurer les doctrines de l'Eglise chrétienne. Si vous regardez comme sans effet les paroles de Jésus-Chrit à saint Pierre et à son Église, si vous anéantissez l'institution du saint Illuminateur, que reste-t-il? une apparence de foi, une nouvelle religion, une hérésie! On a horreur de cette conséquence;' mais vous ne pouvez vouloir une chose sans vouloir la conséquence de cette chose : sinon vous êtes tombé dans l'absurde.

Je ne vous demande pas de qui vous aviez *mandat* pour lancer l'anathème contre six cents évêques et patriarches. Vos quelques évêques étaient-ils plus profonds théologiens, plus sages, plus savans? Qu'ont-ils donc fait? où sont vos écoles, vos colléges, vos bibliothèques et vos établissemens utiles, comme dans Athènes, dans Alexandrie, dans Rome, dans Corinthe, etc., etc.? Qu'ont-ils fondé? où? et quand?... Voyez quelle réponse mériteraient vos sottes paroles? Vous ignorez que, par suite de la marche de l'esprit humain, les *dogmes* de la foi aussi *s'éclaircissent*, sous l'autorité des chefs de l'Église et de ses conciles? C'est un grand et véritable malheur pour vous d'en être à vous vanter de rester stationnaires, n'est-ce pas?...

Vous ne répondez pas; je ne vous presserai pas davantage, je me contenterai de vous donner le conseil le plus salutaire : Hâtez-vous de rentrer dans la voie que vous a tracée avec prévoyance votre saint Père, votre illustre apôtre saint Grégoire; renouvelez le lien d'alliance et d'union fraternelle avec l'Église-mère des Romains, comme première base de la foi chrétienne, suivant le vœu de votre saint Illuminateur. Vous, ô chefs spirituels, sachez bien que vous fûtes la cause de tous les malheurs, même temporels, réparez-les devant Dieu et devant les hommes. Il ne faut pas pour cela de grands efforts; il suffit d'une lettre d'amitié seulement de temps en temps, de donner de vos nouvelles au saint-père et de recevoir des siennes; cela

aplanira tout, mettra en harmonie tout le passé. Eprouvez ce que je vous dis, et vous serez parfaitement satisfaits. Vous vous êtes acharnés en vain contre une partie de vos compatriotes que vous regardez comme ennemis; mais vous vous trompez, car c'est vous qui les avez offensés et qui leur avez nuit, parce qu'ils sont restés fidèles au réglement de votre saint illuminateur. Réconciliez-vous avec vos frères catholiques, apostoliques et romains, pour lesquels vos égaremens ont été une pierre de scandale et d'achoppement.

Si vous trouvez chez eux quelque rancune pour le mal que vous leur avez fait maintes fois, les *persécutions* qu'ils ont endurées, pour parler plus clairement, demandez au père des pères qu'il leur inspire le pardon des offenses qu'ils ont reçues de vous, et comme des frères réconciliés, vous entrerez tous alors, en âme et en corps, « par la porte du bercail qui est le règne de Notre-Seigneur. » (S.Jean. X. 9).

27. L'armée persane, en revenant de Derbend, passa le Cyrus à l'endroit où était la ville d'hiver du roi d'Albanie ou des Alains. Le nom de cette ville, que nous avons écrit Khalkal, est fort difficile à prononcer en français; aussi ne l'avons-nous donné qu'approximativement. Il est impossible de trouver aujourd'hui, dans cette malheureuse contrée, la trace de la ville en question. Il est vrai qu'il en existe une autre du même nom, mais elle est située dans la province persane du Ghilan, et n'a aucun rapport avec celle que nous cherchons, pour préciser le lieu du combat; mais d'autres renseignemens, que nous trouvons plus bas dans Elisée, peuvent nous mettre sur une voie plus sûre : il s'agit de la rivière Lopnasse ou Loméki, qui vient de la Géorgie, passe par la ville de Lorie, la quelle lui donne peut-être ce nom de Lopnasse, et se jette dan le Cyrus.

28. C'est l'endroit où le Cyrus et l'Araxe confondent eurs eaux. Sur la rive droite de cette dernière rivière, Païdagaran

est la même contrée que celle appelée steppes du Moghan : elle sépare l'Arménie de l'Aderbeïdjan et de l'Albanie. (Voyez la note 29.)

29. On voit, d'après ce que dit notre historien, que le pays était en tout sens dans une affreuse confusion et dans un désordre effroyable, comme on le croira sans peine dans de pareilles circonstances. Le récit même de notre historien en est troublé, car il confond souvent le temps et les lieux, en parlant des mouvemens des troupes en avant ou en arrière, et des endroits où elles campaient. Le seul fait qui ressorte bien distinct, c'est l'unanimité du clergé, unanimité qui lui donna la force de surmonter toutes les factions. Mais, pour que l'on puisse se faire une idée exacte de ces faits confus, nous retracerons le plan de conduite que suivit l'événement.

Quand le grand visir Mihir-Nerseh arriva dans le pays de Païdagaran, à l'ouest des steppes de Moghan, à la ville nommée peut-être aujourd'hui Djabat, suivi d'une armée formidable, il s'arrêta sans oser entrer en Arménie. Alors il rappela auprès de lui les princes apostats, et donna ordre aux troupes du Daghistan de rejoindre immédiatement l'armée persane.

Vartan comprit aussitôt que cet ordre de concentrer les troupes, et ces honneurs rendus à des apostats, cachaient le dessein de surprendre l'Arménie, de la punir de sa révolte, et de lui imposer par la force le culte impie des mages. Cependant, Mihir et Vassag inondaient le pays de messagers aux paroles doucereuses et prodigues de promesses mensongères.

« Un édit du roi, disaient les vertueux coalisés, donnant aux habitans permission pleine et entière de suivre leur religion, la promesse d'oublier leur révolte, pour ainsi dire, forcée, la disgrâce de Vassag de son poste de marzban, et le renvoi des princes qui, par ambition ou par crainte, suivaient le parti de Vassag, auraient suffi pour soumettre l'Arménie et pour amener une paix durable ; pourquoi donc ces armées formi-

dables et ces redoutables caravanes d'éléphans armés en guerre en voyage ? »

On était au printemps. Vartan fit appel à tous les princes fidèles à la cause nationale. Il leur assigna pour point de réunion la ville d'Ardachad, sur l'Araxe, au point où cette rivière reçoit un de ses affluens nommé Metzamor. Cette ville était au centre de l'Arménie, et offrait une position favorable pour observer les mouvemens de l'ennemi.

Mihir, voyant ses messages insidieux accueillis comme ils le méritaient, et sachant que Vartan se préparait à la résistance, concerta un plan de campagne avec ses généraux et les princes apostats. Après avoir nommé Mouchgan général en chef, il ordonna à son armée, non pas un mouvement en avant, comme on s'y attendait, mais une marche de flanc à travers l'Aderbedjan, parallèlement aux frontières de l'Arménie, sans doute pour rejoindre les convois de vivres et les éléphans qui arrivaient de Perse à petites journées, et même pour tromper la ligne des alliés et pour les surprendre. Ensuite le visir revint à la cour de Perse, et Mouchgan reprit la route de l'Arménie, laissant à l'est le lac d'Ormiah, à travers la province de Here et Zarevant, où l'on trouve aujourd'hui les villes d'Ormi et de Salamande: là, le général persan fit camper ses troupes, sans négliger aucune des précautions que la prudence commande à la guerre. Ensuite, précédé d'éclaireurs, il s'avança avec le gros de son armée jusqu'à Ardaze, au cœur de l'Arménie, près de la rivière de Degmoud, qui est un des affluens de l'Araxe, et fit dresser les tentes dans la vaste plaine nommée Avaraïr.

Notre historien nous laisse encore ici dans l'incertitude sur quelques points importans relatifs à la position qu'occupaient les armées.

Au sud-est de la vaste plaine d'Ardaze coule la Degmoud, qui est une assez forte rivière. L'armée persane devait la traverser avec tous ses bagages pour camper sur la rive opposée.

Or, suivant Élisée, ce fut Vartan qui arriva le premier en droite ligne dans cette plaine, et qui campa sur la rive septentrionale de ladite rivière. Comment donc souffrit-il, sans opposer une vive résistance, que les Perses traversassent la rivière avec les éléphans et leurs bagages, et qu'ils campassent sur le terrain même qu'il occupait.

Supposons cependant que les Perses avaient traversé les premiers la rivière, les deux armées se trouvaient alors du même côté; comment donc Élisée peut-il écrire (p. 138) qu'une troupe d'Arméniens la traversa à cheval, et combattit avec fureur. De la part de ceux-ci, ç'aurait été au moins une grave imprudence de laisser l'ennemi aux prises avec leurs compagnons, et d'aller le chercher au-delà du fleuve. Si les Perses ne traversèrent pas la rivière, les deux armées ennemies se trouvaient en présence, séparées seulement par le fleuve; alors comment comprendre la description de cette mêlée terrible, de cette attaque longue et sanglante? Comment l'aile gauche de Vartan fut-elle ébranlée dans ce moment de carnage, ayant devant elle la rivière qui lui servait de rempart? Comment comprendre que Vartan courut au secours des siens, sans qu'Elisée nous dise qu'il traversa la rivière? Voici, je crois, comment nous pourrons tout concilier, et résoudre toutes ces difficultés, qu'on ne doit pas s'étonner de rencontrer souvent dans les récits des anciens auteurs, et qui proviennent de l'omission de quelques mots par l'incurie des copistes. L'armée persane arriva la première, traversa la *Degmoud*, et dressa son camp dans la plaine d'Ardaze, où se trouve un courant d'eau peu considérable, comme on voit sur plusieurs cartes géographiques. Elisée, sans indiquer le nom de ce courant d'eau, se contente de dire la rivière. Celle-ci se trouvant au milieu ou en arrière du camp des Perses, Mouchgan crut qu'elle lui serait de quelque utilité, mais ses plans furent déjoués par l'attaque impétueuse des Arméniens, qui traversèrent le torrent à gué et refoulèrent l'ennemi.

Maintenant, il est présumable que Vartan, marchant à la rencontre de l'ennemi, parut ensuite sur le terrain, et campa en face des Perses, son aile gauche se prolongeant jusqu'au rivage de la Degmoud. Vassag, pendant quelques jours, ayant eu recours en vain aux promesses insidieuses et à la ruse, Mouchgan prit enfin l'offensive.

Là fut livrée cette bataille à jamais glorieuse pour l'Arménie, en mémoire de laquelle tous les ans, depuis cette journée mémorable, le jeudi qui précède le Carême, on célèbre solennellement la gloire des héros martyrs de la chrétienté. Cette bataille fut livrée le 2 juin de l'année 451, le samedi de la première semaine de la Pentecôte, dans la treizième année du règne de Hazguerd, et la deuxième de celui de l'empereur Marcien.

30. C'est un usage généralement adopté chez tous les peuples, royaume ou république, qu'on distribue des récompenses militaires au courage. On connaît, d'après leurs historiens, les récompenses que les Grecs et les Romains donnaient à leurs guerriers; mais on connaît peu celles précisément qui étaient en usage chez les Orientaux, à cause du silence de leurs auteurs sur ce point. Notre historien nous donne à ce sujet des détails précieux, bien qu'il parle de choses que nous aurons peine à comprendre; mais nous tâcherons de les expliquer en mettant en regard quelque usage pratiqué jusqu'au dernier siècle par les Turcs, observateurs des anciennes mœurs.

Le général persan, pour encourager ses soldats, leur rappelle les libéralités royales : 1° en huile; 2° en couronnes, 3° en marteaux ou en martelets; selon nos idées actuelles, tout cela ne nous paraît pas d'une grande valeur. Le premier mot signifie en arménien *huile, beurre* ou bien les *essences* odorantes, le musc et les parfums que l'on tire des fleurs par la distillation, comme l'essence de rose. Nous pouvons adopter ce dernier sens et admettre que les soldats recevaient avec joie ces divers objets, pour se parfumer et faire disparaître

l'odeur fétide que produit la sueur causée par la marche dans un climat brûlant.

2° Les *couronnes*. On ne doit pas donner à ce mot l'acception qu'il avait dans l'Europe ancienne et qu'il a encore aujourd'hui, c'est-à-dire des rameaux d'olivier, de laurier ou de pin tressés et arrondis de façon à ceindre la tête; car jamais rien de pareil n'exista chez les Orientaux, ou au moins rien de pareil à une couronne suivant l'acception que nous donnons à ce mot en Europe. En Orient on l'appelait *tchélénge*; celle des rois, qu'ils portent toujours, était enrichie de diamans précieux, l'intérieur en plumes de héron, sur lesquelles étaient des ornemens en or. Pour les troupes, le *tchélénge* était en argent ou dorée; sa forme était celle d'une main ouverte, dont les cinq doigts paraissaient légèrement ployés du même côté: on l'attachait sur le casque ou sur le turban en signe de distinction.

3° Le mot *ouren*, que l'auteur emploie ici, signifie également *marteau* ou *martelet*, et même *sarment*. Je crois qu'il faut préférer la première interprétation, car un morceau de fer pointu, semblable à un martelet, placé au bout d'une pique, était une arme de guerre chez les Asiatiques de distinction appelée aussi *mourdje*. Il y avait une autre espèce d'arme, appelée également *ouren* : c'était une boule en fer, surmontée de pointes, avec un manche de bois d'un demi-mètre, comme on en voit à Paris chez les marchands d'armes antiques : chez les Turcs, cela s'appelle *giurze*, qui est un insigne militaire. Le lecteur, du reste, s'arrêtera au dernier sens s'il lui paraît préférable, savoir, à *sarment* ou branche de cyprès ou sapin. Je trouve assez étrange cette récompense promise à un soldat. Peut-être aussi ces branches étaient-elles (comme c'est l'usage en Orient les jours de fête) ornées de guirlandes, de paillettes d'or et d'argent, de rubans de couleurs diverses? Portées en grand nombre par une foule d'hommes, elles devaient donner un air de fête au camp. On trouve chez les Grecs et les Romains quelque chose d'appro-

chant, mais cet usage des Orientaux est tout-à-fait original.

31. Toujours, dans tous les siècles et chez toutes les nations, on a vu qu'un mauvais gouvernement faisait naître des mouvemens populaires, d'où surgissait quelque homme extraordinaire, plus souvent remarquable par ses vices que par ses vertus. Chez les tyrans des anciens temps, on trouvait des penchans sanguinaires, mais moins de cette astuce qui est plutôt l'apanage de ceux qui vivaient dans des temps plus rapprochés de nous : ainsi l'eunuque Chah, Tahmaz-Kouli, le pacha de Janina, et quelques-uns que vit surgir la révolution française. Mais si l'on examine attentivement toutes les circonstances de la révolte que Vassag fit naître et propagea, on verra qu'elle forme à elle seule une classe à part. D'abord l'Arménie se trouvant placée entre deux peuples puissans, les Romains et les Perses, était l'objet de leur convoitise. Vassag les avait égarés et même trompés : il leur avait fait perdre de vue leur véritable intérêt. La province d'Arménie-Minor appartenait aux Grecs, qui voulurent, par esprit de nationalité, secourir leurs compatriotes; Vassag parvint à les en détourner. Les petits états alliés et placés autour du terrain arménien, peuples guerriers pour la plupart et ennemis jurés de la Perse, Vassag les tint en échec dans leurs montagnes. Enfin, il avait réussi à semer la division parmi les princes ou seigneurs féodaux de l'Arménie : les uns se réfugièrent sur le territoire grec ou dans des contrées plus éloignées; d'autres restèrent neutres; d'autres enfin, à leur honte éternelle! favorisèrent les desseins de Vassag. Un petit nombre servit vaillamment la cause nationale. On ne peut assez reprocher à cet apostat anti-national ses ruses, sa duplicité, sa méchanceté, sa trahison, son machiavélisme et son ambition sans bornes.

A la cour de Perse, il se montrait un parsis zélé, un gouverneur marzban intègre et désintéressé. Chez l'empereur grec, il joua le rôle d'un religieux chrétien tout disposé à

favoriser les desseins pacifiques; avec les peuplades peu nombreuses habitant les montagnes, il fut un maître inexorable, les menaçant d'une destruction complète s'ils fournissaient le moindre secours aux rebelles. En Arménie, chez ses compatriotes, il changeait, comme le caméléon, de couleur, selon qu'il avait affaire au parti faible ou au parti fort : tantôt l'Evangile à la main, conseiller pacifique; puis, comme marzban, prodiguant les largesses et les libéralités. Tous furent enfin divisés pour qu'il régnât!

Cependant ces astucieuses manœuvres étaient en tout temps à l'ordre du jour à la cour de Perse; mais alors, selon l'histoire que nous avons sous les yeux, la volonté inébranlable de Hazguerd était de donner aux Arméniens le choix entre le culte du feu ou l'extermination. C'était donc d'après les ordres du roi que Vassag se livrait à ces odieuses machinations les plus désastreuses. Les rebelles furent en partie dispersés, en partie convertis, et virent établir chez eux les pyrés qu'ils avaient en horreur. Ainsi Vassag, le digne ministre des impiétés du roi de Perse, ne devait pas être coupable aux yeux de ce monarque. Cependant Hazguerd était borgne, sa vue morale n'était pas meilleure, lorsque tout d'un coup ses yeux s'ouvrirent à la vérité.

D'ailleurs chez les Orientaux, dans les troubles politiques, il faut toujours une victime; mais dans la punition de ce traître sanguinaire, voyons plutôt la main de Dieu qui s'appesantissait sur lui pour arrêter le cours de ses crimes. Partout où est parvenu le nom de Vassag, partout ce nom a été maudit. Sahag, évêque de Kichdounik, se prononça résolument, en peu de mots, contre Vassag, sans s'inquiéter de blesser par ses paroles courageuses les susceptibilités de la cour : « Il y a « long-temps, s'écrie-t-il, que vous connaissiez les crimes de « Vassag, pourquoi avez-vous gardé le silence? pourquoi? je « vais vous le dire : vous gardiez le silence, parce que vous « espériez qu'il parviendrait à accomplir vos ordres iniques, peu

« vous importait, en y ajoutant encore de nouvelles iniquités; « alors c'eût été un héros, vous n'auriez pas trouvé de ré- « compense digne de lui : maintenant qu'il a échoué, vous « voyez en lui le mauvais émissaire, vous le sacrifiez » (voyez p. 159). En effet, si l'équité avait présidé au jugement du roi de Perse, d'après le juste châtiment de Vassag, on devait s'attendre qu'il épargnerait les princes et le clergé; mais sa fureur aveugle voulait du sang, on le verra plus loin.

32. Elisée a divisé son histoire en sept chapitres. Selon toute probabilité, quoiqu'il y ait trois sections distinctes, chacune avec un titre. Le huitième chapitre et les suivans, jusqu'à la fin de l'ouvrage, sont postérieurs de plusieurs années aux précédens, car ce huitième chapitre présente ces mots : « Ce « huitième chapitre est indépendant des premiers. » On pense qu'il n'aurait pas fait cette remarque, s'il avait écrit à la même époque les divers chapitres qui composent son livre. D'ailleurs, à la fin du septième, il dit quelques mots qui paraissent devoir servir de conclusion à son histoire. Il est bien probable qu'il a composé le récit que nous venons de parcourir pendant les trois ans qui s'étaient écoulés entre la bataille d'Arménie et la mort des saints ecclésiastiques. Dix ou quinze ans après, lorsque la tranquillité s'étant rétablie, les princes furent rendus à leur patrie, Kouzig, témoin oculaire de la lutte glorieuse que notre saint clergé avait soutenue, en rapporta les détails intéressans à Élisée, détails qui furent confirmés à l'historien par les princes eux-mêmes. Il s'empressa alors de compléter la partie supplémentaire de son histoire, dans laquelle il raconte le triomphe héroïque de l'église chrétienne. Or, pour que le même ordre régnât dans tout l'ouvrage, j'ai donné à ces sections le nom de chapitres jusqu'au onzième.

33. La paix conclue entre la Perse et les Kouchuns ou

Touraniens n'était qu'une trêve momentanée accordée aux combattans pour se reposer de leurs fatigues et réparer leurs pertes. Aussi, après cinq ans de paix avec ces peuples, qui l'avaient battu et humilié plusieurs fois (p. 96), et quatre ans après la bataille d'Arménie, Hazguerd entreprit une nouvelle expédition contre eux pour laver sa honte.

Il est fort probable que, pendant ces quatre ans, il avait renvoyé tous les princes apostats comblés d'honneurs dans leurs postes respectifs, et que les princes, fidèles à leur foi, furent jetés en prison avec les saints ecclésiastiques, et traînés à la suite de son armée jusqu'à une forteresse du Korassan.

Le roi sortit de sa capitale, Ecbatane, Ctésiphon ou Suze, et traversa la province de *Vergan*. Cette province n'est autre que celle d'*Iran* ou *Irak*, laquelle est située au sud-est de la mer Caspienne. La prononciation arménienne ayant altéré son nom, nos auteurs écrivent *Vergan*. C'est l'Hircanie des Grecs anciens. Hazguerd passa la chaîne de l'Elbourz et entra dans le pays d'*Abar* ou *Abr*, que les anciens auteurs grecs appellent *Aria*. Je ne saurais dire d'où viennent les changemens qu'a subis le nom de ce pays, que les Perses et tous les historiens nomment *Korassan*, qui signifie en Perse *Kor* ou *Kour*, *soleil*, *soleil levant*, *orient*. Mais il y a dans les environs une ville appelée Sahr-Abad, Aster-Adad. C'est de là peut-être que toute la province fut nommée *Abar* chez nous. Là était la ville de Niuchapour, c'est-à-dire la ville bâtie par Chapour, car *Niuch* signifie en Perse *la ville*. Il s'y trouvait une forteresse où l'on détenait les prisonniers d'Etat. Le roi de Perse y fit renfermer les saints captifs, se contentant de traîner avec lui les deux plus jeunes. Ceux qu'il laissa dans cette forteresse étaient vieux et pouvaient difficilement supporter les mauvais traitemens dont ils étaient accablés ; car le caprice de Hazguerd n'était pas pour le moment de les faire mourir, mais de les faire souffrir cruellement, afin d'effrayer leurs coreligionnaires.

34. Le mot *Katlentourk* (n. 13), qui sont des peuples de la Tatarie indépendante, Kasarks, Kalmouks, Kosaks, Kirghises, Poukhariks, Mazkouths ou Massagets, Hepthatits, Hunniaques, Touraniens, Turcomans, peuplades sans nombre dont on connaît à peine les noms, tribus en partie nomades, en partie sédentaires, qui ont toujours les armes à la main dans leurs courses vagabondes. *Pel* était né d'une famille princière de ces hordes errantes: il vint en Perse comme fugitif s'attacha au service du roi, le quitta ensuite, et s'enfuit chez le roi des Kouchuns, qu'il informa de tout ce qui se passait dans le royaume de Perse, des exploits des Huns proprement dits au nord et nord-ouest de la mer Caspienne, de la ruine du fort de Derbend par les Arméniens. Le roi des Kouchuns reçut avec plaisir ces avis, et en tira parti avec habileté.

35. Le nom de Zoroastre, en arménien Zeratachd, en perse Zerdhucht ou Zeratucht, est le même chez toutes les nations, quoique plus ou moins altéré. On a écrit tant de choses sur la vie et la doctrine de ce célèbre législateur, ainsi que sur l'époque à laquelle il florissait, qu'il est impossible de discerner la vérité parmi toutes ces versions. Et en effet, une foule de personnages de ce nom, de la même religion, et de nations mède, perse, et même arménienne, ont existé dès une haute antiquité, à différentes époques. Aussi les écrivains, soit amis, soit ennemis, les ont confondus, au point que les savans de notre siècle auront bien de la peine à débrouiller ce chaos.

Moïse de Koren (liv. I, chap. 6) s'autorise de Sypile de Piurose pour dire que : « Zerdhucht, mage, était roi des Mèdes; qu'il institua le père des dieux, le Zervan, c'est-à-dire Sem, lequel parvint à subjuguer ses deux frères, Cham et Japhet. »

On s'accorde généralement à dire que Zerdhucht vivait avant Cyrus. Les Perses racontent qu'il était natif de la province d'Aderbedjan, distante de onze lieues du lac Ormiah; qu'il s'en alla au Bahlk où il prêcha sa doctrine, et s'annonça comme

prophète au roi Giuchtasch ou Hystasbe Gouschtasp ; qu'il lui dédia son code de magisme appelé *Zend*, lequel contenait des histoires et des contes allégoriques, abstraits, énigmatiques, dont les expressions étaient obscures et mystérieuses, au point que Djamaseb, savant profond et ministre du roi de Perse, ne put en deviner le sens. Enfin, par ordre du roi, une assemblée de tous les savans fut convoquée pour discuter divers points religieux et examiner le mystérieux Zend. Après un long examen, les adversaires du nouveau prophète le requirent de prouver par des miracles la vérité de sa doctrine et de sa mission. Aussitôt Zerdhucht prit du feu dans ses mains et l'y tint long-temps sans qu'elles présentassent aucune marque de brûlure ; ce que voyant, le roi et tous les savans demeurèrent stupéfaits ; ils adoptèrent son livre et devinrent ses zélés disciples (Voir sa doctrine, note 18).

A propos de la conversion de ce gouverneur mage, Elisée nous donne quelques détails sur l'*avesta* de Zerdhucht. Il y avait six parties ou sections. La première, intitulée Hamagten, ou en persan Hémédan, est une espèce de logique ou introït à l'inscience de l'inscience, de sorte que ceux qui l'étudiaient, ou qui suivant l'usage des Orientaux l'apprenaient par cœur, ceux-là devenaient les adeptes par excellence du nouveau culte du feu. Les titres des quatre sections suivantes, ont été tellement défigurés par la prononciation arménienne et par la plume ignorante des copistes, que l'on ne peut y trouver le moindre rapport avec la langue persane, un seul excepté, qui est écrit Pozbaïd, en perse Pazend. La sixième et dernière partie était réservée au premier chef des Moubed.

On peut se faire une idée des mauvais traitemens que nos saints évêques eurent à souffrir de la part de ce zélé disciple de Zerdhucht. Une communauté de souffrances leur rendait précieuse la société des princes : il les fit séparer les uns des autres, puis jeter dans un affreux et humide cachot. Pour toute nourriture on ne leur servit pendant deux mois qu'une espèce

de bouillie (kechkeab) faite avec de la semoule et du lait caillé; et de l'eau pour boisson. Cependant leur patience et leur résignation frappèrent l'imagination du tyran toujours occupé de ses prisonniers, comme un physicien qui suit attentivement l'expérience qu'il fait sur des animaux. Son haut rang ne lui permettait pas de descendre de jour au cachot pour satisfaire sa curiosité. Il sortit pendant la nuit de ses appartemens, puis au moyen de passages secrets il arriva, sans avoir été aperçu des gardes, près de l'étroit soupirail du cachot. Mais à peine en eut-il approché ses yeux, que terrifié par une vision surnaturelle ses forces l'abandonnèrent, et il tomba demi-mort. Il reprit ses sens vers le matin et se retira dans son appartement. Pendant quelques jours, les idées païennes et la grâce divine se livrèrent dans son esprit de terribles combats; enfin celle-ci l'emporta et il prit la résolution de se jeter dans les bras des vertueux ministres du vrai Dieu. Plus tard, l'Eglise victorieuse lui décerna ainsi qu'à eux la palme du martyre.

36. Le mot *prince* que nous avons employé dans toute notre traduction, répond à celui de *nakarar*, qui mot à mot signifie *préfet*. L'étymologie de ce mot et même celle de *prince*, que l'on emploie aujourd'hui pour les personnes seulement du sang royal, est fort différente; et dans ce sens il ne répond pas à la signification qu'il avait anciennement: mais nous avons cru, pour bien des raisons, devoir préférer ce nom de *prince* à celui de *préfet*, ou même de *Satrape*, et appliquer à leur domaine le nom de *principauté*, comme plus convenable; car presque tous ces chefs descendaient des anciens rois païens, et par apanage ou héritage possédaient différentes provinces. De même, parmi ces chefs, ceux qui avaient rendu à l'état quelque service éminent recevaient du monarque des gouvernemens transmissibles de père en fils, et l'inamovibilité leur était assurée. Ces gouvernemens étaient autant de petits royaumes dont les princes étaient obligés de fournir un certain

nombre d'hommes armés et de chevaux à leur suzerain et de l'accompagner à la guerre. Cette organisation était identique à celle que la féodalité fit plus tard dominer en Europe.

Ailleurs, des hordes errantes, des aventuriers ont souvent fondé des seigneuries par le droit du plus fort ; mais en Arménie, tous les princes, nationaux ou étrangers auxquels le roi a concédé des principautés, sont de race noble : ainsi, les frères Atramélèque et Sanasar, fils du roi d'Assyrie, qui s'étaient réfugiés en Arménie après la mort de leur père Sénequerim, comme le rapporte la Bible, reçurent du roi d'Arménie des domaines considérables : Ardzrsunik et Sasounk.

Vartan Mamigonien, général en chef de l'armée arménienne, le héros de cette histoire, descendait d'une famille chinoise; son aïeul Mankoun était de la race royale. Pour se soustraire aux conséquences d'un crime dont il était accusé, il s'était réfugié en Perse, et de là en Arménie, où le grand Dritad lui donna le gouvernement d'une province au troisième siècle.

Un gouvernement formé de pareils élémens, où la force et non la loi, où la naissance et le privilége ont toujours prévalu, ne put jamais acquérir une grande stabilité. A la mort du souverain, une perturbation funeste naissait du choc des intérêts nouveaux et des ambitions froissées.

Réunis, ces princes furent toujours redoutables à leurs ennemis ; mais le germe de la désunion naissait de la nature même de cette autorité trop divisée, et offrait aux Perses un point vulnérable dont ils surent toujours profiter. Trois fois la monarchie arménienne succomba, trois fois une main puissante parvint à la relever ; mais toujours elle perdait du terrain et se rapprochait de l'Arménie mineure ou grecque. Si les Grecs n'avaient pas fait échouer par leur sotte jalousie les saintes entreprises des croisés, et nous avaient porté secours, leur puissance et la nôtre seraient encore intactes, et les Européens se seraient établis en Syrie. Enfin cette anarchie funeste, qui depuis si long-temps minait la monarchie armé-

nienne, la fit enfin disparaître sans retour en 1375 (V. note 38).

37. Il y a quelque confusion dans l'histoire d'Elisée sur l'époque de la captivité et de la délivrance de nos princes. Nous tâcherons de jeter quelque jour sur son récit en le conciliant avec celui de Lazare Parbe, historien postérieur à Elisée.

L'usage des historiens anciens était de prendre pour point de départ de leur chronologie l'année où le roi régnant était monté sur le trône. Cette méthode assez peu exacte met à la torture l'esprit de nos savans modernes. Elisée n'en a point suivi d'autre. Ce fut donc dans la quatrième année de son règne que Hazguerd commença ses cruelles persécutions contre l'Arménie, la Géorgie et l'Albanie, pour éloigner de ces contrées l'influence que les Grecs y exerçaient sous le rapport religieux, ce à quoi, malgré toutes ses finesses diaboliques, il ne put réussir comme il l'espérait. La douzième année de son règne qui répond à l'an 450, il fit venir à sa cour tous les princes et rois des contrées caucasiques, et après les avoir par ses menaces contraints d'apostasier, il les renvoya dans leur pays comblés d'honneurs, avec la mission de convertir leurs peuples au culte du feu. Les princes d'Arménie revinrent dans leurs états, et c'est dans la même année qu'éclata l'insurrection. L'année suivante, treizième année du roi (451), fut livrée la bataille à jamais mémorable dont il a été question. Les chefs du clergé d'Arménie furent envoyés à la cour du roi de Perse (452), lequel par de nouveaux ordres fit bientôt cesser la persécution : alors les princes révoltés se décidèrent à aller de leur propre mouvement en Perse, pour se porter accusateurs de Vassag et soutenir leur propre innocence. C'est à la quatorzième année du règne de Hazguerd qu'il faut rapporter ces événemens. Mais quand leurs juges étaient en même temps leurs ennemis acharnés, quel résultat pouvait-on espérer ? Ils furent jetés en prison ; car on espérait, en enlevant ses chefs à l'Arménie, la persuader à la soumission et à l'adoption du culte du feu. La Perse cherchait toujours à gagner les grands et le

peuple par la séduction. C'est dans ce but que quelques-uns de nos princes qui avaient eu la faiblesse de céder à la menace et d'apostasier furent renvoyés comblés d'honneurs, de richesses et de priviléges, pour corrompre la fermeté des autres.

Dans la seizième année de son règne, Hazguerd marcha contre les Kouchuns ou Touraniens, car la paix entre les deux peuples n'était jamais qu'une trève, comme on peut le voir dans toutes les histoires de Perse; et il traîna à la suite de son armée tous ces illustres princes et le clergé, chargés de chaînes. Arrivé dans la province de Korassan, il les fit enfermer dans le château-fort de Niuchabouh. Quelques mois plus tard, furieux des revers qu'il avait éprouvés, il tourna sa colère contre les saints évêques et les martyrisa. Dans les années suivantes (455), les princes éprouvèrent quelques adoucissemens à leurs souffrances: ils n'eurent plus la mort à craindre, mais ils restèrent en prison et toujours surveillés de près. Le ministre Miher, qui se trouvait dans cette contrée, fit encore par ordre du roi quelques tentatives auprès d'eux pour leur faire abjurer leur foi. Quelque temps après, il paraît que les princes furent transférés au pays de Harève, contrée plus salubre que celle d'où ils venaient, auprès d'un gouverneur plus humain. Ici il faut être certain que les illustres prisonniers arméniens, à-peu-près 100, n'étaient pas dans le même lieu, bien que l'auteur ne nous parle qu'indirectement de Meched et de Kachgar; et il entend parler des notables princes, qui étaient prisonniers ensemble au Niuchapouh. C'était la sixième année de la captivité de nos princes, et dernière année du règne de Hazguerd qui s'était relâché de son extrême rigueur à leur égard: il ordonna de les délivrer de leurs chaînes, et donna aux princes les plus distingués la liberté de sortir de prison, avec la promesse de les renvoyer en Arménie, toutefois après les avoir fait marcher contre les Kouchuns. Hazguerd mourut dans la dix-neuvième année de son règne, en 457: c'était vers le commencement de la septième année de la captivité de nos princes.

Ses deux fils se disputèrent le trône pendant deux ans. et personne ne songea plus aux princes. Bérose, débarrassé de son rival, fut reconnu roi. Un certain nombre de princes étaient déjà libres et en garnison avec les troupes persanes envoyées contre les Kouchuns, et les autres restaient encore prisonniers, quoique sans chaînes. Tous furent par son ordre mis en liberté et enrôlés dans l'armée persane, pour la renforcer contre les Kouchuns; car ceux-ci avaient profité des troubles qui agitaient la Perse pour pénétrer dans l'Iran. Neuf ans et demi s'étaient écoulés depuis leur emprisonnement, pendant lequel le confesseur Abraham les visitait tous les ans et les soulageait; ils restèrent deux et trois ans à guerroyer, puis rentrèrent en Perse avec l'armée. Le roi les reçut gracieusement et leur rendit leurs honneurs et leurs dignités héréditaires; mais il ne leur permit pas de s'en retourner. C'est dans la douzième année de leur captivité qu'ils prièrent Abraham d'aller en Arménie annoncer leur espérance d'un prochain retour. Quoique les chaînes des princes fussent tombées depuis huit ans, et celles des nobles et des seigneurs depuis cinq ans, Elisée regarde ce temps de demi-liberté comme autant d'années de captivité de plus, attendu, sans doute qu'ils étaient toujours éloignés de leur pays et de leurs familles. Enfin, après treize ans d'absence, dans la huitième année depuis la mort de Hazguerd et la sixième du règne de Bérose, ils revinrent, libres et triomphans, dans leur pays natal et dans leurs principautés. Ceci se passa à peu près vers l'an 464.

38. En terminant, Elisée fait un éloge digne de la vertu héroïque des dames arméniennes de toutes les conditions, dont les maris étaient morts pour la patrie et la religion, ou qui pour la même cause avaient subi une longue et dure captivité en Perse et dans d'autre pays (Voyez la page 146).

Nous allons essayer, d'après lui, de donner ici au lecteur quelques notions sur les usages et les mœurs des familles princières de l'Arménie, notions que l'on chercherait inutilement

ailleurs, car aucun auteur ne s'est donné la peine de décrire la vie intérieure et les coutumes des Arméniens, grands ou petits, citadins ou villageois. Du moins, s'il a existé quelque ouvrage sur ce sujet intéressant, les bouleversemens dont notre pays a été le théâtre ont fait qu'il ne nous en est rien parvenu.

En même temps il ne sera peut-être pas hors de propos de présenter ici quelques considérations sur la position géographique et l'antiquité de l'Arménie, sur l'idiome de ses habitans et sur leur littérature ancienne. Je soumets ces réflexions, dictées seulement pas l'amour de la vérité, à la haute érudition des savans français dont je réclame par avance l'indulgence et l'impartialité.

Moïse, l'historien le plus ancien, dans ce code des lois divines et humaines, morales et politiques, dans la Genèse (chap. II), fait la description d'une terre située vers l'orient (par rapport à la Palestine), où prenaient naissance quatre grands fleuves qui arrosaient dans leur cours des contrées lointaines. Près de la source de ces fleuves était un jardin délicieux *paradis terrestre* nommé *Eden*, que Dieu avait préparé pour le premier homme, et où il le plaça.

Un coup-d'œil sur le point du globe terrestre où ces quatre fleuves prennent naissance nous suffira pour reconnaître d'une manièr epositive l'endroit où était situé l'*Eden*. La Genèse donne à ces grands courans d'eau les noms de *Efrad*, *Dicrise*, *Guihon* et *Picon*. Les deux premiers, on le sait, coulent en Asie et prennent leur source en *Arménie*. Quant aux deux derniers, nous n'hésitons pas à dire, que leurs noms comme tant d'autres ont été défigurés par la manière différente d'écrire et de prononcer des Egyptiens et des Hébreux, et que ce sont le Cyrus et l'Araxe (en arménien *Gour* et *Ierazkhe*), qui sont aussi de grandes rivières comme les deux premiers, et qui ont aussi leur source en Arménie. Ainsi le *Gour* n'est autre que le Guihon des Hébreux. Quant au fleuve Araxe, son nom est entièrement méconnaissable. Toutefois nous avons contre nous en appa-

rence une description du cours de ces fleuves, par le pays de Hévila et d'Ethiopie, et l'on trouve, dit-on, dans leur lit, de l'or et des pierres précieuses. Ce sont là des points enveloppés d'une obscurité que les savans naturalistes cherchent à éclaircir et qui se rencontrent souvent chez les anciens historiens.

Nous voyons dans la Genèse (III, 24) que Dieu chassa l'homme du jardin d'Eden après sa désobéissance, et qu'il l'établit non loin de ce lieu (le Septante dit « en face ») où fut le berceau des premiers hommes, qui ensuite remplirent toute la terre de leur postérité.

Ainsi l'Arménie revendique pour elle l'honneur d'avoir été le pays choisi par Dieu pour y créer l'Eden, aux sources de ces quatre fleuves, et y placer le premier homme, jusqu'à ce qu'on puisse réfuter, par des preuves aussi authentiques, le livre de Moïse.

La Genèse (chap. VII) nous raconte la terrible catastrophe du déluge, dans laquelle fut exterminée toute la race humaine, à l'exception de Noé et de sa famille, qui se réfugièrent dans une arche flottant sur les eaux, laquelle vint s'arrêter sur le mont *Ararat* en Arménie. Depuis une haute antiquité, les habitans de cette contrée, sans avoir eu la moindre relation avec les Hébreux, sans connaître leurs livres d'histoire, appellent cette montagne *Atrarad*, et le pays environnant, pays d'*Asrarad* et *Nakchivan*, dont l'étymologie est *première ville*.

Noé sortit de l'arche (VIII) et descendit jusqu'au pied du mont Ararat. Là il érigea un autel et offrit des sacrifices à Dieu en actions de grâce. Ensuite il cultiva la terre et planta la vigne. Il but du vin et s'enivra. Alors toute la terre parlait *la même langue*. Quel point sur le globe a plus de droit à la vénération des peuples, que celui qui servit de berceau à la race humaine régénérée!

Je n'agiterai pas ici la question si controversée de la langue primitive, ou de la langue d'Adam et de Noé; je tâcherai seulement de démontrer que l'Arménie doit être considérée comme le berceau du monde, et que ce n'est pas sans raison

que ses habitans ont la prétention de parler le dialecte de Noé et d'Adam, non pas certes dans son antique pureté (car les perfectionnemens des arts et les progrès de l'esprit font naître des besoins plus nombreux; et de là des changemens continuels dans la langue), mais que l'on peut au moins rapporter avec certitude à la source primitive.

Bon nombre de savans, et même des écrivains revêtus d'un caractère sacré, ont traité cette question en partant du même point, c'est-à-dire avec l'autorité de la Bible; mais, n'étant mus dans cette controverse par aucun intérêt national ou local, ils sont restés selon nous en dehors de la vérité.

Relisons attentivement la Genèse (XI); voici ce que nous y trouvons : « Il arriva qu'ils partirent de l'Orient (*se dirigeant vers le sud*, mots que le texte omet, car, par rapport à la Palestine, c'était aussi l'Orient, comme la contrée où se trouvaient l'Eden et le mont Ararat; c'était une troupe d'aventuriers, le trop-plein de leur nation), et qu'ils trouvèrent au pays de Sennaar une campagne fertile où ils s'arrêtèrent..... et ils se dirent : Venez, bâtissons une ville et une tour dont le sommet se perde dans les nuages..... Dieu entendant cela dit : Ils ne forment qu'un peuple et parlent tous la même langue, rien ne les empêchera de mettre leurs projets à exécution; confondons là leur langage; qu'il ne soit plus le même, afin qu'ils ne puissent se faire entendre les uns des autres. » Contrainte ainsi de renoncer à bâtir cette ville et cette tour, cette troupe aventureuse fut dispersée par toute la terre.

La conséquence de ce récit est bien simple. Elle est évidente pour quiconque a étudié les instincts de l'homme et connaît l'histoire des anciens Grecs et Égyptiens. Le pays d'Ararat, cette riante contrée, arrosée par quatre grands fleuves et par une infinité de courans d'eau, si fertile et si productive, située sous un climat tempéré, cette terre qui, depuis quatre siècles, était devenue si florissante, cette heureuse terre que Noé habitait avec ses enfans, et qu'il gouvernait et comme père et

comme roi, qui aurait pu songer (et n'oublions pas que le cœur des hommes n'avait pas encore perdu toute sa pureté primitive), qui aurait pu songer, disons-nous, à quitter cette vie en famille, ces nombreux parens, ces lieux qu'un long séjour devait rendre nécessaires, pour s'en aller à l'aventure dans un pays nouveau? Ce fut probablement après la mort de Noé, ou peut-être de son vivant, par son ordre ou avec sa permission, que le trop-plein de cette grande famille quitta sa terre natale pour la seule cause qu'elle était trop peuplée et qu'elle ne suffisait pas à nourrir ses enfans. Il serait absurde de prétendre que la totalité, ou même la moitié de ce peuple, quitta des demeures tranquilles, des terres cultivées, pour se répandre à travers des contrées inconnues.

Il est donc évident qu'une partie seulement de ce peuple s'éloigna vers le sud; et ce fut à leur arrivée dans la plaine de Babylone, sur les bords du Tigre, que ces émigrans conçurent l'orgueilleux projet de bâtir la tour. Ce projet déplut à Dieu, et pour en empêcher l'exécution par un châtiment bien simple il mit le désordre et la confusion dans le langage des travailleurs, et ceux-ci ne comprirent plus les ordres qu'ils se donnaient entre eux. J'ai dit un châtiment bien simple, car, supposé que chaque individu se trouvât tout d'un coup avoir quelque nerf de la langue paralysé, de façon à ne pouvoir prononcer huit ou dix consonnes ou voyelles de 38 de l'alphabet, qui forme la langue araratienne, il en résultera autant d'idiomes qu'il y aura d'hommes. Ainsi, le langage de chacun des constructeurs et des travailleurs de la tour étant changé, il s'ensuivit une confusion générale.

Dès-lors les chefs de famille se divisèrent, et chacun d'eux emmenant sa femme, ses enfans et petits-enfans, se dirigea à l'aventure, s'arrêtant en chemin là où il trouvait de la nourriture et des terres à cultiver. Quelques-uns restèrent et sont encore jusqu'aujourd'hui nomades et errans. Par la suite, ces hommes s'étant multipliés formèrent les nations avec leurs gouverne-

mens, leurs religions, leurs langues; puis ils devinrent étrangers les uns aux autres, ensuite ennemis, et s'égorgèrent entre eux. Telle est l'histoire fidèle du genre humain.

Je reviens maintenant à mon propos, à savoir que tous les idiomes ont leur source dans la confusion des langues que Dieu infligea pour punition aux orgueilleux architectes de la tour de Babel. Mais doit-on confondre avec les autres, l'idiome du peuple paisible du pays d'Ararat? Ce peuple éprouva-t-il une paralysie d'un des nerfs de la langue qui empêchât de prononcer quelque lettre, ou continua-t-il à parler la langue qu'il tenait de Noé?... Personne assurément ne saurait chercher à rétorquer ces argumens; mais ce qu'il y a de certain, c'est que tous les idiomes ont subi, par la suite des temps, des extensions, des altérations et des mélanges plus ou moins notables jusqu'à l'invention de l'écriture.

J'entends parler ici de l'origine d'une langue qui ne s'est jamais altérée et troublée forcément. Ainsi, les habitans du pays d'Ararat, qu'on appelle la nation arménienne, se glorifient de parler une langue qui dérive de Noé et d'Adam, et non de la confusion de Babel.

Maintenant cette langue est-elle cultivée?

Ma réponse est facile; elle est écrite dans l'histoire de notre pays. Par l'analyse que nous avons faite de plusieurs passages du livre de Moïse, nous espérons avoir suffisamment démontré que l'Arménie était bien la terre arrosée des sueurs de Noé, le berceau du genre humain. Ceux qui, ainsi que nous l'avons vu plus haut, avaient quitté cette terre bienheureuse, et quoique quelques-uns, comme les Chaldéens, les Mèdes et les Assyriens, eussent ensuite formé des monarchies, un bon nombre menaient cependant une vie errante et misérable. Poussés par un instinct secret, ils se sentaient toujours ramenés vers elle comme vers leur première patrie. Les faibles venaient lui demander un refuge et l'hospitalité; les forts, comme des enfans dénaturés, en faisaient le théâtre de leurs

pillages et de leurs violences. Elle, comme une mère indulgente, accueillait et soulageait les uns, et courbait patiemment la tête sous les attaques parricides des autres. Jamais, poussés par l'esprit de conquête et la soif du pillage, les Arméniens n'allaient inquiéter les peuples voisins. Heureux dans leur pays, ils n'en sortaient point, se contentant de repousser les agresseurs. C'est l'instinct, c'est en deux mots l'histoire de l'Arménie. Comment ce peuple aurait-il pu cultiver les lettres, quand, à de rares intervalles près, il ne connaissait point de repos à cause des aggressions des Perses et des Romains? Cependant ils cultivèrent la littérature et les sciences. Une faible partie de leurs ouvrages est dans nos mains; le reste, nos ennemis l'ont détruit par le feu et par l'eau. L'autre moitié existe encore, mais où, et comment? C'est ce que vous allez voir, et le cœur vous en saignera.

Ce penchant des Arméniens pour une vie tranquille et inoffensive fut mis à une rude épreuve lors de l'irruption l'an 1230, des bandes tatares conduites par le terrible Gengiz-Khan, qui avait porté la désolation dans toutes les provinces asiatiques, mais plus particulièrement dans la malheureuse Arménie. Cent cinquante ans après lui, Tamerlan, le fléau du genre humain, plus cruel encore, arracha tous les Araratiens à leur pays natal. Plus de six cent mille familles, sans compter celles qui parvinrent à se réfugier dans les montagnes, ou qui étaient tombées sous le sabre tatare, furent, comme un immense troupeau, chassées à coups de fouets et de lances devant les hordes sauvages, et dispersées dans le Khorassan, dans le pays de Samarcand et dans toutes les provinces de la Perse. Par l'ordre de Tamerlan, ses généraux dévastèrent et brûlèrent de fond en comble les villes et les villages, et coupèrent les arbres au niveau du sol; mais il commanda de rassembler avec le plus grand soin les *livres* et *manuscrits* des Arméniens, des Géorgiens, des Syriens et des autres peuples qu'il avait soumis, et de les réunir à Samarcand où ils furent

déposés dans un château-fort ; et défense expresse fut faite, sous les peines les plus terribles, d'en laisser jamais sortir un seul.

Deux siècles après ces désastres, l'Arménie s'était repeuplée, et avait, comme par enchantement, repris sa tranquillité première, lorsque le sanguinaire Chah-Appas, l'an 1605, recommença contre elle les cruautés de Tamerlan. Tous les habitans de ce malheureux pays furent traînés à Ispahan pour peupler la Perse !

Toutefois, de nos jours, excepté dans les villes et les établissemens publics qui sont délabrés et sans embellissement, on compte en Arménie autant d'indigènes primitifs que de Turcs, de Kurds et d'autres habitans venus du dehors ; il y a même certaines peuplades dans les gorges du Taurus, inaccessibles aux étrangers, appelées *Zeïtunluk*, où la race arménienne s'est conservée dans toute sa pureté. Ces tribus peuvent mettre sur pied jusqu'à dix mille combattans armés jusqu'aux dents, qui, par une invasion rapide, soumettraient facilement toute l'Arménie. Mais le manque de communication les tient dans une ignorance complète des événemens politiques de nos jours ; ils ne connaissent pas même les forces dont ils pourraient disposer, et ils restent paisiblement attachés à la terre qui les a vus naître, sans vouloir, comme les Grecs, les Maronites et les Druses, aggraver par des divisions intestines les maux que leur patrie et leurs compatriotes ont soufferts et souffrent encore.

Les Arméniens éclairés des académies de Venise, Vienne, Rome, Moscou, se sont, depuis un siècle adonnés avec ardeur à la culture des lettres et à l'étude de la langue que Noé leur a léguée. Mais c'est pour eux une pensée désespérante de songer que les trésors de l'antique littérature de leur pays gisent inutiles à tous, dans le château de Samarcand. Et à ce sujet, je donnerai ici des renseignemens tout nouveaux et fort importans pour les amis des lettres.

M. Khatcadour Hovanisien, Arménien, natif d'Ispahan, connaissant à fond non-seulement son idiome national, mais

Or, on ne pense pas que les Arméniens aient jamais été un peuple nomade et aventurier; il n'est aucune tradition parmi eux, d'après laquelle ils soient venus d'une autre contrée s'établir en Arménie, ainsi que tant d'autres peuples qui se disent colonie de tel ou tel autre pays. On voit, au contraire, qu'ils avaient appris et suivi fidèlement l'exemple de leur père Noë; qu'ils vivaient sédentaires, bâtissaient et habitaient des villes, des villages et ensuite des châteaux, et qu'ils étaient uniquement occupés, ce en quoi la fertilité du sol les servait admirablement, à cultiver la terre et élever les nombreux troupeaux et les chevaux excellens, et aux arts de première nécessité. L'Arménie était divisée en plusieurs principautés séparées les unes des autres par des rivières et des montagnes, et gouvernées chacune par un prince dont l'autorité était absolue. Des colonies peu nombreuses de Syriens, de Juifs, de Parthes, de Persans, de Kurds, de Huns, et même de Chinois, vinrent à différentes époques s'établir en Arménie et occupèrent diverses parties de son territoire, que le roi d'Arménie leur avait concédées. Ces étrangers adoptèrent la loi générale et les usages des indigènes avec les leurs, et ils finirent avec le temps par se confondre en un seul peuple.

Tel était le royaume d'Arménie, fractionné en une multitude de principautés héréditaires qui, avec leurs subdivisions, formaient plus de cent gouvernemens. Ces petits souverains ne contribuaient aux charges de l'Etat qu'en payant quelques droits insignifians; ils étaient tenus de fournir aussi quelques chevaux et un certain nombre d'hommes à l'armée, et d'entretenir un de leurs fils à la cour. Du reste, leur intérêt particulier était leur première affaire: le peuple était occupé à ses travaux paisibles; et princes et peuples oubliaient l'intérêt général, peu soucieux de l'agrandissement et du bien-être de leur patrie commune.

Pendant la paix, cet état de choses n'offrait pas de grands inconvéniens, mais en temps de guerre tout était bouleversé.

Un coup-d'œil sur la carte d'Asie résumera pour le lecteur l'histoire de notre pays. Enserrée entre la Perse, les provinces romaines, l'Assyrie et les peuples du Caucase, l'Arménie eut besoin, presque à tout moment, de faire des appels réitérés à la valeur de ses enfans. Contre un ennemi faible, quelques principautés étaient plus que suffisantes ; mais lorsque les Romains, les Perses et les Assyriens marchaient contre nous, le roi d'Arménie se trouvait souvent presque seul en face d'eux. Le patriotisme et la nationalité étaient des sentimens inconnus à eux et à leurs peuples : la défense de leur principauté, leurs intérêts privés, tel était le mobile de leurs actions. Les uns allaient au devant du conquérant et se soumettaient à lui ; les autres se réfugiaient dans les montagnes avec leur peuple, se contentant de garder quelque gorge ou défilé; quelques-uns se réunissaient au roi ; mais aucun ne songeait à la défense de la patrie commune. Succombaient-ils, ils attendaient ensuite avec impatience l'occasion favorable de secouer le joug.

Par suite de ce défaut de centralisation, ou peut-être aussi à cause de l'ignorance qui régnait parmi le peuple, l'Arménie ne s'affranchissait du joug des Romains que pour tomber sous celui des Perses, jusqu'à ce qu'enfin ces deux peuples l'ayant envahie et conquise, la démembrèrent et se la partagèrent entre eux en y établissant deux rois pour la forme. Les princes, qui tantôt voulaient se soumettre aux Romains, tantôt aux Perses, tantôt, se fiant sur les défilés inaccessibles de leur territoire, résister aux uns et aux autres, ne songèrent point à protester contre ce partage : ainsi eux-mêmes, par leur mésintelligence, contribuèrent-ils à ce déchirement.

Ainsi, les Arméniens, ce peuple de huit ou dix millions d'hommes pleins de force et d'activité, cavaliers aguerris, combattans, infatigables et pleins d'ardeur, ce peuple qui avait fourni aux armées de Cyrus, de Xerxès et de Darius soixante ou quatre-vingt mille combattans intrépides, parmi lesquels les rois de Perse et Constantin-le-Grand avaient choisi leurs gardes-du-

corps, cette nation que l'on vit briller à la cour de Constantinople, et qui, à différentes époques, avait même donné six ou sept souverains à l'empire; ce peuple, dis-je, fidèle et uni chez les étrangers, manquait chez lui d'union, d'esprit de nationalité et de patriotisme. Jamais, dans aucune occasion, il n'a connu cet esprit d'union dont étaient animés les Grecs et les Romains, qui, en invoquant le nom de la patrie, suivirent toujours contre les autres nations leur système d'envahissement et de conquête, sys'ème qui était pour ainsi dire devenu un instinct dans leurs mœurs guerrières. Il n'a pas eu non plus cet esprit d'union qui rassemblait les Huns, les Arabes ou les Sarrasins dans une confraternité de brigandage et de dévastation. Notre nation n'a pas été non plus en butte au mépris et à la persécution des autres nations, par exemple, comme les Juifs, et quelques autres peuplades, mépris et persécution qui lui auraient fait sentir le besoin de chercher la force dans l'union et dans une assistance réciproque.

La religion du Christ avait, il est vrai, fait naître en Arménie des sentimens d'union et de fraternité; mais l'instinct de l'isolement avait relâché, sinon brisé, ces liens, ainsi que nous l'apprend Elisée et les autres historiens. En effet, les princes dont les possessions confinaient au territoire persan trahirent pour la plupart, par intérêt ou par peur, la cause nationale représentée par Vartan. Quelques-uns lui restèrent fidèles dans des vues spirituelles et temporelles; d'autres, poussés également par l'ambition, restèrent neutres ou émigrèrent, sans se préoccuper aucunement de l'intérêt général. C'est en tout temps le sujet de plaintes de nos historiens.

Or, tous ces princes qui jouissaient en Arménie d'une liberté illimitée faisaient de fréquens voyages à la cour des Perses et chez les Romains. Chacun, suivant ses penchans, adoptait les mœurs et les usages de ces peuples. Aux premiers ils empruntaient le faste et le luxe asiatique, leurs riches habits brodés d'or, leur cachemirs sans prix et les tissus de soie

fabriqués en Chine, les armes précieuses, les chevaux magnifiquement caparaçonnés, les chiens de chasse les plus agiles, les festins splendides, les mets exquis, une étiquette sévère, des jardins toujours fleuris, des eaux jaillissantes, enfin tout ce qui peut amollir l'âme et flatter les sens. Aux Romains, l'architecture corinthienne, les théâtres, les cirques, les jeux de buffles, de vastes palais, des salons spacieux, où chaque famille plaçait les portraits de ceux de ses membres qui s'étaient distingués à la guerre, des statues en marbre reproduisant les personnages célèbres. Enfin les assemblées augustes des fêtes religieuses présentaient aux Asiatiques un spectacle imposant et extraordinaire pour eux.

Les Arméniens adoptèrent donc ce qui était beau et digne d'admiration chez leurs voisins. Mais ils restèrent toujours en arrière de ceux-ci pour les belles-lettres et la littérature. Leur alphabet, dont l'invention ne remontait qu'à un demi-siècle avant l'époque de cet événement, avait besoin d'être perfectionné. L'unité dans la langue aurait pu adoucir les mœurs, faire disparaître la désunion ; mais les injustes exigences et la tyrannie des Perses, les invasions des Huns ou des Tatares, le débordement, tour à tour des Arabes et des Mahométans sur l'Arménie qui leur offrait une riche proie, sans que le conflit des intérêts divers et le défaut d'union permissent de tenter une défense fructueuse : tout se réunit pour accabler les habitans de ce malheureux pays, qui, après une lutte longue et sanglante, succombèrent enfin sous le glaive des Turcs. A toutes ces causes, ajoutons l'insouciance et la haine des Grecs-Romains contre les Arménien, qui, de leur côté, les méprisaient comme égoïstes, orgueilleux et des amis traîtres.

MM. Tournefort, Klaproth, Gamba, Jomard, tous les orientalistes, enfin, qui se sont occupés des Arméniens, s'accordent à les regarder comme intelligens, prévoyans, infatigables, hospitaliers, probes et affables. Ils sont économes et sobres. Ils possèdent à un haut degré toutes les vertus privées et do-

mestiques. Sous le rapport du commerce, on peut les comparer à toute autre nation, pour l'étendue des vues et la grandeur des spéculations : s'ils ne sont pas les premiers industriels, au moins ils ne sont pas les derniers; mais ils manquent de nationalité et de patriotisme. Sous un gouvernement étranger, ils se montrent sujets soumis; ils obéissent loyalement aux lois qui les régissent. Une fois qu'ils sont soumis par la force, ou, ce qui est plus facile, par la persuasion, on peut compter sur leur fidélité. Mais entre eux le défaut d'union va presque jusqu'à l'antipathie, le tout par suite du manque d'instruction et de raisonnement.

Dans le siècle de lumières où nous vivons, les Arméniens, eux aussi, se sont adonnés à tous les genres d'instruction. Leurs maîtres mêmes, les Turcs, les Arabes, les Russes et les Perses, leur confient des fonctions importantes dans le gouvernement. On a lieu d'espérer que l'Arménie reprendra un jour parmi les nations la place qu'elle occupait glorieusement dans le siècle de Dicran-le-Grand. « Il est temps, selon moi, « dit M. de Lamartine, de lancer dans le cœur de l'Asie une « colonie européenne, pour reporter la civilisation moderne « dans les lieux d'où la civilisation antique est sortie. »

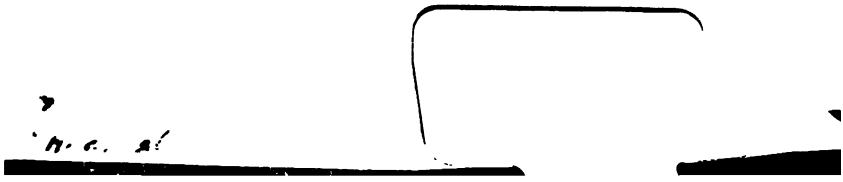
FIN DES NOTES.

INDEX.

Religion chrétienne: 6. 11. 13. 17. 18. 30. 53. 62. 69. 75. 94. 97. 99. 101. 125. 134. 174. 182. 196. 200. 209. 215. 219. 223. 226. 229. 230. 233. 244. 260. 291.

La loi de Zoroastre, 19. 20. 26. 35. 38. 50. 52. 57. 60. 81. 170. 196. 199. 211. 213. 220. 226. 242. 311. 319. 336.

Politique, usages et mœurs des Arméniens: 49. 51. 59. 66. 68. 71. 76. 83. 90. 94. 113. 116. 133. 137. 145. 149. 150. 155. 201. 224. 232. 236. 237. 243. 245. 259. 266. 273. 284. 288. 298. 316. 318. 338. 342. 354. 357.

Politique, usages et mœurs des Perses: 9. 12. 18. 22. 24. 97. 100. 124. 135. 144. 149. 150. 155. 160. 162. 169. 193. 194. 199. 207. 208. 210. 217. 224. 228. 237. 238. 242. 252. 272. 280. 285. 288. 294. 330. 333.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
Rue Garancière, n. 5